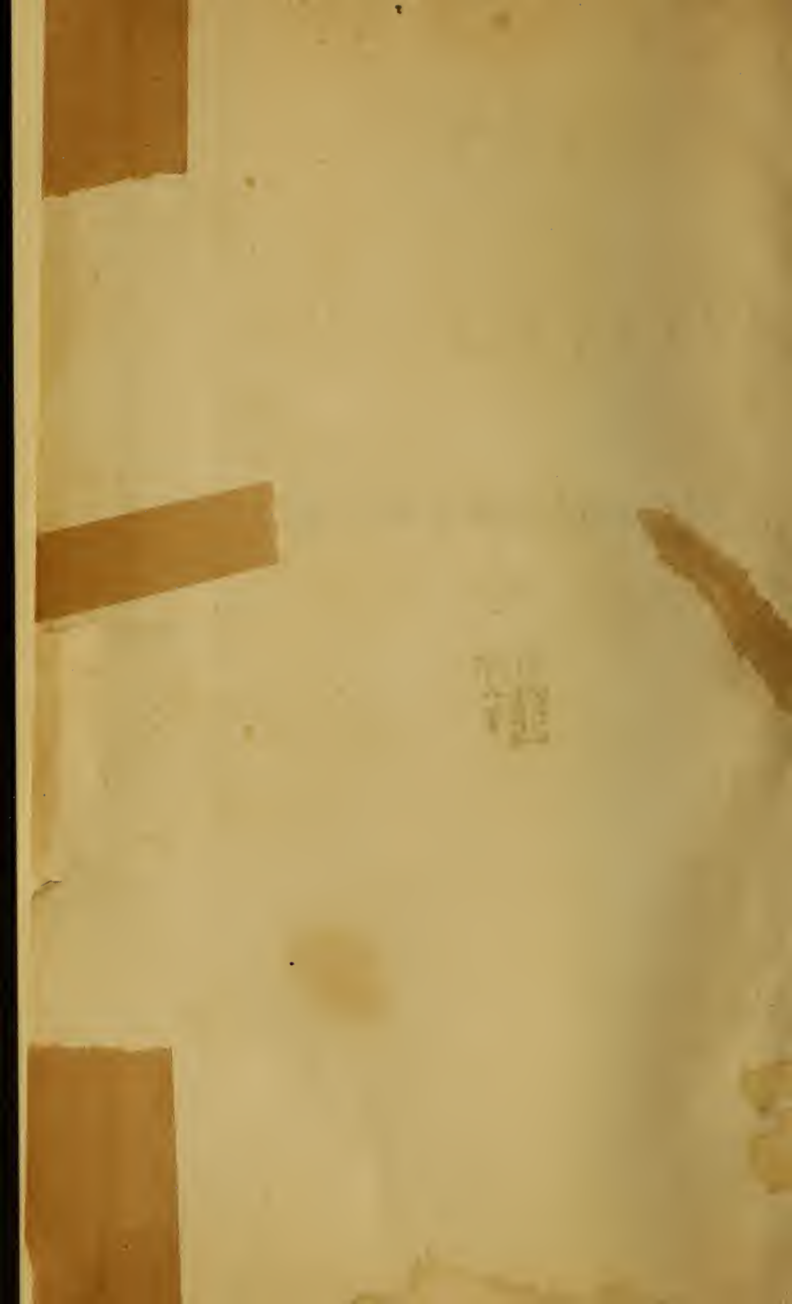
CONFESSION D'UNE JOLIE FEMME





EUGÈNE MORET

CONFESSION

D'UNE

JOLIE FEMME



ACHILLE FAURE
LIBRAIRE-ÉDITEUR, 18, RUE DAUPHINE, PARIS

1867

CONFESSION

D'UNE JOLIE FEMME

PROLOGUE

TROUVILLE

C'était le 24 juillet de l'année 1864, à dix heures du soir environ.

Trouville était alors ce qu'il est aujourd'hui, un port de mer aristocratique, rendez-vous de la fashion parisienne et de l'étranger débarquant de tous les coins du monde.

Situé à une portée de fusil du Havre et de Honfleur, et, comme le soleil au milieu de ses satellites, entouré d'autres petits ports de mer coquets et charmants : Villerville, Villers, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, — Trouville se trouve être le point

lumineux de la côte normande et la terre promise des heureux de la terre.

Tous les ans, en octobre, ce petit coin privilégié de l'humanité fait entendre un air langoureux et plaintif comme les vagues de la mer aux heures de calme et de mélancolie. C'est le chant des adieux, du sommeil, des ténèbres...

Les lumières s'éteignent, tous les bruits cessent, tous les bruits, sauf celui de la mer, dont les flots irrités grondent dans la nuit noire, inondent la plage et viennent se briser contre la jetée.

Trouville n'entend rien... il dort... il s'est assoupi et laisse passer les heures d'orage et de tempête.

Mais viennent les beaux jours, les rayons brûlants du soleil, et la mer fait taire sa voix grondeuse; la foule luxueuse et parée accourt s'ébattre sur sa plage ouatée de sable d'or; son Casino ouvre ses portes toutes grandes, et bientôt, aux murmures de la vague, qui déroule amoureusement ses anneaux argentés et creuse la nappe profonde du flot bleu, se mêlent les notes bruyantes de l'orchestre joyeux.

C'est la vie qui recommence... un coin du paradis sur un coin de terre.

Il ne faudrait qu'une seconde pour que la mer, courroucée, enveloppât soudain de ses plis orageux et tous ceux qui dansent et tous ceux qui oublient; comme un lion apprivoisé à la main, la vague, docile et souriante assiste aux éclats de la joie hu-

maine, et fuyant, à certaines heures, loin, bien loin, mouiller d'autres plages, elle revient, calme et belle, se coucher dans son lit soyeux et dormir aux pieds des heureux du monde.

C'était le 24 juillet, avons-nous dit. Une foule nombreuse rivalisant de jeunesse, de beauté et d'éclat, se pressait au Casino, autrement dit au salon de Trouville.

Sur la terrasse, c'étaient des groupes nombreux d'hommes et de femmes. Les habits noirs dominaient, et quelques costumes de fantaisie s'y mêlaient.

Ce n'était point précisément la jeunesse dorée qui se faisait remarquer là, mais des hommes de trente ans, déjà calmes, réfléchis ; puis, au milieu, des têtes blanches et souriantes, aux yeux pleins de verdeur encore, et s'inclinant galamment du côté des femmes.

Celles-ci, on ne les comptait pas, tant elles étaient nombreuses ; on ne les comparait pas, tant elles étaient toutes belles et divinement parées.

Autant de femmes, autant de costumes divers.

Pas une robe de même nuance et taillée de la même façon, pas une coiffure qui se ressemblât, pas un corsage à l'échancrure semblable... des pendeloques d'or, des perles, des diamants, des dentelles, des cachemires, tout cela jeté à profusion, semé par une main prodigue, mais avec un

art surhumain et une originalité qu'on ne retrouve qu'aux villes d'eaux.

Il y avait eu trois fois concert dans la journée. Le dernier avait fini à huit heures. Il y avait eu spectacle de huit heures à dix heures... Il y avait foule au salon de lecture, foule à la salle de jeux, foule sur cette élégante terrasse qui domine la mer, foule sur la plage; mais où il y avait plus grande foule, c'était encore dans la salle de danse. Duprez s'était fait entendre il y avait quelques minutes; on parlait de Roger pour la fin de la soirée.

Comme intermède, on dansait.

Portéhaut dirigeait l'orchestre. A la grande fantaisie sur *Un Ballo in Maschera,* succédait l'*Invitation à la valse,* cette page suave de Weber : musique sobre, aux notes profondes et languissantes, toute de sentiments et de rêveries.

Les femmes, ce soir-là, étaient heureuses et elles oubliaient d'être hautaines. Elles avaient des sourires d'ange et des regards de gazelle. Leurs pieds effleuraient à peine le sol, et leurs visages épanouis de bonheur se faisaient doux, presque timides. On les admirait. Elles savaient qu'elles étaient belles. Elles en paraissaient confuses, tant le triomphe les rendait humbles. Elles pardonnaient aux hommes leur laideur et se penchaient plus nonchalantes aux bras de leurs cavaliers. Elles

avaient l'âme pleine de bienveillance et le cœur à l'étroit sous le corsage. La soirée était si pure, la musique si délicieuse, la danse si folle, la compagnie si ravissante... et les robes allaient si bien, les perles et les diamants scintillaient avec tant d'éclat aux jets des lumières, les cheveux s'enroulaient avec tant de goût, tombant en grappes ou se relevant en diadème.

Il était dix heures un quart; alors, une femme entra, et tous les regards soudain se portèrent vers elle.

Qui était-elle?... D'où venait-elle?... Personne ne la connaissait... et elle entrait seule, sans baisser les yeux, dans cette grande salle éclairée par un millier de bougies et où les plus belles se disputaient la pomme de Pâris.

Elle était vêtue comme les plus riches d'entre elles, mais avec une recherche et un goût qui dépassaient peut-être les plus heureuses.

Une robe de gaze d'un bleu tendre lui descendait jusqu'aux pieds, et les diamants brillaient à travers le fin tissu comme autant d'étoiles pointant dans un ciel clair.

Une écharpe jetée négligemment sur son épaule droite flottait autour d'elle et formait comme un nuage vaporeux au dessus de sa tête.

Une gerbe de rubis, d'émeraudes et de topazes, s'échappant de sa ceinture, paraissait être seule à

retenir dans ses griffes d'or tout l'édifice de l'idéale enveloppe.

Une toque de soie blanche moirée, ornée d'une plume blanche soutenue par une aigrette de diamants et de deux glands de perles était toute sa coiffure.

La toque disparaissait sous les flots onduleux d'une abondante chevelure dont les nappes rebelles se brisaient, s'épanouissaient et retombaient sur ses épaules d'albâtre en vagues d'or bruni.

On avait été saisi d'étonnement à la vue de cet étrange et pittoresque costume; on ne vit plus qu'elle.

Sa beauté écrasait sa toilette.

De toutes ces femmes jeunes, belles, opulentes, et qu'une main divine semblait avoir groupées pour l'admiration des yeux et l'effroi du cœur, — c'était la première, c'était la plus belle.

Les hommes approchèrent; les femmes s'effacèrent.

Les plus sûres d'elles-mêmes se regardèrent en pâlissant.

« Plus belle que nous, dirent-elles, d'où donc cette femme peut-elle venir?... »

Sa beauté avait en effet quelque chose de resplendissant et de saisissant. Elle ne ressemblait en rien aux autres femmes. Son visage, d'une pâleur de marbre, n'était éclairé que par la lueur étrange

de son regard. On eût dit que jamais le sourire ne l'avait réchauffé de ses rayons.

Elle s'avança, et prit place dans la salle de danse.

Sa taille svelte se cambrait avec une majesté hautaine.

Il y avait de la dignité dans le moindre de ses mouvements.

L'orchestre continuait à jouer; le temps était magnifique; une brise plus violente souffla soudain sur la terrasse, et on entendit comme un bruit sourd, confus et prolongé, précurseur de l'orage.

La danse ne fut pas interrompue. Le ciel se couvrait. Les deux horizons se teignaient de nuances foncées. La mer, devenue agitée, envoyait à la plage un millier de vagues qui se brisaient en lames contre la jetée.

Un frisson parcourut tous ces beaux corps enivrés de danse et fit battre tous ces cœurs enivrés d'oublis.

« Charmantes visions d'anges qui vous montrez à nous si belles, si radieuses et si pures, » s'écrie le poète, « fleurs adorées dont le parfum nous enivre, fraîches oasis que nous sommes toujours certains de rencontrer au milieu du désert de la vie, pour rafraîchir notre âme brûlante, pour étancher l'ardente soif de notre cœur, vous toutes, enfin, séduisantes images de femmes aimées, évanouis-

sez-vous, puisqu'il est vrai que tout se traduit par ce mot terrible : Mensonge ! »

Toutes se regardèrent avec stupeur...

Pas de voiture qui attendait... Partir pendant l'orage, ou attendre... là, au bord de la mer, exposées peut-être.

Quelques intrépides quittèrent subitement la salle de bal et s'éloignèrent.

Elles revinrent plus vite encore.

La tempête éclatait. Le ciel s'entr'ouvrait; le couchant apparaissait comme enveloppé de langes de pourpre. De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber...

Les toilettes si fraîches, si brillantes, qu'allaient-elles devenir ?

« Bah ! s'écrièrent les fortes, qui n'étaient pas les moins jeunes ni les plus belles, nous danserons toute la nuit. »

Et elles dansèrent...

La pluie tomba à torrents, les éclairs déchirèrent la nue. La foudre se fit entendre, terrible et déchaînée. Le ciel disparaissait sous un amas de nuages sombres.

On dansa.

Le salon resplendissait comme un point lumineux au fond d'un antre obscur, et pendant que le ciel et la mer luttaient de colère et d'éclat, jetant partout l'épouvante et la nuit, la fête mondaine conti-

nuait, mais moins bruyante, plus mystérieuse, plus intime, tant il est vrai que l'élément a une puissance invincible sur l'âme humaine.

L'inconnue, dont nous avons souligné l'apparition, parut s'émouvoir plus que les femmes qui l'entouraient, et un moment on la vit porter la main à son visage et fermer les yeux.

Il y eut comme un soupir qui s'échappa de sa poitrine oppressée.

On vint l'inviter pour une valse.

Elle refusa.

On insista. C'était le brillant comte de V*** qui faisait l'invitation; il se pencha respectueux et suppliant. L'inconnue se leva, et rejetant sa belle tête en arrière :

« Allons, dit-elle, nous ne danserons pas par un orchestre plus harmonieux.

— En effet, dit le comte de V***, cette mélodie se faisant entendre au milieu du bruit de la foudre a quelque chose de saisissant.

— Et de terrible, » dit la jeune femme.

Ils prirent place, et bientôt, emportée par l'enivrement de la danse, elle se suspendit au bras de son cavalier.

Elle s'arrêta.

« Vous tremblez? dit le comte.

— Oh! non, fit-elle, ne trouvez-vous pas que cette soirée est superbe?

— Superbe, en effet. »

Ils repartirent et firent le tour de la salle. Un moment ils furent presque seuls. La foudre grondait à deux pas. Des éclairs tout d'un coup apparaissaient, déchirant le ciel et faisant pâlir les lumières. Ils allaient toujours. Il semblait que rien n'avait d'empire sur cette étrange femme, qui, au fort de l'orage, s'oubliait assez pour ne rien voir et ne rien entendre.

Cependant, à chaque coup de tonnerre, les femmes éprouvaient un frisson involontaire, et plusieurs portaient vivement la main à leur visage.

Elle... rien.

Elle dansait, elle jouissait de la vie, elle oubliait la terre entière.

« Cette femme danserait sur un volcan, dit une habituée du salon.

— Sur le corps de sa mère, dit une autre.

— Vous vous trompez, fit-elle à l'oreille de la dernière, mais dites qu'elle danserait à la porte du cimetière. »

Cette parole fut répétée, commentée, et fit sensation.

Que voulait-elle dire?

Puis, toujours, quelle était cette femme?...

L'orchestre se tut.

Rompue, brisée, elle salua son cavalier et se laissa tomber sur un fauteuil.

Il n'y avait pas deux secondes qu'elle était assise, qu'elle se releva soudain et promena autour d'elle un regard effrayé.

Elle était pâle comme une morte.

Ses lèvres, devenues convulsives, disparaissaient dans un rapprochement fiévreux. Son œil, menaçant à la fois et plein d'épouvante, fuyait une ombre qui était pour elle comme un aimant puissant. Elle fit un pas en avant et n'eut plus ni la force de pousser plus loin, ni de reculer. Ses pieds se collèrent au sol, mais son corps s'affaissa. Elle tendit les bras comme pour chercher un point d'appui et chancela. Un homme, qui depuis un instant la suivait des yeux, accourut près d'elle et la soutint.

Elle prit seulement alors de l'empire sur elle, et tournant les yeux vers le nouveau venu :

« Merci, dit-elle avec un sourire.

— Madame, il faut quitter le bal.

— Rentrer chez moi et me mettre au lit, n'est-ce pas, docteur ?

— Vous me reconnaissez ?...

— Oui, dit-elle, passant son bras sous celui du docteur Verdier, vieillard de soixante-dix ans, et c'est parce que je vous reconnais, que je me suis confiée à vous et que je vous prie de me reconduire.

— Je suis à vos ordres, duchesse, dit le docteur.

— Taisez-vous.

— Est-il quelqu'un ici?...

— Non, je suis inconnue... mais je veux l'être toujours... toujours, entendez-vous? »

Le docteur s'inclina.

« Partons, dit-elle.

— Oui, il y a urgence, dit le docteur, et cependant, si votre état m'effraie, il va m'effrayer bien plus, loin de cet abri.

— Vous craignez l'orage pour moi?

— On le craindrait pour moins faible que vous ne le paraissez.

— Vous avez tort, docteur, je n'ai rien à craindre, moi. »

Il la regarda.

« Belle et jeune, dit-il.

— Et demain morte. »

Le docteur ne rit pas; il pressa le bras de la jeune femme, et, prenant la pélerine de soie qu'on lui apporta, il la jeta sur ses épaules, ainsi qu'un lourd cachemire, dans lequel elle s'enveloppa.

Il sortirent de la salle de danse et gagnèrent la terrasse.

« Oh! fit l'inconnue jetant devant elle un regard exalté, que c'est beau!...

— Venez, duchesse, dit le docteur, il fait froid, cette heure est malsaine pour vous.

— Oh! qu'importe... c'est peut-être la dernière

de ma vie. Voyez cet immense panorama qui se déroule devant nous. Est-ce puissant, terrible, majestueux ! »

La pluie continuait à tomber. La mer, à marée basse, revenait avec impétuosité se briser en lames courtes et phosphorescentes contre la plage. Les vagues montaient à la hauteur des maisons et s'écroulaient avec fracas, laissant derrière elles une longue nappe d'écume. Puis, au bruit du tonnerre se mêlaient les notes mélancoliques de l'orchestre et le murmure confus des voix de femmes effrayées et énervées du double spectacle auquel elles assistaient.

« Venez, dit le docteur.

— Encore une seconde. »

Un homme qui, un instant auparavant, était à la salle de danse, vint sur la terrasse et passa derrière l'inconnue. Celle-ci frissonna, et se retourna brusquement.

« Encore lui ! » dit-elle.

C'était un homme de taille moyenne, à barbe brune et grisonnante, au teint pâle, à l'œil profond.

Il était vêtu de noir, et portait la tête avec une fierté qui n'avait rien d'affecté, et qui devait être dans son tempérament.

A la vue de la jeune femme, il s'éloigna, et, s'appuyant contre un pilier, il la suivit des yeux.

Son regard n'avait rien de menaçant ni d'inquié-

tant, mais était imprégné comme d'une profonde mélancolie.

Ce regard flamboyait cependant; on eût dit qu'une larme venait l'humecter et en éteindre la flamme trop ardente.

Il resta là plusieurs minutes, plusieurs siècles.

L'inconnue chancela, et se cramponna au bras du docteur.

« Encore lui ! dit-elle, partons.

— Vous avez raison, dit le docteur; le moment est mal choisi, car la pluie, au lieu de cesser, semble redoubler, mais vous seriez mieux aux injures de l'orage que dans cet état de fièvre qui vous enveloppe ici. »

Il l'emporta plutôt qu'il ne l'accompagna, plutôt qu'il ne la soutint.

« Qu'il ne sache pas qu'il m'a tuée ! » murmura-t-elle entre ses lèvres.

L'homme resta, et, s'approchant du bord de la terrasse, le regard perdu dans l'espace, la tête nue à la pluie qui fouettait, il la poursuivit de ce regard étrange et triste qui assombrissait son visage aux lignes déjà austères et à l'ensemble sévère.

« Pauvre femme ! » laissa-t-il seulement échapper.

La nuit était profonde; il ne vit plus rien. Un éclair entr'ouvrit le ciel et illumina les deux horizons d'une lueur étincelante.

Il se pencha et la vit, il la vit encore, il l'aperçut redressant sa taille et relevant la tête.

« Forte encore, » dit-il.

Quelques minutes après, cette femme si forte était au lit et grelottait la fièvre.

Le docteur Verdier, qui s'était fait allumer du feu dans une pièce attenante, avait décidé qu'il passerait la nuit près de la chambre de la malade.

« Elle est donc bien mal? demanda une femme qui servait de lectrice et de dame de compagnie à l'inconnue.

— Oui, dit le docteur, très mal; elle est atteinte depuis plusieurs années d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas et qui n'attendent qu'une heure pour faire explosion et vous emporter. »

A cinq heures du matin, elle appela près d'elle une servante et donna ordre qu'on introduisît le docteur.

A peine déshabillée, ayant encore aux oreilles les pendeloques de diamants du bal de la veille, et autour du cou une dentelle que la nuit avait froissée, elle était dans son lit, la tête appuyée sur l'oreiller, le visage plus blanc que le tissu de batiste, la joue creuse, l'œil éteint.

Le docteur pâlit à la vue du ravage que quelques heures avaient causé sur cette nature brisée.

« Comment vous trouvez-vous? » dit-il.

Elle sourit.

« Bien, dit-elle, bien, comme tous ceux qui, lassés de la vie, sentent que Dieu les appelle à lui. »

Il voulut parler; elle l'interrompit.

« Je ne suis pas une enfant, docteur, dit-elle; pas de paroles vaines. Vous connaissez mon état aussi bien que moi, ne dissimulons pas. Je sais que je vais mourir. Ce n'est pas du docteur que j'ai besoin, mais de l'ami. »

Le docteur, sans répondre, alluma deux bougies au lieu d'une qui éclairait la chambre, et, s'approchant du lit, regarda attentivement la malade.

Longtemps il hésita.

« Si vous vouliez... dit-il.

— Oui, mais je ne veux pas.

— Oublier?

— On n'oublie que dans la tombe.

— Vous mourez pleine de vie... c'est un meurtre que vous commettez sur vous-même.

— Un suicide, n'est-ce pas?

— Oui, dit le docteur.

— Vous vous trompez; allez, je suis bien faible et je n'ai qu'à laisser faire la nature... Quant à oublier, jamais. Son souvenir me poursuit partout, et voyez... si le hasard me sert...

— Le hasard?

— Ne l'avez-vous pas vu?

— Pourquoi aller à ce bal?

— Une idée… un accès de folie… Oh! je suis bien faible… il me semble que je m'endors. »

Elle eut un sommeil fiévreux qui dura près d'une heure, puis se réveillant en sursaut :

« Docteur, cria la voix de la mourante, quelle heure est-il?

— Cinq heures et quelques minutes.

— Fermez les persiennes, et laissez tomber les rideaux plus hermétiquement.

— Avez-vous peur de la clarté du soleil?

— Oui; pour quelques heures que j'ai peut-être à vivre, je ne veux pas voir le jour. »

Elle resta assoupie encore plusieurs minutes; puis, appelant le docteur Verdier près de son lit, elle se souleva un peu sur son séant et sortit une main blanche et amaigrie qu'elle laissa reposer dans celle du docteur.

« Mon ami, dit-elle, Dieu a veillé sur moi, puisqu'il a permis que je vous rencontre à l'heure solennelle où il brise une existence déclassée et malheureuse. J'aurais pu mourir seule, je vais m'éteindre dans les bras du plus honnête homme que je connaisse. Permettez-moi de me réjouir et de le remercier. »

Elle reprit :

« Vous savez une partie du secret qui me tue, et vous avez toujours été assez discret pour me donner vos soins et vos services dans toutes les circons-

tances graves, sans m'interroger sur l'autre partie. Vous avez été pour moi plus qu'un ami, qu'un frère, un protecteur, un père aimant et dévoué... et cependant, vous ne saviez pas si les fautes dont je subissais les conséquences n'étaient pas les miennes, si les crimes qui entouraient mon existence ne descendaient pas des miens, si le voile qui enveloppait toutes mes actions ne cachait pas un passé scandaleux... quelle femme j'étais enfin... et d'où je venais ?

— Je vous avais vue bonne, dit le docteur d'une voix émue, et je n'avais point besoin d'en savoir davantage. Je vous avais vu souffrir et souffrir avec courage, c'était pour moi déjà un titre à mon amitié...

Souffrances du corps...

Souffrances de l'âme.

Vous triomphiez de tout, et vivant isolée d'un monde qui faisait de vains efforts pour vous avoir, vous ouvriez toute grande votre bourse à la charité...

Je ne vous connaissais pas, duchesse, mais j'avais deviné un repli de votre âme, et j'en savais assez.

Vous aviez aimé, vous aviez souffert, et vous n'aviez gardé de tous les sentiments généreux qui avaient fait battre votre cœur qu'une bonté inaltérable.

— Merci, dit-elle en fermant les yeux, voilà mon absolution. »

Elle les rouvrit bientôt, et les levant pleins de larmes et suppliants vers le docteur :

« Ami, dit-elle, j'espérais mourir avant peu, mais la mort me surprend encore avant mes prévisions ; il me reste bien des choses à terminer dans la vie ; puis-je compter sur vous ? »

Le docteur lui pressa la main.

« Eh bien ! dit-elle, quand je serai morte... dans une heure... »

Elle fit un mouvement.

« Dans une heure, poursuivit-elle, vous me ferez vêtir de la robe de gaze que je portais cette nuit et vous n'écrirez à personne. Je ne veux pas de funérailles fastueuses, mais que ces funérailles rapportent cent mille francs aux pauvres.

— Vous serez obéie, » dit le docteur, baissant la tête pour dissimuler son émotion.

« Dans une heure, reprit-elle, avec cette clef que j'arrache de mon cou et que je vous remets comme au meilleur de mes amis, vous ouvrirez cette cassette de chêne qui est là sur ce meuble, et vous feuilletterez tous les papiers que vous y trouverez et jusqu'au dernier.

— Bien, dit-il, mais...

— Quoi ?..... Vous y trouverez ma dernière volonté, et vous la ferez exécuter ; vous y trouverez

la preuve d'une immense fortune et l'emploi que je veux qu'on en fasse après ma mort.

— Mais... reprit le docteur, il me faut un titre pour agir en votre nom.

— Docteur, dit la mourante avec une satisfaction manifeste, je vous avais deviné; ce titre, vous le prendrez dans cette cassette. Si la Providence ne vous avait pas jeté sur mes pas cette nuit, c'est vous, le premier qu'on aurait recherché après ma mort.

— Madame, lui dit le docteur, s'inclinant, c'est de la confusion que j'éprouve en face d'une telle confiance, j'ose le dire, si peu justifiée près de vous; aussi, c'est par serment que je m'engage à faire respecter vos volontés dernières. »

Elle lui serra la main, et sa tête allanguie retomba sur l'oreiller.

Quelques minutes après :

« J'ai écrit ma vie, docteur, dit-elle, tout entière... Étrange existence que la mienne, allez... Je vous dédie ce manuscrit et je vous l'offre.

— Pour moi seul ? » dit le docteur.

Elle se souleva et releva la tête.

« Tant qu'il vivra, oui, dit-elle; mort, je vous laisse libre. »

Une heure de plus s'écoula... quelques paroles s'échappèrent encore de ses lèvres; puis, sa respiration devint courte et saccadée... Ses yeux, si

beaux, si resplendissants, se fermèrent à la lumière pour ne plus se rouvrir... Elle pressa la main du docteur Verdier avec convulsion, et rendit le dernier soupir.

On l'enveloppa de gaze, on la couvrit de fleurs...

On lui fit des funérailles modestes, mais qui attirèrent une foule plus nombreuse et plus attristée que celles d'un grand de la terre.

Elle avait tous les pauvres qu'elle avait soulagés dans la contrée depuis deux années qu'elle l'habitait...

A ces pauvres, le docteur Verdier fit verser cent mille francs, ainsi que la duchesse... l'avait ordonné...

Un an s'est écoulé, — *Il* est mort six mois après. — Le docteur est libre. La vie de cette étrange femme paraît. Ses noms seuls sont changés. Ceux qui l'ont connue la reconnaîtront; ceux qui l'ont entrevue la devineront; ceux qui l'ont aimée l'aimeront davantage; ceux qui ne savent rien d'elle s'intéresseront à cette femme étrange qu'une destinée implacable a poursuivie, alors que Dieu semblait l'accabler de ses dons.

I

LA VILLE NOIRE

Manchester...

Il y a deux villes noires dans ce monde : Birmingham et Manchester; c'est l'Angleterre qui a le privilége de ces coins de terre sans soleil et sans culture.

Au crépuscule, à l'heure où l'oiseau fait entendre son chant joyeux et que la fleur mutine relève sa corolle rafraîchie par la brise et la goutte de rosée, une population étrange, fantasque, mais redoutable, envahit le canal, le faubourg, le carrefour, l'atelier, l'usine, et, poussant un cri effrayant de hardiesse, d'audace et de persistance, disparaît au milieu des machines et nage dans une mer de fer, de feu, de houille, pour ne reparaître qu'au bruit des marteaux tombant sur l'enclume, aux lueurs incandescentes de la fournaise qui rougit, et derrière les brumes effrayantes des trombes de fumée

qui montent en spirales étincelantes dans l'air infecté et s'étendent en plis funèbres aux deux horizons.

C'est le travail des cyclopes dans la mine souterraine... La forge s'illumine, le soufflet mugit, la scie mord, le marteau frappe, les machines sifflent, le fer se tord, l'acier s'amincit, une pluie de suie et de soufre tombe et se liquéfie sur le pavé humide. La ville noire s'est engloutie sous son propre poids et s'est à jamais enveloppée dans son linceul sombre, asseyant sa vie active et fiévreuse dans la nuit éternelle.

Dix heures du soir sonnaient à Old-Church... L'écho, troublé par la vibration métallique, ne rendit aucun son, et tout rentra dans le silence : la vieille église, dressant sa façade sombre; les rues longues et obscures et la place déserte, que n'éveillait aucun bruit, sinon celui que produisait un vent bas et rapide soufflant du nord, et le clapotement uniforme et triste d'une pluie fine et glacée qui tombait depuis le matin.

Le gaz, allumé depuis deux heures de l'après-midi, jetait ses lueurs fauves dans la masse noire, trouant l'atmosphère pesante de ses reflets livides.

Tableau sinistre, à la Rembrandt. Bientôt il changea d'aspect, et sur son fond lumineux se détachèrent des silhouettes étranges qui l'animèrent.

C'étaient des femmes.

Troupeau d'Irlandaises vomies par la misère et battues par la tempête, débris d'un millier mortes de faim au coin de *Portland street,* de *Piccadilly* et des bas-fonds de *Strange-ways* et de *Palford*, sortant des manufactures et regagnant la cité horrible pour y disputer un morceau de viande saignante et un verre de *gin.*

Puis bientôt, au milieu de ces femmes littéralement nues et les cheveux épars, se mêlèrent d'autres femmes moins belles de corps, plus fines de formes, plus hautaines d'attitude et portant fièrement des chapeaux de crêpe rose et blanc, des pendeloques aux oreilles, des robes de soie, des manteaux de velours et des lambeaux de cachemire...

Celles-là, c'étaient des Anglaises, c'est à dire l'aristocratie ouvrière de la ville la plus laborieuse du monde, et à la fois la plèbe de l'armée attendue la nuit pour fournir à la prostitution du pays le plus immoral de la terre.

Du chapeau de crêpe, il ne restait que la carcasse éventrée; de la robe de soie, qu'une guenille horrible balayant le pavé et la fange des ruisseaux; du manteau, qu'un amas sordide de haillons rapiécés retombant en loques indescriptibles.

Puis, des mains rougies par un labeur obstiné; un visage pâli par les veilles, couperosé par la misère, avili par le vice; un corps déformé par la

fatigue; une voix étranglée par la boisson; un regard froid, terne, hébété; une marche indolente et pesante; les pieds... les pieds nus!

Tel est le spectacle que l'Angleterre, si orgueilleuse de ses fortunes opulentes et de ses parcs royaux, de ses vapeurs, de ses chemins de fer, de ses usines formidables, offre à l'œil de l'observateur.

Parmi ces femmes, il y avait quelques hommes, — des vieillards et des enfants.

Depuis le matin, tout cela était attelé à un travail insensé, dans les ténèbres, courbé, affaissé, voûté, écrasé, maniant la navette, dévidant les bobines, remuant les pieds, les mains, la tête [1], afin que rien ne se perdît de la bête humaine, — tout cela pour un *schelling* (vingt-quatre sous) pour les uns, *six pences* (douze sous) pour les autres.

Il fallait bien que Manchester allumât son gaz depuis sa métropole d'Hay-Market, rivale de celle de Londres, jusqu'aux profondeurs de la Cité, pour donner à manger à toute cette population, qui, harassée de travail, n'a pas encore gagné le droit de s'asseoir à une table et de dormir sur un grabat...

[1] Un médecin de Genève, homme sincère dans ses intentions, mais d'un esprit trop ingénieux, a établi ce qu'il a nommé *la mécanique à pédales*, qui consiste à remuer les jambes en les levant tour à tour sur deux solives de bois, qui, l'une après l'autre, montent ou descendent sous le pied.

Çà et là le troupeau se dispersa comme une armée de bêtes fauves affamées qui flairent le gibier.

Les unes allaient voler...

Les autres, assassiner...

Le plus grand nombre, offrir au vice un appât déjà que trop souillé de baisers impudiques et de nuits licencieuses.

Quelques-unes se préparaient au périlleux voyage dans les îles lointaines, quelques autres approchaient de l'heure fatale où leur tête décolorée allait se balancer au haut de la potence de Kirkdale.

Qui sait le dernier mot de sa destinée!... Mais mourir étranglé par la corde du bourreau ou à la roue du *treadmill*, ou de faim ou de froid au coin d'une borne, n'est-ce pas toujours la destinée fatale qui poursuit le pauvre en Angleterre, qui n'a pas le choix et se soucierait peu de choisir?

Mais une maison haute, en briques noircies, droite et plate comme un mur, grillagée comme une prison, ouvrit sa porte étroite, et soudain vomit sur le pavé une multitude innombrable de femmes semblables aux premières, mais plus misérables encore, plus odieuses, plus dégradées, plus repoussantes...

La manufacture *Cuthbert, Graham et Comp.* occupait quinze cents femmes.

Plaie sur plaie, misère sur misère, population

immonde et éphémère, naissant, tournant la roue, buvant, dormant, mourant.

Mais ce qui surtout tendait à rendre le type de ces femmes plus affreux, c'était la colère qui les animait et l'espèce de furie dont elles paraissaient agitées.

Les mots les plus étranges et les plus grossiers volaient de bouche en bouche. Leurs cheveux flottants se dressaient sur leurs têtes, leurs yeux s'ouvraient terribles et menaçants, leurs poings se crispaient avec une rage concentrée.

Et plus la foule grossissait, plus le souffle orageux prenait des proportions et devenait redoutable.

Soudain, comme poussée par un millier de bras, une femme, serrant un enfant contre sa poitrine, vint tomber expirante sur le seuil de la vieille église.

Cette femme était jeune encore, et quoique son visage fût un livre ouvert dans lequel se lisaient toutes les fatigues, toutes les misères, toutes les angoisses, toutes les douleurs, il était facile de voir qu'elle était remarquablement belle, et qu'elle n'avait rien de commun avec les femmes qui l'entouraient.....

Rien que le vêtement sordide et l'air de souffrance, rien que les cheveux épars fouettant ses épaules bleuies par le froid, rien que le souffle de mort appelé par la misère, et qu'on entendait

gronder avec un bruit sinistre dans sa poitrine oppressée.

On se pressa autour d'elle et on l'accabla d'imprécations.

Les injures volèrent.

Les menaces s'amoncelèrent sur sa tête, des mains honteuses s'avancèrent vers elle.

« A mort l'étrangère! cria-t-on.

— A mort celle qui vient manger notre pain!

— A mort!... à mort! »

Mais, soit que tous ces misérables fussent lâches, car aucun bon sentiment ne pouvait agir en eux; soit que cette femme, cette mère abritant son enfant de son propre corps leur imposât dans son humiliation, ils s'approchèrent, l'entourèrent, mais aucun d'eux n'osa porter sur elle une main criminelle.

Mais elle, le visage altéré, l'œil inquiet, elle regarda cette foule stupide avec un mélange de crainte et d'étonnement. Puis, soudain, songeant à son enfant, elle se leva, et, chancelante, fit un pas en avant.

On se recula, mais pour lui barrer le passage plus loin.

Faible à ne pouvoir se soutenir, elle marcha cependant droit à l'obstacle, et l'obstacle s'effaça.

Ce furent des cris terribles, des menaces de mort...

D'une main retenant son enfant, qui se suspendait craintif à son cou, de l'autre elle écarta doucement celles des femmes qui l'approchaient de trop près et s'éloigna.

On la poursuivit, la huant, l'insultant, et une main odieuse, celle-là, alla jusqu'à ramasser de la boue et la lui jeta au visage.

La malheureuse s'essuya d'un pan de sa robe, et continua sa marche à travers les rues sombres de Manchester.

Où allait-elle ?

Le savait-elle elle-même, et qu'avait-elle besoin de le savoir, puisqu'elle n'avait pas dans la ville sombre, pas plus que dans toute l'Angleterre, un coin pour se mettre à l'abri, une pierre pour reposer sa tête !

Elle alla droit devant elle.

Son enfant dans les bras, elle marcha trois heures sans s'arrêter, sans reprendre haleine, sans regarder derrière elle.

Alors que le silence se faisait autour d'elle et qu'elle n'avançait plus que dans la profondeur de la nuit, il lui semblait encore entendre les cris furieux de ces femmes qui l'avaient poursuivie et les menaces qui avaient plu sur sa tête.

Elle les redoutait davantage depuis qu'elle ne les entendait plus.

Pour sauver son enfant, elle eût trouvé la force

de se défendre contre toutes; maintenant elle pensait que sa faiblesse aurait pu la trahir, et elle pleurait.

Il était une heure du matin.

Pour la première fois, elle ralentit le pas, prêta l'oreille, et, n'entendant plus rien que le bruit monotone de la pluie qui fouettait le pavé, des yeux elle chercha un coin sombre et s'y dirigea.

C'était dans un angle de maison.

Elle s'y laissa tomber, et entr'ouvrit le lambeau de châle dans lequel reposait son enfant.

Elle poussa un cri d'effroi.

L'enfant ne dormait pas, et, les yeux grands ouverts, il regardait avec douceur.

Il y avait comme de la mélancolie dans ce regard d'enfant à peine d'âge à comprendre la souffrance, mais dont le sentiment instinctif se développait à la vue du pâle visage de sa mère.

« Tu ne parlais pas, lui dit celle-ci.

— Non, répondit la petite fille, tu aimes quand je dors. »

Elle la pressa contre sa poitrine haletante.

« Oui, murmura-t-elle, dors, dors longtemps.... si tu pouvais dormir toujours. »

Elle pensa au lendemain, et elle frissonna.

« La nuit ici, se dit-elle, ce n'est rien... mais demain..... »

Cette femme avait vingt-quatre ans. L'enfant

qu'elle avait dans les bras et qui était bien le sien en comptait sept et quelques mois.

Elle se nommait Marguerite, comtesse de Lusignan-Boudeville.

Depuis six mois, elle avait quitté la France, où elle était née. A Londres, elle avait séjourné deux mois. De là, elle était allée habiter Birmingham, où elle avait travaillé dans une fabrique de coutellerie. Depuis quinze jours, elle était à Manchester, où on lui avait fait espérer qu'elle ferait assez d'argent pour gagner Liverpool et y obtenir à prix réduit le droit d'embarcation sur un navire marchand faisant voile pour l'Amérique centrale.

Mais plusieurs jours la ville noire ne lui avait offert que l'inaction.

Il y avait quatre jours seulement qu'elle avait été reçue dans la maison Cutberth, Graham et Comp., à raison de douze pences pour douze heures de travail, et à la condition de se livrer à un labeur pénible et à des travaux abjects.

Elle avait accepté.

Marguerite... la comtesse de Lusignan-Boudeville avait son enfant à nourrir.

Mais son titre d'étrangère avait été fort mal vu par les ouvrières de la fabrique. Deux jours se passèrent néanmoins sans trop de bruit. On la croyait allemande. Mais le hasard fit découvrir qu'elle était non point allemande, mais française.

Ce fut une affaire. Le soir, on lui fit mille outrages qu'elle endura sans se plaindre. On avait pensé qu'elle ne reviendrait pas. Quand, dévorant ses affronts, elle reparut le lendemain, ce fut une toute autre histoire.

Un complot se forma contre elle dans la journée et se dénoua comme on l'a vu quelques lignes plus haut.

Elle était chassée, elle ne pouvait désormais affronter le seuil de la porte de la fabrique sans risquer d'être blessée... tuée peut-être... elle et son enfant... Se présenter à une autre fabrique, c'était aller au devant du même péril et des mêmes outrages.

Puis, le lendemain, c'était dimanche. Comment faire? Elle était sans argent... sans argent et sans travail, et n'avait ni pain, ni asile.

Elle frissonna de nouveau à cette pensée, et serra plus profondément son enfant contre sa poitrine...

Il grelottait, le pauvre petit être ; les dents lui claquaient; la pluie fine et froide qui continuait à tomber, le mouillait jusqu'aux os; son vêtement trempé lui collait sur le corps.

« Et rien pour la réchauffer..... rien, — dit cette femme, qui avait eu des équipages luxueux, les plus beaux chevaux de Paris, des propriétés immenses, qui avait été la reine des salons aristocratiques, et qui, jeune, belle, riche et portant un des

plus vieux noms de France, avait vu le monde à ses pieds, le monde du noble faubourg... — rien que mon corps aussi refroidi que le sien, rien que mes larmes qu'il me faut lui cacher ! »

Elle eut comme un accès de fièvre. Sa chair brûla sous la bise noire. Une sueur moite lui coula du front. Elle prit sa tête dans ses mains et resta ainsi plusieurs heures. L'enfant s'était assoupi et oubliait.

L'aube la surprit ainsi. C'était dimanche, jour consacré partout au repos, à la prière et aux bonnes œuvres.

Un vent glacial souffla du nord et dissipa la pluie; puis un rayon de soleil traversa l'horizon sombre, et nuança d'une teinte fauve les toitures des maisons.

Marguerite se leva, et secoua l'engourdissement qui s'était emparé d'elle.

La petite fille ne dormait plus depuis longtemps.

« Je vais marcher, » dit-elle.

Sa mère la remercia par un sourire et la mit à terre.

Elle essaya ses petites jambes, elles étaient un peu rétives; mais elle fit bonne contenance, et tendit la main à sa mère.

Toutes deux s'en allèrent.

Où ?... Qu'importe !... c'était une journée à tuer, après une nuit à oublier; toute la vie ainsi.

Au détour de la rue, la pauvre petite fille faillit tomber.

Marguerite la retint et l'éleva dans ses bras.

« Qu'as-tu ? » s'écria-t-elle.

Elle était toute pâle.

« J'ai faim, » répondit-elle d'une voix faible, et comme si elle eût eu honte d'avouer cela.

« Faim ! — répéta la mère, jetant autour d'elle un regard sinistre et chancelant à son tour de douleur et d'effroi, — faim ! oui, en effet, tu dois avoir faim. Comment mange-t-on ici ?... On peut voler, n'est-ce pas ?... Une mère peut toujours voler pour son enfant ! Mon Dieu ! fit-elle en prenant sa tête dans ses mains, faites que je ne devienne pas folle... Mais du pain, mon Dieu ! du pain... oh ! pour elle seulement !...

De toute notre journée d'hier, nous n'avons mangé qu'un morceau de pain, et il y avait longtemps que nous mangions mal déjà. »

D'un mouchoir de fine toile dont la dentelle était effiloquée, elle essuya son visage amaigri et brûlé par les larmes et parut faire un violent effort.

« Viens, dit-elle à son enfant.

— Où, mère ?

— Chercher du pain.

— Mais les hommes ici sont méchants, ils ne nous en donneront pas, dit l'enfant, qui avait la figure tout enflée et l'estomac serré.

— Viens, qui sait?... Manchester est grand, et l'on dit que l'on est riche dans ce pays. »

Elles marchèrent longtemps, car les passants étaient rares à l'heure matinale, et elles n'allaient pas vite, car le froid les avait saisies avec le besoin, et le soleil qui se jouait en lueurs livides sur le pavé boueux était bien tiède pour réchauffer tant de misères.

Elles traversèrent Falkner street, prirent par Crown street, et débouchèrent à l'angle d'une église.

C'était un temple de méthodistes, et la foule s'y pressait pour entendre la parole sainte tombant des lèvres sacrées d'un ministre.

« Viens, dit Marguerite, je me souviens d'avoir laissé quelquefois tomber ma bourse dans les mains d'une mendiante qui avait un enfant au bras; je trouverai peut-être aussi quelque âme charitable.

« Mendier, dit l'enfant qui comprit, tu oseras?

— Tu as faim?

— Oh! oui, bien faim.

— Viens. »

Et elle tendit la main, cette femme, une fière main, une main blanche et fine que les hommes autrefois avaient baisée avec respect et avec émotion.

L'Anglais détourna la tête et passa.

Nulle part comme dans les villes de l'Angleterre

la misère est horrible, nulle part on ne mendie davantage, nulle part on ne compatit moins au malheur.

L'Anglais est de glace. Son climat lui bronze le cœur et les entrailles.

On a calomnié Paris. Paris est la ville de la charité.

Puis ces Anglais étaient gens affairés; ils pensaient aux affaires de la veille, au bien-être du lendemain et à leur salut. Ils couraient se prosterner sur les dalles froides et crier : « Mon Dieu, fais-nous la vie belle, aisée sur la terre; protége nos femmes, nos enfants, et prépare-nous dans ton ciel une place agréable. » Mais du pauvre qui les heurtait et qui avait faim, ils n'avaient nul souci.

Jusqu'au seuil d'une autre église, Marguerite se traîna mourante.

Celle-là était un temple anglican, la maison du Dieu des grands du royaume, des riches du Nord, dont les évêques se paient par millions.

L'évêque de Londres touche annuellement pour émoluments trois mille livres sterling, — soixante-quinze mille francs.

Mais pour elle, la pauvre femme qui mendiait, pour son enfant... rien!

Les voitures s'arrêtèrent à deux pas du portail, les laquais coururent aux portières, les dames en

toilettes brillantes descendirent, portant sous leur bras une bible dorée et enluminée; mais pas une ne ralentit sa marche altière et ne jeta sur la femme expirante et l'enfant qui pleurait un regard de compassion.

Alors Marguerite, sans rien dire, quitta le seuil de l'église, et emmena son enfant.

Ils marchèrent encore.

Mais parfois, comme un refrain maudit que les lèvres ne savent désapprendre, l'enfant disait :

« J'ai faim. »

Marguerite siffla pour ne pas entendre, et un moment regarda ses haillons.

« J'ai vu ici des femmes nues », se dit-elle.

Elle eut un sourire de pitié, et un sentiment de pudeur qui lui fit monter la rougeur au front.

« Je sais où est le canal », se dit-elle.

Tout espoir, du reste, s'effaçait. C'était dimanche. La grande ville se faisait solitaire. Les maisons se muraient plus encore que les jours ordinaires. Les rues s'alignaient tristement dans une demi-obscurité, reflétant dans des flaques d'eau des murs sombres, des fenêtres à guillotine, des lucarnes grillagées, des jours de souffrance.

Pas de femmes aux fenêtres...

Pas d'enfants sur les portes...

Pas d'éclats de rire volant d'un balcon à l'autre.

Pas de fleurs, de soleil, de sourires.

Oh ! le vilain pays !

La vie murée. Au rez-de-chaussée, une glace sans tain, laissant quelquefois entrevoir, à travers la mousseline jaunie d'un rideau, un vase, une lampe, une bible. C'est là tout.

Mais ni croisées, ni portes ne s'ouvraient.

Et, pendant que dans les rues noires, des ombres fugitives, grelottant de froid, mourant de faim, erraient à l'aventure, se gardant bien de souiller, de leur main maudite, le bouton de cuivre de la porte fermée, des chants sacrés, fêtant les grâces du Seigneur, jetaient au dehors leurs notes profondes et mélancoliques.

A l'oreille de Marguerite, quelquefois ces chants résonnaient. Alors qu'elle passait, regardant d'un œil mourant son enfant pâle, ces chants la poursuivaient.

C'étaient les psaumes, que des femmes grandes et sèches entonnaient solennellement, près d'une bible ouverte.

Toujours la Bible...

Autour d'un grand feu flambant dans l'âtre et du rosbif colossal qui y cuisait, répandant son odeur sanguine dans la pièce, les hommes, sans se parler, fumaient gravement, buvant du pale ale et du porter.

Dans les maisons riches, l'orgue grondait, mêlant ses notes graves aux plaintes monocordes et

aux gémissements de convention de la famille austère.

Mais Marguerite, arrivée au bout de ses forces et de son courage, vit son enfant qui défaillait et poussa un cri.

Un homme passait.

Elle alla rapidement à lui, et sans honte, elle lui tendit une main suppliante et le suivit quelques secondes...

L'homme vit le geste, sans voir la femme; il continua sa route; mais, tout en marchant, une pièce de cuivre glissa de ses doigts à terre.

Dans le mouvement qu'il lui avait fallu faire, à cet homme, Marguerite avait vu son visage.

Elle resta droite, pâle, suffoquée, à la place où elle se trouvait, cherchant la muraille d'une main égarée.

Elle s'y appuya pour ne pas tomber; et crut qu'elle allait mourir.

L'enfant, qui remarqua son état, poussa des cris et se blottit dans ses jupons.

Elle fit un suprême effort.

« Ramasse, dit-elle à son enfant d'une voix creuse qui sentait la mort; et, désignant du doigt la pièce de cuivre : il y a là un penny que M. le duc de Lusignan-Boudeville t'offre pour vivre une heure de plus. »

L'enfant ne comprit pas et se baissa à terre.

Marguerite, rejetant en arrière les mèches de ses cheveux éplorés qui lui collaient sur le front, se laissa glisser sur le pavé.

« As-tu vu cet homme? dit-elle, attirant sa fille dans ses bras.

— Oui, mère.

— Eh bien! souviens-toi de lui pour lui pardonner un jour. »

Et comme l'enfant ouvrait de grands yeux qui disaient son étonnement, Marguerite se tut et poussa un profond soupir.

« Que n'as-tu quelques années de plus, dit-elle un instant après, couvrant de ses lèvres de glace le front brûlant du petit être, quel secret terrible je te confierais... mais Dieu fait bien ce qu'il fait. Il a voulu que tu vives, et si tu savais, tu mourrais comme je vais mourir.

Mais toi, mon Dieu! que vas-tu devenir!..... s'écria-t-elle dans un transport fiévreux.

Elle parut se résigner.

« Ce que Dieu voudra, » dit-elle, se dirigeant vers la boutique du boulanger, à qui elle offrit son penny.

L'honnête industriel hésita s'il devait accepter le marché, et pour un mauvais penny donner de bon pain.

Puis, c'était un dimanche, et il risquait l'amende.

Il regarda la malheureuse, et il eut sans doute

compassion, car il consentit à l'échange; mais comme le penny est de peu de valeur partout et d'une valeur presque dérisoire en Angleterre, il donna peu de pain.

Il ne faut pas qu'un bon mouvement rompe l'équilibre et d'un seul côté emporte la balance.

La petite fille prit le pain des mains du boulanger et l'offrit à sa mère.

« Mange, lui dit celle-ci en détournant la tête.

— Tu dois avoir faim, toi aussi, mère? »

Ce fut un combat. La mère céda les larmes aux yeux, ou plutôt parut céder.

Elle partagea le pain et porta sa part à sa bouche, mais elle se serait bien gardée d'y mordre. C'était la vie de son enfant qu'elle eût abrégée. Puis, elle était si faible et avait l'esprit si frappé de l'apparition de l'homme qu'elle avait reconnu, que peut-être ce pain l'eût-il tuée plus tôt.

L'enfant mangea.

Puis elle l'entraîna loin de l'endroit où elle avait reçu, elle le sentait bien, le dernier coup.

Elles traversèrent les faubourgs et allèrent jusque dans la campagne.

La nuit les surprit.

« Où vas-tu? demanda l'enfant à sa mère et se cramponnant de ses petites mains à un pan de sa robe.

— Devant moi.

— Mais voilà qu'il fait noir.

— Il fera plus noir tout à l'heure, dit Marguerite, qui répondait à une pensée secrète et qui sentait ses forces l'abandonner.

— J'ai faim ! » dit l'enfant d'une voix faible.

Son morceau de pain était loin.

Marguerite tira la portion qui lui restait et qu'elle avait dissimulée sous sa robe, et la mit dans la main de sa fille.

Elle avait bien faim et elle hésita ; c'était la part de sa mère.

Il fallut prier, ordonner, et elle obéit. Elle avait, toute petite qu'elle était, l'estomac plus grand qu'il n'y avait gros de pain, et ce fut besogne facile.

Puis elles marchèrent encore, et Marguerite tomba épuisée.

Elle se traîna jusqu'au pied d'un orme planté solitaire au bord d'un fossé et s'arrangea pour mourir.

Elle prit sa fille, l'embrassa avec frénésie, et la coucha dans sa robe.

« Dors, dit-elle.

— Mais tu souffres, mère, dit celle-ci, qui vit bien que ce qui se passait dans l'âme de sa mère n'était pas naturel et qu'il allait arriver une grande catastrophe.

— Dors, et si tu te réveilles dans la nuit, prie Dieu pour ta mère, qui priera pour toi. »

Sa tête se renversa sur ses épaules, et l'enfant, vaincue par le sommeil, s'assoupit.

Elle dormit, malgré le froid, le vent, la pluie qui recommença comme la veille... elle dormit... Permission céleste... les heures s'écoulèrent pour elle sans secousse et sans remords... Mais quand elle se réveilla, elle sentit comme un manteau de glace, comme un froid meurtrier qui lui pénétrait dans la chair... elle eut peur... puis elle vit sa mère à côté d'elle, et elle fut rassurée.

Mais elle voulut se lever, et elle ne put pas.

Elle était prise dans les bras de Marguerite comme dans un étau de fer.

Elle sourit, l'espiègle, et se dégagea lentement.

Les bras de Marguerite, desserrés, retombèrent inertes le long de son corps.

« Elle dort, maman, dit l'enfant. Oh ! il y a bien longtemps que je ne l'ai vue dormir... Je ne vais pas la réveiller. »

Elle se leva doucement et la regarda.

« Comme elle est pâle, dit-elle ; et cette pluie qui fouette sur elle... Pauvre petite maman ! Comment faire ? »

La nuit était avancée... le temps était noir, on n'y voyait rien sur la route... L'enfant aperçut sa mère pâle, elle ne vit pas son visage décomposé, ses lèvres livides, son œil fixe que la paupière flasque ne dissimulait qu'à demi.

Elle s'approcha d'elle, et bien doucement, de crainte toujours de la réveiller; elle colla ses petites lèvres frémissantes sur son front.

Elle eut le frisson.

« Mon Dieu! dit-elle, comme elle a froid! »

Et, sans dire plus, elle ôta un mauvais foulard que sa mère lui avait passé autour du cou et le posa religieusement sur les épaules de Marguerite.

Le vent mugissait avec fureur et soulevait le maigre tissu; l'enfant l'assujétit avec une branche d'arbre dépouillée de ses dernières feuilles.

N'eût-on pas dit qu'elle rendait les derniers devoirs à la mort?

Puis l'aube vint jeter une faible lueur dans le paysage sombre. Alors elle se souvint, l'enfant, que sa mère lui avait dit: « Si tu te réveilles dans la nuit, tu prieras le bon Dieu pour moi, » et, ouvrant ses yeux encore tout engourdis par le sommeil et croisant ses petites mains toutes roidies par le froid, elle s'agenouilla au bord du fossé et pria.

Mais, sa prière faite, elle s'étonna du long sommeil de sa mère, et l'effroi la saisit.

Elle eut encore un vague pressentiment de la mort, et pria, pria encore, mêlant ses larmes à ses paroles, les sanglots aux larmes, et appelant sa mère à grands cris.

Un homme, qui vint à passer sur la route, entendit les cris de l'enfant et s'approcha.

« C'est ma maman qui ne veut plus se réveiller ! s'écria la petite fille joignant les mains devant l'homme comme elle les avait jointes devant Dieu. Monsieur, vous qui avez une voix plus forte que la mienne, appelez-la, elle vous répondra, à vous. »

L'homme regarda la pauvre femme, et comprit le drame nocturne et mystérieux qui venait d'avoir lieu.

« Vilain pays ! » dit-il jetant un regard empreint d'une amère tristesse sur le visage de la morte, et soulevant son chapeau.

C'était un vieillard, tête austère et toute blanche.

« Veux-tu venir avec moi, petite ? dit-il à l'enfant.

— Avec ma maman ?

— Oui.

— Demeurez-vous loin ?

— Non, là-bas, tiens, où tu vois un peu de fumée sortir d'un toit de tuiles, derrière ces grands arbres qui cachent la moitié de la route.

— Je le veux bien, dit l'enfant, qui pensa qu'il devait y avoir là un bon feu et du pain.

— Eh bien ! viens ! dit le vieillard.

— Mais ma maman ?

— Oui, ta mère, j'y pense... nous viendrons la chercher tout à l'heure.

— Jamais, s'écria l'enfant, jamais je ne quitterai ma maman ! »

Et l'enfant s'accroupit près de la morte.

Le vieillard comprit qu'il ne vaincrait pas l'obstination de l'enfant et ne l'essaya pas. Il s'éloigna, et revint quelques minutes après avec deux aides et un brancard.

Ce vieillard était un prêtre, un prêtre de la religion détestée en Angleterre, de la religion catholique ; il était pauvre, charitable et digne entre les dignes de la noble mission qu'il avait acceptée sur la terre. Pour l'heure, dans la nuit froide, il revenait de porter le viatique à un mourant, des secours et des consolations à toute une famille.

A son foyer humble, une pauvre femme l'attendait, regardant souvent sur la route s'il apparaissait. C'était sa sœur, chrétienne sainte, partageant avec le véritable homme de Dieu sa part de tribulations, de misères et de charité.

. . . .

. . . .

Le matin, auprès d'un bon feu qui n'avait plus cependant assez de chaleur pour réchauffer le corps de Marguerite, l'enfant, en sanglotant, racontait au prêtre, qui la questionnait avec douceur, sa vie triste et aventureuse.

Mais elle ne savait pas grand'chose, la pauvre petite, — sinon qu'elle était de France, qu'elle

avait connu la vie opulente; et depuis que sa mère l'avait emmenée, et qu'elle avait traversé un espace immense, noir et profond comme un abîme, elle avait toujours eu faim et froid.

« Mais, dit-elle en se penchant à l'oreille du prêtre, ma maman a sur elle, et elle désigna la poitrine de la morte, beaucoup de papiers... où il y a de l'écriture. »

Le prêtre se leva, et, détournant la tête, entr'ouvrit le corsage de la robe en haillons qui servait de linceul à la noble et fière femme, et y trouva un paquet fermé et scellé à ses armes.

Il jeta les yeux sur l'enveloppe et lut :

Pour ma fille quand elle aura seize ans.

« Allons, se dit l'honnête homme, je ne saurai rien, mais Dieu permettra peut-être que les vœux d'une mère soient exaucés et que sa fille sache un jour le secret qui a pesé sur la vie de toutes deux. »

Et, prenant l'enfant par la main et lui essuyant les larmes qui ne cessaient de couler de ses yeux gonflés : « Enfant, dit-il, ne pleure plus, ta mère te le défend... elle veut que tu respectes son long sommeil.

— Où est-elle, alors, ma maman, si elle ne doit jamais se réveiller? demanda la pauvre petite fille, qui s'initiait lentement aux mystères de la mort.

— Au ciel.

— Et je n'irai pas la rejoindre?

— Non, elle te confie à moi pour longtemps.

— Et nous parlerons d'elle ?

— Toujours. »

Un papier s'échappa de la poche de l'enfant, et le prêtre y lut un nom qui lui donna profondément à penser.

« Si c'était !... » dit-il.

Il n'acheva pas sa phrase ; mais, enlevant l'enfant dans ses bras avec un mélange de respect et de tendresse :

« C'est Dieu qui t'envoie à moi, dit-il, sois la bienvenue ! »

Et, allant au lit sur lequel reposait la morte, il s'agenouilla, et, courbant sa tête blanche, on eût pu l'entendre qui priait et murmurait : « Cette enfant aura un jour la place qui lui appartient, je vous le jure, madame la duchesse ! »

II

ÉMÉREILDA

Deux ans s'étaient écoulés, et la ravissante petite fille grandissait dans la demeure humble du prêtre.

Ravissante était le mot. Il était en quelque sorte étrange comment la beauté de cette enfant s'était développée en si peu de temps. On l'eût citée dans toute l'Angleterre, si elle eût vécu moins obscure. A l'âge qu'elle atteignait alors, aucune enfant n'eût pu lui être comparée.

Elle courait sur sa dixième année, et on lui en eût donné treize, tant elle était grande et forte.

Si on l'eût entendue causer et raisonner, on lui en eût donné quinze.

Mais, si on la regardait, on redevenait indécis et on disait : « C'est une enfant. »

Une enfant... tant elle était blonde, rose et à la physionomie naïve. C'était une petite bouche toute

fraîche, rouge comme une cerise, et qui donnait les baisers sans compter. Sur ses épaules, déjà bien modelées, blanches avec des tons chauds et moelleux, c'étaient des cheveux soyeux qui tombaient à flots et la faisaient ressembler à ces anges bouffis et charmants que les peintres italiens idéalisaient dans leurs toiles à fond d'or et dans leurs peintures à fresque.

Comme nature, c'était mieux encore, et c'est là qu'on eût pu sérieusement la comparer à un ange.

Bonne, douce, le cœur d'une sensibilité extrême, elle avait toute la gaieté de l'enfance et ses éclats avec la mélancolie de l'adolescence.

Elle riait, et parfois ses petites mains battaient l'air avec plaisir; mais quelquefois aussi, et sans qu'elle sût bien pourquoi, elle avait une larme qui s'égarait au bord de ses longs cils et qui coulait silencieuse sur sa joue un peu pâle.

C'était comme le souvenir de sa vie passée qui lui revenait à l'esprit.

L'image de sa mère qui passait devant ses yeux.

« Comment t'appelles-tu, petite? lui avait demandé le prêtre qui allait devenir son protecteur.

— Comme maman.

— Et comment s'appelait-elle, ta mère?

— Marguerite. »

Le prêtre avait réfléchi, et, le lendemain, avait dit à l'enfant :

« Petite, il y a, vois-tu, sur la terre, des méchants que le bon Dieu laisse pour donner plus de mérite à ceux qui sont bons ; mais il faut bien se méfier des méchants. Or, s'ils rôdent par ici, ton nom de Marguerite te désignerait trop à leur mauvais esprit; il faut changer de nom.

— Ah! dit l'enfant, mais je n'entendrai pas un autre nom, ce ne sera plus moi.

— Ce sera encore toi, dit le prêtre en souriant ; ce n'est qu'une question d'habitude.

— Je le veux bien... Alors, donnez-moi un beau nom.

— Oui, mais un peu difficile à prononcer.

— Pourquoi?

— J'ai mes raisons. »

L'enfant prêta l'oreille.

« Eméreilda, » dit le prêtre.

La petite fit la moue et se le fit répéter plusieurs fois.

Puis après elle s'essaya.

« Eméreilda... Eméreilda... tiens, fit-elle, mais quand on le sait, il est joli, ce nom...

— N'est-ce pas? dit le prêtre, et il a un avantage : c'est que ceux qui ne l'entendront qu'une fois ne se le rappelleront pas, et que ce nom entendu ne leur apprendra rien. »

Ce n'était pas sans raison que le prudent pasteur prenait ces précautions.

Le nom qu'il avait surpris sur l'enfant lui avait révélé une partie du mystère qui enveloppait cette frêle existence.

Ancien vicaire à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin à Paris, il avait connu une grande famille de ce nom et avait été par le hasard initié à quelque secret de cet intérieur.

Rapprochant ce qui lui semblait arriver de ce qu'il connaissait, rien ne l'étonna.

Il fit plus, et après avoir rendu les derniers devoirs à la pauvre femme morte de froid et de faim loin de son pays et avoir donné asile à l'enfant, il se mit en campagne afin de voir par lui-même ce qui lui restait à accomplir.

Tout ce mystère, il le souleva; tout ce péril, il le devina.

Et, rentré dans sa pieuse maison, l'honnête vieillard prit sa sœur à part et lui dit :

« Sœur, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous taire et de garder l'enfant.

— Mais, cependant...

— Sa mère est morte, mais son père existe.

— Eh bien !

— Tais-toi... Il ne faut pas seulement qu'il sache que son enfant vit encore.

— Mais c'est donc...?

— Tais-toi... il y a trop de choses... et je vois bien que moi-même je ne sais pas tout... mais j'en

ai vu assez pour savoir qu'il me fallait surtout de la prudence. »

La sœur s'inclina.

« Cette enfant-là, vois-tu, reprit le prêtre, malgré l'abandon dans lequel tu la vois, est une enfant de riche et de noble, et les choses ne vont pas toujours la droite route dans ce monde-là.

— C'est vrai, appuya la vieille fille.

— Nous élèverons Marguerite, ou plutôt Eméreilda, car nous lui conserverons toujours ce nom et nous tairons le secret de notre adoption. Avec nous, elle sera heureuse, et, le bon Dieu aidant, elle ne manquera de rien. Puis, quand elle sera plus grande, et qu'elle me demandera des explications, eh bien...

— Eh bien! qu'est-ce que vous direz, monsieur le curé?

— Dame... nous dirons... Mais tu me parles là de plusieurs années, sœur, nous avons bien le temps de penser à cela.

— C'est juste.

— Puis, en ce temps-là, vois-tu, les choses seront peut-être bien changées. Les hommes vont vite et les événements... Le moment sera peut-être venu de tout dire. Pour l'heure, je suis d'avis de nous taire, car si nous jasions, il arriverait malheur à l'enfant et rien de bon pour nous.

— On sera muet, dit la vieille fille, qui n'avait

jamais quitté son frère le curé, et qui avait pris pour lui un si grand respect qu'elle n'eût pas osé le démentir.

Eméreilda eut donc un père et une mère, et l'enfant, qui avait passé de rudes épreuves, s'accoutuma vite aux soins dévoués de ces braves gens.

C'était aux portes de Manchester, sous un ciel brumeux, sans soleil, sur une route déserte et dans une maison isolée.

La vie, on le voit, ne devait pas être gaie pour l'enfant.

Un chien, qui jouait avec elle comme s'il eût été un autre enfant.

Les caresses de la vieille Catherine...

Les sages leçons du bon prêtre...

C'était tout... C'était beaucoup pour l'enfant, qui, dans tous les malheurs qu'elle avait éprouvés, ne se connaissait qu'une grande douleur... l'absence de sa mère.

Tous les matins, et quelque temps qu'il fît, elle traversait la route, gagnait le petit cimetière, et là, agenouillée au pied d'une croix de bois, elle joignait les mains et priait pour sa mère, qui était au ciel et qui l'attendait.

C'était une vie bien calme et bien isolée qu'elle menait, mais elle était heureuse.

Plus tard, quand l'enfant fut devenue femme, et qu'elle écrivit ses impressions, elle se rappela avec bonheur ces douces heures écoulées entre deux vieillards, la tombe de sa mère et Mardoché, son compagnon de jeux, le gros terre-neuve.

Mais si Eméreilda était heureuse et peu inquiète, il n'en était pas de même du prêtre, dont nous révélerons le véritable nom.

L'abbé Vaucroy.

De graves soucis l'obsédaient, et le soir où nous le surprenons, il était plus sombre et plus soucieux qu'à l'ordinaire.

A table, il avait peu parlé, et plusieurs fois il avait laissé une interrogation sans réponse.

A peine avait-il touché aux plats que la bonne Catherine avait placés devant lui.

Mais celle-ci, qui connaissait son frère pour l'avoir pratiqué depuis cinquante ans, remarqua qu'il caressait Mardoché plus que de coutume.

Un moment il se pencha vers lui comme s'il lui eût parlé, et Catherine crut entendre, quoique elle eût l'oreille un peu dure, quelque chose comme ceci :

« Tu défendrais bien l'enfant, toi... tu n'aurais pas peur d'un homme. »

« L'enfant serait-il en danger? se dit la vieille fille; je n'ai pas besoin de Mardoché, moi, j'y veillerai. »

Eméreilda, elle, dînait de bon appétit et faisait les yeux doux à une grosse galette pétrie et cuite par Catherine, et que, vu sa préoccupation, elle ne se pressait pas de découper.

Elle s'aperçut de son oubli, le répara, et la petite fille mordit à belles dents dans la nourrissante friandise.

L'abbé Vaucroy profita de l'occupation grave de l'enfant pour disparaître.

Il monta au second étage, entra dans une pièce et referma la porte.

Une fois seul, il ouvrit la fenêtre et l'examina attentivement.

Il étudia la hauteur et la largeur, essaya la force de résistance des châssis et l'épaisseur des barreaux de fer qui la coupaient transversalement.

Puis, ayant terminé, il parut presque satisfait, et ayant refermé la fenêtre, s'assit sur le lit.

« Si je parle, disait-il, dans un aparté familier, je sème l'inquiétude ici, je n'ajoute pas un atome de force et je ne gagne rien en sécurité.

Soyons muet.

Du reste, je suis presque toujours là; cette fenêtre est haute, ces barreaux sont solides, la porte est de poids à résister à un effort très puissant, je puis être tranquille.

C'est égal, pour être plus tranquille encore, il ne serait peut-être pas mauvais... »

Et d'une panoplie modeste, entre un fusil de chasse et un vieux sabre du premier empire, le vieux prêtre décrocha un petit pistolet de poche, dont il fit jouer la gâche.

Il le mania quelques minutes, le chargea, et le déposa sur la table de nuit.

« Oui, se dit-il, le reprenant et comme obéissant à une pensée soudaine, mais l'enfant? »

Il le dissimula sur lui et descendit.

Un grand feu flambait dans la haute et vaste cheminée du rez-de-chaussée.

Il y prit place à côté de Catherine et de Eméreilda, qui jouait avec le chien.

Il causa un peu avec celle-ci, puis prit un livre qu'il parcourut.

On frappa à la porte.

Le prêtre tressaillit; il se mit devant l'enfant qui continuait à jouer et cria :

« Entrez! »

Ce fut un journalier qui travaillait sur la route de Manchester à Liverpool qui parut.

Cet homme était hors d'haleine et couvert de sueur.

« Monsieur le curé, dit-il, il faut venir. »

L'abbé Vaucroy, dont le front s'était rasséréné à la vue de l'homme, pâlit à cette parole.

« Venir, mon garçon? dit-il, es-tu fou? c'est l'heure du repos et je suis brisé.

— Monsieur le curé, c'est la vieille dame du château de Horsburn qui est très mal.

— Très mal... dit l'abbé.

— Au plus mal, monsieur le curé !

— Ah !

— Elle vous attend.

— Elle m'attend ?

— Oui, monsieur le curé.

— Et elle ne passera pas la nuit, la vieille, dans son château de Horsburn ?

— C'est peu probable, monsieur le curé ; vous savez, avec la vie et la mort, on ne sait pas ce qui vient et qui s'en retourne ; mais c'est peu probable ; la nuit dernière, elle a été très malade. Ce tantôt, elle était bien faible ; elle a appelé son domestique et lui a dit :

« Envoie chercher le curé, que je m'entretienne avec lui. »

Le prêtre s'était levé lentement.

« Munissez-vous de tout ce qu'il vous faut, monsieur le curé, dit l'homme ; si vous venez, voyez-vous, c'est pour avoir le bon Dieu qu'elle vous fait appeler.

— J'y vais, dit l'abbé Vaucroy, devance-moi au château et annonce mon arrivée.

— J'y cours, monsieur le curé.

— Allons, Catherine, dit l'abbé, apporte-moi mon grand manteau, que je m'enveloppe bien, car

il va faire froid cette nuit et j'ai deux bonnes lieues à fournir.

— Jésus Dieu !... encore courir les routes à cette heure !

— Oui, tu as bien entendu cet homme... il le faut.

— Sans doute ; mais c'est bien dur, votre ministère, mon frère. »

L'abbé, sans répondre à Catherine, lui fit signe de le suivre dans l'embrasure de la croisée.

« Sœur, dit-il...

— Mon frère...

— Aussitôt que je serai dehors, fermez bien tout ici, et n'ouvrez à âme qui vive. »

La vieille fille jeta sur son frère un regard inquiet et interrogateur.

« Y a-t-il du danger ? » fit-elle.

Le vieillard hésita.

« Oui et non, dit-il.

— Du danger, pour qui ?

— Ferme bien tout... que personne n'entre.

— Mais, mon frère... jusqu'à l'heure vous ne m'avez pas fait de telles recommandations.

— Je te les fais aujourd'hui.

— Et jusqu'à l'heure encore, ajouta la vieille fille qui avait les larmes aux yeux, vous m'avez honorée de votre confiance. »

L'abbé Vaucroy n'y tint plus ; il entraîna sa sœur

dans un angle plus obscur et lui parla bas à l'oreille.

« Jésus-Dieu ! s'écria-t-elle.

— Comprends-tu, maintenant ?

— Des hommes suspects qui rôdaient ?

— Oui.

— Pour enlever Eméreilda ?

— Eh ! le sais-je ? Mais que peut-on supposer... pourquoi ces hommes ?...

— Mais pourquoi aussi enlever Eméreilda ? »

Le vieillard baissa la voix.

« Parce que, dit-il, un mystère enveloppe l'existence de cette enfant, parce qu'elle est riche et qu'elle l'ignore, mais que cette ignorance peut cesser, et qu'elle viendra alors réclamer sa part de fortune et de considération ; parce que... Il y aurait tout un monde à soulever pour te donner toutes les raisons plausibles qui existent pour soupçonner que cette enfant est surveillée, et peut-être convoitée ; tout un monde que tu ne comprendrais pas, sœur, tant tu as vécu dans l'isolement et dans la vertu.

— Je veillerai, répondit tout simplement la vieille fille, renonçant à en savoir davantage ; vous pouvez vous éloigner en sécurité, mon frère. »

L'abbé Vaucroy serra la main de sa sœur, jeta sur ses épaules son lourd manteau de laine, manteau à deux usages, pour le préserver du froid,

sans doute, mais d'abord pour dissimuler ses habits ecclésiastiques.

En Angleterre, ce pays de liberté et de tolérance dont on nous prêche les lois libérales et les mœurs indépendantes, un prêtre catholique n'a pas le droit de traverser une rue dans les vêtements de son ordre.

La petite église isolée, qui appelle le dimanche les fidèles au culte, n'a pas le droit de sonner une cloche timide et humble.

Pas de costumes, pas de cloches... et on dit : « L'Angleterre, c'est le pays de la liberté. »

Nous ne comptons pas au rang des catholiques d'une grande ferveur, mais nous sommes pour la liberté des cultes dans tous les pays et le libre arbitre de la pensée.

Qu'on cesse de nous opposer l'Angleterre : l'air qu'on y respire est une atmosphère de charbons chargée de brumes et de miasmes.

Ceux-là n'aiment que l'or et le bien-être..... Qu'allez-vous leur parler d'amour, de soleil et de liberté ?

Les quelques qualités anglaises qu'on ne peut méconnaître ne sont nées que de l'excès même de leurs défauts.

L'abbé Vaucroy, le chapeau sur les yeux, son manteau l'enveloppant, se disposa à s'éloigner.

La petite Eméreilda courut après lui, et lui tendit ses petits bras.

« *Ami* ne m'embrasse pas ? » dit-elle.

Ami, c'était le titre qu'elle donnait à son protecteur.

Il était prêtre, elle ne pouvait dire *père*.

Puis elle était une enfant, et il était un vieillard.

Tout titre de parenté était mensonge; *ami* conciliait tout et ne mentait à rien. C'était le meilleur mot qu'on eût pu trouver.

Il faut dire aussi que, lorsqu'il passait par les lèvres de la ravissante enfant, le mot devenait délicieux. Elle avait une façon de dire : *ami*, qui n'appartenait qu'à elle. Elle mettait dans ce mot une amitié sainte, un sentiment d'amour et de respect qui le faisait sur ses lèvres plus solennel et plus émouvant que tout ce qu'on aurait pu lui opposer.

« *Ami* ne m'embrasse pas ! »

L'abbé se baissa, prit l'enfant dans ses bras, l'éleva en l'air et l'embrassa sur le front.

Mais doucement, comme s'il eût craint de la briser, et respectueusement, comme s'il eût eu la pensée que ce front était trop pur pour ses lèvres de vieillard.

Elle, la petite, avait peu de souci de cela; aussi se suspendit-elle au cou du prêtre et lui donna-t-elle un gros baiser.

C'était un homme de six pieds que l'abbé Vaucroy. A cette haute stature, il joignait une force extraordinaire. L'âge, en blanchissant ses cheveux et ridant son visage, avait peu affaibli son corps.

Il rougit d'être embrassé ainsi par l'enfant, et en même temps ému, en pensant qu'il s'en allait et qu'un malheur pouvait arriver en son absence.

« Allons, allons, se dit-il, du courage. »

Et, jetant un regard expressif à sa sœur, il ouvrit la porte.

Eméreilda l'accompagna sur le seuil.

« Ami, dit-elle, reviendra-t-il tard ?

— Non, » répondit le prêtre, qui pensa qu'il n'avait pas le droit de disposer de lui et de préparer un prompt retour, car c'était la mort qui l'appelait, et c'était demander à la mort de se presser.

Il partit, son bâton noueux à la main, sans détourner la tête, et bientôt il disparut au haut de la montée.

Catherine resta sur la porte avec Eméreilda tant qu'elle le vit ; puis, quand ce fut fini, elle referma la porte avec soin et revint s'asseoir près de la grande cheminée avec la petite sur ses genoux.

La vieille femme et l'enfant causèrent.

Entretien un peu décousu, qu'il serait difficile de rapporter ici, mais plein de charme et de poésie. Il y avait dans les phrases innocentes de la vieille

Catherine des réminiscences du passé. Elle regardait en arrière et essayait de son doigt osseux de faire percevoir le passé à l'enfant. Celle-ci suivait le doigt et voyait tout noir. Ce sombre l'attristait profondément. Malgré elle, ses grands yeux s'écarquillaient, et elle jetait un long regard devant elle.

Alors, c'était tout rose et tout illuminé de soleil.

Elle battit des mains, l'enfant.

« Regarde donc, *amie,* » disait-elle.

A son tour, la vieille fille ne voyait rien.

C'est que l'une avait vécu et que l'autre se disposait à vivre. La première revivait dans le passé, la seconde aspirait à l'avenir; toutes deux ne voyaient pas du même côté.

Elles s'entendaient cependant.

Catherine se fût jetée au feu pour deux êtres en ce monde : son frère et sa fille adoptive. Quand ces natures-là s'attachent, elles tiennent solide. C'était un amour mêlé de respect qui faisait que le soir, quand elle brossait les petites robes d'Eméreilda, elle les portait à ses lèvres, et que le matin, elle ne priait qu'agenouillée devant le grand crucifix d'ivoire de la chambre de l'abbé, moins parce que c'était un crucifix que parce qu'il appartenait à son frère.

La soirée s'avançait.

Le feu se consumait lentement, et les bûches à

demi-éteintes ne jetaient plus dans la pièce que quelques lueurs fugitives.

Une lampe brûlait sur la table de sapin, une lampe fumeuse, sans verre, et que Catherine, par amour de l'obscurité, par prudence ou par économie, avait baissée beaucoup.

« Tu vas aller te reposer, dit la vieille.

— Tout à l'heure, amie, dit l'enfant.

— N'es-tu donc pas fatiguée ?

— On est si bien ici, près de toi... puis, ami ne va-t-il pas rentrer bientôt, et ne faut-il pas l'attendre ?

— Je l'attendrai, moi.

— Et Eméreilda ?

— Eméreilda va monter se reposer. »

L'enfant fit la moue et se disposa pourtant à obéir.

« Tiens, dit Catherine qui se leva, on dirait qu'il pleut. »

Elles allèrent à la fenêtre, et, à travers les interstices des volets, elles virent en effet que la pluie tombait.

Le fait n'avait rien d'extraordinaire. A Manchester il pleut tous les jours ; mais Catherine pensait à son frère, et elle se demanda s'il était bien couvert.

La nuit était très noire, le vent soufflait nord-ouest et chassait la pluie avec violence.

« Montons, » dit Catherine.

On frappa à la porte.

Elle s'arrêta, pressa l'enfant contre elle et écouta.

On heurta de nouveau, mais doucement, timidement, comme avec crainte.

Cette timidité enhardit la vieille Catherine, qui s'approcha et demanda :

« Qui est là ? »

Une voix faible et tremblante répondit :

« Une pauvre femme qui a faim, soif et bien froid. »

Catherine resta droite sans répondre.

« Mon frère m'a dit, pensa-t-elle, tu n'ouvriras à âme qui vive.

— Prêtez-moi une seconde de votre feu, reprit la voix, que je puise des forces pour gagner la ville.

— A âme qui vive, répéta Catherine.

— Amie, dit Eméreilda, on se plaint à la porte, c'est une pauvre femme... tu n'ouvres pas ?

— Non.

— Ah ! fit l'enfant avec un ton de reproche.

— Ami ne veut pas.

— Oh ! jamais, lui, il n'a fermé sa porte à un pauvre.

— C'est vrai, » dit Catherine.

La voix insistait et se faisait plus humble et plus suppliante..

« C'est cependant ici la maison d'un saint, se dit

la vieille fille, et les pauvres n'y trouvent ni secours, ni consolation. »

Elle fit un pas.

« Mais... si c'était... Et Eméreilda... »

Il y eut une lutte, une lutte très longue; son frère avait dit... et l'existence de l'enfant était en question... mais la voix priait et pleurait, mais tout le cœur de la vieille fille s'ouvrait à la charité, mais la pitié qui éclairait son âme lui montrait toute l'horreur du crime qu'elle allait commettre.

Ce n'était qu'une pauvresse, après tout... une mendiante... elle s'approcha, et, lentement, elle ouvrit.

Une vieille femme franchit le seuil, et, apercevant du feu, elle s'y dirigea aussitôt.

Elle s'accroupit par terre, et présenta à la flamme vacillante ses longues mains parcheminées.

« Oh! dit-elle, ça fait du bien; merci, âme charitable, Dieu vous rendra dans son paradis le bien que vous me procurez... mais que vous m'avez fait longtemps attendre. »

La sœur de l'abbé Vaucroy n'entendait pas. Elle était à la porte et essayait de la fermer. Nous disons *essayait*, car quelque chose d'insolite s'était glissé subitement dans la serrure, et elle ne fermait plus hermétiquement. Voyant l'inutilité de ses efforts, Catherine allait prendre un autre moyen que celui qu'elle employait, quand deux hommes tout trem-

pés par la pluie et qui sortaient du chemin creux de Birmann-Crower se présentèrent soudain à elle.

« Eh ! la vieille, dirent-ils, il fait vilain voyager par la pluie battante ; donne-nous place à ton feu et sers-nous un verre de gin.

— Du gin, dit Catherine toute tremblante et qui voulait fermer la porte, je n'en ai pas.

— Pas de gin ! nous allons bien voir, et, poussant la porte, ils entrèrent, et jetèrent un regard circulaire dans la pièce sombre où était la mendiante accroupie et Eméreilda, qui, à la vue d'un homme, éprouva un frisson et courut se réfugier dans les bras de Catherine, qui s'ouvrirent pour se refermer sur elle.

III

UN HORRIBLE DRAME

Dans cette enfant si intéressante, dans Eméreilda, nos lecteurs ont deviné la belle inconnue du salon de Trouville, la ravissante femme si tôt enlevée aux joies mondaines et aux ivresses du cœur.

Le dénouement du drame qui se dessinait dans la maison de l'humble et généreux abbé Vaucroy, nous le retrouvons tracé tout entier de la main de la duchesse sur ses tablettes de jeune fille.

Arrachons ce précieux feuillet, et donnons-le dans toute sa naïveté et dans toute sa grâce.

C'est Eméreilda elle-même qui parle.

« Je me rappelle ce moment comme si j'y étais encore. J'étais bien jeune, il y a déjà plusieurs années de cela. La scène est là, frappante, devant mes yeux.

Je m'étais réfugiée dans les bras de ma bonne

amie, qui, interdite et inquiète, m'enveloppa, se promettant de mourir pour moi si je courais le moindre danger.

Elle n'était pas bien certaine encore que ces hommes en voulussent à moi.

Ce n'étaient peut-être que des voleurs.

Oh! ils pouvaient voler... il y avait longtemps que le saint homme qui habitait le toit envahi s'était dépouillé pour les pauvres. Les chiffons un peu neufs étaient à moi. Tout ce qui avait quelque valeur m'appartenait. Le jour où l'abbé Vaucroy avait un peu d'argent devant lui et qu'il avait fait la part des souffrants et des agonisants, il faisait la mienne.

La sienne, il n'y songeait pas.

Quant à Catherine, ce n'était pas sa faute si elle avait une robe sur le dos.

Une fois que, rencontrant un pauvre, elle tournait et retournait en vain sa poche sans parvenir à y rien trouver, elle avait arraché le fichu blanc qui lui entourait le cou.

Elle était revenue avec un gros rhume.

Et le soir, elle disait, tout en toussant beaucoup :

« Il était bien mauvais; je n'ai pas fait là un bien beau cadeau. »

Quand elle n'avait plus rien à donner, elle consacrait une heure de sa journée à la prière.

Tous les jours elle allait au cimetière et priait avec ferveur.

« Pour les pauvres, mon Dieu ! » disait-elle.

La pauvre femme ! C'était l'excès de sa charité qui devait la perdre.

L'un des deux hommes ferma la porte, et, s'approchant de la table :

« La vieille, dit-il, donne-nous à boire.

— Ce n'est pas ici une hôtellerie, répondit dignement ma vieille amie.

— Ah !

— Nous allons bien voir ! » dit l'autre.

La porte était fermée. La pièce, éclairée par la mauvaise lampe, était obscure. La mendiante, accroupie devant le feu, avait jeté dans les cendres à demi éteintes une poignée de sarments, qui, activés par l'air qui un moment avait soufflé par la porte entr'ouverte, s'étaient enflammés.

C'était comme une lueur rouge traversant la nuit sombre.

Les hommes s'assirent et frappèrent sur la table.

« A boire ! » répétèrent-ils.

La vieille Catherine ne répondit pas cette fois ; mais, me regardant avec des yeux pleins de tendresse et de dévouement, je l'entendis qui prononçait ces mots :

« Si c'est à toi qu'ils en veulent, Eméreilda, ils me tueront avant de t'approcher.

— Eh bien! n'entends-tu pas, la vieille? crièrent-ils tous deux à la fois.

— Vous demanderiez l'aumône, dit Catherine, que, quoiqu'on soit peu riche ici, on essaierait de vous satisfaire; mais à boire, jamais!

Les deux hommes se regardèrent et parurent s'interroger du regard.

A cet instant, je compris, quoique enfant, qu'ils étaient de connaissance et de complicité avec la mendiante.

Ils ne s'étaient pas encore parlé, cependant.

Mais c'étaient les trois mêmes visages, même expression de haine, de colère et de grossièreté. On sentait que ces êtres-là ne vivaient que de crimes. Le mal élait leur élément. L'un surtout, qui paraissait plus âgé que son compagnon, était le type de l'homme enraciné dans le vagabondage et le vol. Son visage peignait la bestialité de sa nature, la cupidité et le jeu de toutes les passions humaines confondues dans un seul être.

J'eus peur...

Nous étions deux: une vieille femme et une enfant contre trois: deux hommes d'une force herculéenne, et une femme qui paraissait nerveuse sous une apparence chétive et maladive.

Je fis un geste suppliant à ma vieille amie, qui me comprit.

Si ces gens veulent à boire, me disais-je, pour-

quoi le leur refuser? Peut-être ne désirent-ils pas autre chose et ne nous feront-ils aucun mal.

« Eh bien! la vieille, s'écria le plus âgé, que j'entendis son compagnon appeler Croswnor, n'as-tu pas entendu? Sers-nous du gin ou du wiskey... et du meilleur!

— Il n'y en a pas ici, répondit Catherine.

— Vas en chercher.

— Il n'y a pas de cabaret aux environs.

— Que nous chantes-tu là, la vieille? fit Croswnor, qui se leva, brandissant un poing formidable, qu'il laissa retomber lourdement sur la table de sapin, qu'il ébranla.

— Mon Dieu! priait ma vieille amie, me pressant toujours contre elle, si mon pauvre frère arrivait!

— Donnez-nous de la bière, alors, dit le plus jeune des deux hommes.

— Oui, fit l'autre, de mauvaise humeur... du porter...

— Je n'ai que du pale ale.

— Soit... mais sers-nous vite, mégère... nous sommes pressés, la besogne n'est pas faite, » marmotta-t-il entre ses dents.

Catherine comprit que ces hommes avaient, soit à la maison ou ailleurs, un mauvais coup à faire, mais qu'ils s'étaient promis de se rafraîchir avant.

Elle comprit cela, et chercha à gagner du temps.

« Te dépêcheras-tu? » cria Croswnor.

Catherine, tout en traînant le pas et me tenant par la main, obéit.

Elle mit sur la table un cruchon de bière et deux verres.

« Et moi? » fit une voix dure et aigre.

Nous nous retournâmes.

C'était la mendiante qui avait parlé.

« Ah! vous aussi, vous voulez boire? dit Catherine.

— Sans doute... pourquoi ne boirais-je pas, moi aussi? est-ce parce que je suis vêtue de haillons? Je veux boire avec ces *messieurs*. »

Ma vieille amie ne fit aucune observation, et allant quérir un autre verre, elle revint le placer près des deux autres.

Alors, tout en marmottant des paroles inintelligibles, mais qu'on devinait pleines d'aigreur, la mendiante se leva et prit place au milieu des deux vagabonds.

Tableau menaçant dans son calme et sa placidité.

Ils burent... après avoir trinqué à deux reprises différentes; et, essuyant du revers de la main la pointe aiguë de ses gros favoris roux, Croswnor se pencha vers son compagnon :

« Blawill, dit-il, vide ton verre, nous allons travailler.

— Un instant, fit l'autre.

— Aurais-tu peur, par hasard ?

— Non... mais...

— Quoi ?

— La petite est intéressante. »

Et le misérable, moins féroce que son compagnon, me regardait du coin de l'œil.

« Bah !... ni vu ni connu... il s'agit d'une affaire. Puis il faut vivre, que diable ! et nous servons les intérêts d'un homme qui paie gros.

L'homme paraissait réfléchir et être moins disposé à la besogne que Crowsnor.

« Tu sais, si tu ne me secondes pas, dit celui-ci à l'oreille de son compagnon, je te fais moi-même ton affaire. »

— Suffit, dit l'homme, qui pâlit, je connais mon devoir.

— Et dépêchons, dit Croswnor, qui se leva ; il ne faut pas attendre le retour du vieux. Car, Dieu me damne ! mais j'ai idée que celui-là nous donnerait du fil à retordre.

L'autre homme poussa un soupir et imita son compagnon.

Les deux hommes étaient debout ; la mendiante restait assise, mais indiquait assez par son attitude qu'elle était prête à porter aide aux efforts des deux misérables.

Catherine, qui étudiait leurs mouvements, trem-

blait de tous ses membres, et m'attirant plus fortement à elle :

« Qu'ils viennent ! » murmura-t-elle.

« La vieille, dit Croswnor, y a-t-il loin d'ici à Walton ?

— Une heure de route, répondit-elle au hasard.

— Ah !... Et le chemin est difficile, je crois ?

— Je ne sais.

— Mais la petite demoiselle le sait, elle ?

— Non.

— Allons donc, je parie bien qu'elle la connaît, cette route.

— Cette enfant n'est pas du pays.

— Eh bien, tant mieux ! nous le lui ferons connaître, et elle nous devra quelque chose, la charmante. »

Catherine me serra plus fort.

« Allons, petite, marche devant nous ; si tu es embarrassée, tu nous demanderas notre avis, dit Croswnor.

— Jamais ! répondis-je avec fermeté.

— Si tu es fatiguée, Blawill, qui est bon diable, te portera sur son dos. »

J'eus une pensée soudaine... Sans donner à Catherine le temps de me retenir, je m'arrachai de ses bras, et, disparaissant, je grimpai avec rapidité l'escalier tortueux et étroit qui menait à ma chambre, située au premier étage.

Croswnor lui-même resta interdit.

« C'est ainsi, dit-il ; nous allons bien voir... A la rescousse, vous autres ! » fit-il, se tournant vers les deux autres misérables.

Et, s'engageant derrière moi, il sauta dans l'escalier.

Mais, arrivé au premier, il se trouva devant deux résistances : la porte que j'avais eu le temps de fermer au verrou, et la vieille Catherine, qui, armée d'un long couteau de cuisine, s'était placée devant.

« Tant mieux, mordieu ! s'écria-t-il, nous allons jouer du couteau ! »

Alors j'entendis des cris, des imprécations, des injures, des menaces, et bientôt le bruit d'une lutte qui s'engageait entre le misérable et ma vieille amie.

Pourquoi ces hommes m'en voulaient-ils?... Je n'étais guère en âge de le deviner. Ce que je possédais et devais à la générosité de l'abbé Vaucroy n'était guère de nature à tenter des scélérats.

Du reste, ils n'avaient rien demandé qu'à boire et paraissaient ne rien vouloir exiger davantage.

C'était donc à moi qu'ils s'adressaient, à moi seule. Pourquoi?... Que comptaient-ils faire de ma petite personne, que je trouvais si frêle et si chétive?... Pourquoi m'enlever? me faire du mal, à moi qui n'en avais fait de ma vie à personne? Je

me perdais en conjectures, et, enfermée dans ma petite chambre, je me mis à sangloter.

« Coquine, criait Croswnor, tu vas payer cher ton humeur belliqueuse. J'aurais laissé ta carcasse pourrir à l'air. Prie Dieu que le diable ne t'enlève pas, car tu vas voir si on dort bien à six pieds sous terre ! »

J'entendis bien d'autres expressions plus grossières et plus ignobles. Mais, outre qu'elles ne me reviennent pas toutes à la mémoire, ma plume se refuserait à les traduire ici.

Je fis ce que le misérable conseillait de faire à ma vieille amie, je me laissai tomber à genoux et je priai.

Mes prières, dans ma pensée, devaient avoir plus d'efficacité que tout ce que j'aurais pu tenter.

Que pourrais-je, moi si faible?..... Et cependant ma vieille amie, ma protectrice, était là, se battant pour moi et recevant peut-être le coup de la mort.

J'entendis un second cri, je n'y tins plus ; il me semblait qu'il y avait de la lâcheté à moi à rester cachée davantage quand ma vieille amie était ainsi exposée. Je me jetai contre la porte, je l'ébranlai de mes petites mains et essayai de la tirer à moi.

« Ne sors pas ! » cria Catherine, d'une voix que j'eus peine à distinguer tant elle était étranglée.

Mais déjà j'étais dehors.

« Allons, vous autres, cria Croswnor, qui m'aperçut, et qui, blessé à la main par le couteau de Catherine, faisait de vains efforts pour le lui arracher.

Cependant celle-ci était déjà terrassée.

Le misérable n'ayant pas d'arme, soit qu'il répugnât à s'en servir contre une femme, soit qu'il n'eût pas la main libre pour s'en saisir, l'avait renversée, et, lui mettant le pied sur la gorge, d'une main il paralysait le bras qui tenait le couteau, et de l'autre il lui labourait le visage de son poing fermé.

Pauvre femme!... je la vois encore luttant avec l'énergie du désespoir.

C'était un rude corps, du reste, enveloppant une grande âme.

Avec toute autre femme, Croswnor aurait eu moins à compter. Mais, malgré les infirmités de son âge, solide sur ses jambes, elle trouvait le moyen de prolonger une lutte sans doute inégale, mais dont la longue durée pouvait amener ma délivrance.

Dieu ne le voulut pas.

Catherine eut un râlement épouvantable, et sa tête décolorée heurta violemment sur le parquet.

Je poussai un cri et me précipitai vers elle, comme si j'eusse pu la défendre et la sauver.

Je sentis une main tiède qui se refroidit presque subitement.

J'eus, moi, comme un tremblement convulsif par tout le corps, et faillis tomber à la renverse au toucher d'une autre main qui glissait sournoisement autour de mon corps et essayait de m'envelopper.

C'était la mendiante, dont les doigts crochus m'inspirèrent plus de répulsion et plus de dégoût que d'effroi.

J'aperçus à terre le couteau de ma vieille amie.

Je m'en saisis, et bondissant, le couteau à la main, je me précipitai sur la malheureuse et la frappai au hasard.

Elle tomba et laissa entendre un gémissement.

Étourdie de mon action, je brandis mon couteau et voulus me mettre en même état de défense devant les deux hommes qui approchaient de moi.

Mais que pouvais-je?

Mon poignet fut serré avec violence, le couteau roula à terre, je fus enlevée, bâillonnée, descendue... mes yeux se troublèrent, un voile épais ferma mes paupières, je perdis un moment jusqu'au sentiment de mon être.

Mais un dernier et terrible spectacle m'était réservé.

Quand j'ouvris les yeux, j'étais accroupie sur le seuil de la porte ; je ne vis rien d'abord, mais peu

à peu ma vue affaiblie s'habituant à l'obscurité, car la lampe s'était éteinte, je distinguai les deux misérables qui discutaient dans l'ombre.

Ils paraissaient animés; évidemment ils ne s'entendaient pas.

Je voulus faire un mouvement, mais je sentis que mes mains n'étaient point libres.

J'attendis.

C'est alors... oh! toute ma vie, je me souviendrai de cet instant solennel et émouvant, j'entrevis, comme à travers un nouveau nuage qui s'épaississait devant mes yeux, une silhouette ensanglantée se profiler dans la cage de l'escalier.

C'était ma vieille amie, Catherine, qui, le cou meurtri, l'épaule brisée, les yeux hagards, à demi folle de douleur et de terreur, mais ayant conservé comme un vague souvenir de ce qui venait d'arriver, rêvait encore de m'arracher aux bras des misérables.

Elle descendait lentement, s'appuyant, s'accrochant où elle pouvait, se traînant avec peine et chancelant à chaque pas.

Elle arriva ainsi presque jusqu'à moi sans avoir été remarquée par Croswnor et Blawill, qui continuaient leur discussion avec une animation qui grandissait.

« Fuis! » eut-elle la force de prononcer.

Je lui désignai mes mains liées, mes pieds rivés

l'un contre l'autre, et le bâillon qui couvrait mes lèvres.

De livide, elle devint pourpre.

Elle comprit que j'étais perdue, et le sang, subissant une nouvelle commotion violente, faillit l'étouffer.

En ce moment, je vis nettement se dessiner une autre ombre : c'était celle de la mendiante, qui, revenue à elle et abandonnée par ses complices, cherchait aussi une issue.

Elle arriva près de nous, et son visage blême et sombre, à ma vue, prit une expression sinistre et féroce.

« C'est toi, monstre, qui m'a frappée, » fit-elle d'une voix haineuse et respirant la vengeance.

J'aperçus le couteau qu'elle avait ramassé et qu'elle brandissait au dessus de ma tête.

Je pâlis et ne prononçai pas un mot.

Je murmurai : « Mon Dieu !... » et je fermai les yeux.

« Je ne te tuerai pas, fit la voix devenue railleuse de la mendiante, parce que tu ne souffrirais pas assez. Je veux sang pour sang, et il me faut plus que le tien pour laver celui que tu as versé. »

Je n'eus pas le temps d'essayer de me soulever, de faire un mouvement. Catherine était devant moi, et je la vis soudain tomber comme une masse.

La malheureuse, à qui Dieu pardonne, venait

d'achever l'ouvrage des bandits et de frapper ma pauvre vieille amie d'un coup de couteau.

Où porta ce coup de couteau? Je ne sais et ne voulus jamais le savoir.

Elle était morte...

Quelques secondes après, Croswnor et Blawill approchaient, et l'un d'eux, le dernier, me chargeait sur son dos.

« Ah ! dit le premier, elle a rendu l'âme, la vieille.

— Oui, fit la voix de la mendiante, cette voix haineuse, horrible, qui me fit frissonner chaque fois que je l'entendis, elle a rendu l'âme, la vieille.

— Tu lui en voulais donc? demanda Blawill.

— Oui.

— Pourquoi? elle défendait son enfant... c'est justice...

— Je hais la femme...

— Puis, elle a bien fait, interrompit Croswnor. Cette vieille était gênante. Elle aurait parlé. Mieux vaut qu'elle ait la langue au fond du palais que sur les lèvres. »

Je n'entendis plus rien. Je compris que l'homme qui me portait marchait d'un pas lourd et précipité. Je m'assoupis, m'endormis, perdis connaissance, je ne sais... je n'ai jamais recouvré la souvenance du trajet qu'on me fit faire, et que j'ai su depuis être fort long.

. . . .

Reprenons nous-même la suite du récit d'Eméreilda.

Le manuscrit, ici, donnait quelques détails ; mais la plume de la pauvre femme avait tremblé, et elle n'avait pu continuer qu'en se reprenant à plusieurs reprises et en achevant par de simples annotations.

Lors de l'enlèvement de l'enfant, il pouvait être une heure de la nuit.

L'abbé Vaucroy revenait de sa mission douloureuse.

Le calvaire de la mort avait été gravi. Le digne prêtre, assis au chevet d'une mourante, s'était agenouillé ensuite devant le lit d'une morte.

Il avait entendu la confession d'une femme que le monde avait crue heureuse et à qui il avait prêté toutes les vertus.

Cette femme avait beaucoup péché et beaucoup souffert.

Le ministre de Dieu était arrivé à temps. Pour qui croit, l'heure est solennelle. Il avait absous au nom d'un Dieu miséricordieux, et la pauvre femme qui s'en allait s'était sentie soulagée d'un grand poids.

De la religion catholique, depuis quinze ans elle pratiquait la religion protestante, pour des motifs intéressés, inhérents à la localité qu'elle habitait, et s'était promise de mourir dans cette religion. A

l'heure de la mort, le remords l'avait prise, et elle avait demandé un prêtre avec instances. Si ce prêtre lui eût été refusé, cette femme fût morte dans le désespoir. L'arrivée de l'abbé Vaucroy, sa parole douce, sensée, austère et affable à la fois furent un baume consolateur pour le cœur de la mourante.

Les devoirs de son ministère accomplis, l'abbé, qui avait su devant la mort oublier toutes ses préoccupations, toutes ses craintes, toutes ses terreurs, quitta le château et prit en toute hâte le chemin de son humble habitation.

Il éprouvait une grande difficulté à précipiter sa marche, tant la route était ardue et difficile.

A peine voyait-il assez devant lui pour se reconnaître.

Plusieurs fois il avait été forcé de revenir sur ses pas et de s'interroger avec inquiétude..

Il arriva enfin.

Sa maison était devant lui, à quelques minutes peut-être; il redoubla d'activité.

Malgré le froid qui était très dur, le vent qui soufflait avec force, l'abbé Vaucroy avait le front en sueur.

Puis, comme un sentiment vague l'opprimait, — une terreur qu'il ne s'expliquait pas et dont il n'était pas le maître, — il pâlit affreusement.

Sa maison lui parut d'un aspect sombre; la porte était entr'ouverte. Il approcha; mais, arrivé sur le

seuil, il retint sa respiration pour surprendre un bruit intérieur, et n'osa plus avancer.

Rien...

La maison ouverte, et pas un souffle qui en sortît!...

Il resta là plusieurs minutes... plusieurs siècles.

Puis, comme pris de vertige, ivre, fou, il bondit par cette porte maudite et entra précipitamment. Il traversa sans rien voir, rien entendre, la pièce du rez-de-chaussée, et gravit l'escalier étroit qui conduisait, comme on sait, à la chambre d'Eméreilda.

Vide...

Il faillit rouler au bas de l'escalier.

« Allons, allons, se dit-il, courage! c'est une épreuve... ils ne sont pas couchés, ils m'attendent et se sont endormis en bas.

Il descendit, courut à la cheminée, souffla sur le brasier, et, chassant la cendre chaude, découvrit une faible lueur.

Alors il prit à poignée plusieurs paquets de broussailles et de branches sèches et les jeta dans le feu.

La porte était restée ouverte; le vent souffla, et le brasier s'enflamma.

Il fit clair : la pièce illuminée se colora de vives lueurs.

Le prêtre se retourna...

D'Eméreilda, il ne vit que le petit ruban bleu qui retenait la masse de ses longs cheveux et qui traînait sur le parquet dans une mare de sang...

Il fit un pas, et trébucha dans le corps de Catherine, sa sœur, sa vieille amie à lui aussi.

Cet homme était prêtre : la foi lui manqua alors, la foi ou la résignation, le courage, la force... il jeta ses bras en l'air, tournoya sur lui-même et tomba comme expirant sur le corps de la morte.

IV

LA CITÉ DE LONDRES

Huit jours se sont écoulés, et nous sommes à Londres. Londres, la capitale de la vieille Angleterre, la ville multiple, aux rues larges, longues, profondes, étendues et orgueilleuses: *Regent-street*, *Hay-Market, Bond*, *Oxford*, *Leicester, Strand*, *Picadilly;* aux places bruyantes : *Belgrave, Trafalgar*, *Waterloo;* aux ponts gigantesques, aux parcs immenses; Londres, si fier de ses docks, de Saint-Paul, de Westminster, de son Parlement, de sa Tour, de sa Tamise, de son tunnel et de sa prodigieuse industrie.

Mais Londres si sombre, si noir, si brumeux, si humide, si horrible.

Londres, qui, derrière ses rues aristocratiques et ses clubs où l'or ruisselle, étend les haillons de sa misère et de ses vices.

La Cité...

Des ruelles infectes : *Old gravel lane, Betts-street, Denmark, Pell, Rood lane, White-chapel.*

On s'y pousse, on s'y heurte, on s'y culbute; tant pis pour celui qui n'a ni les poings serrés ni le jarret solide : on lui passe sur le corps.

Ce peuple est pressé.

All right!... tout va bien. Il court au *club*, au *tattersall*. Les *cabs* se croisent, les *tilburys* vous dépassent.

Quatre heures ont sonné au White-Hall, tour où le roi Charles Ier a été prisonnier; c'est l'heure du courrier; la Bourse ferme, la Banque s'agite. Une foule immense traverse le pont de Londres; l'eau bourbeuse de la Tamise disparaît sous une forêt de mâts. Les pavillons de tous les coins du monde flottent dans l'atmosphère, imprégnée de charbon de terre; les ballots de marchandises se déchargent sur le pont. La nuit descend complète sur la ville; il fait noir comme à dix heures du soir.

Alors le gaz s'allume, les torches flamboient, les boutiques se ferment, les tavernes se remplissent.

C'est une lutte nouvelle aux portes du *public-house*. On s'arrachait le gain, on s'arrache le *rum-steak*.

Sur des tables grossières, sans nappe, sans serviette, l'Anglais mange.

Puis il mange encore; il mange toujours, l'Anglais — quand il ne boit pas.

Alors ce sont des pintes d'ale et de porter qui disparaissent.

Tout cela s'engouffre, sans réflexion, sans conversation, sans soupçon qu'il y a là un autre Anglais qui se livre au dur travail de la mastication.

C'était à *Great-Tower-street,* dans la cité du commerce. La journée avait été rude. Les affaires avaient donné.

L'animation se ralentissait un peu aux abords de la Banque et de la Bourse. On se portait moins du côté de la Tamise. Les cabs devenaient plus rares. Maître William Rogerson se frottait les mains.

Ce digne homme tenait depuis cinquante-deux ans la taverne de *Billingsgat*, du nom du marché situé non loin de là. C'était lui qui avait eu l'honneur de fonder cette importante maison, qui rapportait gros à son propriétaire, lequel, malgré ses soixante-seize ans bien sonnés, ne paraissait pas disposé à vouloir la céder.

Rogerson était né dans l'atmosphère infecte de la Cité, ses poumons y étaient faits, il désirait y mourir.

A défaut de culture d'esprit, il y avait gagné un embonpoint raisonnable qui le faisait bien venir de sa clientèle, et donnait de sa cuisine la plus haute idée.

Il était six heures ; les salles se remplissaient.

Bientôt, il y eut plus de cinquante personnes attablées qui mordaient à belles dents dans les tranches de *roast-beeff* saignant, augmentées de pommes de terre (*the potates*) pelées et cuites à l'eau.

Le choix n'était pas grand à faire.

Ni potage, ni poisson, ni volailles, ni gibier, ni fruits savoureux.

Du roast-beeff, des beefsteak, des pommes de terre, du chester.

Mais, en revanche, beaucoup de roast-beeff, de beefsteak, de pommes de terre et de chester.

Tellement que vous crieriez grâce si on vous imposait vingt-quatre heures une semblable nourriture.

L'Anglais recommence tous les jours; il noie le tout de thé noir, de bière, de gin et de wiskey.

Grand bien lui fasse !

A une table isolée, il y avait deux hommes qui finissaient leur repas.

Il avait été suffisamment arrosé.

Il faut dire aussi qu'il avait été copieux.

Ces deux hommes, vidant une cinquième pinte de bière, causaient avec animation.

« Tu es toujours du même avis ? disait l'un.

— Toujours. »

Le premier hocha la tête.

« Eh bien! fit le second, trouves-tu quelque chose à redire.

— Peut-être.

— Parle.

— Tu vas encore t'emporter.

— Non, j'ai bien soupé, je suis bon diable ce soir.

— Eh bien! il me semble que tu vas trop vite en besogne.

— Trop vite!... »

Ce dernier frappa de son poing fermé sur la table.

« Es-tu assez peu pratique! s'écria-t-il... Trop vite en besogne, moi, Croswnor, qui n'ai jamais su de ma vie rien faire à temps?

— C'est mon idée, dit l'autre.

— Elle est mauvaise, ton idée.

— Possible, mais tu ne m'en feras pas changer.

— Prends garde, dit Croswnor, dont les deux pointes de favoris s'aiguisèrent, et qui roula des yeux féroces.

— Tu vois bien que tu te fâches.

— Tu en as menti!

— Allons, bon!

— Si je me fâchais, je t'aurais déjà étranglé!

— Nous serions deux.

— Toi, tu oserais lutter avec moi?

— Sans me gêner, encore.

— Nous allons voir.

Et, avant qu'on eût eu le temps de séparer les

deux amis, ce que, du reste, personne ne songeait à faire, Croswnor et Blawill, que nos lecteurs ont reconnus, se jetaient l'un sur l'autre et s'administraient sans parcimonie une volée de coups de poing.

Ils tombèrent dru et ferme.

Croswnor les donnait plus ferme, mais Blawill les évitait plus adroitement.

Il y avait donc égalité parfaite des deux côtés ; Blawill les recevait plus serrés que Croswnor, mais Croswnor en recevait davantage.

Ils s'escrimèrent de la bonne manière et un temps assez long.

Personne ne bougeait.

Ni le tavernier, ni ses garçons, ni les autres consommateurs, qui étaient cependant en grand nombre, ne les séparèrent.

A peine si on les remarquait.

D'abord, rien n'est plus commun que deux individus qui se boxent. Cela se voit tous les jours et à tous les coins de rue. Où c'est drôle, c'est quand le couteau joue ; autrement, la rixe ne vaut pas la peine qu'on lève la tête.

Puis, l'Anglais s'occupe de ses affaires et non de celles de son voisin.

Chacun fait ce qu'il veut. On verrait en pleine rue deux hommes se préparer à se couper la gorge, que personne ne se permettrait d'entraver leur

liberté. Du moment que vous ne dites pas du mal de la reine Victoria et du bien des Français, vous êtes entièrement libre.

Croswnor et Blawill continuèrent à plaisir à se meurtrir le visage et à se démolir les épaules.

Mais comme la rixe continuait, que les deux boxeurs avaient l'air de bonne volonté et de solide résistance, on finit par trouver que le spectacle valait la peine qu'on se dérangeât pour lui. Plusieurs Anglais qui avaient leur digestion à faire, se levèrent de table et firent galerie.

Ils regardèrent sans dire mot, et allumèrent un cigare.

Blawill reçut un fort coup de poing sur l'œil gauche.

L'Anglais se dérida.

« Bravo ! » fit-il.

C'était bravo pour Croswnor ; mais Blawill ayant su éviter le second qui eût été mieux encore, la galerie fit bravo pour Blawill.

Les Anglais qui avaient autre chose à faire ne regardaient même pas du côté de la rixe. Quant à maître Rogerson, très occupé, il n'y prêtait qu'une médiocre attention. Une fois cependant, il ne put s'empêcher d'applaudir.

Croswnor avait été renversé, et sa tête ayant frappé contre un angle de table, il avait le crâne tout en sang.

« *Well, well, good, good, very-well, very-good!* ce fut cette fois une explosion.

Le pauvre Croswnor se releva tant bien que mal et gagna sa place.

Avec son mouchoir il étancha le sang et demanda une nouvelle pinte de bière.

On l'apporta et il remplit les deux verres, le sien d'abord, puis celui de Blawill.

« A ta santé, mon vieux, dit-il à son adversaire. Je ne savais pas que tu avais le poing si ferme... C'est bon signe, tu feras ton chemin.

— Je l'espère, dit Blawill qui, pour n'avoir pas subi l'échec arrivé à Croswnor, n'en était guère mieux partagé.

— Vois-tu clair?

— J'ai l'œil droit.

— C'est heureux. »

Ils rirent, et la galerie, voyant qu'il n'y avait plus rien à attendre, se dispersa.

L'avant-veille, deux hommes s'étaient boxés comme cela, et l'un d'eux était resté sur le carreau.

C'était au plus fort du roast-beeff, personne ne s'était dérangé.

Le vainqueur s'en était allé par une porte de derrière pour ne pas avoir, disait-il, une mauvaise affaire sur le dos, une pension à faire à la veuve; on ne l'avait pas plus inquiété dans son départ que

dans son action. Quant au pauvre diable, on l'avait porté au dehors parce qu'il dérangeait le service ; un policeman, le rencontrant dans son trajet une heure après, s'en était arrangé.

Mais les deux misérables que nous connaissons étaient redevenus les meilleurs amis du monde.

Ces hommes étaient faits pour s'entendre, quant au fond ; — chez eux, la forme différait.

Croswnor était pour les coups décisifs, énergiques, violents, rapides; Blawill acceptait le mal autant que Croswnor, mais il le discutait, le pesait, le retardait.

En fin de compte, il valait mieux.

Sans Croswnor, qui l'avait entraîné, il ne fût peut-être jamais devenu un assassin.

Ils revinrent sur la question qui les occupait précédemment et que les coups de poing sagement administrés de part et d'autre n'avaient pas éclaircie.

« Je te dis, moi, qu'il faut nous presser, reprit Croswnor.

— Eh bien ! ce n'est pas encore mon avis.

— Tu es donc incorrigible ?

— Oui.

— Voyons, expliquons-nous.

— Je ne demande que cela.

— Nous avons été payés pour faire une besogne...

— Sans doute.

— Bien payés.

— Hum!... enfin... payés... Eh bien! après?

— Eh bien! après, c'est bien simple... il faut la faire.

— Elle est faite.

— Mais puisque la Mignonne vit.

— C'est notre affaire.

— Pas du tout, c'est l'affaire de l'autre.

— La Fouine a tué la vieille carcasse qui gardait la Mignonne, c'est aussi bien fait; mais ce n'est pas ce qu'on nous a demandé. Pourquoi nous a-t-on payés? voilà ce que je veux savoir.

— Pour enlever la Mignonne au vieil abbé.

— Et...? continue...

— La faire disparaître.

— Eh bien!... la faire disparaître..... donc, la tuer. »

Blawill eut un frisson.

« L'oserais-tu, toi? dit-il.

— Dame!... oui et non... Ma foi, oui, puisqu'il le faut.

— Je te dis que tu ne l'oserais pas.

— C'est bien possible, après tout, mais il y a la Fouine qui fera le coup pour pas grand'chose...

— Une vilaine femme...

— C'est la Fouine, pardieu! elle est bien connue. C'est elle qui livre toutes les Irlandaises à la

rousse, et qui est cause qu'on en a expédié plus de sept cents la semaine dernière pour les colonies.

Pour deux schellings, elle tuerait son père, la Fouine, si elle en avait un ; mais ces filles-là, ça n'a ni père ni mère. Ça naît dans la rue, au coin d'une borne, comme les champignons vénéneux, ça pourrit dans le ruisseau, et toujours ça empoisonne l'air.

— Jusqu'au jour où on les écrase du pied, dit Blawill.

— Pas de colère, fit Croswnor, cette fille-la nous est utile.

— Elle martyrise la Mignonne.

— Faut-il pas la contrarier pour une chiffon qui ne nous est rien de rien ?

— C'est une enfant.

— Dont on nous a payé la mort, dit Croswnor d'un air sinistre.

— Si nous nous arrangions pour dire qu'elle est morte, dit Blawill, et que nous la cachions ?

Croswnor haussa les épaules.

« Toujours des demi-mesures, » dit-il.

« Mais quelle importance l'existence d'une pauvre petite enfant comme cela peut-elle avoir ?

— Que tu es simple, dit Croswnor, et que tu me fais de peine ! Crois-tu qu'on tue pour le plaisir de tuer en ce monde, et qu'on jette les livres sterling

pour les beaux yeux de deux misérables comme nous ?

— Sans doute qu'il y a une raison.

— S'il y a une raison !... et une solide, va !

— La connais-tu ?

— Écoute, je crois la connaître. »

Blawill se pencha, et Croswnor se disposa à parler ; mais avant de commencer, il jeta prudemment un regard interrogateur autour de lui.

Il parut satisfait.

Personne ne pouvait l'entendre, sauf peut-être un gros homme qui buvait de la bière à une table voisine.

Mais ce gros homme devait compter peu.

Il y avait une heure environ qu'il était là, et à lui tout seul il avait déjà vidé sept pintes de bière de Barclay.

« Il va bien, le bonhomme, dit Croswnor, mais il doit commencer à voir double.

— S'il voit double, dit Blawill, il ne doit pas entendre du tout.

— C'est mon avis... seulement, par prudence, penche-toi plus que cela, que je ne sois pas obligé de crier. »

Les deux hommes se rapprochèrent.

« Figure-toi, reprit Croswnor, que cette petite à qui nous avons donné le nom de la Mignonne n'est pas à l'abbé Vaucroy.

— Cette farce, dit Blawill, un prêtre catholique.

— Eh bien ?

— Eh bien ! les prêtres catholiques ne se marient pas.

— Ah ! j'ignorais... Mais les enfants ?...

— Du moment qu'ils ne se marient pas, ils n'ont pas d'enfants.

— C'est une raison, cela... enfin... Eh bien ! la Mignonne n'est pas non plus la fille de la vieille que la Fouine a finie... c'est une enfant de... »

Ici le gros homme, qui continuait à vider de nouvelles pintes de Barclay, tomba de côté tant il avait bu.

A peine s'il pouvait se tenir sur son banc. Il se releva tant bien que mal et parut faire de grands efforts pour se maintenir dans un juste équilibre ; mais, malgré lui, son gros corps penchait toujours du côté où Croswnor et Blawill s'entretenaient.

« Cet homme-là m'embête, dit le premier.

— Laisse-le, dit Blawill, tu vois bien qu'il est ivre.

— Qu'est-ce que ça peut être ?

— Quelque marin qui revient de tournée et qui n'en mènera pas large tout à l'heure.

— Il va bien, le marin..... mais ça me paraît louche.

— Je te dis, moi, que c'est un marin hollandais, je reconnais la veste.



— Après tout, ça m'est bien égal.

— Et à moi aussi.

— Je te disais donc, reprit Croswnor, qui ne s'occupa plus de son voisinage, que la Mignonne n'est pas plus la fille de la vieille que de l'abbé, et que c'est une enfant de quelque gros richard.

— Tu crois?

— Je le sais; elle est de trop, vois-tu, sur la terre. Elles étaient deux comme cela, la mère et la fille.

— Ah!

— La mère est morte, et la Mignonne est restée.

— Et ça gêne quelqu'un?

— Fort. »

Croswnor eut un gros rire.

« Il paraît que la Mignonne morte, il y a un héritage sous cloche... Oh! mais, tu sais, quelque chose comme plusieurs millions pour lui...

— Lui?... »

Croswnor entendit souffler la respiration du marin hollandais, et se recula.

« Si nous partions? dit-il.

— Tout à l'heure.

— Cet homme-là me gêne. »

Blawill réfléchissait.

« Dis donc, fit-il, j'ai une autre idée, moi.

— Est-elle bonne, cette fois?

— Tiens, la voilà... Tu dis que la petite est riche. . . . .

— Oh ! oui.

— Eh bien! sauvons-la, et quand elle sera majeure, elle nous enrichira, nous qui aurions pu la tuer et lui aurons laissé la vie.

— La reconnaissance, dit Croswnor, je n'y crois pas ; je suis de ceux qui aiment mieux tenir que de courir, et le jour où nous aurons la preuve de sa mort, il y a pour nous...

— Combien ?

— Dix mille livres.

— Diable ! fit Blawill.

— Et à partager, si tu fais le coup avec moi.

— Je le sais; mais, vois-tu, cette enfant-là, elle me fait de l'effet.

— Bah ! la Fouine fera le coup, et nous aurons pour nous le bénéfice. »

Blawill ne savait plus que dire; les dix mille livres agissaient fortement sur son tempérament.

« Buvons un coup, dit-il, nous allons réfléchir.

— Oh ! c'est tout réfléchi... lui vient demain; il faut que ce soit pour cette nuit.

— Eh bien ! soit, dit Blawill, mais je te jure bien qu'après, je redeviens honnête homme.

— Nous avons le temps pour cela. »

Ils se firent apporter de la bière, vidèrent la pinte et se levèrent.

« A votre santé, gentlemen ! dit la voix du marin hollandais, qui avait amassé devant lui six pintes

nouvelles, me laisserez-vous me désaltérer seul toute la nuit? »

Et, remplissant les verres de Croswnor et de Blawill :

« Que diable! fit-il, on ne trinque donc plus avec le marin?... Nous ne sommes pas à la guerre, que je sache. »

Les deux hommes se regardèrent.

« Ou cet homme-là a tout entendu, dit Croswnor à l'oreille de Blawill, et il est à ménager, ou il ne sait rien, et il n'y a pas d'inconvénient à boire un coup de plus. »

Ils trinquèrent.

« A la bonne heure! fit le marin, vous comprenez la vie, vous autres, et la boxe. »

Il bourra sa pipe, jeta son tabac sur la table, et, d'une voix de stentor, commanda trois verres de gin...

« C'est un bon diable, dit Blawill.

— Moi, je me méfie un peu, fit Croswnor. »

L'homme avait bonne figure, cependant, mais les mains bien blanches pour un marin.

« Vous revenez de loin, l'ami? demanda Croswnor.

— De Rio-Janeiro.

— Et vous repartez bientôt?

— Demain.

— Bien loin?

— Le Brésil.

— Bon voyage.

— Merci, et à votre santé, mes amis. »

Il fit revenir plusieurs tournées, et Croswnor, une fois parti, ne fut pas le dernier à vider son verre.

« C'est décidément un bon diable, » dit-il.

Sous sa veste de bure grise, le marin avait un vêtement noir et une croix d'argent.

Originalité et superstition, sans doute.

V

LES TROIS COMPÈRES

Il était deux heures du matin.

Les trois hommes étaient toujours attablés. Ils avaient bu, joué, fumé, causé, et paraissaient les meilleurs amis du monde.

Le gros homme, qui décidément n'était autre qu'un marin hollandais, était surtout de bonne composition. C'était toujours lui qui avait le premier la parole pour faire venir un nouveau pot de bière. C'était lui encore qui avait le premier la main à la poche. Il jouait et perdait; il commandait à boire, et c'était les autres qui buvaient.

On causait, et il laissait volontiers la parole à ses nouveaux amis.

« Bonnes gens que ces marins, dit Blawill.

— Cœur sur la main, ajouta Croswnor.

— Il paie dur.

— Les marins... ça ne dépense rien en voyage, et ça gagne fort... Eh! l'ami, dit ce dernier au Hollandais, à terre ça roule, hein?

— Bah! fit celui-ci, se passant la main sur le front d'un air hébété, tant qu'il y en a il y en a.

— Il est un peu gris, dit Croswnor à l'oreille de Blawill.

— Je le crois bien; cependant il nous verse bonne mesure.

— Oui, mais il avait commencé avant nous. »

Ils eurent un gros rire.

Le Hollandais rit de les voir rire, et s'étant aperçu que sa veste s'était entr'ouverte, il la ramena aussitôt sur sa poitrine avec un mouvement inquiet; puis, ayant constaté que ce mouvement n'avait pas été remarqué, il reprit son air placide et lourd.

« Vous demeurez loin d'ici, vous autres? dit-il.

— Oh! non.

— Dans la Cité?

— Au pont de Londres.

— Beau quartier... J'aime la Tamise, moi.

— Un marin... ça préfère la mer.

— La mer aussi. Mais la Tamise, c'est une mer. Vous voyez ici tous nos navires... ceux de la Hollande et de l'Angleterre.

— L'Angleterre est la première nation du monde, dit Croswnor, qui, paraît-il, était patriote.

— Pardieu ! fit le marin, après la Hollande.

— Oh ! oh !

— Dites donc, les autres, c'est à Liverpool qu'il faut voir le port... La Mersée, c'est comme qui dirait un bras de mer qui arrive aux docks... il y a bien là, voyez-vous, un millier de navires.

— Je ne connais pas, dit Blawill.

— Bah ! Et Manchester ? »

Les deux hommes se regardèrent.

« Pas davantage, firent-ils tous deux.

— Vilaine ville, dit le marin, cela ne vaut pas nos villes à nous, si propres et si luxueuses.

— Oh ! oh ! firent-ils encore, ne songeant plus à la question qui les avait frappés.

— Vous travaillez ici ? demanda le marin.

— En fabrique.

— Ah ! et vous gagnez gros ? »

Blawill fit claquer sa langue contre son palais.

« Dame, fit-il, il y a des jours.

— Quand l'ouvrage donne, dit Croswnor.

— Et quand il ne donne pas, insista le marin, vous faites autre chose ?

— On s'occupe.

— Pour des bourgeois, n'est-ce pas ?

— Voyez-vous, dit Croswnor, devenu expansif et familier, quand on est adroit, à Londres on gagne sa vie.

— Je le crois bien.

— Nous n'avons pas besoin d'aller loin, comme vous.

— Nous expatrier, » ajouta Blawill.

Le marin leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin des soucis et des fatigues de son métier.

« Vous risquez votre vie pour les autres, et dans tout pays on vous paie mal.

— Hélas ! »

Le marin versa le liquide à plein verre et vida un broc récemment arrivé.

« Nous, dit Croswnor, buvant et s'échauffant au lieu de se rafraîchir, c'est différent, nous avons la vie facile et nous gagnons gros.

— Pas à la fabrique ? »

Croswnor regarda le marin dans les yeux, et n'y vit aucune malice.

« Non, dit-il, pas à la fabrique.

— Buvons donc, fit le marin.

— A votre santé !

— A la vôtre !... Vous disiez donc...

— Que nous sommes des drôles heureux.

— Et adroits.

— Oui, adroits.

— Je le crois bien. Vous mettez dedans le bourgeois...

— Hein ?

— Je n'aime pas le bourgeois, moi.

— Moi non plus, dit Blawill.

— Je vais vous dire, dit Croswnor, qui coupa la parole à Blawill et rapprocha son tabouret du marin hollandais, nous n'avons pas froid aux yeux, nous. Dame! nous allons de l'avant... et, s'il y a gros à gagner, nous faisons... le coup. »

Blawill heurta Croswnor du coude.

« Qu'est-ce que tu veux?

— Tu jases trop.

— Laisse-moi donc tranquille; je ne suis donc plus libre, moi?

— Tu n'es pas libre de nous faire pendre. »

Mais Croswnor avait un peu bu.

« C'est un ami, dit-il; et il se retourna du côté du marin, qui faisait signe à l'hôte que la bière manquait sur la table.

— M'avez-vous compris? fit-il.

— Pas trop.

— Cependant, c'est bien simple.

— Je suis sourd d'une oreille. »

Croswnor y mit de la complaisance et passa de l'autre côté du marin.

« Voyez-vous, dit-il, il faut gagner sa vie, et si vous entendez parler d'une affaire... eh bien!... là, pour le coup de main, nous serions là.

— Une affaire?

— Oui, nous serions là.

— Une affaire de commerce? »

Le marin avait l'air idiot; Croswnor en eut compassion, et il entra dans de longs détails.

Le marin, qui paraissait y mettre une grande bonne volonté, finit par comprendre.

« Ah ! dit-il, si vous étiez bien les hommes qu'il me faut.

— Il vous faut quelqu'un ?

— Quelqu'un de sûr.

— Eh bien ?

— Et de très fort... je veux dire audacieux, ne reculant devant rien.

— Un crime...?

— Oh ! non... Faire le bonheur d'une personne. On vous paierait cher.

— C'est facile.

— Il est plus facile de faire le malheur des gens que leur bonheur.

— Voyons, quoi ? expliquez-nous ça. »

Et Croswnor, auquel cette fois se joignait Blawill, s'approcha encore plus du marin.

« Je ne demande pas mieux, fit celui-ci d'un air stupide.

— Que faut-il faire ?

— Voilà... mais vous ne pourrez pas.

— Parlez donc !

— Eh bien ! tenez, je ne vais pas par quatre chemins, moi... Voilà ce que c'est : Je connais une femme de chambre qui m'a dit comme ça : « J'ai

une maîtresse, moi, qui aime tant les enfants, qu'elle meurt de jalousie de n'en pas avoir. — Allons donc, que j'ai dit, et son mari? — Elle est veuve. — Eh bien ! on se remarie. — Elle a fait un vœu et restera veuve. — Ah ! dame, alors... je ne sais plus, » que j'ai dit. — Pas vrai, il n'y avait rien à dire?... Mais la servante...

— La servante... »

Les hommes écoutaient haletants...

« Elle a dit : « Mais quand on n'en a pas à soi, on en a aux autres. Si madame la marquise... » Il paraît que c'est une marquise...

— Ah !

— Oui, de France. »

Les deux complices se regardèrent.

« Une femme très riche, une vieille richarde, quoi ! Elle n'a que faire de son argent et voudrait des enfants. Quand on veut d'une chose, on la paie, pas vrai? Ça se trouve, des enfants... mais il faut chercher.

A votre santé, mes braves. »

Croswnor réfléchissait; Blawill faisait de même. Tous deux avaient une attitude embarrassée et inquiète. Évidemment ils avaient la même pensée et n'osaient se la communiquer.

« Pas vrai, que ça se paie? répéta le marin hollandais.

— Sans doute.

— Mais dame! ça ne pousse pas comme des champignons, cette graine-là. Il faut encore mettre la main dessus. Il y a toujours une mère derrière ces poupards-là, et les mères, ça y tient. »

Le Hollandais bourra une nouvelle pipe, et haussa les épaules.

« Dites donc, vieux, dit Croswnor, c'est une affaire, ça?

— Je le crois bien.

— La marquise est riche?

— Oh! très riche... Elle paierait comptant et solidement.

— Dame! on pourrait voir, dit Blawill avec un sourire fin.

— Voyez.

— De quel sexe veut-on l'enfant?

— De quel sexe? oh! du sexe masculin.

— Diable! dit Croswnor.

— C'est contrariant, » pensa Blawill, à qui s'ouvraient en ce moment les portes du ciel.

Pour Croswnor, c'était une affaire qui se présentait; pour Blawill, c'était une affaire doublée d'une bonne action.

La petite allait mourir, son sort était arrêté; Blawill, à regret il est vrai, l'avait accepté, et il n'y avait plus à y revenir. Si on vendait l'enfant, on touchait de deux côtés, et on ne répandait pas le sang.

Blawil n'était pas un criminel, mais il avait de grands besoins et il était paresseux. Il ne tenait pas à faire le mal, au contraire, mais il eût aussi volontiers gagné son argent à se croiser les bras.

« Qu'avez-vous donc? demanda le Hollandais... Vous paraissez de mauvaise humeur.

— Cette marquise tient à un mâle!

— Vous comprenez, dit le marin, elle n'a pas d'enfants et ne peut en avoir; ça ne lui coûte pas plus de le demander mâle.

— Mais, si on lui trouvait... »

Il poussa le coude de Blawill.

« Oui, va, dit celui-ci.

— Une fille, conclut Croswnor.

— Dame, fit le Hollandais, si elle était jolie...

— Oh! comme un ange, s'écria Blawill.

— Jeune? »

Il fit un signe affirmatif.

« Vous en connaissez donc une? dit le marin, qui joua l'étonnement.

— Peut-être. »

Le marin prit un air contrarié.

« Qu'avez-vous? dit Blawill, qui vit l'affaire manquée.

— Je suis sûr qu'elle n'est pas jolie.

— Quelle idée!

— Vous ne devez pas vous y connaître.

— Je vous l'affirme, dit Blawill.

— Ah ! et vous voulez gros ?

— On sera modeste.

— Mais, est-ce à vous, cette enfant ? car...

— Non.

— Et si on vous la réclame ?

— Soyez tranquille.

— Il faut que je sache...

— C'est juste, dit Blawill.

— Hum ! hum ! fit Croswnor... Enfin, il faut bien gagner sa vie.

— Et nous la sauvons, dit Blawill.

— Oh ! pour ce qui est de ça, ça m'est bien égal. »

Et, se penchant à l'oreille du marin, il lui raconta l'histoire de l'enlèvement d'Eméreilda. Le marin écouta d'un air distrait et n'eut pas un tressaillement ; seulement, à un moment ses poings se crispèrent ; mais, à un regard de Croswnor, il reprit aussitôt son ancienne attitude.

« Ainsi, fit-il, c'est une enfant enlevée ?

— Oui, mais très loin d'ici, et en la donnant à cette marquise, vous sauvez la vie à la pauvre petite, dit Blawill.

— Qu'est-ce que cela fait à monsieur ? dit Croswnor d'un air de mauvaise humeur ; il faut toujours que tu fourres ton nez partout.

— Je m'en moque comme de ça ! dit le marin, appuyant le bout de son ongle entre deux incisives.

— Pardieu!... la question, c'est l'affaire.

— Oui, dit le marin, causons sérieusement.

— De la bière! cria Croswnor, que l'appât d'une affaire rendait généreux.

— Eh bien! oui, causons; combien donnez-vous?

— Un instant... je veux prendre mes précautions.

— C'est trop juste.

— Son père vit-il, à cette enfant?

— Non, il est mort il y a longtemps.

— Vous êtes sûr?

— Enfin, je ne lui connais pas de père.

— Ah! et de mère?

— Pas davantage.

— C'est donc une orpheline?

— Tout à fait. Elle a été élevée par un vieux prêtre catholique, une espèce d'imbécile qui se l'est laissé pincer le mieux du monde.

— Ah! ah!»

Le marin rit de bon cœur.

« Le sot, dit-il, qu'il y revienne à présent.

— Ça va-t-il?

— Parfaitement... mais la personne... celle pour qui vous l'avez enlevée, cette enfant?... car je ne suppose pas que ce soit pour votre bon plaisir que vous avez commis ce rapt.

— Cette personne...? Que voulez-vous dire?

— On n'enlève pas une enfant, on ne risque pas la corde sans un intérêt puissant... »

Croswnor se gratta le front.

Ce diable de marin voulait tout savoir.

« Dame ! dit Blawill à son complice, c'est tout naturel, il ne peut pas payer comme cela une enfant sans savoir d'où elle sort.

— Oui, mais, moi, je ne peux pas tout dire.

— Dis ce que tu sais, tu n'en sais pas tant ! »

Croswnor mûrit bien les paroles qu'il allait prononcer.

« Voyez-vous, dit-il, mon vieux, il y a là dedans une histoire très ténébreuse que je n'ai pas besoin de connaître, ni vous non plus. Toute la chose, la voilà : cette enfant est de trop sur la terre, son petit corps gêne quelqu'un... eh bien ! ce quelqu'un nous a payés pour faire la besogne. Est-ce clair ?

— Très clair, dit le marin avec une bonhomie parfaite, mais qui avait toutes les peines du monde à effacer les rides qui se creusaient sur son front et à éteindre le feu de son regard.

— Vous comprenez que nous n'avons obéi qu'à une autorité supérieure.

— Parfaitement... c'est pourquoi je me dis : Si cette enfant-là que vous avez enlevée, vous la laissez vivre, vous trompez celui qui vous paie.

— Oh ! pour cela... c'est pas dommage. »

Le marin siffla entre ses dents.

« Qu'est-ce que vous en pensez ! » dit Croswnor.

La vaste salle n'était éclairée que par un bec de gaz, et nos trois hommes étaient presque dans l'obscurité. Le marin avait peu à peu entraîné les deux hommes de ce côté. Tous les trois, les coudes sur la table, la tête dans les mains, la pipe à la bouche et le verre souvent aux lèvres, ils avaient l'air de s'entendre pour le mieux.

Cependant Croswnor avait des inquiétudes, et Blawill se révoltait, à part lui, du peu d'adresse de Croswnor, qui le dominait trop cependant pour qu'il se permît de vouloir le remplacer.

A la question de Croswnor, le marin répondit :

« Je pense que si cette enfant-là est condamnée à mort, il vaut mieux la tuer.

— Oh ! fit Blawill. »

Le marin releva la tête et montra un œil calme.

« Vous allez voir. Vous me la cédez, n'est-ce pas ? et je l'envoie à la marquise.

— Oui, dit Blawill, qui suivait avec attention.

— N'interromps pas, dit Croswnor.

— Eh bien ! continua le marin, la marquise la paie bon prix.

— Convenu.

— Elle l'élève et dépense gros, puis un beau jour elle est rencontrée, reconnue, et patatras..... enlevée et tuée.

— L'homme ne la connaît pas, dit Croswnor.

— Ah !

— Il ne l'a jamais vue... le nom seul et la maison qu'elle habitait lui a désigné que c'était elle qu'il avait intérêt à frapper.

— C'est déjà mieux, dit le marin, mais il me faut une garantie.

— Oh ! il devient difficile, le marin, dit Croswnor.

— Voyons la garantie ? fit Blawill.

— Si l'homme ne connaît pas l'enfant, il faut que moi, non seulement je connaisse l'enfant, mais que je connaisse l'homme.

— Je ne vois pas la nécessité.

— Ah ! et s'il rôde jamais par chez la marquise, que je puisse dire : Méfiez-vous !

— C'est juste, dit Blawill.

— C'est juste, c'est juste... c'est difficile aussi...

— A cette condition, l'affaire est faite, dit le marin.

— Et vous payez ?

— Mille livres.

— J'accepte.

— Nous acceptons, dit Blawill.

— Oh ! mais, un instant, je veux d'abord voir l'enfant

— Oh ! tout de suite.

— Puis l'homme.

— Ceci est plus difficile.

— J'y tiens; vous comprenez, si...

— Nous avons compris, » dit Blawill.

On rapporta de la bière, les verres se remplirent, et ils trinquèrent pour la trentième fois.

« Ah! fit Croswnor, entends-tu?

— Très bien.

— Qu'est-ce donc? fit le marin.

— Ce coup de sifflet, dit Croswnor.

— Cela vous regarde?

— Je crois bien, c'est notre homme.

— Que vient-il faire à cette heure de la nuit?

— S'assurer si le coup est fait.

— Eh bien! c'est simple, il n'y a qu'à lui dire que oui.

— Je ne sais guère mentir, dit Croswnor.

— Farceur! dit le marin, qui le poussa du poing.

— Attention, dit l'autre, vous l'avez solide.

— Est-ce convenu?... vous dites...

— Que l'enfant est morte?

— Oui.

— Et, quant à moi, vous me cachez quelque part chez vous, et je vois et l'enfant et l'homme. Puis, demain matin, à la première heure, nous filons chez la marquise et nous traitons l'affaire.

— Argent sur table.

— Pardieu! comment traite-t-on chez vous? »

On entendit un deuxième coup de sifflet qui se prolongea pendant plusieurs secondes.

« Nous partons, dit Croswnor.

— Et moi ? dit le marin.

— Vous nous suivrez à distance, et vous monterez derrière nous. Puis vous attendrez dans l'escalier, je sortirai et vous ferai entrer par une autre porte.

— Je pourrai voir cet homme sans être vu de lui?

— Soyez tranquille.

— C'est mille livres, dit le marin, qui jeta sur la table une poignée de schillings pour payer la dépense de la nuit.

Ils sortirent, et se trouvèrent bientôt à quelques pas du pont de Londres...

Le pont colossal où amarrent une quantité prodigieuse de vapeurs qui font par eau le service de la ville et des environs.

Le coup de sifflet s'entendit encore, et Croswnor et Blawill disparurent par des couloirs sombres.

La porte de la rue était restée entr'ouverte. Le marin se glissa le long des maisons et suivit les deux complices. Il respira. Il était dans la place ; mais il y avait encore fort à faire pour arriver au but qu'il s'était donné, cet homme.

Il gravit un escalier noir et étroit. C'était une maison bâtie en plâtre, soutenue par des solives ; une maison horrible, comme il y en a tant à Londres, et dans les plus beaux quartiers, à cinq minutes du Parlement et de Trafalgar square.

Il monta jusqu'au second, se pencha à une lucarne, regarda la rue — la rue, une ruelle infecte.

« Toby, prononça-t-il à voix sourde mais vibrante.

— White-hall, » murmura une autre voix.

Le marin plongea un regard satisfait au dehors.

« Bien, fit-il, attention ! »

Il y avait au pied de la maison une espèce de masse noire accroupie, qui bientôt se releva et se cramponna à la lucarne.

« Un instant, » fit le marin.

La masse devint inerte.

Le marin redescendit lentement, et une porte s'ouvrit.

« Venez, dit la voix de Blawill, entrez et tenez-vous coi.

— La petite ?

— Elle est là.

— Et l'homme ?

— Il va venir.

— J'entre alors, » fit-il délibérément.

Une deuxième porte fut poussée, et notre marin se trouva dans une petite pièce, aux murailles charbonnées et éclairées par la lueur tremblotante d'une lampe fumeuse.

« C'est bien ici ? fit-il.

— Oui, mais pas un mot.

— Et l'enfant ?

— Elle va passer devant vous; vous la verrez et vous attendrez.

— Je serai muet. »

Dans la demi-teinte, Eméreilda, toute pâle et toute frissonnante, apparut.

« Avance, — dit une voix rude et aiguë, celle de la Fouine, qui la suivait, — et montre ta frimousse à monsieur. »

L'enfant fit un pas, mais elle était si faible qu'elle faillit tomber; puis, la Fouine approcha la lampe de son visage.

Le marin fut invité à regarder.

Il fallait bien qu'il constatât la beauté de la marchandise qu'on allait lui vendre, et pour laquelle on voulait bon prix.

Notre homme, soit qu'il eût trop bu ou qu'il fût frappé de la véritable beauté de l'enfant au point de se troubler dans l'espoir d'une bonne affaire, pâlit soudain et éprouva comme une commotion dont il ne fut pas le maître.

La petite, tout en larmes, leva les yeux sur le nouveau bourreau qui lui arrivait et dont elle n'espérait rien de bon.

Soudain, elle poussa un cri.

« N'aie pas peur, petite, dit la voix rude du marin, levant le doigt en l'air, nous aurons soin de toi. »

Eméreilda eut comme un sourire intérieur et fit silence.

VI

CE QUE PEUT LE DÉVOUEMENT

Il y avait à peine quelques jours que la pauvre enfant avait été enlevée, et déjà elle avait bien souffert.

Cette femme, qui devait, dans une rapide existence, épuiser toutes les douleurs et toutes les infortunes, était appelée dès le plus jeune âge à commencer son apprentissage du malheur.

Ceci était la première période de sa vie, et Dieu la faisait terrible.

Terrible, et elle était belle comme un ange descendu du ciel. On eût juré que son regard en avait la limpidité et la sérénité. Quand elle souriait, elle empruntait au monde infini son rayonnement divin. Il fallait être monstre et n'avoir plus de regard que pour les choses des ténèbres pour ne pas aimer

cette enfant à première vue, et ne pas être touché, impressionné, vaincu.

Blawill avait éprouvé comme un remords de son crime en l'apercevant; mais Croswnor n'avait rien vu, lui, que de l'or à gagner.

Il y a des natures de pierre qui n'ont que l'instinct de la brute.

La Fouine, c'était pis.

Elle avait vu la beauté d'Eméreilda. Elle avait compris cette nature d'élite, deviné plutôt, et en avait ressenti une profonde jalousie. Ver de terre amoureux d'une étoile, dit le poëte. Ici le ver de terre était jaloux, envieux, cupide.

Pauvre femme!... à qui la beauté, ce bien précieux qui est tout le désir des autres femmes, devait être si fatal!...

Cette mendiante, la Fouine, n'était pas née si bas. Elle était tombée, sans briller bien haut, elle avait vécu à l'air libre et avait paru au soleil. Comme une autre, elle avait eu ses vingt ans et des robes qui serraient sa taille, des rubans qui ornaient ses cheveux noirs et longs. Coquette, elle avait espéré plaire, et, à défaut de beauté, elle avait joué la vieille comédie du Caprice, prologue de passions rêvées. Mais c'avait été peine perdue... L'homme qu'elle avait aimé avait fui ses baisers et ri de ses larmes empruntées à l'amour-propre blessé. Elle l'avait poursuivi de ses prières et de

ses sanglots, l'homme avait fui plus loin. Alors la colère avait allumé la haine dans ce cœur de femme. La rage avait accentué ses traits, bronzé son visage, et fait de son regard une lame de poignard à deux tranchants, l'un pour l'envie et l'autre pour la vengeance.

La vengeance, elle l'avait satisfaite : l'homme, elle l'avait cherché, et, se précipitant à l'improviste comme une bête fauve, elle l'avait frappé et tué. Ensuite, elle avait fui, quitté l'Irlande, sa patrie, et cherché un refuge dans l'Angleterre, où sous des haillons il est si facile de cacher le crime. Mourant de faim, elle avait erré et tendu la main. Puis, elle était descendue encore, et avait volé.

Mais quand, croupissant, livide, les yeux sanguinolents, suant la misère et le vice, elle rencontrait dans Hollborn, Pallmall, Strand street, ou dans Saint-James Park, une de ces belles femmes élégamment vêtues qui marchent fières et heureuses dans leurs vêtements de soie et de velours, elle éprouvait comme une rage sourde qui remuait tout son être. Elle s'approchait, et trouvait comme une secrète et inconcevable volupté à se faire humble et petite.

Elle tendait la main, sa main qui avait tué et qui n'inspirait que mépris, même aux gens de la classe ordinaire, avec laquelle elle vivait, et murmurait des paroles suppliantes d'une voix dolente.

« Pitié, disait-elle, vous à qui Dieu a donné et beauté et opulence. »

Et ses yeux féroces les dévoraient, ces belles dames devant lesquelles elle courbait l'échine. Son genou se ployait, et sa main, la main qui mendiait, se crispait et se tordait. Oh ! si elle avait pu... se jeter sur elles, les déchirer avec ses ongles, plonger sa tête sauvage dans leur sein palpitant !

Aux heures d'orage et de tempêtes révolutionnaires, on a vu de ces femmes atroces, de ces Messalines de l'horreur, animées de la rage et de l'envie, commettre plus de crimes, se montrer plus cruelles cent fois que l'homme, qui, au lendemain de la lutte, souvent ne se souvient plus que de son triomphe.

Elle en voulait plus à la société de sa laideur et de la répulsion qu'elle inspirait que de sa misère. Les femmes bien mises, mais sans attraits, la laissaient froide. Celles qu'elle poursuivait de son regard haineux, c'étaient les belles, les brillantes, celles qu'elle savait bien que les hommes aimaient. L'amour seul d'un homme eût pu commander à ce cœur sauvage et en assouplir les muscles chargés de haine ; mais quel homme pouvait approcher de ce monstre en guenilles traînant sa honte dans les ruisseaux de Londres ?...

Elle le savait bien, et c'est ce qui augmentait son emportement constant et fiévreux.

Eméreilda était tombée dans les mains de cette furie.

La pauvre enfant était belle, et la misérable l'avait enveloppée d'un regard atroce.

« Elle sera aimée, elle, s'était-elle dit; elle ne tuera pas l'homme qu'elle aimera, car elle sera entourée, fêtée, adulée. On lui fera un piédestal de sa vertu et elle se donnera à celui que son cœur choisira. On lui tressera des couronnes de fleurs. On jettera l'or et les diamants sous ses pieds. Le monde se prosternera devant elle. Elle est belle. On lui fera cortége. On briguera ses sourires. On en fera une reine, et après qu'on l'aura familiarisée avec tous les bonheurs, on citera d'elle l'esprit, le cœur, la grandeur d'âme... Mensonge!... il n'y a de vrai, pour les hommes, que le prestige de la beauté!

Eh bien! il faut que tu saches aussi ce que c'est que la souffrance!

La Providence m'a placée sur ta route pour t'apprendre à pleurer, pour t'apprendre que, pendant que tu seras riche, aimée et dans toute la sérénité du bonheur, il y en a qui souffrent et qui gémissent. »

Alors l'affreuse mégère avait érigé sur l'heure tout un système de tortures.

Confiée à ses soins et en répondant sur sa tête, elle s'était dit : « Tu ne mourras pas quant à présent, mais tu verseras des larmes de sang. »

Et alors, elle l'avait enfermée dans une pièce noire et infecte.

L'enfant avait pleuré d'abord, puis elle s'y était faite peu à peu.

Elle avait pensé à sa mère morte de faim et de froid, et sa douleur s'était idéalisée.

Elle avait vécu du souvenir.

Seule, dans son cachot, elle s'était transportée par la pensée dans l'humble habitation du bon prêtre et avait doucement recommencé à vivre près du vieillard et de l'excellente Catherine. Pendant que l'horrible mendiante la croyait désespérée et attérée de son isolement, la pauvre petite se consolait en se redisant le passé ! Puis, sa pensée vagabondant davantage, elle se rappelait plus loin encore. C'était un beau château entouré d'un parc immense et auquel on arrivait par une belle cour d'honneur. Un bassin apparaissait au milieu, reflétant sa nappe d'eau transparente se ridant à la brise et déroulant au soleil ses anneaux argentés. Les peupliers faisaient grand bruit dans le parc. Eméreilda se rappelait alors, vaguement, il est vrai, mais elle se rappelait cependant, un beau monsieur vêtu de noir avec un ruban rouge à la boutonnière et qu'elle appelait son père. Ce monsieur, il est vrai encore, lui faisait peu d'amitiés, mais il était doux avec elle et la laissait courir dans le parc et y cueillir la fleur qui lui plaisait.

Tout cela était dans un nuage, mais cela avait dû être.

Elle se revoyait sur un des bancs du jardin, entourée de toute une petite famille d'oiseaux que sa mère nourrissait de ses mains, et, pendant que les eaux du bassin retombaient en cascade derrière elle, la parfumant de leur douce fraîcheur, elle souriait souvent et jouait avec d'autres ravissants enfants.

Où tout cela s'était-il passé ? Elle n'en savait plus rien, la pauvre Eméreilda, mais elle se souvenait.

Elle devait être bien petite alors, et dans sa pensée elle se voyait grande déjà et comprenait. Pour l'heure, elle comprenait surtout qu'elle était bien malheureuse et qu'elle était avec des méchants qui lui voulaient du mal.

Elle se résignait, cependant.

Elle avait bien déjà vu mourir sa mère, puis Catherine, et ne savait plus ce que l'abbé Vaucroy était devenu.

C'étaient là des douleurs que la Fouine ne pouvait augmenter, tant elles étaient cuisantes.

Elle essayait, cependant, la misérable.

Quand elle s'ennuyait trop de l'absence de sa victime, elle ouvrait la porte du cachot et l'appelait.

Puis, sous un prétexte quelconque, elle la battait et la privait de nourriture.

Une nuit, elle la priva de sommeil, et, au bout de six heures de tortures, l'enfant tomba affaissée et le corps brisé.

Elle n'en voulait pas à son bourreau, pourtant; dans son âme ingénue et candide, elle le plaignait et le soir, dans sa prière qu'elle faisait quand elle était isolée, elle disait, croisant ses petites mains:

« Mon Dieu, pardonnez-lui; mon bon ami m'a dit que les méchants ne savaient pas ce qu'ils faisaient, et qu'ils n'étaient méchants que parce que vous les abandonniez. »

Mais cette fois on l'enfermait dans une espèce de cellule pratiquée dans le grenier. Elle était seule, bien seule, et dans l'obscurité. On l'avait poussée là rudement et on lui avait dit: « Si tu cries, on te tuera. »

Elle n'en avait pas l'envie. Déjà, elle était familiarisée avec le malheur et la souffrance. Déjà, toute petite, elle eût pu dire avec le poëte :

Frère, l'âme vit d'espérance,
Mais le corps se nourrit de pain;
Or, la servitude et la faim
M'offrent le choix de la souffrance.

Tortures de corps, tortures de l'âme! — Elle espérait.

Son regard timide et inquiet ne s'était-il pas levé

sur un homme à rude mine, aux manières brutales, mais dont le visage ne lui avait pas paru inconnu? Sous le vêtement grossier qui le couvrait, cet homme ne lui avait-il pas rappelé soudain le passé ?

Ce visage affectant l'abrutissement ne lui avait-il pas parlé un langage divin? Ses yeux n'avaient-ils pas parlé? Un sourire emprunté au ciel n'avait-il pas erré sur ses lèvres, qui ne laissaient tomber que des paroles banales?

Eméreilda, dans le marin hollandais, avait reconnu l'abbé Vaucroy. Elle l'avait reconnu; mais, forte déjà, grandie qu'elle était par la souffrance, tout enfant, elle avait compris que ce déguisement était nécessaire, et elle avait bien eu garde de compromettre son généreux protecteur. Elle s'était maintenue. Toute autre à sa place, et à l'âge qu'elle avait, se fût jetée dans ses bras et lui eût crié :

« Sauvez-moi, arrachez-moi de ces bandits! Ici, j'ai soif, j'ai faim, on me torture et on ne me promet plus que quelques jours, peut-être quelques heures à vivre !... »

Et elle se fût cramponnée à ses vêtements, elle n'eût plus voulu le quitter.

Et alors la supercherie était découverte; tout était perdu. Le prêtre, de marin, devenait héros : il défendait l'enfant au péril de sa vie. Mais il était seul, et les autres étaient deux, ils allaient être trois.

Dans un coup d'œil, elle envisagea tout de suite la situation, et eut la prudence et le courage du silence. Elle se laissa entraîner loin de lui et enfermer. Mais elle avait avec elle un soutien bien fort: l'espérance.

Elle avait retrouvé son ami, il n'était pas mort, il savait où elle était, il n'était là que pour elle, que pour la défendre, que pour la sauver. Elle eût attendu des nuits, des mois, des siècles. Elle était sûre maintenant de ne plus mourir; car elle craignait la mort, la pauvre enfant, la mort, comme si elle savait ce que c'était que la vie.

Au dessous, une scène d'un autre genre et plus compliquée avait lieu.

Dans une pièce sombre, éclairée par une lampe fumeuse, trois hommes étaient en présence. — C'étaient Croswnor, Blawill, et un troisième personnage que les deux premiers complices ne connaissaient que sous le nom de Bouvard.

Ce dernier était un petit homme maigrelet, chétif, mais tellement dévoré d'un besoin d'activité, qu'il ne pouvait rester en place.

Toujours sautillant, gambadant, s'asseyant, se levant, allant d'un bout de la pièce à l'autre, il se démenait des pieds, des mains, et n'arrivait jamais à être assez maître de lui pour rester deux minutes en repos.

Le vilain petit homme!

Il avait des yeux plus gros que la tête et en boule de loto, qui, à l'exemple de son corps, roulaient constamment dans leurs orbites. Le front déprimé, blanc et poli comme l'ivoire, il ne lui restait de cheveux qu'un informe toupet qui suivait l'oscillation de sa tête. Deux longues oreilles plates et rouges, se relevant à leur extrémité, donnaient à son visage la forme d'un oiseau qui bat des ailes pour s'envoler. Son nez à bec d'aigle, ses gros yeux gris, ses lèvres minces, son menton aigu, aidaient encore à la comparaison.

A première vue, l'aspect misérable de cet homme faisait rire; mais, quand on le regardait plus attentivement, cet homme ne faisait plus rire, il faisait peur.

Le teint tellement blême qu'il était livide, on sentait qu'il était fait pour inspirer l'effroi et la répulsion. De ces hommes qui, quand on les voit, vous donnent un frisson par tout le corps.

Parlez-moi de Croswnor, — cet homme planté comme un chêne vigoureux, brutal, grossier, ignoble, sentant l'ineptie et l'audace, mais vivant au moins.

On savait avec qui on luttait.

C'était un misérable; cela se voyait. Mais contre lui, on emploierait la force, et la force triompherait de la force.

Mais Bouvard, une mouche l'eût piqué qu'elle

l'eût tué. Un enfant l'eût renversé et lui eût mis le pied sur la tête.

Et il effrayait, tant il y avait de ruse, d'astuce, d'hypocrisie dans son regard.

Cet homme-là, qui sautait, ne marchait pas ; ses gros yeux, qu'il roulait, ne regardaient pas. Il avait peur des rayons du soleil et du regard humain. Mais il parlait, il agissait ; dans son activité dévorante, il trouvait le temps de faire beaucoup de mal. Il parlait vite ou lentement, selon celui à qui il s'adressait, selon le milieu dans lequel il se trouvait. Cet homme, qui n'avait pas la force, avait l'adresse.

Insolent avec les petits, comme il devait être rampant avec les gros !

Pour l'heure, il dominait, il était maître, il était beau comme la nuit, beau comme les ténèbres, beau comme le hibou ou l'orfraie s'abattant sur leur proie.

« Eh bien ! s'écria-t-il en entrant, où en sommes-nous ?

— Mais tout va bien, dit Croswnor.

— Tout va bien, répéta Blawill, qui, ne pouvant pas sentir le Bouvard, se mettait à couvert sous son complice.

— Tout va bien, hein ? fit-il ; où étiez-vous tout à l'heure ?

— On buvait un coup.

— Au milieu de la nuit?

— Dame! vous savez, on boit quand on a soif.

— Oui, je comprends, et vous avez souvent soif, vous autres.

— A quoi dépenserait-on son argent?

— C'est juste, il faut bien le dépenser, cet argent, cet argent que l'on gagne si mal.»

Bouvard était sincère en s'indignant de cet excès de veilles passées au cabaret. De sa vie il n'avait bu, de sa vie il n'avait aimé; cet homme n'avait qu'une passion, qui puisait sa force dans l'appât du gain : il jouait.

Oh! il jouait fort, par exemple.

Il s'assit pour se lever aussitôt.

« Voyons, dit-il, où en êtes-vous?

— Nous attendons vos ordres.

— Tout a réussi?

— Parfaitement.

— Tout s'est bien passé ?

— A merveille.

— Pas de sang répandu?

Les deux complices se turent.

« Je vous demande s'il y a eu quelque malheur à déplorer?

— Oui, dit Blawill.

— Tant pis.

— On ne touche pas à la boue sans se tacher, dit Croswnor.

— Alors, vous avez tué?

— Une vieille fille, une gouvernante... elle était un obstacle.

— Mais le prêtre?

— Absent.

— Et vous ne l'avez plus revu?

— Jamais. »

Bouvard parut réfléchir un instant.

« C'est bien, dit-il; seulement, vous savez bien une chose, vous autres: c'est que vous avez tué parce que vous avez voulu. Je vous avais dit de ne pas répandre le sang.

— C'est vrai.

— Excepté... commença Blawill.

— Excepté ce qui nous occupe, dit froidement Bouvard.

— La vieille aurait parlé?

— C'est votre affaire.

— Et la vôtre.

— Du tout, fit Bouvard, qui avait assez de crimes sur la conscience sans désirer se charger de quelque autre nouveau.

— Laissons cela, dit Croswnor; si l'un de nous est pendu, ce ne sera pas vous, cela est sûr..... vous n'y êtes pour rien.

— Je paie pour cela.

— Aussi ne vous réclame-t-on rien autre chose que de l'argent.

— De l'argent? Vous en aurez.

— Ah!

Les yeux de Croswnor pétillèrent.

« Oui, dit Bouvard, se promenant à grands pas dans la pièce, j'ai de l'argent sur moi, et je suis prêt à vous verser la somme convenue; mais avez-vous rempli vos engagements?

— Parfaitement, dit Blawill.

— Là petite...

— Eh bien? »

Les misérables n'osaient exprimer leur pensée.

« Où est-elle? dit Bouvard avec un soupir.

— Ici.

— Ah!

— Ici même... et nous vous en répondons, cher monsieur; elle est en lieu de sûreté.

— Sans doute, sans doute, mais ce n'est pas ce qui a été convenu. »

Blawill frissonna.

« Ah! se dit Croswnor, il n'y a donc pas moyen de lui laisser la vie, à cette petite?

— Pas moyen.

— Elle n'est cependant pas grosse.

— Je le sais bien; mais ce ne sont pas toujours les plus gros qui tiennent le plus de place.

— C'est juste, fit Croswnor, qui regarda le Bouvard, et constata que, très maigre et très chétif, il devait dévorer bien plus que lui.

— On pourrait la mettre dans l'impossibilité de nuire, dit Blawill.

— Et comment cela? fit Bouvard.

— On l'emmènerait bien loin. »

Bouvard haussa les épaules.

« Ne savez-vous pas, dit-il, triple sot que vous êtes, qu'on revient toujours quand on est sur la terre? Il n'y a que lorsqu'on est dessous qu'on ne revient plus.

— Alors, vous voulez...?

— Je veux, puisque vous me forcez à le dire, que cette enfant meure.

— Quand?

— Comment, quand? mais tout de suite. »

Les deux complices firent un mouvement; ils pensèrent au marin qui les attendait et qui leur avait promis un bon prix.

« On ne tue pas comme cela, fit Blawill.

— Sans prévenir, dit Croswnor.

— Et les cinq cents livres que vous avez reçues?

— C'est pour l'enlèvement.

— Et les deux mille que j'ai en poche?

— Ah! vous avez deux... mille livres? dit Croswnor, dans la tête duquel commença un rude combat.

— Deux mille livres, pas un schilling de moins.

— J'accepte.

— Qu'est-ce que tu acceptes, imbécile?

— Ma part de prise.

— Et es-tu prêt à exécuter le marché?

— Oui.

— Tuer la Mignonne, cette pauvre petite?

— Pas de bêtise.

— Prends garde, lui dit Blawill à l'oreille, le marin que j'ai placé dans la pièce à côté...

— Eh bien?

— Il écoute!

— Qu'est-ce que ça me fait?

— Il va la défendre.

— Lui, et pourquoi faire? Si ce n'est pas celle-là qu'il aura, ce sera une autre... Il s'en moque pas mal, lui.

— Mais si tout peut s'accorder?

— Tout ça ne me paraît pas facile.

— Qu'est-ce que vous dites donc, vous autres, là bas, fit Bouvard, qui depuis un instant avait l'air de prêter attention à un autre bruit.

— Nous nous concertons, dit Croswnor.

— Il me semble que c'est tout concerté. Voulez-vous, oui ou non, gagner deux mille livres?

— C'est convenu, dit Croswnor.

— Eh bien! c'est bien simple, dit Bouvard; que l'un de vous se dévoue et monte au premier.

— Et puis? dit Blawill.

— Eh bien! il m'apportera le cadavre, et je vous compterai la somme. »

Il était alors trois heures du matin; la nuit était noire, la pièce obscure. La silhouette de Bouvard se dressa sinistre et livide le long de la muraille.

Sur le visage de cet homme, on lisait tout le poëme de la férocité et de la lâcheté.

Il n'aurait pas tué lui-même, mais la vue du sang répandu ne devait pas l'effrayer.

« Allez, dit-il, j'attendrai.

— Mais pourquoi un seul? dit Croswnor.

— Parce que je suppose qu'un seul suffit; allez tous les deux, si vous le désirez.

— Eh bien! dit Croswnor, comptez la somme, et avant une heure la petite aura cessé de vivre.

— Oui, dit Blawill, affaire conclue. »

Bouvard les regarda avec étonnement.

« Ah ça, dit-il, vous moquez-vous de moi, par exemple? Vous compter la somme et m'en aller! Mais il faut que je puisse, moi, dire à celui qui m'envoie : elle est morte. Jamais plus cette enfant ne reparaîtra. Vous la redoutez; son existence est un obstacle à vos projets, une menace pour l'avenir : elle n'existe plus. C'est un fait accompli. Elle ne peut plus vous nuire ni par sa volonté, ni par le fait de son existence.

— Vous direz tout cela, dit Croswnor, car je vais la tuer.

— Quand?

— D'ici une heure.

— Eh bien! j'attendrai une heure, dit Bouvard.

— Il faut donc que vous voyez l'innocente... notre parole...?

— Ta parole!... c'est trop drôle, — fit Bouvard, qui, regardant les deux hommes, sembla lire dans leurs yeux des idées étranges, et tira simplement deux petits pistolets de dessous sa redingote, — et voilà, dit-il en se mettant en garde, de quoi appuyer ma retraite, si vous ne m'obéissez pas.

— Nous tuer, vous?

— Me défendre si vous m'attaquez.

— Soyez tranquille, dit Blawill.

— Ah dame! on pourrait ne pas se croire en sûreté au milieu de vous, mes maîtres.

— Nous sommes d'honnêtes gens.

— Hum! hum! je n'en doute pas; mais, moi, je suis un homme prudent. »

Les deux complices parurent se consulter.

« Pas moyen de reculer, dit Croswnor.

— Cependant...

— Mille livres n'ont jamais valu deux mille livres.

— Si nous l'égorgions? dit Blawill, désignant du regard Bouvard.

— J'y ai déjà songé, dit Croswnor, mais le drôle est armé.

— Nous sommes deux.

— Ça fera du bruit. Rien ne jappe comme un

joujou comme cela, vois-tu, et le policeman montera.

— Que faire?

— Envoyer promener le marin et en finir une bonne fois.

— Eh bien! soit! dit Blawill, pris d'un beau zèle.

— Nous nous partagerons les deux mille livres.

— Et la Fouine fera le coup.

— Ça me va ! »

Mais au moment où ils se disposaient à se retirer pour accomplir le fatal projet, il se fit un bruit inattendu derrière la porte.

Bouvard pâlit.

« Il y a quelqu'un là, dit-il.

— Non, dit Croswnor.

— Je vous dis qu'il y a quelqu'un, cria Bouvard qui s'effaça.

— C'est une femme.

— Eh! qu'importe! on m'a entendu, vous m'avez compromis.

— Il n'y a personne, dit Croswnor, et, pour vous le prouver, nous allons vous satisfaire.

— Apportez vos louis, dit Blawill.

— C'est l'affaire de cinq minutes! » cria Croswnor.

Tous deux s'engagèrent dans l'escalier et précipitèrent leurs pas.

On les entendit bientôt pousser un cri de désappointement et d'effroi.

La porte était ouverte, l'enfant avait disparu.

Au même instant, le marin hollandais, portant dans ses bras la petite Eméreilda, passait devant Bouvard, et, se jetant sur lui, le désarmait et lui assénait sur la tête un vigoureux coup de poing.

« A moi ! » cria Bouvard.

Croswnor et Blawill descendirent vivement et accoururent.

« Par là ! » fit Bouvard, couché à terre et se relevant péniblement.

Les deux complices regardèrent du côté qui leur était désigné ; mais le marin hollandais était déjà loin.

VII

OU IL EST PROUVÉ QUE LE DIABLE N'EST PAS TOUJOURS LE PLUS FORT

Ce qui s'était passé, on l'a deviné. Remontons de quelques jours. L'abbé Vaucroy était tombé terrassé, anéanti, foudroyé à la vue de Catherine étendue morte à ses pieds et de l'enfant disparue. Il était resté plusieurs heures ainsi. L'aube l'y avait surpris. La fraîcheur du matin l'avait tiré de son évanouissement.

Revenu à lui, cet homme avait pris sa tête dans ses mains et avait songé. Oh! cela avait duré plusieurs autres heures. Il n'avait pu d'abord s'habituer à son affreux malheur. Catherine morte! Puis Eméreilda, où était-elle? tuée sans doute ou enlevée bien loin. Il y eut une lutte horrible dans le cerveau de cet homme, de ce vieillard, de ce prê-

tre, de ce pauvre ministre d'un Dieu dédaigné et méprisé.

Pas de tolérance, les Anglais.

Eux qui dans la même ville ont trente pasteurs de toutes religions différentes, ils marcheraient sur le corps du prêtre catholique. Tous se valent cependant, et, en Angleterre, le prêtre catholique vaut mieux; il est meilleur, parce qu'il est persécuté, et que plus le prêtre se rapproche du fondateur de l'Église, de l'homme crucifié, plus il s'attache à lui ressembler par le cœur. Plus il a le renoncement des richesses, plus il répond aux lois de l'Église, et peut s'écrier : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Mais ici le prêtre était atteint dans ses affections les plus chères, dans les entrailles de son cœur.

Il lui fallut longtemps pour se remettre.

Il ferma la porte et s'accroupit auprès du cadavre de sa vieille sœur.

« Pauvre amie, dit-il, nous avons, de longues années, marché ensemble côte à côte. Moi, le plus vieux, j'espérais que Dieu m'appellerait à lui avant toi; mais il en a voulu autrement. Soumettons-nous à ses mystérieux décrets. »

Et l'homme, un instant après s'être révolté, se résigna et fit place au philosophe, au prêtre :

« Pauvre femme, dit-il, comme elle a dû souffrir, pleurer, lutter! Elle, si forte, si courageuse, si

énergique et si dévouée, comme elle a dû défendre sa chère petite. La mort a été le prix de son dévouement. »

Mais quand il eut bien donné cours à ses larmes, à ses sanglots et à ses plaintes, l'homme disparut et fit place au véritable prêtre. Il jeta dans le brasier éteint plusieurs poignées de sarment et de branches sèches, et éclaira la pièce des lueurs du foyer.

Puis, après s'être agenouillé de nouveau un temps assez long aux pieds de la morte, et avoir prié, il se releva et apporta au milieu de la pièce une petite table de bois blanc qu'il couvrit d'une nappe blanche.

Puis, ce fut un crucifix et tout ce que pouvait exiger le divin sacrifice.

L'abbé Vaucroy, couvert de l'étole et de la chasuble, commença l'office.

Il ne pleurait plus.

Ce n'était plus le frère qui pleurait sa sœur.

Ce n'était plus l'homme qui pleurait une vieille amie.

C'était le prêtre qui officiait ; le ministre de Dieu qui remplissait un devoir sacré. Homme, il s'était désolé et avait de ses sanglots rempli la pièce obscure et déserte ; prêtre, il rendait les derniers devoirs à une chrétienne morte avant l'heure et sous le poignard des assassins.

Il y avait quelque chose de lugubre, de sinistre et de solennel dans cette messe funèbre dite par un vieillard en face d'un cadavre.

Qui eût cru se fût prosterné et eût heurté de sa tête les parois de la pierre.

Qui eût douté, à la vue de ce spectacle poignant, eût éprouvé une profonde émotion, et un rayon de foi eût peut-être éclairé les ténèbres d'une conscience inquiète et tourmentée.

Quand le prêtre eut accompli son devoir, le frère commença le sien.

Les habits sacerdotaux furent écartés, et l'abbé Vaucroy, armé d'une pioche, se dirigea vers le petit cimetière et y choisit un endroit pour y creuser une tombe.

Il n'était pas luxueux, le pauvre petit cimetière.

On devait dormir tranquille, à l'aise, dans son champ désert et isolé, et à l'ombre des quelques cyprès et des quelques saules pleureurs qui en garnissaient l'entrée.

Depuis vingt ans, on n'y enterrait guère.

Tous ceux qui avaient gagné quelques écus dans la vie désiraient se payer un coin plus superbe après la mort.

Quelques mendiants, deux ou trois vieilles femmes, c'était tout.

C'était tout; puis une autre femme dont nos lec-

teurs n'ont pas perdu le souvenir : la duchesse de Lusignan-Boudeville, la mère d'Eméreilda.

L'abbé Vaucroy n'avait pas d'argent de côté, lui. Ses épargnes, il les plaçait chez les pauvres, et il avait toujours rencontré plus de pauvres qu'il n'avait d'épargnes.

Puis, il savait que toute terre est bénie de Dieu, et qu'il n'y a de terre maudite que pour les méchants.

Il enterra la vieille Catherine à côté de la comtesse.

Il était seul et il était vieux ; mais la nature l'avait fortement doué, et si ses forces physiques s'étaient un peu usées avec l'âge, ses forces morales avaient décuplé.

Il avait une volonté de fer au service de ce qu'il désirait.

De ses mains, il creusa une fosse.

Puis, sur ses épaules, il chargea la morte, qu'il avait enveloppée d'un suaire, et la porta au cimetière.

Il l'enterra.

Il combla le vide et planta une croix noire.

Puis, ayant fait une dernière prière, il revint plus calme dans sa demeure.

A peine avait-il donné une pensée à Eméreilda, toutes les fois que l'image de l'enfant avait passé devant lui.

Mais quand Catherine fut en terre, et que le prêtre, devenu plus calme, se souvint qu'il était non seulement le ministre du ciel, mais encore le protecteur de l'enfant;

Quand il lui fut possible de s'abandonner à tout son profond désespoir;

Oh! alors, de nouvelles et vives souffrances se renouvelèrent pour lui, mais il les vainquit et se posa l'horrible problème :

« Pourquoi ce meurtre? Pour faciliter l'enlèvement, se répondit-il, rien de plus.

Pourquoi l'enlèvement, alors?... Et enlevée, où l'a-t-on emportée?

Tuée... il faut que je le sache.

Vivante, il faut que je la retrouve et que je la sauve. »

Alors, le jour même, il s'était mis à la recherche de l'enfant. Il n'avait pas tardé à apprendre qu'une mendiante avait été vue rôdant sur la route. Au signalement, il devina que c'était la Fouine.

Cette malheureuse, il avait été à même de la soulager et de lui faire la charité; il savait que c'était une vipère, dont il était bon de se méfier des morsures venimeuses, mais il ignorait jusqu'à quel point elle aimait à répandre ce venin autour d'elle.

A quelques signes qu'il étudia, à quelques indices qui se découvrirent à lui, il pressentit que cette

malheureuse était pour quelque chose dans le meurtre.

C'était le seul être qui s'offrît à ses recherches.

Il résolut de le découvrir, et, partant de ce point obscur, d'arriver à la découverte de la vérité.

« Si elle n'est pas coupable, se dit d'abord l'abbé, peu m'importe, ce soir, de la trouver. Ce qu'il me faut, c'est l'enfant; or, je dois la chercher coupable ou la dédaigner. Eh bien! si elle est coupable, elle a évidemment fui. Il ne faut donc pas la chercher autour de cette maison, dans ce pays même. Elle est loin et doit encore se cacher. »

Ce point éclairci, l'abbé Vaucroy se posa celui-ci :

« Où se cache-t-on le mieux et le plus facilement? dans les grandes villes. Manchester et Liverpool sont trop près; elle est loin, ai-je arrêté d'abord; alors...

Alors elle est à Londres. »

L'abbé eût soutenu que la Fouine, coupable de l'enlèvement d'Eméreilda, ne pouvait pour le moment être ailleurs que dans la capitale de la vieille Angleterre.

Mais Londres est immense d'étendue et prodigieux de repaires.

L'abbé Vaucroy chercha encore :

« Dans la Cité, se dit-il; elle ne peut être dans un quartier riche, et elle habite la Cité, parce que

c'est là où se réfugient les misérables de toute espèce dont Londres a le privilége.

Si cette femme est venue ici, elle n'y est pas venue seule.

Il y avait au moins deux hommes.

Ces deux hommes sont ses complices, et de pareils hommes n'habitent que dans la Cité, et dans la partie qui avoisine la Tamise, comme si par là ils se ménageaient à toute heure un prompt et sûr départ. »

Mais l'abbé se dit :

« Si je garde mes habits d'église, je suis lapidé avant d'avoir rien tenté.

Dans tous les cas, je suis reconnu, et je ne peux plus rien faire.

Il faut hurler avec les loups. Je prendrai le costume le plus en harmonie avec le quartier, et j'agirai de ruse avant de songer à la force.

L'abbé n'avait pas perdu de temps.

Le lendemain, il avait le costume de marin que nous lui avons vu, costume pas trop dessiné, afin d'éviter des rapprochements dangereux et des constatations gênantes, mais assez vivement accusé pour qu'on fût à cent lieues de se méfier de l'homme qui le portait.

Il avait, avec le costume, pris le langage et affecté les manières du marin.

Pour un prêtre, il y avait fort à faire ; mais il

s'agissait d'arracher l'enfant à la mort ou à la misère, et il n'y avait pas à hésiter.

L'abbé se logea en pleine Cité, dans Old Gravel lane, à deux pas de Saint-Georges street, et prit ses repas dans une taverne voisine, à l'enseigne des *Marins de Trafalgar.*

Pendant huit jours, il ne vit rien.

Pas l'ombre de la Fouine.

Mais, un soir qu'il rentrait chez lui en affectant une ivresse habituelle chez ses voisins, il aperçut une femme à l'œil noir et farouche qui traînait ses guenilles dans le ruisseau et rejoignait un individu de mauvaise mine.

Était-ce la Fouine?...

Si c'était bien elle, on pouvait affirmer qu'on était sur la piste du rapt. Car il eût été bien étonnant que les prévisions de l'abbé se justifiassent si complètement, si cette femme n'était pas coupable.

Elle était à Londres, — dans la Cité; — elle avait l'air de se cacher, — et ne paraissait pas y vivre seule, mais dans la compagnie d'un homme dont la première vue n'inspirait rien de bon.

L'abbé les suivit.

Il les aperçut entrant dans une taverne; il ne voulut pas pousser plus loin, de crainte de provoquer les soupçons avant de savoir leur adresse, et les vit entrer dans une maison borgne. Il s'approcha; ils avaient disparu par une allée obscure et

infecte. Rentré dans sa petite chambre, il s'agenouilla, et remercia Dieu de sa découverte.

Il avait fait beaucoup déjà.

Le lendemain, il retrouva l'homme, mais cette fois sans la Fouine. Puis, bientôt, à cet homme, qui n'était autre que Croswnor, s'en joignit un autre que son compagnon appelait Blawill.

Ils entraient dans la même taverne que la veille, et l'abbé y entra derrière eux.

Il se plaça un peu plus loin, et se contenta de bien les regarder afin toujours de les reconnaître.

Quand il sortit de là, à quelques mots échangés et compris, il avait la certitude qu'il avait devant lui les assassins de sa sœur, et peut-être ceux d'Eméreilda.

Il fallut beaucoup de force à cet homme pour se contenir en face de cette révélation. S'il n'avait écouté que son audace et sa colère, il se fût précipité sur eux.

Mais à quoi cela l'eût-il mené?

Et Eméreilda?

Le lendemain, il rencontra un homme pauvre, déguenillé, à qui il avait sauvé la vie dans un jour de disette. Cet homme était mourant; c'était un nègre, ancien esclave, délaissé par tout le monde; l'abbé l'avait rappelé à l'existence, et l'avait soigné comme s'il l'eût connu depuis longtemps.

Il avait faim, il l'avait nourri.

Il avait froid, il l'avait vêtu.

Il avait l'âme ulcérée et torturée par le remords d'une vie honteuse et criminelle, il avait jeté un baume consolateur sur cette plaie saignante.

L'homme avait soulagé son prochain; le prêtre avait pardonné au pécheur.

Ce malheureux, grâce à l'abbé Vaucroy, avait recouvré la santé et le courage.

Délivré des remords qui l'écrasaient, il avait travaillé et pris les mesures contre la misère qui paralyse et qui tue. Redevenu honnête homme et heureux, un jour il était allé trouver l'abbé et lui avait dit :

« En quelque lieu que je sois, appelez-moi et ordonnez-moi, maître.

— Pourquoi? lui avait demandé le prêtre.

— Pour vous servir, vous obéir, vous sauver..... je vous suis dévoué comme le chien à l'homme. »

L'abbé avait souri.

Il le rencontrait un an après cela, et il ne souriait plus.

« Toby, lui dit-il, te souviens-tu?

— Oui, dit Toby, baisant la main du prêtre et découvrant un visage noir comme l'ébène éclairé d'une lueur intelligente, je me souviens....

— De ce que j'ai fait pour toi?

— Et de ce que j'ai promis.

— Tu sais tes propres paroles?

— En quelque lieu que je sois, maître, appelez-moi et ordonnez-moi.

— C'est vrai, voilà bien ce que tu as dit.

— Je suis prêt à vous servir.

— Eh bien! dit le prêtre, le moment est venu.

— Que faut-il faire?

— Te tenir demain à huit heures dans *Eaton square*.

— Oh! dit le nègre, c'est que je suis mal mis et je ne vais guère par là.

— Peu importe.

— J'y serai.

— Il ne faut pas qu'on te voie avec moi dans la Cité; nous sommes plus certains de ne pas être vus en nous rencontrant dans *Eaton square*.

— Je suis à vous. »

Le lendemain, en effet, l'abbé Vaucroy et Toby se retrouvaient en face l'un de l'autre dans le square désigné, et l'abbé expliquait à l'homme dévoué ce qu'il attendait de lui. En quelques mots, il l'avait mis au courant. Celui-ci, en apprenant que c'était la petite Eméreilda qui avait été enlevée, avait éprouvé une rage sourde. Ce n'était plus du zèle qu'il promettait, du dévouement; ce n'était plus un devoir qu'il allait accomplir, mais une grande action.

Le prêtre lui aurait dit: « Tu vas tuer! » il aurait tué sans souffler mot.

Mais le prêtre lui disait :

« Tu vas sauver l'enfant. »

Il jurait de le faire; il se fût fait hacher par morceaux pour réussir.

« De la prudence, avait dit l'abbé Vaucroy; avec la ruse et l'habileté on arrive mieux qu'avec la force. »

Il connaissait le repaire de la Fouine et de ses deux complices.

Mais la petite Eméreilda était-elle dans la maison?

Un soir, il vit venir Bouvard, et, étudiant ses allées et venues, il comprit qu'il y avait là un drame qui se jouait. Un drame et un mystère où chacun de ces misérables avait un rôle. Bouvard commandait à Croswnor et à Blawill. La Fouine était la servante des deux derniers.

Mais ce Bouvard, l'abbé l'avait vu. Il n'était certes pas le chef. Si actif que fût son rôle, il ne devait être que secondaire. Quel intérêt ce petit homme maigrelet et mal vêtu pouvait-il avoir à l'enlèvement de l'enfant?

Voilà ce que se demandait l'abbé Vaucroy avant de tenter un coup qui devait être décisif, un coup qui, mal préparé, pouvait tout perdre.

Un soir, Bouvard vint, et l'abbé Vaucroy, qui veillait, le suivit à sa sortie de chez Croswnor.

Il le vit bientôt se perdre dans les grands quar-

tiers. Bouvard descendait le Strand et gagnait Leicester street par un grand détour.

Bientôt il s'arrêta devant une petite maison à péristyle, balcons et colonnades. Cette maison, pour paraître peu importante comme étendue, avait une grande apparence. Elle s'ouvrait sur la rue par une grille dorée, et par les fenêtres entr'ouvertes, il était facile d'apercevoir les pièces du rez-de-chaussée. Or, elles étaient tapissées, meublées avec luxe et éclairées par des lustres de bronze qui projetaient au dehors une vive lumière.

Si peu que l'abbé Vaucroy fût initié à la vie anglaise, il comprit que ce devait être là un club. Il prit ses renseignements : c'était un club de jeunes gens se livrant à des opérations de bourse.

Deux jours l'abbé Vaucroy réfléchit comment il pourrait s'introduire dans cet intérieur sans éveiller les soupçons.

Sauver Eméreilda l'occupait surtout; mais puisqu'il était sur la piste, il pensait qu'il était aussi utile de sonder le mystère qui enveloppait cet enlèvement, afin d'être assez fort par la suite pour empêcher qu'il se renouvelât.

Il était dans un *public-house*, et, la tête dans ses mains, cherchait toujours le moyen à prendre, quand le *Morning-Post*, qu'il avait devant les yeux, lui révéla immédiatement le problème qu'il cherchait.

A ses annonces, le *Morning-Post* demandait un domestique noir pour le club en question. Le soir même, Toby, appelé par l'abbé Vaucroy, recevait des instructions et se présentait à l'hôtel.

« Mais je n'ai jamais été domestique, dit celui-ci.

— Tu t'y feras.

— Je suis à vos ordres. »

Deux jours ne s'étaient pas écoulés, que Toby était accepté et entrait en fonctions.

Le Bouvard était là, et il allait avoir l'œil dessus. Par contre, l'abbé Vaucroy saurait ce qui se passerait dans l'intérieur du club, et apprendrait dûment quelle connivence était établie entre Bouvard, Croswnor, Blawill et la Fouine.

Mais, soit qu'il soupçonnât quelque chose, ce qui n'était pas supposable, soit qu'il crût prudent de fuir les centres de réunion, Bouvard disparut subitement et ne reparut plus au club.

Il fallut que l'abbé Vaucroy employât un autre moyen pour arriver à ses fins, apprendre l'existence d'Eméreilda et l'arracher des mains des misérables. C'est alors que l'idée lui vint de s'asseoir à la même table que Croswnor et Blawill.

Puis, le lendemain, de se lier avec eux.

Nous l'avons vu dans la place.

Il avait demandé à être disposé de manière à pouvoir entendre Bouvard et l'apercevoir sans être vu de lui.

Il était servi à souhait.

Il voyait et il entendait.

Il vit et entendit bientôt si bien, qu'il comprit que s'il n'employait pas un moyen violent, l'enfant était perdue.

Étudiant le terrain d'abord, il ne savait trop quel parti il allait prendre.

Une enfant chez Croswnor, une enfant enlevée, que l'on voulait faire disparaître, ce ne pouvait être qu'Eméreilda. Le cœur du prêtre battit bien fort à cette révélation. Il battit bien plus fort encore quand il se trouva en face de la chère petite sur la tête de laquelle, lui, vieillard, n'ayant plus rien à aimer et à espérer, il avait reporté toutes ses affections.

Il lui fallut un grand courage pour se maintenir, se taire, et ne pas livrer une lutte immédiate aux deux misérables. L'enfant qu'il avait arrachée à la mort, qu'il avait élevée plusieurs années, qu'il aimait d'une amitié si chère, était là au pouvoir de gens infâmes, et il ne faisait rien pour la sauver.

C'est que l'abbé Vaucroy n'avait pas l'âme du costume qu'il portait. Marin, il n'eût consulté que son courage; prêtre, à la même audace, à la même énergie, il joignait un caractère prudent qu'il devait à la réflexion et à la maturité de son esprit.

Mais là, dans l'ombre, il entendit.

Il assista à la scène des misérables, et comprit

qu'un moment allait arriver où il serait le moins fort.

On complotait la mort de l'enfant.

Il avait les promesses de Croswnor et de Blawill.

Peu importait.

Ceux-ci étaient liés à lui par un intérêt puissant. Cela était vrai.

Mais le génie de Bouvard les liait bien autrement.

Derrière cette affaire, il y en avait d'autres; le misérable était homme à ménager.

L'abbé Vaucroy, dans une seconde, envisagea la situation et comprit qu'autant il lui avait fallu d'abord de prudence, autant le manque d'audace allait lui devenir fatal.

Ces trois hommes s'entendaient trop.

On ne remettait rien.

Croswnor promettait.

Dans quelques minutes peut-être, Eméreilda aurait cessé de vivre.

L'abbé avait, il faut l'avouer, attendu jusqu'au dernier moment.

Ce n'était pas l'audace qui lui manquait; mais cet homme sentait qu'il allait jouer la vie de l'enfant sur un coup de dé, et que, s'il ne réussissait pas, elle était tuée infailliblement.

Cependant, il n'y avait pas à tarder; Croswnor et Blawill étaient résolus.

Alors l'abbé quitta son refuge, monta vivement à la chambre où Eméreilda avait été renfermée.

Devant la porte, il y avait la Fouine.

Le prêtre lui prit le poignet de sa main robuste et lui cria :

« La clef ! »

Elle résista ; il serra plus fort, et elle obéit.

Il n'y avait pas à hésiter ; la porte ouverte, le prêtre prit l'enfant dans ses bras et lui dit :

« As-tu peur ?

— Avec toi ! dit-elle, non.

— Tu m'as reconnu ? »

Elle fit un signe de tête affirmatif.

« Alors, tu veux bien que je t'enlève ? »

— Oh ! oui... Et, se penchant à son oreille : Ami, dit-elle, je t'attendais !

— Eh bien ! viens ! »

Et il tenait toujours le poignet de la Fouine, qui faisait mine de se tordre sous la douleur, et n'osait plus crier ni prononcer un mot.

Le prêtre approcha l'enfant plus près de sa poitrine, comme s'il eût tremblé à la vue de son précieux fardeau.

« Eméreilda, dit-il, encore un mot. »

L'enfant écouta.

« Les misérables qui t'ont séquestrée sont là. Il va y avoir lutte, sans doute.

— Eh bien ?... dit l'enfant.

— Si je suis tué et qu'il t'arrive malheur, tu me pardonneras ?

— Vous êtes pour moi mon père.

— Et tu ne vas pas trembler ?

— Non... ne craignez rien de moi... je suis forte aussi... Mais quittons vite cette maison.

— Partons ! » dit le prêtre, abandonnant la Fouine à elle-même, descendant rapidement l'escalier, passant derrière Croswnor et Blawill, qui se concertaient dans l'ombre, et devant Bouvard, auquel il assénait ce fameux coup de poing dont Bouvard ne devait pas de sitôt perdre le souvenir.

Deux secondes après, l'abbé Vaucroy, tenant toujours serrée contre sa poitrine l'enfant adorée, descendait le *Strand*, et, par des milliers de rues détournées, arrivait au pont de Londres.

VIII

LA POURSUITE

Cependant, aucun des quatre complices n'avait été blessé, et, en une seconde, ils furent descendus de la pièce où était Bouvard, et se regardèrent avec étonnement et effroi.

« Ce n'est pas un homme, dit Blawill.

— C'est le diable ! dit Croswnor.

— Triple sot ! dit Bouvard, cet homme n'est ni le diable ni un homme bâti autrement qu'un autre, c'est un homme courageux et audacieux, voilà tout. Quant à vous, ajouta-t-il, avec un haussement d'épaules et un air méprisant, vous êtes des imbéciles et des lâches ! »

Croswnor releva la tête.

« Ne te fâche pas, lui dit Blawill.

— Je dis plus ! fit Bouvard.

— Quoi encore ?

— Vous êtes de malhonnêtes gens! »

Croswnor serra les poings.

« Tu vas nous faire de vilaines affaires, fit Blawill.

— Oui, insista Bouvard, des malhonnêtes gens! car, quand on vous paie pour faire la besogne, on la fait et on ne se laisse pas jouer par un intrus.

— Cet homme nous a trompés.

— Il vous a joués !

— Tu sauras, espèce de blanc-bec, fit Croswnor, monté déjà par la boisson et qui s'avança sur Bouvard, que personne au monde ne s'est joué de Croswnor. »

Bouvard, impassible, paraissait réfléchir.

« Entends-tu, blanc-bec? reprit Croswnor devenu furieux, et qui avait besoin de passer sa colère sur quelqu'un.

— Laisse-le, dit Blawill, cet homme-là est dans son droit en nous insultant.

— Jamais !

— Je te dis que c'est nous qui avons tort.

— Tu en as menti !

— Croswnor, prends garde !

— A toi ?

— Peut-être bien.

— Veux-tu l'essayer ?

— Pardieu, oui !... »

Il y avait longtemps que Croswnor ne s'était

battu. Il éprouvait comme un besoin de se dérouiller un peu. Contre Bouvard, il n'y avait pas de plaisir. Ce petit homme ne devait pas tenir sur ses jambes. Mais Blawill, c'était différent. Solide gaillard que Blawill! puis bon diable au fond. On pouvait le laisser sur place et lui briser l'épaule d'un coup de poing, il n'était pas homme à en vouloir aux gens.

Mais, fort heureusement, Bouvard se plaça entre eux deux et les sépara.

« Qu'allez-vous faire? dit-il.

— Nous battre.

— Et pourquoi?

— Parce que, parce que... dit Croswnor, j'ai besoin de cogner un peu. Ça va mal depuis quelque temps. Par mille diables! il y a un particulier qui le paiera.

— Quel particulier?

— Le marin.

— Quel marin?

— Ah çà! dit Croswnor, devenez-vous fou aussi, vous?

— Vous parlez d'un marin que je ne connais pas.

— Celui qui nous a fait voir le tour.

— Ah! vous en convenez.

— Il ne nous a pas joués.

— Triple brute! pensa Bouvard; et dire qu'il faut compter avec ces gens-là, qu'on a besoin

d'eux, que ces misérables-là nous mènent, qu'ils sont nos instruments obligés, qu'ils sont nos despotes et que nous sommes leurs victimes !... »

Et Bouvard pensait à la petite Eméreilda.

« Que faire? se disait l'intrigant, notre but est manqué; que va dire M. le duc, et que lui dire surtout ? »

Et, s'adressant aux deux misérables :

« Connaissez-vous ce marin ?

— Pas le moins du monde, dit Croswnor. Il nous a abordés le verre en main et nous a paru un bon diable. »

Bouvard n'eut pour cette réponse qu'un sourire de mépris.

« Alors, dit-il, vous ignorez qui il est?

— Quelque marin de la marine hollandaise.

— Non !

— Le connaissez-vous donc?

— Pardieu !

— Eh bien ! parlez, s'écria Croswnor, parlez ! je ne serai pas fâché de le connaître, moi aussi, ce particulier, et je vous jure bien que le jour où je pourrai mettre une main sur le visage de cet homme, il me le paiera à son tour.

— Avez-vous vu quelquefois l'abbé Vaucroy, celui qui gardait l'enfant ?

— Jamais! Est-ce que, par hasard, ce serait lui? s'écria Croswnor, ébranlant de son poing fermé la

table auprès de laquelle venait de s'asseoir Bouvard.

— C'est lui! dit ce dernier. Ah! dame! c'est un habile homme!

— Oh! que faire? que faire? s'écria Croswnor, s'arrachant presque les cheveux de désespoir; avoir été dupé ainsi par un calotin ! n'est-ce pas à douter du bon Dieu et des saints!

— C'est dur, en effet! dit Blawill.

— Et notre argent ? dit Croswnor.

— Écoutez, dit Bouvard, je vais vous donner un conseil qui vous permettra de gagner votre argent. Partons tous les trois, continua-t-il, je vous dirigerai, vous exécuterez mes ordres, et je me fais fort de vous mettre sur la piste de notre homme. Mais ne perdons pas une minute, alors. »

En un instant, les trois hommes furent d'accord et s'engagèrent dans les rues de Londres. Ils marchèrent une heure environ et arrivèrent bientôt à une portée de fusil du tunnel.

Ils s'arrêtèrent.

« Je ne vois rien, dit Blawill.

— L'oiseau est décidément envolé, dit Croswnor avec un désespoir comique.

— Envolé, non, dit Bouvard. »

Et, s'approchant des quais, il désigna au loin, sur la Tamise, un point noir à ses deux complices.

« Eh bien ? dit Croswnor.

— Ce sont nos fugitifs, dit Bouvard, c'est à nous de voir si nous serons assez habiles pour les rejoindre.

— Pardieu ! dit Croswnor, je m'en charge. »

Et, se tournant vers Blawill :

« Es-tu homme à me suivre ?

— Sans aucun doute.

— A risquer ta vie ?

— Ma vie, je m'en moque comme de ça ! »

Et il appuya le bout de son ongle entre ses dents.

« Alors, suis-moi.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Bouvard, qui comprit les intentions de Croswnor.

— Me jeter dans la Tamise. »

Bouvard écrasa le taureau d'un sourire méprisant.

« Ce n'est pas cela qu'il faut faire, dit-il. A la nage, tu n'arriveras jamais.

— Oh ! je réponds de moi.

— Pas de moi, dit Bouvard, qui frissonna à la pensée de se plonger dans les eaux noires et glacées de la Tamise.

— Mais...

— Par ce moyen, vous péririez tous deux inévitablement.

— Diable ! fit Blawill.

— Là n'est pas le mal, dit Bouvard ; mais le but

que nous poursuivons ne serait pas atteint, et cela est plus grave.

— Guidez-nous, alors, dit Croswnor.

— Je m'en charge. »

Et, descendant la berge, se perdant au milieu des bateaux sans nombre stationnant au port et des dépôts de marchandises séjournant dans l'attente d'une entrée dans les docks, nos trois complices sautèrent dans une barque et gagnèrent le large.

Mais avant de les accompagner dans la poursuite qu'ils allaient tenter, voyons un peu les diverses péripéties de la fuite de l'abbé Vaucroy, emportant Eméreilda dans ses bras.

Ici, le manuscrit de la pauvre femme morte à Trouville est complet.

A plusieurs années de distance, elle raconte cette fuite en termes poignants et concis.

Jetons les yeux sur ces pages brûlantes qu'une femme a écrites, pages douloureuses qu'elle aimait cependant à relire.

En ce temps-là, elle n'éprouvait que des luttes matérielles, son cœur n'était pour rien dans les malheurs qui l'accablaient.

Elle n'était point femme.

Enfant, elle tenait peu à la vie, et n'eût pas même essayé de la disputer au bourreau.

Rien ne l'attachait à cette terre ingrate.

Rien... l'amour ne lui en avait montré ni les ténèbres, ni les éclaircies.

C'était un labyrinthe sans fin dont peu lui importaient les détours et la longueur.

Son pied fatigué ne demandait pas le repos à la route.

Mais tout prouve que dans la vie de cette femme chaque heure était, en quelque sorte, marquée d'un sinet noir. Elle épuisait toutes les souffrances de l'enfant avant de connaître les tortures de la femme.

Nous fuyions, écrit-elle, glissant le long des maisons, de crainte d'être aperçus par des esprits chagrins ou méchants.

Ami me pressait dans ses bras robustes contre sa poitrine.

J'avais froid.

Il ôta une manche de sa veste, et en noua les pans sur mes épaules.

J'avais faim.

Il entra chez un boulanger et me força de manger quelques bouchées de pain.

J'étais harassée d'avance de la longue fatigue de mon existence étrange et inexplicable.

Il refusa de me laisser marcher et continua à me porter.

Cependant, j'étais grande déjà pour mon âge, et assez lourde. Ami le sentit bientôt, lui qui, brisé

par la douleur et l'inquiétude, avait à supporter le poids de ses longues années.

Il faisait petit jour, et nous marchions depuis longtemps.

Longtemps aussi il hésita sur la route à prendre.

Il ne savait sur quel port se diriger.

Quel était le quartier de Londres qui nous offrirait un plus sûr abri ?

« Il n'y en a aucun, dit-il après réflexion. »

Dans les grands quartiers, nous serions poursuivis par Bouvard, et, dans les obscurs, par Croswnor et Blawill.

Et, me regardant avec tristesse :

« Eméreilda, me dit-il.

— Ami !

— Te sens-tu bien courageuse ?

— Avec vous... oh ! oui.

— Eh bien ! nous allons faire beaucoup de chemin.

— Oui, m'écriai-je en battant des mains avec joie.

— Ça ne t'effraie pas ?

— Oh ! non, non ! fuir ce vilain pays, cette horrible ville où les hommes sont si méchants et affreux !

— Fuir Londres ?

— Si j'osais...

— Parle.

— Eh bien ! je dirais : fuir l'Angleterre.

— Tu détestes donc l'Angleterre ?

— Oh ! de tout mon cœur !

— Mais quel autre pays connais-tu donc ?

— Oh ! fis-je avec un sourire triste et dont, après bien des années de distance, je me rappelle encore l'expression, je connais un pays où j'ai été bien heureuse, bien heureuse ! »

Le prêtre eut un soupir.

« Oui, enfant, je te crois.

— Écoutez, ami, un pays où était une belle femme que j'appelais ma mère, qui m'entourait de soins et m'accablait de caresses.

— Elle est au ciel !

— Avec Catherine ? dis-je.

— Oui.

— Mais la vie était belle : il y avait une belle maison, des grands jardins, des chevaux, des voitures.

— Tu ne retrouveras plus cela... rien n'est plus de ce qui a été pour toi.

— Oui, fis-je; mais il y avait aussi un beau et chaud soleil dont les rayons éclairaient le matin ma petite chambre. A peine étais-je éveillée, que ce soleil frappait à ma croisée et venait se jouer dans les rideaux blancs de mon lit. C'était un beau pays que celui-là !

— Oui, dit l'abbé Vaucroy en baissant la tête, je l'ai connu aussi ce pays : on l'appelle la France !

— La France ! comme ce nom est joli ! »

Le vieillard bondit.

« Une idée ! s'écria-t-il, nous partons pour la France.

— Oh ! fis-je, est-ce possible ?

— C'est là le seul coin de terre où nous pouvons être assez forts pour nous défendre contre les assassins.

— Partons donc ! » fis-je.

Exténué, Ami s'était un moment assis sur les escaliers d'une maison située dans ce quartier désert.

Il se releva.

« Eméreilda, dit-il, sois heureuse ! nous allons retrouver la terre bien-aimée, et, de nouveau, le vaillant soleil de France va réchauffer notre cœur.

— Quel bonheur ! fis-je en battant des mains.

— Pourquoi hésiterais-je ? disait Ami, se parlant plus à lui-même qu'il ne m'interrogeait, qu'est-ce qui m'attacherait ici désormais ? Catherine est morte, et la vie ne m'est plus supportable sur cette terre. Je sais bien que j'ai un devoir à remplir.

— Nous le remplirons en France, » dis-je.

Le vieillard eut un sourire triste.

« En France, dit-il, les pasteurs ne manquent

pas, le prêtre catholique est en vénération, et ici il est maudit.

— Eh bien ! tant mieux! alors.

— Tant mieux !... non, mon enfant, parce que l'homme doit servir Dieu pour lui-même et non pour son bien-être. En France, les services que je rendrais seraient de peu de valeur ; ici, ils sont de grande utilité.

— Alors, nous n'allons plus en France ? dis-je avec tristesse.

— Si, dit l'abbé Vaucroy, parce que, en dehors de mon ministère évangélique, j'ai un autre devoir à remplir ; celui-là, mon enfant, c'est de veiller sur toi, de t'enlever à tes ennemis et de te déposer en lieu sûr. »

Et nous continuâmes notre route.

Puis, descendant au pont de Londres, Ami avisa un bateau, traita avec le marinier, et nous voilà en pleine eau.

Le jour était levé tout à fait ; mais le temps était si noir, qu'on eût dit que nous touchions à la nuit.

En Angleterre, où le soleil est si rare, il est des jours entiers où il ne se montre pas.

A Londres, en hiver, il n'est pas rare de ne point voir le gaz s'éteindre de vingt-quatre heures.

Ami me pria de m'asseoir au fond de la barque, et, saisissant les rames, il donna une impulsion vigoureuse à la frêle embarcation.

« Nous allons en France ? » dis-je.

Il sourit.

« Pas ainsi, dit-il, mais peu s'en faut... le plus pressé est de fuir Londres ; une fois hors d'atteinte des misérables, nous aviserons à faire le voyage le plus commodément possible. »

Cette perspective de retourner en France me réjouissait l'âme, et dans un instant j'oubliai tous nos malheurs et la situation périlleuse dans laquelle je me trouvais.

La barque filait rapidement.

Les maisons qui bordaient les quais disparaissaient à nos yeux; déjà nous étions dans la campagne.

Je me voyais sauvée.

Tout à coup, nous entendons un bruit de rames.

C'était une autre barque qui nous suivait, et gagnait sur nous peu à peu.

Elle n'était plus qu'à quelques brasses.

Un formidable juron retentit jusqu'à nous et me glaça de terreur.

Je jetai les yeux, poussai un cri.

A la lueur tremblante du gaz qui apparaissait à intervalle sur les quais devenus déserts, je reconnus le visage horrible et menaçant de Croswnor.

Tout enfant que j'étais alors, je compris, je sentis plutôt le danger que je courais.

J'étais seule avec mon ami.

J'eus peur pour moi, j'eus peur plus encore pour lui.

Il vit mon visage pâlir et tout mon corps trembler.

« Eméreilda, me dit-il simplement, ne crains rien ; assieds-toi là, au fond de la barque ; ne crie pas et laisse-moi ramer à l'aise, je réponds de tout. »

Il y avait longtemps que mon ami avait deviné qu'il était poursuivi ; il y avait plus d'un grand quart d'heure qu'il ramait avec vigueur, sachant qu'il y avait à quelques pas de nous une barque plus légère que la nôtre, et une barque qui portait nos ennemis.

Ami, à son tour, devint pâle.

Malgré tous les efforts qu'il faisait pour dissimuler, afin de ne pas augmenter mon effroi, il était visible que, lui aussi, il tremblait et doutait de la Providence.

Il était seul ; ils étaient trois.

Notre barque était grossière, mal conditionnée ; la leur filait comme le vent.

Nous allions être atteints.

Atteints, nous allions succomber.

Or, succomber, c'était la mort immédiate pour tous deux.

Lui, on le tuait par vengeance, et moi par calcul.

Aucun de nous ne pouvait espérer survivre à la catastrophe qui se préparait.

Ami songeait à tout cela et ne pouvait plus me cacher sa frayeur.

Ce n'était pas pour lui qu'il craignait. Bien peu lui importait de mourir s'il m'avait vue en lieu sûr. Mais il tenait à la vie, qui, seule, avait le pouvoir de conserver la mienne. Il savait la résolution de nos ennemis bien prise. Sans connaître les motifs de leur acharnement contre moi, acharnement qu'il ne s'expliquait que par une vengeance sourde ou une cause puissante, il comprenait qu'il n'avait rien à espérer, et qu'une fois dans leurs mains, j'étais perdue, j'étais immolée sans pitié.

Comment faire ?

Il redoublait d'activité, de vigueur, ramait sans se lasser, à deux mains, la sueur lui coulant du front, et, d'un œil inquiet, lisant dans mon âme.

La barque maudite gagnait toujours.

Nous étions loin de Londres alors. Depuis longtemps nous avions laissé *Greenwich* à notre gauche, et, dans la brume épaisse du matin, c'est à peine si la vue, en se fixant, apercevait les tours de *Saint-Paul* ou *Westminster abbey.*

La cité disparaissait dans les brouillards de la Tamise, ainsi que les ponts gigantesques jetés sur le fleuve comme d'immenses blocs de pierre roulés par les bras des Titans.

Les docks se dessinaient encore dans le lointain, mais vagues, aériens, s'ouvrant pour laisser apparaître leur foule de mâts, de voiles et de pavillons multicolores empruntés à toutes les nations.

Et la matinée brumeuse ne s'éclaircissait pas d'un rayon de soleil.

C'était gris, noir, sombre, froid...

Les quais s'effaçaient, les maisons devenaient rares, pour faire place à une végétation puissante, mais sauvage, inculte.

La Tamise s'élargissait, nous allions à la mer, et de là, après, à la grâce de Dieu !...

Les deux barques se rapprochaient, traçant sur le fleuve deux larges sillons qui se creusaient profondément et longtemps, laissant à la surface deux traînées d'écume.

Elles se touchaient presque.

Au milieu de cette matinée froide et silencieuse, on entendait le bruit des rames frappant en cadence le flot tourmenté.

Et plus le moment inévitable de la rencontre approchait, plus les coups étaient répétés, plus Ami redoublait d'efforts, plus son désespoir lui donnait de vigueur, plus ceux qui nous poursuivaient mettaient d'acharnement à nous atteindre.

Et pas un cri, pas un mot, une insulte, une menace. Rien... que le choc des rames, et bientôt les souffles qui se confondaient.

De ma vie, je n'ai vu spectacle pareil.

Un moment debout, pâle, l'œil horriblement fixe, je me demandai si je ne devais pas, plutôt que de défendre une vie inutile et compromettre celle du vieillard, me jeter dans la Tamise, et, m'abandonnant aux caresses âpres du flot, mourir en bénissant Dieu.

Je reverrai ma mère, me disais-je.

Pauvre mère! morte de faim, elle!

Quelle destinée plane donc sur nous, et pourquoi, mon Dieu, si douloureuse est la part de quelques-uns de tes enfants?

La piété que cette pauvre femme avait mise dans mon âme me donnait la résignation.

Puis mourir... qu'est-ce donc?

Depuis... j'ai vécu, et j'ai pensé souvent à ce moment terrible.

Eh bien! chaque fois je me suis dit: « Pourquoi ne suis-je pas morte là, alors que j'avais si peu à perdre et si peu à regretter? »

La barque maudite nous atteignait.

Ami, morne, impassible, continuait à ramer, sachant bien qu'il ne pouvait plus échapper à ses ennemis, mais luttant jusqu'au dernier instant. Peut-être espérait-il que le vent le favoriserait; peut-être encore fondait-il cet espoir sur la rencontre d'un bateau. Alors il ferait triompher son bon droit. Mais c'était comme une fatalité, — pas la

moindre barque à l'horizon, pas un navire, pas un vaisseau, personne sur les deux rives; nous avancions dans le néant, et le néant allait nous dévorer.

Nous eûmes à subir un choc violent.

Un crampon de fer fut jeté au fond de notre barque, je poussai un cri terrible; nous étions en présence de nos trois ennemis.

Alors Ami se leva lentement, et laissant tomber ses rames auprès de lui :

— Que voulez-vous? dit-il.

Cet homme de haute stature, se dressant, fit impression sur les misérables, et une seconde ils restèrent interdits.

— Oui, que voulez-vous, répéta-t-il, que vous nous poursuivez ?

— Cette enfant, dit l'homme qui avait nom Bouvard.

— Eh bien?...

— Nous voulons l'emmener.

— Prouvez-moi que vous avez des droits sur elle, et je vous l'abandonne, dit Ami, qui me couvrait d'un regard protecteur en disant ces paroles, et dans la pensée sans doute autant de me rassurer que de veiller sur moi.

— Cette enfant nous appartient, dit Bouvard, et la preuve, c'est que tu viens de nous l'enlever.

— C'est possible; mais je l'ai enlevée parce qu'elle

est à moi, et qu'il est du devoir de l'honnête homme de reprendre son bien où il le trouve.

— Cette enfant ne peut être à toi, car tu es prêtre catholique.

— Cette enfant m'a été confiée.

— Tu mens! »

L'abbé Vaucroy serra les poings, mais, aussi prudent que fort et résolu, il ne répondit rien et attendit.

« Tu mens! » répéta Croswnor, poussé par Bouvard.

« Je ne veux pas vous rendre l'enfant, dit le prêtre, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais! »

C'est alors que Bouvard espéra arriver à ses fins en parlementant, c'est à dire en rusant. Avec Croswnor, il espérait bien triompher; mais s'il pouvait éviter une lutte, il était bien plus sûr. Avec un diable d'homme comme l'abbé Vaucroy, savait-on où l'on allait! Un homme qui était prêtre et se vêtait d'un costume de marin! Un prêtre qui entrait au cabaret, buvait, jouait et fumait comme un vieux matelot!... Un homme qui voulait comme celui-là voulait, est toujours dangereux.

En cela, Bouvard pensait juste et n'avait pas de susceptibilités exagérées.

« Voyons, dit-il d'une voix mielleuse, vous tenez donc beaucoup à cette enfant?

— Beaucoup.

— Pourquoi?

— Je ne vous demande pas la raison qui vous fait vous attacher à ses pas, » dit l'abbé Vaucroy, qui, prêt à la lutte, ne désirait pas la commencer. Il avait tout à gagner en en retardant le moment, et rien en la précipitant. La lutte se présentait inégale, et douteuse pour lui. Le temps pouvait amener quelque barque de pêcheur près duquel il aurait fait appel. Il se tenait sur la défensive et attendait.

« Éloignez-vous, vous autres, dit Bouvard. »

Croswnor et Blawill obéirent en murmurant.

« Ils ne nous entendent plus, dit-il se penchant à l'oreille du prêtre : que voulez-vous de nous?...

— Mais que vous me laissiez continuer ma route tranquillement, voilà tout.

— Je comprends bien, dit Bouvard, et nous sommes du même avis, mais à une condition : c'est que vous nous laisserez l'enfant. »

Le prêtre tira de dessous sa veste de marin un grand couteau à lame droite, effilée comme celle d'un poignard. « Voilà ma réponse, » dit-il. Bouvard regarda alors ses deux complices et ouvrit la bouche pour leur commander l'attaque; mais ses yeux rencontrèrent ceux du prêtre, et il eut peur. « Essayons encore, » se dit-il. Et se tournant vers le prêtre : « Vieillard, dit-il, es-tu riche?

— Riche! répondit le prêtre, plus qu'un roi.

— Et d'où te vient cette grande fortune ?

— De mon peu de besoins. »

Et l'abbé Vaucroy, tout en répondant, me couvrait toujours de son regard vigilant, cherchant des yeux une barque protectrice.

Quelques-unes passaient, mais trop éloignées de la nôtre. D'autres encore ; mais la matinée était si noire, le ciel enveloppé de brumes si épaisses, qu'à peine si on les apercevait, et aucun des patrons n'eût compris notre signal. Puis les corsaires étaient là, et, à ce premier signal, c'était la lutte qui se livrait. Cependant mon malheureux ami gagnait toujours du temps ; et Bouvard ne pouvait se décider à l'attaquer. L'abbé méditait alors la fuite. Il engrena Bouvard dans un entretien sans fin, fit miroiter à ses yeux un vague espoir, parut écouter ses propositions et se montra sensible à l'appât d'une brillante fortune que l'autre ne manqua pas de lui promettre. Puis, l'entraînant loin des deux hommes, soudain il le prit à bras le corps et le jeta dans la Tamise. L'homme poussa un cri, se débattit, et Croswnor, et Blawill, accourant, en une seconde furent près de lui et lui portèrent secours.

Bouvard fut retiré de l'eau. Mais dans les quelques minutes que ce sauvetage avait exigées, l'abbé Vaucroy avait eu le temps de gagner au large et de mettre une légère distance entre les deux barques... Hélas ! nous ne pouvions pas lutter en rapi-

dité, et cette distance fut bien vite franchie. Toute espèce de réconciliation était devenue impossible.

« Tuez-le! criait le misérable à ses deux complices.

— J'en fais mon affaire, disait Croswnor.

— Et moi la mienne, » ajoutait Blawill.

C'était plus qu'une rage, c'était comme une haine sourde que ces deux hommes avaient conçue pour le prêtre qui les avait si habilement joués. Ils se ruèrent sur lui; mais, son couteau à la main, il les reçut avec la pointe, et se débarrassa vite d'une première étreinte.

Moi, j'étais pâle, presque sans vie.

« N'aie pas peur, enfant, me cria Ami, me regardant en riant; le petit est trop lâche pour s'en mêler. C'est tout simplement deux contre un. Deux coquins contre un honnête homme. Le bon compte est de mon côté.

— Nous le verrons bien, » grommelait Bouvard.

Et comme un cavalier aiguillonne sa monture de l'éperon et de la cravache, il excitait ses deux complices de la voix et du geste sans avoir le courage non seulement de se mettre à leur tête, mais encore de les suivre. Tout trempé, grelottant de froid, tremblant de tous ses membres, claquant des dents, il se tenait dans un angle, se réchauffant à la flamme de sa haine et de sa colère. Mais Ami tenait ferme sur ses jambes et jouait du couteau

de telle façon, que les deux hommes armés contre lui ne pouvaient arriver à l'approcher de nouveau. Ce fut longtemps une guerre de ruse et d'astuce. Puis tous trois s'excitant et ne connaissant plus rien, ils finirent par se jeter l'un sur l'autre.

Alors le sang coula. Il y eut de larges blessures où la lame se logea et se retourna. Blawill fut blessé, puis Croswnor, puis Ami. Seul, le lâche Bouvard était là, criant, hurlant, se lamentant, et ayant soin de se tenir à l'écart. J'étais indignée. Si je n'eusse craint d'affliger mon ami et de l'inquiéter dans ce moment si pénible, je me serais levée et j'aurais été moi-même insulter ce misérable. Mais lui, alors, me suivait du regard. L'oiseau de nuit guette ainsi sa proie et l'enlève entre deux combattants qui se la disputent. Tout doucement, lentement rampant sur les pieds, les mains, et pendant que mon ami soutenait le choc de Blawill et de Croswnor et les empêchait d'arriver jusqu'à moi, il se glissa, s'approcha, et arriva à deux pas du petit coin où je m'étais réfugiée. Je poussai un cri. Ami se retourna et aperçut le danger que je courais. Il se précipita de mon côté, et empoignant Bouvard d'un bras vigoureux, il le fit pirouetter comme un enfant. Celui-ci resta accroupi à terre pour revenir quelques minutes après à la charge. Il avait avant étudié la situation; et il avait vu Ami cerné des deux côtés, et perdant du sang par deux

blessures. Il était devant moi. Je me levai soudain et fis quelques pas en arrière. Il me poursuivit et m'atteignit. Ami fit entendre comme un rugissement, et poussa de mon côté.Mais les deux misérables s'accrochaient après lui, lui barraient la route, et ayant à se garer de la lame de leurs couteaux toujours dirigés contre sa poitrine, et que le sien ne parvenait pas toujours à écarter, il ne pouvait approcher davantage.

Ce fut alors, à partir de ce moment, une lutte horrible, monstrueuse, sauvage. Ami ne fut plus un homme, mais un lion. Lui, l'homme de Dieu, le prêtre, lui, que j'avais vu si humble, si doux, si bon, si résigné, je ne le reconnaissais plus. Il jouait sa vie contre celle des deux misérables. Il jouait la mienne qu'il voulait sauver à tout prix. Et toujours il essayait d'arriver jusqu'à moi. Et chaque fois il était serré davantage par Blawill et Croswnor, qui, blessés aussi tous les deux assez grièvement, continuaient à le harceler avec acharnement.

Quant à moi, j'avais fort à lutter. Bouvard me tenait par les deux bras et cherchait à m'entraîner dans l'autre barque. Je résistais de mon mieux. Je m'accrochais aux avirons, aux rames, aux anneaux, je me cramponnais, je ne cédais que pas à pas, et, malgré ma faiblesse, je parvenais, tant le sentiment du danger me donnait de la force, à paralyser les efforts de l'homme vil et lâche qui

m'accablait. Mais le moment arriva où je me vis dans la nécessité de céder. Je luttai encore. C'était en vain, il m'entraînait. Je poussai un cri et fermai les yeux. Ami s'affaissa auprès de nous, pâle, exténué, couvert de sang, et de son couteau frappa Bouvard qui tomba. Le malheureux était blessé au poignet, et sa main était en quelque sorte séparée du tronc.

Mais on ne voyait rien en ce moment. Blawill, expirant, roulait au fond de la barque. Croswnor, plein de vie, poursuivait Ami, presque sans force et chancelant. Une nouvelle lutte s'engagea. Puis Blawill, se traînant jusqu'à moi, m'approcha, et, voulant fuir, je tombai aux pieds de Bouvard qui, devenu plus furieux, de la main qui lui restait libre, voulut encore m'entraîner. Je me débattis, mais j'étais encore la moins forte. Blawill, tout faible qu'il était, seconda Bouvard. Je me vis perdue aux bras des deux misérables, je recommandai mon âme à Dieu, et m'échappant, je regardai le ciel et me précipitai dans la Tamise. J'étais au fond de l'eau. Ramenée par le courant, je vis Ami cherchant à me rejoindre et faisant de vains efforts, retenu qu'il était par Croswnor, qui s'accrochait après lui. Puis soudain deux corps tombaient dans l'eau.

La Tamise, sombre et froide, roulait silencieuse; je fermai les yeux, je perdis tout sentiment d'existence, j'étais morte... Il me sembla assister à mon

agonie à travers un voile de brume, entrevoir mon cadavre flottant à la surface du fleuve.....

Quand je me réveillai, quand je revins à moi, j'étais au pied d'un arbre, m'accrochant au tronc et interrogeant en vain mes souvenirs.

Je ne me souvenais plus de rien.

IX

POURQUOI DIEU L'AVAIT-IL FAITE SI BELLE?

C'était longtemps après, longtemps!... La vie est si courte, que nous comptons les années pour des siècles, afin de prolonger notre illusion.

Il pouvait être alors sept heures du soir. Le jour baissait. Le soleil dardait ses derniers rayons. La mer déroulait au loin son immense nappe d'eau aux anneaux argentés.

C'était à quelques minutes de Honfleur.

Le port, agité tout le jour, avait retrouvé son calme. Les quais, presque déserts, s'allumaient discrètement. C'était la campagne aux portes de la ville; la campagne agreste, avec la mer pour horizon. Une jeune fille était assise sur un banc de pierre, faisant face à une petite maison bâtie en briques, basse d'étage, couverte de chaume, habi-

tation humble devant servir d'abri à de pauvres gens. La maison était fermée; aucune lumière ne filtrait ses rayons à travers les interstices de la porte et des croisées. La jeune fille cousait. Mais, tout en travaillant, elle regardait devant elle, et son regard, empreint d'une douce mélancolie, se noyait dans l'immensité chargée de brumes.

Ravissante enfant.

On eût dit une de ces angéliques figures ravies au pinceau de Lawrence, et descendue d'un cadre d'or pour mieux briller entre deux panneaux de chêne. Ses yeux avaient la douceur d'une vierge de Raphaël, et ses lèvres le coloris d'une femme de Rubens. Était-ce bien une jeune fille, ou encore vraiment une enfant?

C'est que, voyez-vous, elle était dans cet âge où l'on ne sait plus ce que l'on doit croire et affirmer; cet âge où la grâce enfantine a déjà quelque chose de l'adolescence.

Si on rencontre cette enfant pour la première fois, on ne la tutoiera pas; on la saluera avec respect, on s'inclinera devant elle. Et, cependant, tout bas on se dit : « Pourquoi tant de respect? c'est une enfant. » Age qu'on ne peut définir... où se termine l'enfance, où commence la jeunesse.

Hier, elle était encore avec un jouet, une poupée; oui, mais ce matin elle a traversé la rue, et j'ai cru lui voir un port de reine. Elle avait l'atti-

tude d'une jeune fille, elle s'en allait rêveuse et pensive comme déjà s'interrogeant en silence. A quoi pensait cette enfant?

Celle-là était bien ainsi, de la taille d'une femme et d'une apparence enfantine. Souriante et mélancolique. Toute frêle, toute timide, et déjà le front avec des ombres soucieuses. On voyait qu'elle avait déjà souffert, qu'elle avait pleuré souvent. Et son beau visage, éclairé par les dernières lueurs du soleil couchant, respirait, avec l'abandon de la jeunesse, toute la franchise et toute la candeur d'une âme vierge. Elle était vêtue comme une ouvrière, comme une fille de pêcheur; mais il y avait en elle une distinction si innée, dans son attitude une dignité si grande, dans tous ses mouvements une délicatesse si charmante, qu'on ne remarquait qu'elle et qu'on eût dit une grande dame naissante sous son vêtement de toile. Par dessus sa petite robe d'indienne, elle avait un caraco de laine douce d'une nuance claire; puis sur le cou un léger fichu de soie. Ce fichu, ce n'était rien, il valait sans doute peu d'argent; mais il relevait la toilette, il parait adorablement ce cou blanc comme l'albâtre avec des teintes rosées. Ses cheveux, fuyant sur le front, étaient emprisonnés, derrière la tête, par un petit filet rehaussé par un ruban bleu de ciel. Ces cheveux-là, dorés comme les vagues de la mer aux rayons d'un soleil couchant, tenaient une place

immense dans les mailles du filet. La tête ployait sous le fardeau. Le ravissant diadème! et comme elles sont fières, ces femmes, de cette beauté suprême, partage de quelques-unes, que les autres envient, et que d'autres encore payent en deniers comptants!... Et on eût dit qu'elle ignorait qu'elle était belle, cette étrange enfant aux dents d'émail, aux yeux profonds et limpides comme l'eau dormante d'un lac aux reflets bleuâtres, aux cheveux d'or comme l'épi respecté par la faucille et qui se couche debout sous le premier souffle d'automne.

Mais la soirée se faisait fraîche. Elle se leva lentement, jeta un regard chagrin autour d'elle comme si elle eût regretté de quitter la place où elle était si bien, et rentra dans la maison. La porte fut refermée; elle se trouva seule dans l'intérieur. Elle alluma la lampe, la posa sur la table, s'assit et reprit son travail. Mais elle songeait, il faut croire, à toute autre chose, car souvent l'ouvrage grossier qu'elle faisait lui tombait des mains, et son front chargé d'ombres se relevait avec fatigue.

Elle se leva et se promena un peu dans la chambre. C'était une petite pièce carrée, sans autre luxe qu'une excessive propreté. La cheminée était au fond, haute, large, et sur le support de laquelle étaient rangées des poteries de nuances foncées et éblouissantes. Un bahut, une armoire, une table grossière de forme, mais solidement campée, qua-

tre chaises de paille et deux escabeaux de bois complétaient le mobilier. A la muraille étaient appendus des instruments de pêche, de chasse et de labourage, — panoplie qui avait son caractère et valait bien celle d'un fils de famille ou d'un pilier d'estaminet : des armes qui se rouillent ou des emblèmes de tabagie. Ici, il était facile de voir qu'on était dans la cabane d'un pêcheur qui occupait ses loisirs par la chasse, et se livrait encore aux travaux de la terre. Le pêcheur des côtes normandes est toujours un peu cultivateur.

Huit heures sonnaient à un coucou dissimulé derrière le bahut.

La jeune fille prêta l'oreille et alla à la fenêtre.

« En retard, dit-elle ; pauvres gens, quelles fatigues, quelle vie!... »

Elle revint à la petite table, mais l'aiguille resta inactive.

Sa tête se pencha attristée, et elle rêva tout éveillée. Des vers mélancoliques comme son âme lui vinrent en mémoire, et ses lèvres les murmurèrent.

Elle finissait la dernière strophe, que la porte s'ouvrit, et que deux personnes entrèrent : un vieillard et un jeune homme, deux pêcheurs. Puis derrière en venait une troisième, une enfant, une jeune fille encore fraîche, jolie, un peu rude de forme, portant une hotte sur son dos. C'était

Jeanne, la fille du vieillard, la sœur d'André, pêcheuse de crevettes à la marée basse.

La place de la mère au foyer était vide.

La vieille Gertrude était morte, au dernier hiver, d'un refroidissement gagné en barque par une vilaine nuit où il y avait eu une tempête effroyable en mer. On était resté quarante-huit heures loin des côtes. Elle avait eu faim, soif, froid... un malaise était venu; le lendemain elle s'était mise au lit, puis avait rendu l'âme sans plainte.

A son lit, rangé à genoux, on priait. Elle avait dit : « Le bon Dieu rappelle les siens au jour qu'il lui convient. Voilà André, un homme, il prendra soin de mon vieux et de l'enfant. Pas de pleurs ni de sanglots. Ces choses-là ne sont pas bien, Dieu est le maître, et il veut qu'après avoir dormi en mer on sommeille en terre. Toi, vieux, tu finiras de vivre tranquille et élevant la Jeanne, qui a encore beaucoup à faire pour être méritante. Toi, André, tu seconderas le père et protégeras ta sœur. » Puis elle ajouta : « Et l'autre... la petite que le bon Dieu a envoyée ici pour égayer un peu la vieille maison, qui était triste et sombre. »

Elle dormit quatre heures; et quand, au milieu de la nuit, elle sentit que le froid prenait aux pieds, et que le sang s'arrêtait dans ses veines, elle dit : « Eh ! là-bas, vous autres, dites la prière des morts; que je l'entende bien, hein ? c'est la fin. Toi, André,

qui as bonne voix, prie pour l'âme d'une vieille qui a passé sur la terre sans faire mal et qui a travaillé dur sans reproche, hein !... Puis, quand ce sera fait, du courage, enfants, un pélerinage à Notre-Dame-de-Grâce qui a protégé sept fois notre barque en mer, et trois cierges à la chapelle à droite. Vous direz à la mère Marcel : C'est pour l'âme de Gertrude. Elle priera avec vous, puis M. le vicaire dira la messe basse, et ce sera tout pour ici... »

On fit tout ce qu'avait dit la mourante, et on la pleura ; puis, comme il n'y avait pas d'héritage à partager, de notaire à aller chercher, d'huissier à faire intervenir, la douleur resta longtemps, toujours, mais ce fut douleur muette, calme, au fond du cœur. Le soir, aux veillées, on parlait de la vieille Gertrude. C'était une sainte, et le dimanche, à la messe, on allait à Notre-Dame-des-Flots de préférence, et chaque fois on payait un cierge qui brûlait solitaire, et André et Jeanne, à côté du vieux pêcheur, priaient pour l'âme de la pauvre femme morte en hiver dernier.

« La mer tue nos femmes et nos enfants ! » disait le vieux Magloire, d'un ton boudeur, et pensant à son aîné mort mousse à bord.

« Elle tue ceux qu'elle fait vivre, » répondait André plus conciliant, parce qu'il était plus jeune.

« Eh bien ! dit Magloire en entrant, comment va la Eméreilda ? Journée longue à la maison.

— Beau temps, dit la jeune fille, le soleil est un gai compagnon.

— Oui, mais cette nuit, départ avancé, et pêche mauvaise.

— Peut-être.

— La mer est exigeante. Elle ne livre ses trésors que lorsqu'elle a tourmenté l'esprit. Alors que la barque oscille au gré des flots irrités, le poisson paraît à la surface, autant il fuit, il se cache, et les filets se relèvent vides.

— Le vieux pêcheur est oiseau de mauvais augure, dit André en riant. La nuit sera bonne, j'en réponds. J'ai senti un vent d'ouest qui va agiter les flots et pousser le poisson à la rive. »

Eméreilda, puisque c'est elle que nous retrouvons, s'était levée, avait enlevé son ouvrage et avait mis le couvert. Jeanne l'avait aidée après l'avoir embrassée. Quant à André, il avait dit seulement :

« Bonjour, Eméreilda.

— Bonjour, André, » avait répondu la jeune fille.

Et le souper bientôt servi, on s'était assis à la table. Repas rustique, froid, avec un peu de viande, de poisson et de fromage. A terre, il y avait un immense pot de grès contenant du cidre.

A la dernière bouchée, Magloire, exténué de fatigue, s'endormit dans son fauteuil. Eméreilda le réveilla, et doucement, avec autorité cependant, l'envoya au lit. Il baisa l'enfant au front et s'en alla.

Jeanne bientôt fit comme lui, et gagna la chambre haute où elle couchait. A quatre heures, le lendemain, la hotte au dos et le filet sur l'épaule, elle partait pour pêcher la crevette. Pêche curieuse, féconde et peu productive.

Eméreilda resta seule; André était sorti un instant auparavant. Elle se remit à travailler, et cette fois avec ardeur. Seule dans cette maison de labeur, elle n'était pas astreinte aux travaux pénibles, aux rudes fatigues; elle n'allait ni brunir son front aux ardeurs vives du soleil, ni exposer ses mains restées blanches et délicates au hâle de la mer. La nuit, elle la passait dans sa chambre, dans son lit. La mer, avec ses caprices impérieux et ses colères menaçantes, n'était pas faite pour elle. Elle n'en connaissait que les horizons brillants et les caresses joyeuses. C'était bien le moins qu'elle se rendît utile dans la mesure de ses forces; qu'elle fît quelque chose pour ceux qui faisaient tout pour elle. Elle payait sa vie, l'enfant; elle la payait en soins, en travaux d'aiguille de toutes sortes, puis en gaieté et en sourires, puis en bonté et en tendresse.

La porte s'ouvrit: c'était André qui rentrait.

C'était un rude gars qu'André Magloire, — un rude gars, comme aimait l'appeler sa mère. Des pêcheurs de Honfleur c'était le premier... le plus solide à l'ouvrage et le plus dur. De taille moyenne, mais bien planté, il avait une tête fière et belle qui

faisait jaser plus d'une jeune fille de Honfleur jusqu'à Harfleur. Dans les exercices du corps, il était encore le premier. Au tir, il était le plus adroit. Il nageait comme un poisson ; il montait à cheval sans selle, et partait au galop en pleine route sans se soucier du reste. On le désignait généralement sous le nom du *beau* Magloire, mais seulement tout bas, parce qu'il se fâchait tout rouge quand ce surnom de *beau* résonnait à son oreille. Cela le taquinait. Quand c'était un homme, il vidait l'affaire avec le poing. Si c'était une femme, il se sauvait et n'osait plus de deux jours regarder une fille en face.

Les femmes... il disait qu'elles l'effrayaient.

Quand on lui parlait de se marier, il riait au nez des gens, et demandait si par hasard on ne se moquait pas de lui. Lui, — chose étrange, — il se trouvait laid, mal-appris, bon à rien, qu'à pêcher du poisson et à faire peur aux douaniers.

Son œil était bleu cependant, et doux comme celui d'une femme. Presque imberbe, ce qui le désolait, il avait de grands cheveux noirs qui retombaient sur ses épaules sans prétention et qui s'en allaient à tous les vents. Il n'y prenait garde. On l'aimait beaucoup dans le pays, quoiqu'il fût sauvage et un peu bourru. Il allait à l'église le dimanche; puis, après la messe, il mettait dans le tronc des pauvres. Il faisait volontiers le coup de poing; c'était beaucoup plus en l'honneur de quelqu'un

que pour lui. Il défendait les faibles, les petits et les opprimés. Les méchants disaient que c'était par esprit de contradiction. Il est vrai qu'on ne pouvait dire du mal de personne devant lui, sans qu'il se prît de colère contre les médisants. Dans l'eau, où il était roi, il avait arraché à la mort des femmes, des enfants et même des camarades, mais il n'aimait pas qu'on lui parlât de cela. Un jour, il avait ramené à une mère trois petits enfants qui étaient en train de se noyer, et s'était sauvé par la fenêtre, parce que la mère, dans sa reconnaissance, avait fermé la porte pour être tout à lui et le remercier. A la maison, il était sombre, taciturne, et parlait peu.

Si Eméreilda n'eût pas connu son cœur, elle eût pu croire qu'il la haïssait. C'était rare qu'il causât avec elle. Et quand celle-ci lui disait :

« André, vous ne dites rien? »

Il répondait d'un ton bourru :

« Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise! »

Un jour, il l'avait fait pleurer. Ce jour-là, seulement, il lui avait parlé avec douceur et avait tout fait pour sécher ses pleurs.

Les larmes d'un enfant, ce sont les perles de rosée que la brume dépose sur les corolles des fleurs. Un rayon de soleil... un sourire, et la fleur et l'enfant s'épanouissent joyeux.

Ce soir-là, qu'il venait de rentrer, il parut sombre

à Eméreilda. « Pourquoi? se dit-elle, — il était souriant avant le dîner? »

Elle voulut lier conversation; mais il répondit par monosyllabes, en homme à qui l'entretien pèse et qui a besoin d'isolement et de solitude.

« Décidément, il ne m'aime pas, se dit la jeune fille; depuis quelques jours, il est tout drôle avec moi. »

Elle songea : c'était bien son droit. « Que suis-je pour lui, moi? Une pauvre fille élevée par charité dans sa maison et pour laquelle il travaille, comme s'il n'avait pas assez de charges et de mal. Qu'est-ce que j'ai jamais fait pour lui, moi? Lui, il m'a sauvé la vie, il m'a donné abri. Et quelle bonté, quel dévouement! quand, malade, mourante, perdue, morte, — car on me croyait morte, — il me soigna, me veilla, me sauva une seconde fois.

Je le vois encore, dans cette nuit de fièvre et de délire où j'ai tant souffert, agenouillé à mon chevet, la tête dans ses mains, et pleurant de désespoir. Pauvre jeune homme!... Peut-être, depuis, lui ai-je déplu. Peut-être — qui sait? le cœur est bon et l'esprit fait défaut quelquefois; — j'ai pu le froisser, le blesser sans le vouloir. Il me croit fière, parce que la nature m'a faite délicate et sensible. Il a peut-être l'idée que je le dédaigne, que je le méprise, lui, le meilleur des hommes, qui a tant pleuré sa mère, qui veille avec tant de sollicitude

sur tout le monde ici!... Oh! s'il en était ainsi, il faudrait le détromper bien vite. »

Elle s'approcha du pêcheur, et lui souriant doucement :

« Avez-vous quelque chose qui vous chagrine, ce soir? lui dit-elle avec un timbre de voix si pur qu'on eût dit une musique céleste.

— Non, dit-il, sans relever la tête.

— Vous me paraissez soucieux? A quoi songez-vous donc?

— C'est vous qui me demandez cela, Eméreilda!

— Sans doute. »

Il releva alors la tête, la regarda, et se retournant d'un autre côté :

« Je n'ai rien, dit-il.

— Quel homme étrange vous faites, dit la jeune fille, un peu piquée et refroidie, malgré sa bonne volonté.

— Ah! vous me trouvez étrange!

— Je vous interroge avec sollicitude, et c'est à peine si vous me répondez.

— Je ne peux vous répondre.

— Alors, c'est que vous n'avez pas confiance en moi. »

Il se leva, bondit sur ses pieds, ouvrit les lèvres comme s'il allait enfin se décharger le cœur; puis, sa physionomie changeant d'expression, il s'assit de nouveau et ne prononça pas un mot. Eméreilda

imita son silence. Il dura plusieurs minutes. On n'entendait dans la pièce que le mouvement du balancier du coucou, et le sifflement du vent qui faisait claquer la porte mal jointe. Eméreilda, paraissant plongée dans son ouvrage, leva la tête et montra ses beaux yeux noyés de larmes. André avait mis sa chaise de côté et se disposait à s'éloigner.

« Vous partez! dit-elle, où allez-vous?

— Au cabaret.

— Vous?

— Oui, moi ; pourquoi n'irais-je pas au cabaret comme les autres ?

— Mais vous allez me laisser seule.

— Eh bien ! après ? tenez-vous donc à ma société? Je suis si aimable, n'est-ce pas? Vous m'aimez tant ?

— André, c'est mal ce que vous dites là.

— Eh bien ! je ne le dirai plus, mais je m'en vais.

— Restez, je vous en prie.

— Vous m'en priez... vous... mais vous ne savez donc pas que je vais parler tout à l'heure si vous me forcez à rester... et si je parle, tant pis pour vous !

— Oh! parlez! s'écria Eméreilda croisant ses petites mains toutes mignonnes devant le pêcheur, parlez, dites-moi tout ce que vous avez sur le cœur.

Vous savez bien que je suis votre sœur et que je vous aime. »

Il s'assit :

« Eh bien ! soit ! dit-il ; c'est vous qui l'aurez voulu... écoutez-moi. »

Eméreilda se rapprocha du pêcheur :

« Parlez, mon ami, dit-elle ; j'aime tant à vous entendre ! »

Elle avait l'air si doux, en disant cela, que le jeune homme fut ému. Le nuage sombre qui estompait son front s'éclaira d'une vive lueur. Lui aussi, il se rapprocha, et la tête dans ses mains :

« Pourquoi tant insister ? fit-il ; savez-vous si ce que j'ai à vous dire n'est pas de nature à vous déplaire ?

— Venant de vous, vous le savez bien, cela n'est pas possible. »

Il hocha la tête.

« Il y a des moments, dit-il, où je me demande si je ne deviens pas fou, ou si votre bonté pour moi n'est pas affectée. »

Eméreilda eut un mouvement d'humeur.

« Oh ! quel méchant cœur vous avez ! s'écria-t-elle.

— Oui, le méchant cœur, fit-il avec mélancolie, le méchant cœur qui ne sait pas s'ouvrir, se déclarer, s'avouer et surtout se faire comprendre.

— André, dit Eméreilda, j'étais une enfant, toute

petite, toute frêle, sans armes contre les méchants, sans forces pour me défendre; un prêtre m'avait ramassée sur une route où j'allais mourir de faim et de froid comme ma mère. Ce prêtre m'avait élevée pieusement. Des misérables m'avaient enlevée et complotaient ma mort. Le prêtre me sauva encore et m'arracha de leurs bras. Mais le hibou n'abandonne pas ainsi sa proie. L'oiseau des ténèbres plane éternellement pour le mal. Ils nous poursuivirent, nous atteignirent; une lutte s'engagea, et nous fûmes vaincus. Un des misérables, Blawill, périt; mais le prêtre, que j'appelais mon ami, était blessé à mort, et il restait deux bourreaux. L'un était blessé grièvement, Bouvard; mais l'autre, le dernier et le plus fort, était debout et allait m'emporter dans ses bras ensanglantés.

— A quoi bon cette histoire? dit André.

— Si, laissez-moi vous la raconter.

— Ne la sais-je pas?

— Cela me fait du bien de me la rappeler. Puis cela répond à une pensée inquiète de mon cœur, ajouta Eméreilda, qui reprit : La Providence à côté du persécuteur place le protecteur. Elle vous jeta sur mes pas. Grâce à vous, je fus sauvée. La mort qui me menaçait fut écartée, et votre présence seule mit en fuite les deux misérables dont la vue m'était plus horrible et plus épouvantable que la mort même.

— J'ai fait tout ce qu'un autre eût fait à ma place.

— Je bénis le sauveur, de quelque côté qu'il vienne.

— Oh! je sais que vous n'avez pas l'âme ingrate et que vous m'avez voué beaucoup de reconnaissance, dit André avec une certaine amertume.

— On dirait que cela vous fait de la peine? »

Le pêcheur leva ses yeux clairs et expressifs sur Eméreilda :

« Oui, dit-il, cela me fait de la peine.

— Quel homme étrange vous faites!

— Oui, n'est-ce pas? je suis un homme bien étrange, bien sombre, bien sauvage, bien rustique ; vous m'êtes reconnaissante et cela ne me suffit pas. Que me faut-il donc à moi, pauvre chien à qui vous jetez une part d'amitié? Je suis bien difficile de ne pas être fier de cela, bien ingrat à mon tour.

— Oh! c'est trop fort! s'écria Eméreilda.

— Je ne parlerai plus, dit André.

— Voyons, ami, fit la jeune fille qui recommença une tentative près du pêcheur, voyons, soyez doux, bon; si vous saviez comme je vous aime! »

Il eut un éclair dans les yeux, qui s'éteignit aussitôt dans les nuages sombres de nouveau amoncelés sur son front.

« Rappelez-vous, dit Eméreilda, comme vous étiez bon alors pour moi; comme, après avoir ris-

qué votre vie pour conserver la mienne, vous m'avez soignée, vous avez veillé sur moi.

— J'ai fait mon devoir.

— Ce n'est pas tout. Vous m'avez amenée dans votre maison, moi et le digne prêtre qui m'avait servi de père.

— Pauvre vieillard! dit André, ému à ce souvenir.

— Il était blessé, condamné, et vous avez, vous et votre famille, adouci ses derniers moments par votre sollicitude et votre bonté.

— J'ai fait mon devoir! reprit le pêcheur, redevenu bourru.

— Grâce à vous, l'homme de Dieu est mort dans un lit et enterré en terre sainte. »

Le pêcheur pleurait.

« Eméreilda, dit-il, ne me rappelez pas ce souvenir douloureux. Remis de ses blessures, l'abbé Vaucroy a été pour nous aussi un père et un ami. Les années qu'il a passées près de nous ont été des années bénies par Dieu. C'est lui qui a élevé ma sœur, lui qui a consolé mes vieux parents, lui qui est cause que je suis un bon sujet et que, comme tant d'autres, je n'ai point pris goût au cabaret et contracté de mauvaises habitudes. Ça allait mal, on s'entendait peu, et, j'ose le dire, on ne s'aimait pas, parce que personne ne se comprenait. Il a été le trait d'union entre nous tous. Par sa parole sainte, il

a reconstitué la famille, prêché la douceur au père, l'obéissance au fils Lui aussi, il a été notre sauveur.

— Merci pour lui, mon bon André, dit Eméreilda prenant dans ses mains blanches les mains rudes du jeune pêcheur et les pressant avec tendresse.

— Sa mort, continua ce dernier, a été un deuil public. On s'était habitué à l'aimer partout dans ce pays. Cet homme vieux, infirme, sans souffle, car jamais il ne s'était remis complètement de ses blessures, et il en souffrait toujours, était devenu l'hôte indispensable de tous les foyers, de tous les cœurs.

— Sa mort fut belle, dit Eméreilda.

— Oui, dit André, enterré comme il l'a voulu, et comme le dernier des pauvres.

— Ami a désiré reposer dans la terre où il avait vécu les plus longues années de sa vie, où s'était passé le plus attristant des drames et où dormait du profond sommeil du juste sa sœur bien-aimée, la compagne de sa vie. André, vous avez été là, comme toujours, l'homme dévoué et ardent. Les derniers désirs, — et ce n'étaient que des désirs et non des volontés,— de mon bon ami ont été, grâce à vous, respectés. Le pauvre vieillard repose auprès de sa sœur, aux portes de Manchester, près de la petite maison où il a vécu, où il m'a élevée et où repose aussi ma mère.

— Oui, dit André ému, et je vois encore cette pauvre et triste cérémonie.

— Pas de riches derrière le corps du prêtre, mais tous les besoigneux de la contrée accourus à la nouvelle fatale. Malgré sa longue absence, on s'était rappelé de lui au dernier moment. A son nom seul, on s'était souvenu de ce prêtre humble et bon qui avait fait le bien, donnant sa vie et son pain aux plus pauvres que lui.

— Je vois encore Toby, dit André, l'homme dévoué, fidèle, et qui, en mémoire du prêtre, vous a juré, comme moi, dévouement absolu.

— Merci, dit Eméreilda les larmes aux yeux.

— Je vous vois surtout, vous, marchant seule en tête du lugubre cortége, la tête courbée vers la terre qui allait ensevelir les dépouilles de celui qui avait remplacé votre père. »

Ils se prirent la main et causèrent longtemps ainsi, parlant du passé, peu du présent et pas de l'avenir. Mais le lendemain ils se retrouvèrent ensemble, et André évita de renouveler l'entretien. Plusieurs jours s'écoulèrent, et chaque fois il fit la même chose. Eméreilda se plaignit amèrement.

Dans cette longue soirée où ils avaient causé si doucement, Eméreilda croyait avoir complètement vaincu la sauvagerie du pêcheur. Loin de là, cette sauvagerie, en quelque sorte, redoublait. Il fuyait Eméreilda, lui qui autrefois la recherchait et l'approchait avec joie. Il disparaissait des soirées entières pour ne pas permettre à Eméreilda de lui

adresser la parole. Quand celle-ci lui parlait, il détournait la tête pour ne pas répondre. Lui si bon toujours, on se plaignait maintenant de son humeur mauvaise. Pour un rien il s'emportait. On eût dit qu'il n'avait plus l'âme bonne et qu'il détestait tout le monde; aussi tout le monde se plaignait de lui. Eméreilda avait plus d'une fois expérimenté son affection sur le pêcheur; elle résolut de faire une nouvelle tentative.

« Qu'a-t-il? il souffre; c'est à moi, sa sœur aînée, de le consoler, de savoir son secret, de lui rendre la foi s'il la perd, de lui chanter l'espérance s'il oublie qu'elle est là toujours et qu'elle veille au chevet du plus déshérité et du plus malheureux. »

Mais cet entretien qu'elle désirait, il fallait surtout qu'une occasion le lui offrît, car André continuait à la fuir avec une persistance inouïe. Tous les jours elle l'espérait, et tous les jours, comme s'il la redoutait, il trouvait le moyen de l'éviter.

Un matin, le hasard les plaça en face l'un de l'autre. Ce fut bien le hasard, car ni l'un ni l'autre n'avait rien fait cette fois ni pour se rencontrer ni pour se fuir. Eméreilda était triste, et dans sa tristesse, elle avait songé à Dieu, le grand consolateur des âmes. Elle avait jeté sur sa tête un petit capuchon de laine, et, seule, elle était partie. Longtemps elle avait longé la mer, puis, absorbée par la mélodie puissante du flot qui meurt, elle s'était

éloignée. Mais point du côté de la chaumière... non... du côté de l'église où l'on prie et où l'on pleure. Bientôt elle gravissait la côte de Notre-Dame-de-Grâce. Quand elle fut tout en haut, elle s'assit et plongea un regard au dessous d'elle.

Au dessous d'elle, c'était la mer, une immense nappe d'eau se prolongeant à l'infini ; puis, dans le lointain, comme un large ruisseau d'eau transparente au reflet bleuâtre : c'était la Seine se glissant au milieu de l'abîme.

Rien de plus beau, de plus saisissant, de plus ravissant que cette côte de Grâce éclairée par un soleil matinal. Il y avait sur la mer comme un léger voile de brume, qui, peu à peu, se dispersant au vent, s'amoncelait en nuages floconneux qui fuyaient vers le Nord.

Eméreilda s'arrêta pensive à la vue d'une si riche et si plantureuse nature. Puis, comme émue par un sentiment qui naissait en elle et dont elle ne se rendait pas compte, elle se dirigea vers la petite église de Notre-Dame-de-Grâce. Église ou chapelle, nous ne savons.

Il y avait peu de monde alors; elle s'agenouilla sur les dalles, elle pria.

Rien d'étrange comme cette petite maison du bon Dieu bâtie au haut d'une côte et dominant la mer. Elle présente ses flancs aux vents furieux. Elle montre de loin, au marin en mer, son petit

clocher et sa croix bénie. Appendus aux murailles, sont une quantité de tableaux représentant de périlleuses traversées. La mer est grosse, la lame en sanglots et moutonneuse. Le navire, ballotté par les vagues, est à moitié enfoui dans les flots. Les mâts sont brisés, les voiles déchirées, les marins éperdus. C'en est fait. Mais une prière prononcée à temps, un vœu exprimé à Notre-Dame-de-Grâce, a protégé les naufragés. L'équipage a été sauvé. Aussi le capitaine a-t-il fait peindre son navire dans la situation menaçante où il s'est trouvé, afin de perpétuer le souvenir du miracle qui l'a sauvé et de payer sa dette de reconnaissance à Notre-Dame-de-Grâce. Le nombre est grand des équipages sauvés par cette sainte. A côté des toiles peintes, ce sont des objets en quantité qui garnissent les murailles, des cœurs, des croix, des médailles, des *ex voto,* des *ecce homo,* des reliques précieuses, des bénitiers en coquillages, des bas-reliefs grotesques à couleurs tranchantes, des galets sur lesquels un peintre inhabile a promené un pinceau ridicule, des bouquets de fleurs artificielles et des couronnes à profusion. Était-ce par amour du contraste ; était-ce une énigme ? .. Mais pour qui entre là avec une âme pieuse, exaltée par la prière et rendue rêveuse par la pensée, le grotesque disparaît. On ne voit plus les vierges de plâtre et les anges bouffis à qui la nature avait donné une

bonne constitution et à qui le temps, qui ne respecte rien, a cassé un bras, une jambe ou un nez. On ne rit plus en face d'un naufrage raconté en phrases sonores par une plume convaincue, qui, peignant le désespoir de tout l'équipage, s'étale complaisamment sur les périls courus et renvoie à l'image qui montre dans le lointain, sur une mer d'indigo, un monsieur à tricorne debout sur une carcasse éventrée et qui lève les mains devant Notre-Dame-de-Grâce. C'est le capitaine de l'équipage. Notre-Dame ne se fait pas trop prier, c'est une sainte bien élevée, et bientôt, dans un nuage d'une blancheur un peu surannée, elle apparaît toute de bleu et de rouge vêtue, couronne en tête et la bienveillance sur le visage; elle commande, et le navire remonte à la surface des flots. On ne voit plus rien de tout cela quand l'âme est mélancolique; on croit que c'est arrivé, on le jurerait, et on tombe à genoux devant Notre-Dame-de-Grâce, et on lui dit : « Sainte patronne des naufragés, sois-la des déshérités, et toi qui si souvent as sauvé du péril le marin menacé, sauve-moi de tempêtes plus terribles, celles de la vie humaine. Je suis aussi un naufragé, j'ai tout jeté à la mer, je n'ai plus de confiance qu'en toi. Fais un nouveau miracle et conduis-moi au port de toute éternité avec la foi, l'espérance et le suprême amour qui attache à la vie et fait qu'on ne redoute plus la mort. »

Eméreilda s'était agenouillée à l'ombre d'un pilier et continuait sa prière. Elle ne savait pourquoi; elle était suprêmement triste. Triste comme la mort. Pourquoi?... Elle n'avait ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni famille. Était-ce donc cela? Non, c'est qu'elle avait seize ans et que son cœur commençait à naître. Elle n'aimait pas, mais la prescience de l'amour lui était révélée ! Elle éprouvait cette délicieuse et fatale ivresse de l'âme qui brise sa coquille et déploie ses ailes... Un amour! Oh! elle n'y songeait guère... Une mère, une sœur, une amie, elle l'eût serrée dans ses bras avec ardeur, avec joie, avec enthousiasme. Le cœur s'ouvre, il lui faut une pâture. C'est un besoin, un ordre supérieur de la nature, un décret d'en haut; le corps subit un énervement, l'âme s'égare dans les infinis et aspire à sa nourriture spirituelle. De quel ciel terrestre tombera la goutte d'eau qui rafraîchira l'âme vide et désespérée? Eméreilda se sentait seule dans la vie. Elle jetait autour d'elle un regard inquiet. Sur quel bras s'appuyer? dans quel cœur déverser le trop plein du sien? Qui l'aimait? Qui aimait-elle? Personne, — on ne la connaissait pas. Puis, elle ignorait encore qu'elle était si belle. Elle ignorait que les malheurs de sa jeunesse, elle les devait en partie à sa beauté.

Beauté fatale!... Malheur à qui dépassera ce qui l'entoure... Malheur au génie dans l'homme!

malheur à la beauté trop grande dans la femme!

Plongée dans ses réflexions, Eméreilda ne s'aperçut pas que la petite église se remplissait de monde. Quand elle releva la tête, elle n'était plus seule; il y avait autour d'elle des hommes, des femmes, des enfants, tout cela bien vêtu, le visage réjoui, l'air sémillant, heureux. Que se passait-il donc? Mon Dieu, c'était bien simple... un mariage.

Elle voulut sortir de l'église, elle ne put se faire jour à travers la foule, et fut obligée de rester. Les voitures arrivaient au dehors. Elles suivaient la file; les habitants des environs accouraient pour assister à la cérémonie. Les pauvres prenaient place au seuil de l'église.

C'était un mariage de riches.

Les mariés descendirent de voiture, franchirent la grande porte, traversèrent la nef et gagnèrent l'abside. Une foule nombreuse les suivait et se rangea derrière eux.

Le marié était un jeune homme...

La mariée, une toute jeune fille...

On eût dit une enfant sous son voile blanc et la tête penchée et recueillie.

Moins belle qu'Eméreilda, bien moins belle, car, quand Eméreilda passait, on se retournait pour la voir encore, et longtemps on la suivait des yeux, comme on poursuit dans un rêve une illusion aimée.

Mais, moins belle, elle était jolie aussi ; puis elle était heureuse, cette toute jeune femme, et le bonheur est un rayon de soleil qui donne de l'éclat aux yeux et anime tout le visage.

Elle s'agenouilla, et la cérémonie commença.

De loin, perdue dans la foule, Eméreilda y assista. Elle vit cette reine que le monde regardait, enviait, admirait. Elle l'admira aussi, et, comme elle était tout innocente, elle la trouva plus belle qu'elle.

Puis, comme elle avait l'air bon, elle pria pour elle et pour lui, pour tous deux, puis elle eut des larmes dans le cœur sans savoir qu'elle pleurait.

Elle aperçut le jeune homme sur le bras duquel la jeune fille allait s'appuyer.

Elle le vit à genoux aussi, lui, pâle, ému, le front courbé et passant au doigt de sa fiancée, de sa jeune femme, l'anneau d'or, signe des fiançailles éternelles. Elle comprit le mystère, et un grand trouble la saisit.

Ils étaient l'un près de l'autre, tous deux humbles, inclinés devant le prêtre, comme saisis d'effroi, d'épouvante, et le cœur battant dans leur poitrine trop étroite. Eméreilda se souleva sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Elle prenait sa part de joie et d'émotion. Jamais spectacle ne l'avait autant intéressée et impressionnée.

Soudain, elle pâlit et eut sur les lèvres comme un froid mortel qui la glaça jusqu'au cœur. Derrière un pilier, elle venait d'apercevoir André, le pêcheur, qui, de loin, la regardait et suivait tous ses mouvements.

Elle comprit...

« Il m'aime ! se dit-elle... Oh ! moi aussi, mais pas comme cela. »

Cependant, la cérémonie continuait. L'orgue bientôt se fit entendre et mêla sa voix puissante aux paroles sacrées du prêtre. L'union était consacrée. On ouvrit les portes et l'on sortit de l'église, mais la foule respectueuse se rangea silencieusement sur le chemin des deux époux. Ils parurent, et on les salua du regard et du sourire. Tous deux étaient jeunes, beaux ; tous deux paraissaient être heureux de s'appartenir. Mariage d'amour... d'inclination au moins, peut-être seulement de raison. Mais ceux qui les voyaient si souriants, si rayonnants, ne pouvaient soupçonner le calcul dans l'union de deux êtres si bien faits l'un pour l'autre. Puis ce mariage à Notre-Dame-de-Grâce, sur cette côte élevée qu'on gravit en pélerinage, dominant la mer immense qui bat ses flancs et étend au loin ses horizons aux reflets multiples, a bien autrement de poésie que dans une église plantée au milieu des villes. Si près de Dieu, les riches et les

pauvres se coudoient. Les distances s'oublient aisément. Dans la foule qui obstruait les portes, il y avait des parents, des amis et des serviteurs appartenant aux deux familles.

« C'est M. le comte, disait-on ; comme il a l'air satisfait ! C'est une belle journée pour lui.

— C'est mademoiselle, soufflaient d'autres voix ; comme elle est bien en mariée !

— Sa robe lui va à ravir !

— Comme elle paraît émue !

— Je le crois bien. On ne se marie pas tous les jours.

— Du diable, si je devenais veuf, si je recommencerais ! disait un Honfleurais un peu trop cassé, en effet, pour qu'on songeât sérieusement à le démentir. Moi, j'ai des femmes par dessus la tête !

— Celle-ci est charmante.

— C'est Mlle de Vermoud, pardieu !

— Oui, mais, à l'heure qu'il est, c'est Mme la duchesse d'Abelfura.

— Savez-vous si elle apporte une grosse dot ? demanda quelqu'un.

— Dame ! il est question de six cent mille francs, mais ce n'est pas la peine d'en parler.

— Qu'est-ce que c'est que six cent mille francs pour les d'Abelfura ?

— Ils sont donc bien riches ?

— Il y a deux frères : le premier a une quinzaine

de millions, et le second, celui qui se marie aujourd'hui, a plus de vingt millions.

— Ce que c'est! moi qui n'ai que quinze cents francs de rentes!

— Bah! ce d'Albelfura, avec tous ses millions, est peut-être plus malheureux que vous.

— Cette plaisanterie! »

Dans d'autres groupes, il y avait des femmes qui avaient connu aussi particulièrement Mlle de Vermoud, devenue duchesse d'Abelfura. On disait d'elle mille choses, on racontait un millier d'histoire. D'abord, son père se nommait tout simplement M. Vermoud. Cette particule était empruntée depuis quelques années pour donner plus de sonorité à un nom entaché de bourgeoisie. Ensuite, ce M. Vermoud, devenu si fier à mesure que sa fortune s'augmentait, n'était pas précisément l'homme le meilleur de la contrée. Il était dur pour le pauvre monde et avare que c'était plaisir de l'approcher pour le mettre à l'épreuve. On citait de lui des faits inouïs qui révélaient l'avarice la plus sordide. Où avait-il commencé sa fortune? On ne savait trop. Toujours est-il que ce n'était autre chose qu'un fabricant de drap des environs de Lisieux qui avait fait fortune en rapinant sur tout et en exploitant toute une population d'ouvriers. Somme toute, on le voit, il était peu aimé.

Pourquoi le duc d'Abelfura entrait-il dans cette

famille? C'était un mystère pour tout le monde. Mlle de Vermoud avait une jolie dot, mais les d'Abelfura étaient, sans contredit, les plus riches du pays. Ce n'était donc pas la fortune. Était-ce la jeunesse et la beauté de la fille de l'ancien fabricant qui avaient séduit le jeune d'Abelfura? On le disait, on l'affirmait, et le fait était croyable.

« Il est certain qu'elle est jolie! » dit une femme.

Il fallait vraiment qu'elle le fût pour qu'une femme l'affirmât.

« Oui, dit une autre, et elle a l'air bien heureux.

— Oui, fit-on; mais trouvez-vous que le bonheur adoucisse l'expression de sa physionomie?

— Je la trouve belle.

— Sans doute; mais ne voyez-vous pas qu'elle a les lèvres pincées, les yeux comme égarés, le front bas et plissé, ce qui est un signe certain de froideur et d'égoïsme?

— Je n'en sais pas si long que cela, moi.

—Je vous dis, moi, que Mme la duchesse d'Abelfura n'est pas une bonne femme, et je n'augure rien de bon de ce mariage-là. »

Mais les mariés sortaient de l'église, et les cloches, s'ébranlant, sonnaient à toute volée. Alors les pauvres les entouraient, et Mme la duchesse d'Abelfura vidait sa bourse dans la main des pauvres gens. On la remerciait avec effusion, et quelques mendiants allaient jusqu'à lui baiser la main.

« Assez, bonnes gens ! » dit-elle un instant et d'une voix sèche ; mais bientôt, rappelant sur ses lèvres un gracieux sourire, son visage s'éclaira. Cette femme était maîtresse d'elle-même ; mais, comme l'avait remarqué un inconnu, il était présumable que chez elle la beauté morale ne répondait pas à la beauté physique.

Mais soudain son visage subit une nouvelle transformation. Elle venait d'apercevoir Eméreilda, qui, se dissimulant dans la foule, se trouvait bien petite et bien humble devant une réunion de si beau monde.

La grande dame fit cependant un pas vers la jeune fille pauvre. Arrivée devant cette dernière, elle ne sut que dire. C'était une rivale qu'elle rencontrait sur sa route... Mais elle se souvint qu'elle était duchesse d'Abelfura, et n'eut qu'un sentiment de commisération dans le cœur :

« Mademoiselle, dit-elle, je donne aux pauvres aujourd'hui ; permettez-moi de me montrer gracieuse envers vous. »

Et, tirant une petite bourse de soie garnie de perles :

« Prenez ceci ! » dit-elle.

Eméreilda prit la bourse machinalement et la laissa tomber à terre.

« Je ne demande pas l'aumône, madame, balbutia-t-elle.

— Êtes-vous donc riche? dit la duchesse.

— Je travaille, madame. »

Le duc était à côté de sa femme. Il comprit la maladresse de celle-ci, et, ramassant la bourse, il la jeta dans le groupe des mendiants.

« Madame s'est trompée et vous fait des excuses,» dit-il, s'inclinant devant Eméreilda et entraînant la duchesse.

Les valets attendaient à la portière de la voiture; le duc fit monter la duchesse, et, montant derrière elle, il parla à l'oreille d'un valet.

« Vous entendez, dit-il, suivez cette jeune fille, et sachez où elle demeure. »

Bientôt nous retrouverons le duc et la duchesse d'Abelfura. Revenons à Eméreilda, qui, toute tremblante et interdite, était rentrée dans l'église ; toute tremblante, car c'était elle que le duc avait désignée, et elle n'avait pas été sans le remarquer. Mais, en ce moment, elle aperçut André qui venait à elle, et, le voyant très pâle, Eméreilda ne pensa plus qu'à lui.

« Qu'avez-vous, mon ami? lui dit-elle; vous est-il arrivé quelque chose ?

— Peut-être.

— Ne puis-je donc vous questionner? dit-elle, impatientée du laconisme de ses paroles.

— Vous avez parlé à ce monsieur?

— Quel monsieur?

— Je vous ai vue.

— Ce n'est pas; il m'a regardée, je ne sais pourquoi, mais c'est tout.

— Pourquoi étiez-vous ici ce matin?

— Pour prier Dieu.

— Et vous aviez choisi un tel jour pour le recueillement?

— Je ne vous comprends pas ainsi. »

Elle ne mentait pas, Eméreilda; mais, comme elle n'avait pas encore aimé, elle ignorait ce que c'était que la jalousie.

André n'avait remarqué qu'une chose : c'est que ce monsieur, comme il l'appelait, ce duc, ce grand du monde, avait regardé Eméreilda.

« Eméreilda, dit-il d'une voix sombre, vous me demandiez l'autre fois mon secret, la raison de mon silence, de ma tristesse, de ma sauvagerie, et je ne vous ai pas répondu. Eh bien! je vais vous le dire, mon secret, aujourd'hui que je vois qu'il me faut renoncer à vous et que vous me méprisez.

— Moi, vous mépriser!

— Oui, vous n'aimez que les beaux messieurs, les riches, les grands du monde, et votre cœur ne peut s'humaniser pour un pauvre diable comme moi.

— Vous êtes fou! dit Eméreilda.

— Eh bien! oui, je suis fou; vous avez raison, je suis fou, car je vous aime!

— Nous nous aimons, André. »

Il eut un sourire froid et poignant.

« Nous nous aimons, nous ! dit-il ; vous me détestez !

— Oh !

— Vous me détesterez demain, et moi, je vous aimais !

— Mais je vous aime, André ! s'écria Eméreilda, sous le coup d'une violente émotion.

— Vous m'aimez, vous ?

— N'avez-vous pas été tout pour moi ?

— Oh ! toujours cette reconnaissance.

— Que vous faut-il de plus ?

— De l'amour.

— De l'amour ? »

Elle répéta le mot. Pour la première fois il sonnait à son oreille.

« Oui, dit André, et si vous en avez un peu pour moi, venez à cet autel, agenouillons-nous tous deux, et, la main dans la main, faisons le serment de nous aimer toujours.

— Oh ! oui, volontiers ! » s'écria-t-elle, faisant un pas vers l'autel.

Il l'arrêta :

« Attendez ! dit-il... de nous aimer toujours et de n'être jamais à d'autres ! »

Elle avait peine à comprendre.

« De nous lier à jamais pour la vie !

— Mais...

— Vous serez ma femme, comme cette femme, tout à l'heure, a fait le serment d'être toute la vie à cet homme. »

Eméreilda pâlit affreusement et fit un pas en arrière.

« Oh! dit-elle, vous ne m'aviez jamais parlé ainsi, André ! »

X

SEULE SUR LA TERRE

« Vous toutes qui avez une mère et une famille, jetez autour de vous un regard de compassion! s'écrie Eméreilda à un chapitre de sa confession. Et, en effet, dit-elle plus loin, tous mes malheurs n'ont découlé que de mon isolement. Si j'avais eu une mère, elle m'eût délivrée des importuns ; un père, sa présence seule eût éloigné les misérables qui ont abreuvé ma vie de dégoût, d'ennui et d'inquiétude. Quand je vois passer une fille appuyée sur le bras de son père ou marchant à côté de sa mère, je me dis : Qu'elle est heureuse, cette enfant! et quel rayonnant avenir s'ouvre devant elle ! Toute jeune, comme déjà elle compte!... La mère, qui ne mesure pas ses bienfaits, pèse ses paroles avec elle. Le père la consulte, et cherche déjà à lui plaire.

Elle est toute jeune, et elle règne en vraie despote. Elle fait la loi, commande, et on obéit. C'est la petite maîtresse. On explique son caractère, on donne une excuse à ses emportements, et une raison à ses enthousiasmes. On dit : « Voilà comme elle sera ! » Toutes les toilettes sont pour elle ; jamais elle ne sera assez belle. La mère n'apparaît en soirée que pour y conduire sa fille, le père ne va au bal que pour faire plaisir à celle-ci. C'est tout dans la maison, cette enfant. La mère est une femme instruite, et qui jouit d'une grande considération ; le père est un homme important qu'on salue très bas, qu'on sollicite de loin, qu'on recherche avec sollicitude. A la maison, c'est bien différent : Madame est peu de chose, Monsieur n'existe pas... « Pourquoi, dit-il à la servante, l'œil plein de colère, avez-vous fait cela ? — C'est Mademoiselle. — Ah !... » Et le père s'apaise, il se tait ; il gronde, mais entre les lèvres ; il parle à sa fille, mais, devant les valets, il se tait... « Cette plante à laquelle je tiens tant, qui l'a cueillie ? — Mademoiselle. » Que voulez-vous dire ? Si c'était Madame, on se plaindrait ; mais Mademoiselle, n'est-ce pas une reine au petit pied ? Haute comme la main, frêle comme un arbrisseau, elle remplit la maison. Les domestiques trembleraient devant elle s'ils ne connaissaient ses faiblesses, ses caprices, et n'avaient trouvé le moyen de la prendre. C'est une séduction continue.

Tapageuse, colère, emportée parfois, c'est la bonté même. Elle rit et elle pleure à la fois. Le tout est de savoir glisser jusqu'à son cœur, et, une fois là, on est maître de la place. Le cœur pris, on en fait ce qu'on veut. Elle donne à tous les pauvres qui apparaissent à la grille du parc ; elle court elle-même dans la chaumière porter aux malheureux des hardes pour l'hiver ; elle passe des journées à travailler pour une pauvre femme qui a quatre enfants et un mari malade. C'est la joie de la maison et la fée du pays. « Mais, dit le père, nous ne sommes pas riches, il faudrait te ralentir un peu. » Ah bien, oui ! se ralentir... « Vous me supprimerez une robe cette année ; nous n'irons pas au bal de Mme la comtesse de B..., où vous deviez me conduire. » Elle a sa robe, elle va au bal de Mme la comtesse de B..., et le pauvre a ses hardes, les petits enfants du pain. Il n'est pas jusqu'à l'église où elle sait conduire le père philosophe ou indifférent. Il y a longtemps de cela. C'étaient les premiers temps de son mariage, sa femme était toute jeune; pour lui plaire, il a été quelquefois à la messe le dimanche. Mais les affaires sont venues impérieuses, puis le repos, les voyages, la maison de campagne. Sa femme y a été seule. Pour sa fille, il y retourne. Ce que sa femme n'a pu faire, sa fille le fait. La mère est malade, la gouvernante ennuyeuse, la femme de chambre occupée, c'est le

père qui, pour cette fois, accompagne sa fille. Et en chemin il aura soin d'écarter de ses lèvres toute pensée offensante pour la foi de celle-ci, chose dont il ne se gênait guère avec sa femme, et à l'église il sera parfait de convenance; car, lui qui ne croit pas, il voit sa fille qui prie, et son cœur s'émeut. Elle prie pour lui, peut-être... Sainte illusion!... un père qui ne croit à rien de ce qu'enseigne l'Église, croit encore à la prière de sa fille. Fêtée, adorée, choyée jusqu'au jour où on va l'entourer, l'acclamer, et qu'une nuée de jeunes gens lui crient: « Qu'elle est belle et qu'elle est aimée! » la jeune fille trouve dans sa famille le bonheur suprême. Qui oserait résister à cette enfant? Elle est si faible et si jolie... si volontaire... On l'aime... Sur quel mortel laissera-t-elle tomber son regard? Qui sera remarqué par elle? On veut lui plaire et on l'accable d'hommages; mais on craint le ridicule, le sarcasme de ses lèvres, et on est discret. Mais les yeux parlent à défaut des lèvres. On voudrait tant lui dire ce qu'elle ne peut entendre et ce qu'elle ne saurait permettre; elle est plus grande, plus protégée, plus puissante qu'un roi. C'est une jeune fille. Les grands de la terre la saluent, s'inclinent devant elle très bas; les mères l'envient, les pères la jalousent; les autres jeunes filles, moins belles qu'elle, frissonnent à sa vue; les jeunes gens lui font cortége et ne s'éloignent d'elle qu'avec regret.

C'est une jeune fille. Et toutes les femmes qui, somptueusement vêtues, la rencontrent sur leur passage, s'écartent du rayon lumineux que projette la jeune fille... Elle, c'est l'innocence, c'est la candeur, c'est la vertu. Les femmes disent, pour se venger : « Ça ne durera pas longtemps. Attendez quelques années, elle fera comme les autres. » Oui, elles disent cela ; mais, comme les années ne sont pas franchies, que le pied n'a point trébuché, c'est la vertu. Et hommes et femmes saluent la jeune fille qui passe.

» Bénissez la Providence, ô vous toutes qui avez un père et une mère ! C'est à qui vous fêtera et briguera vos sourires. C'est à qui vous entourera, vous aimera et vous recherchera... Un jour, un homme jeune se présentera et jettera à vos pieds un nom honorable consacré par le labeur et peut-être par le talent. Vous le discuterez, ce nom, vous qui n'aimez que celui de votre père, et qui n'aurez encore rien fait sur la terre. Ce sera votre droit, et personne ne songera à vous blâmer.

» Cependant cet homme aura lutté peut-être, il aura souffert, il aura aimé et refoulé son amour, parce qu'il rêvera de donner une mère digne à ses enfants. Et vous, appelée triomphante et sans combat à la première place dans la société, on vous fêtera, on vous parera, on vous couronnera de joyaux et de dentelles, et, sans le savoir,

sans vous en douter, vous aurez condamné à l'isolement quelque pauvre fille qui vous valait bien ; vous l'aurez tuée, peut-être !...

» Le jour de votre mariage, alors que l'orgue chantera, que l'encens montera à la voûte de l'église, que le prêtre fera entendre à votre oreille des paroles de piété et de miséricorde...; alors que votre famille, vos amis se presseront pour vous fêter et vous acclamer...; alors que vous laisserez tomber votre main frémissante dans la main de l'homme qui liera éternellement sa vie à la vôtre, et que, n'ayant jamais connu que le bonheur, vous en rêverez la perpétuité, — plus loin, dans le coin le plus obscur de la maison de Dieu, derrière un pilier, il y aura une jeune fille bien pauvre, bien humble, qui pleurera tout bas et priera pour vous et votre joie !... Celle-là sera une abandonnée, une délaissée... elle aura peut-être aidé votre mari dans sa carrière épineuse ! A elle, peut-être, il devra ce qu'il est et d'avoir mérité d'être accepté par vous !...

» Mais elle n'a ni père, ni mère, ni famille, elle. . elle a failli un jour que son cœur battait trop fort, ou que l'avenir se faisait sombre autour d'elle. Elle est répudiée. L'homme a tort sans doute ; mais qui soulève un coin du rideau de chaque existence sociale est effrayé des abîmes qu'il entrevoit, et nul n'est juge suprême que la conscience de qui pèche. Mais vous, femme, qui vous promènerez fière-

ment et librement au bras de cet homme qu'une autre aime et a vu fuir, vous qui recevrez les embrassements et les respects de cet homme qu'une autre a aimé dans l'ombre, sans espoir et sans but, ayez dans le cœur la pitié sublime du Sauveur pour toutes ces malheureuses que vous laissez derrière, et qui, vous enviant votre bonheur, ont le sentiment de leur infériorité relative et n'ont pas la force de vous en vouloir! Vous aimez l'homme qu'elles ont aimé, elles vous aiment déjà..... »

Eméreilda ne suivait pas aussi rapidement le cours de ces réflexions; elles lui vinrent plus tard, et on les retrouve tout entières dans la deuxième partie de son manuscrit, et tout imprégnées de l'amertume de sa mélancolie. Mais elle songeait déjà qu'elle était bien seule dans la vie, bien isolée, que tout comme une autre elle aurait aimé une famille, et que tout lui manquait à l'heure où elle avait le plus besoin d'un appui et d'un véritable ami. Elle regarda autour d'elle. Ceux qui l'entouraient lui étaient dévoués, mais ne pouvaient lui suffire. Ils ne la comprenaient pas. Elle songea à André! Oui, celui-là l'aimait; mais elle, pouvait-elle l'aimer, pouvait-elle lui rendre le même amour et lier sa vie à la sienne? Si pauvre qu'elle fût, si humble que parût sa position, si sombre que pour elle s'annonçât l'avenir, sa nature frêle, délicate

et sensible pouvait-elle s'accorder de ce garçon, bon, brave, aimant, mais à l'éducation inculte et primitive ?...

Eméreilda s'accusait d'ingratitude en pensant ainsi. Elle s'en voulait, se méprisait, mais ne parvenait pas à vaincre la répulsion de son cœur.

« Il vaut mieux que moi ! » se disait-elle.

Mais tous ses efforts n'arrivaient qu'à lui montrer, dans André, un ami, un frère... un époux, jamais ! Du moment que cette idée fut bien entrée dans son cœur, et qu'elle eut compris les intentions du pécheur, elle souffrit du refus qu'elle allait constamment lui opposer, mais résolut de lutter jusqu'à la mort, et pensa à quitter le toit hospitalier qui l'avait recueillie. Sa présence était un martyre pour le pauvre garçon. Chacune des paroles les plus innocentes qui tombaient de ses lèvres était une goutte d'huile qu'elle versait sur une plaie brûlante. Sans le vouloir, sans le savoir quelquefois, elle le blessait cruellement. S'agissait-il d'avenir... il songeait qu'il était écarté dans la pensée de celle qu'il aimait. Parlait-elle de sa reconnaissance... il sentait que ce mot ne signifierait jamais pour lui amour. Il conçut alors une horrible jalousie dans le moment même qu'Eméreilda nourrissait pour lui une profonde pitié.

Un soir, il lui fit une scène déplorable, dans laquelle il lui reprocha ses bienfaits et ceux de sa

famille. Eméreilda pleura et ne répondit rien. Toute la nuit, elle songea, et pardonna au malheureux qu'un amour insensé aveuglait, et qui, dans son ignorance et sa rusticité, n'avait aucun refuge contre son désespoir. Seulement, le lendemain, son parti était pris, et elle quittait la maison.

Dans cette prévision, elle avait amassé quelques sous dans ce dur travail d'aiguille auquel elle se livrait la nuit. Elle partit, sans prévenir, mais laissant une lettre à André dans laquelle elle lui expliquait la raison de sa conduite, et lui donnait rendez-vous à un an d'intervalle à la petite église de Notre-Dame-de-Grâce.

« Vous aurez eu le temps de m'oublier, disait-elle, et nous prierons ensemble pour le bonheur de ceux qui nous sont chers. »

Eméreilda n'avait jamais aimé encore ; elle ignorait qu'on n'oublie pas.

Elle quitta Honfleur et vint au Havre.

« Ici la ville est plus grande, se dit-elle, elle doit offrir plus de ressources ; je trouverai plus facilement à gagner mon existence. »

La pauvre enfant avait compté sans sa beauté. Cette beauté, que tant de femmes lui ont enviée, fut pour elle une fatalité. Elle prenait dix-sept ans alors, et il eût été difficile de lui opposer une rivalité. Mise pauvrement, d'une attitude presque humble, baissant les yeux, s'ignorant, implorant par un

regard timide et embarrassé la bienveillance générale; quand elle passait dans la rue, on s'arrêtait, on la regardait, et l'admiration se faisait jour.

« Pourquoi me regarde-t-on ainsi, se disait l'innocente enfant, je suis donc bien ridicule ? »

Elle s'étudiait davantage et rencontrait les mêmes regards.

« C'est mon accoutrement, disait-elle ; on me trouve mal mise. Comment faire ?... »

Alors elle passait les nuits pour réparer de son vêtement les terribles déchirures. Elle arrivait à en dissimuler l'usure avec une habileté extraordinaire. Mais rien ne faisait, et on la regardait toujours. Quand elle entrait dans une maison pour solliciter de l'ouvrage, c'était bien autre chose. On l'interrogeait, et elle avait à répondre à des questions indiscrètes de la part des hommes, et à d'autres non moins dures de la part des femmes, parce qu'elles étaient plus envieuses. Elle ne comprenait pas, cependant, elle conclut qu'elle avait peu à espérer du côté des femmes, et beaucoup de celui des hommes; mais comme on mûrit vite dans la misère, elle comprit aussi que les hommes ne donnaient rien pour rien, et qu'elle aurait à compter avec les services qu'on lui rendrait. Elle ne se rebuta pas d'abord, mais il fallut bien, néanmoins, qu'elle cédât le pas. Mères de famille, que vouliez-vous qu'elle fît ?...

Elle s'isola dans sa misère et pleura. Point d'ouvrage ; et cependant elle ne demandait qu'à travailler, et à ce qu'on voudrait : en journée ou chez elle, comme ouvrière ; à cachets, comme institutrice ou professeur de chant.

Le bon prêtre, ce digne homme, occupait les quelques rares loisirs que lui laissait son dur ministère en cultivant la musique. Il avait été jeune aussi, il était resté artiste. Pourquoi pas ? Dieu ne veut pas qu'on l'adore avec des paroles amères et des plaintes éternelles, il aime aussi les chants qui partent de l'âme. La présence d'Eméreilda avait surtout ramené le vieillard à ses jeunes années, alors qu'il s'oubliait volontiers dans le commerce des muses et des arts. Il avait compris que s'il élevait une enfant appartenant, par sa naissance, au monde aristocratique, il élevait une jeune fille pauvre. Sa famille était riche, mais paraissait perdue pour elle. Elle aurait à lutter avec les besoins de l'existence. Ses mains blanches et fines n'étaient point faites pour les rudes travaux. Sa nature frêle et délicate se serait peu ployée aux exigences d'une vie de dur labeur. En soignant son instruction, il ne négligea pas ces mille riens qui ornent l'esprit d'une femme en remplissant son cœur. Pour Eméreilda, ce pouvait être une ressource. Si le sort ne la favorisait et ne la replaçait dans le monde où elle eût été apte à briller, elle avait au moins dans

les mains de quoi subvenir à ses plus impérieux besoins. Le sage vieillard avait bien pensé ; malheureusement, il avait compté sans la beauté d'Eméreilda. Que voulez-vous qu'on fasse d'une jeune fille si belle ? Ouvrière, on lui riait au nez.

« Vous avez bien, ma mie, lui disait-on en riant, d'autres cordes à votre arc ?

— Vraiment non.

— Laissez cela à celles qui n'ont ni jeunesse, ni beauté, et qui ne peuvent faire autre chose. Pourquoi cumuler ? »

D'autres allaient jusqu'au conseil, et lui disaient :

« Vous auriez bien tort de vous abîmer les mains, que vous avez si jolies, dans ce labeur inconcevable.

— Mais vivre ?... »

On riait très fort.

« Vraiment, vous êtes bien embarrassée ?

— Je vous jure...

— Enfantillage. Quel âge donc avez-vous ?

— Dix-sept ans tout à l'heure.

— C'est l'affaire de six mois. »

Eméreilda était l'innocence même ; ces plaisanteries de mauvais goût glissaient sur elle sans l'atteindre. Il n'y avait qu'une chose qu'elle comprît parfaitement : c'est qu'elle n'avait rien à attendre de pareilles gens.

Puis, était-ce possible qu'on l'acceptât ?..... Le

proverbe dit qu'*il faut hurler avec les loups*. Or, Eméreilda, à sa beauté, joignait un cachet de distinction qui était une attaque incessante aux manières communes de ceux qu'elle sollicitait.

Sa naïveté et sa candeur étaient une attaque discrète encore.

Pouvait-elle travailler dans un atelier, où les langues babillent sans raison et sans respect des convenances du langage et des mœurs ?

Nous savons bien qu'il est des exceptions, des ateliers bien dirigés et des ouvrières qui se respectent et ont dans le cœur plus de délicatesse que bien des grandes dames. Mais c'est l'exception, et, on l'a dit souvent, il ne faut pas prendre l'exception pour la règle.

Puis, Eméreilda n'était pas heureuse ; elle avait frappé à de mauvaises portes.

Pouvait-on lui donner de l'ouvrage à emporter ? Qui répondrait d'elle ? quelle garantie offrait-elle ?

Si jeune, qu'elle paraissait presque une enfant, elle était mal vêtue, et avouait demeurer dans un quartier des plus retirés et habiter une chambre garnie.

De bonne foi, qui donnerait de l'ouvrage à une jeune fille dans ces conditions ?

Eméreilda vit bientôt qu'il fallait sérieusement y renoncer et se retourner d'un autre côté.

Alors ce fut bien pis quand elle voulut s'adresser

à un autre monde, un monde plus fier et plus exigeant que celui-là.

Travailler en journée, était-ce possible? Point de tenue convenable. Donner des leçons! qui aurait cru en elle?

« Mais votre mère? disait-on.

— Morte.

— Votre père? »

Eméreilda se contentait alors de baisser la tête, et rougissait quand les larmes montant de son cœur ne s'échappaient pas de ses yeux.

Puis, dans toutes les familles, il y a ou un mari encore jeune, ou un fiancé qu'on cultive, ou un frère sur lequel on veille, et il eût fallu avoir perdu la tête pour attirer dans sa maison une jeunesse si épanouie, une beauté si resplendissante.

Aussi, après plusieurs semaines de courses pénibles, de sollicitations ingrates, de luttes, de misères, d'illusions détruites et de déceptions sans nombre, Eméreilda, retirée à son cinquième étage, en fut réduite à se demander comment, n'ayant pas mangé depuis la veille, elle mangerait le lendemain.

Après avoir vu sa mère mourir de froid et de faim, après avoir vu sa vie traquée par des bandits, et n'ayant échappé à la mort que par miracle, il était dans la destinée de cette femme de passer par les plus dures épreuves que Dieu permet sur la

terre. Elle ne connaissait personne et s'était juré de ne point remettre les pieds à Honfleur et de ne point se rappeler au souvenir d'André.

Il l'aimait... et sa présence ne pouvait qu'éveiller des souvenirs douloureux dans le cœur du jeune homme.

Mais comment faire?

Pardonnez-lui... Elle songea au suicide.

Une harpe, seul héritage qui lui restait du digne prêtre qui l'avait élevée, la sauva à l'heure suprême.

Elle avait emporté ce pauvre instrument qui lui parlait d'un passé qu'elle pleurait tous les jours. Elle se traîna jusqu'à lui, et pour elle, pour elle seule, elle joua un de ces vieux airs d'Écosse que le prêtre lui avait appris et qu'il affectionnait particulièrement. Les souvenirs qui vinrent en foule l'assiéger lui rendirent un peu de calme, et, chose étrange, la rappelèrent au sentiment de l'existence.

Elle voulut vivre.

Vivre... mais comment? Point de pain, point de ressources... Alors elle songea à ces pauvres qui s'en vont par les rues, jetant au vent la chanson de leur pays, et qui gagnent à ce piteux métier de quoi nourrir quelquefois toute une famille.

« J'irai, » se dit-elle.

Elle s'arrêta.

« Moi ?... » aujouta-t-elle aussitôt.

Et elle fit soudain comme un retour sur elle-même. Ignorant tout de sa naissance, elle sentait qu'elle n'était point née pour descendre ainsi dans les ruisseaux, et prostituer au grand air sa jeunesse, sa beauté et toutes les délicatesses de sa nature. Mais le point d'interrogation était là inexorable, inflexible : vivre !...

« Eh bien ! oui, dit-elle, j'irai !... j'irai aujourd'hui même, ce soir !... Qui me blâmera ? Personne ne me connaît. Qui me jugera ?... Dieu et les deux êtres qui me sont chers et qui ne sont plus, me donneront-ils tort ? Faut-il que je vole ou que je meure ?... Non, il faut que je chante !... »

Et elle descendit dans la rue, sur la place publique, cette femme qui, sans le savoir, portait un grand nom, et que la Providence devait, quelques années plus tard, replacer dans le monde où elle était née.

Chancelante, la mort dans l'âme, la fièvre par tout le corps, elle se dirigea vers le lieu de la ville qu'elle soupçonna le plus fréquenté.

Il était alors huit heures du soir.

La journée avait été belle et la brise rafraîchissait l'atmosphère. Quelques nuages courant dans le ciel fuyaient vers l'est. C'était une des sorties du théâtre, et sa grande et belle place, qui fait face au bassin du commerce, était remplie de monde.

Les hommes fumaient et discutaient, les femmes causaient, et les enfants, en grand nombre, couraient et se réunissaient.

Eméreilda se glissa dans la foule, et, prise d'un vertueux courage, disposa sa harpe et en pinça successivement les cordes.

Ce qu'elle souffrit alors, Dieu seul le sait et elle-même.

Elle l'a raconté dans les pages brûlantes de sa confession et a marqué d'un sinet noir cette heure mystérieuse de sa vie.

On passa d'abord indifférent devant les accords timides d'une enfant aussi mal vêtue que celles qui ordinairement font ces étranges métiers. Mais bientôt on la remarqua et on s'arrêta. Les accords qu'elle tirait de l'instrument n'avaient jamais résonné à ciel ouvert. C'était toute son âme qu'elle y mettait, la pauvre enfant, toute sa vie de misère qu'elle résumait dans un accord céleste. On eût dit que sa harpe pleurait. C'étaient des larmes et des sanglots qu'elle traduisait ; ce qu'Eméreilda disait, elle ne s'en souvint plus elle-même, mais ce qu'elle se rappela, c'est qu'elle trouva le moyen de conter sa vie à la foule indifférente et de lui crier :

« J'ai faim, et vous me laissez mourir !

» Je suis jeune et belle comme les plus belles de vos femmes, et vous me délaissez !

» J'ai dans le cœur toutes les tendresses infinies que Dieu verse à flots dans l'âme de ses créatures, et je n'ai point une goutte d'eau pour rafraîchir mon gosier altéré !

» Je suis seule au monde, et les vêtements qui me couvrent s'en vont par lambeaux, se détachant de mon corps, que ma pudeur ne saurait couvrir !

» Je vais mourir si vous ne venez à mon secours, vous tous qui êtes riches, vous tous qui menez la vie à grandes guides, qui brûlez l'existence, qui avez la fièvre de l'amour et du plaisir ! Hommes, jetez un regard sur moi, qui ne demande pas à briller auprès de vous aux soleils de vos fêtes et de vos bonheurs, mais qui ne tends la main que pour l'aumône légère qui me permettra d'ajouter une heure d'amertume de plus aux heures douloureuses de mon existence !... »

Mais on regardait et on ne donnait rien.

Ce n'était point égoïsme et lâcheté, mais étonnement. La foule ne comprenait pas.

Tant de jeunesse et tant de beauté en si grande détresse, cela lui paraissait impossible. Cette existence cachait-elle déjà une faute énorme ? Y avait-il l'abandon d'une mère ou celui d'un amant?

« Voilà où mène l'inconduite ! » avait déjà dit une femme à sa fille.

Mais Eméreilda, armée de tout son courage, et comme le soldat qui, aux heures de la bataille,

oublie toute crainte du péril, prenant de la force, de l'aplomb, de l'empire snr elle-même, releva la tête avec sérénité. Elle se sentit plus grande que toute cette foule qui l'entourait et se contentait de l'entendre. Elle était repue, cette foule; mais elle, l'enfant, son estomac se rétrécissait dans le vide, et la douleur l'eût fait crier, si son âme, transfigurée, ne l'avait soudain comme dégagée des besoins terrestres et emportée dans les régions éthérées de la vie spirituelle.

Elle entendit cette femme, et elle eut un sourire sur ses lèvres livides.

Elle s'était résignée avec l'humiliation d'une chrétienne; elle se redressa avec la fierté de la femme qui foule aux pieds le préjugé humain et domine ce qui l'entoure.

Elle se rappela une de ces douces et bonnes chansons que le prêtre, jadis, lui avait apprises, par une soirée d'hiver, au coin du feu, quand il neigeait au dehors, et que la nature tourmentée se couchait effrayée sous le souffle rapide des vents du nord..... Joyeuse et bonne chanson.

La foule était impassible, et son cœur, de bronze ou de fer, ne s'ouvrait pas aux accords de la harpe.

Eméreilda chanta.

Cette femme, qui, plus tard, devait chanter en d'autres lieux, et à son tour jeter des poignées d'or

aux pieds des artistes qui l'avaient émue... chanta dans la rue pour l'obole du pauvre.

Mais sa chanson n'était pas finie, que ses forces faiblissaient. Qu'on songe qu'elle avait faim, pour lui pardonner. Puis, n'affronte pas qui veut les regards d'une foule indifférente et idiote. Elle eut comme un frisson qui lui parcourut tout le corps, ses doigts se raidirent sur les cordes de l'instrument, sa voix s'éteignit dans sa gorge haletante... Elle eut comme un éblouissement devant les yeux, et chancela. C'en était fait d'elle et de sa recette, quand soudain une autre voix se fit entendre... là, à deux pas d'elle... la voix d'un homme, jeune, vaillant; on l'entendit sur toute la place. Eméreilda était tombée, un homme l'avait reçue dans ses bras; le même; puis, l'ayant enveloppée de son manteau, il l'avait assise à terre, le dos appuyé contre un arbre. Cet homme, vraiment étrange, s'était saisi de l'instrument abandonné, et, remplaçant la chanteuse, à son tour se faisait entendre et sollicitait la charité publique. Tout cela s'était fait en moins de temps qu'il en a fallu pour l'écrire.

Sans se rendre compte de ce qui arrivait, la foule était passée d'un sentiment à un autre, n'ayant le temps ni de s'interroger ni de se répondre. On écoutait. Cet homme avait une voix sonore et puissante; c'était un ténor. Déjà plusieurs versions s'établissaient sur son compte. Divers bruits

couraient sur son individualité ; plusieurs personnes disaient le reconnaître. Il était beau, il était grand; mis avec distinction, mais sans recherche et sans préciosité, il avait les allures et les manières d'un homme du monde qui fait bon marché de l'usage et de la mode. Un col rabattu montrait à nu son cou musculeux; une chevelure brune, rejetée derrière sa tête, flottait sur ses épaules; une barbe noire et floconneuse ombrageait l'ovale de son visage énergique, franc, ouvert, aux lignes mâles, adoucies par le reflet d'un regard doux comme celui d'une femme.

Cette fois, la place n'était pas assez grande pour contenir la foule qui l'envahissait.

« Quel est donc cet homme? disait-on.

— Parbleu! fit la voix d'une personne qui survint, vous ne le reconnaissez pas, c'est Baggiani!

— Baggiani! fit-on, Baggiani, qui a fait tant de bruit à San-Felice, à San-Carlo et à la Scala, et qu'on doit entendre cet hiver aux Italiens?

— Mais sans doute, Baggiani, qui arrive d'Angleterre, où il chantait depuis deux mois à Covent-Garden. »

Alors ce ne fut plus de l'étonnement, de la curiosité, mais de l'avidité, de l'enthousiasme, du délire; on se précipita en avant, on voulut voir à tout prix, on monta sur les chaises, on grimpa sur les arbres, on cria : *Bravo! bravo!* et bientôt la foule

grossit encore outre mesure. Mais bientôt la voix cessa, et le ténor, son chapeau à la main, se présenta devant chacun.

Ce fut alors à qui donnerait le plus ; au milieu des pièces blanches, on vit luire des pièces d'or.

« Merci, disait simplement Baggiani, c'est pour elle, c'est pour l'enfant qui se meurt ; je me souviendrai de la ville du Havre. »

Puis, sa recette faite, il fit approcher une voiture, y fit monter Eméreilda, pâle, émue, confuse, qui assistait à ce spectacle, sans se rendre compte de tout ce qui arrivait, mais comprenant qu'elle avait affaire à une âme généreuse qui se dévouait pour elle, et, refermant la portière, il lui demanda où elle demeurait.

« Mais, fit la jeune fille, je ne sais si je dois accepter tant de dévouement. Qui êtes-vous ?

— Baggiani ! Baggiani ! criait-on dans la foule ; vive Baggiani !

— La foule vous répond, dit le chanteur, et me récompense bien au delà de ce que je peux faire pour vous. »

D'une voix faible et hésitante, Eméreilda donna l'adresse de sa demeure, et la voiture s'ébranla ; mais elle n'était pas avancée de quelques pas qu'elle était arrêtée par la foule, qui voulait apercevoir l'illustre chanteur qui avait fait révolution à Rome, à Venise, à Naples, à Florence, tout dernièrement

en Angleterre, et qui n'attendait plus que le baptême de Paris.

« Il faut cependant avancer ! » se dit Baggiani, qui s'aperçut qu'Eméreilda était très souffrante.

Il l'interrogea avec discrétion.

« Oui, je souffre bien, répondit la jeune fille.

— Où souffrez-vous ?

— Là, » dit-elle, portant la main à sa poitrine.

Une larme s'échappa des yeux de Baggiani. Il comprit ce qu'il n'avait osé d'abord soupçonner.

« Vos souffrances vont finir, dit-il, je vous le jure ; vous êtes riche. »

Elle eut un sourire.

« Pour combien de jours ? » dit-elle.

Baggiani, qui, depuis un instant, était sous le coup du saisissement que lui produisait l'étrange beauté d'Eméreilda, fit un mouvement à cette réponse.

« Quelle femme ai-je donc devant moi ? se dit-il ; j'avais deviné que je n'avais point affaire à une chanteuse des rues ; mais plus je la regarde, plus il me semble que j'ai rencontré une femme d'un monde supérieur. Mais... »

Une foule de questions se pressaient sur les lèvres de Baggiani, et le moment ne lui permettait pas d'en faire aucune.

« Et elle meurt de faim ! se dit l'homme de cœur ; comment faire ? — descendre au milieu de cette

foule, ce n'est pas possible... Il faut que ce cocher brûle le pavé! »

Il crut voir une teinte de rose se nuancer sur la joue pâle de l'enfant.

« C'est l'émotion, se dit-il; l'émotion qui tue peut aussi prolonger la vie. »

Il se pencha à la portière, donna l'ordre au cocher de ne point perdre une seconde, et, se rejetant au fond de la voiture, il jeta sur Eméreilda un regard protecteur.

« Étrange destinée que la mienne! eût pu se dire celle-ci, si elle avait eu un sentiment bien net de tout ce qui lui arrivait. Abandonnée sur une route, Dieu m'avait envoyé un prêtre pour protecteur, aujourd'hui il m'envoie un comédien! »

Mais si elle eût pu lire dans l'âme de ce comédien, elle y eût lu l'abnégation, le courage et tous les grands sentiments qui font battre le cœur des hommes d'élite; tant il est vrai que, prêtre ou comédien, l'homme n'est rien, et que les âmes nobles déploient leurs ailes dans toutes les sphères, et se confondent dans les immensités.

La voiture était partie au galop; mais ceux qui n'avaient pas vu Baggiani voulaient le voir, et ceux qui l'avaient vu voulaient le revoir encore. La voiture, simple fiacre traîné par deux haridelles, était entourée par la foule persistante. Au détour d'une rue, ce fut bien pis : elle était attendue, et

soudain quelques bouquets de fleurs naturelles et des couronnes de feuillage jetées par des mains de femme plurent dans l'intérieur.

« Tout ceci, dit Baggiani, a été fait par un mouvement spontané, et jamais, je l'avoue, aucun triomphe ne m'a été plus sensible. »

Le cocher suspendait sa marche.

« Allez, allez ! cria-t-il, cette enfant a faim ; peu lui importent des fleurs et l'enthousiasme d'une foule qui, dix minutes auparavant, l'eût laissée mourir.

— Merci, merci ! dit-il à ceux qui lui jetaient des fleurs ; nous nous reverrons bientôt ! »

Et la voiture, partant au galop, laissa bientôt derrière elle la foule, qui ne pouvait plus suivre.

Baggiani prit sa tête dans ses mains, et devenant rêveur :

« La vie, dit-il, étrange mystère ! l'un meurt de besoin, l'autre est gorgé de richesses. Cette enfant qu'on dédaignait, et moi que l'on acclame. Des fleurs sur ma route, moi qu'on a chassé comme un assassin de ma patrie, et qui, pendant plusieurs années, ai erré proscrit, inconnu et misérable !...

» Des fleurs !... »

Et il eut un sourire plein d'amertume et d'ironie.

« Oui, aujourd'hui des bravos, des cris frénétiques, du délire, et demain des sifflets, la maladie, la mort..... »

On était arrivé. Il descendit de voiture et prit

dans ses bras Eméreilda pour la transporter chez elle.

« Mais... fit la jeune fille, qu'un sentiment de pudeur agita.

— Ratifiez les acclamations de la foule, dit-il d'une voix profondément triste, et laissez-moi venir à votre secours. Il me semble déjà que vous êtes ma fille... »

Une heure après, Eméreilda avait pris quelque nourriture et s'abandonnait au sommeil qui pesait sur ses paupières. Baggiani, après l'avoir accompagnée chez elle et s'être informé de ses besoins, avait donné des ordres et avait disparu. Le lendemain, quand Eméreilda se réveilla, elle se rappela la journée de la veille, et s'interrogea avec étonnement. Ce fut comme un monde nouveau qui s'offrit à elle. Longtemps elle se demanda si elle ne rêvait pas, si tout cela était possible, si tout cela était arrivé. Elle se leva, s'habilla en silence, et son étonnement grandit à la vue d'une pile d'argent qui s'élevait sur sa petite table. Il y avait au moins cinq cents francs. Jamais de sa vie elle ne s'était vu autant d'argent à elle. D'où cet argent pouvait-il venir? Elle s'interrogea encore, et peu à peu tout ce qui lui était arrivé la veille revint à sa mémoire; elle se rappela sa résolution, son courage, sa faiblesse, puis sa défaillance subite et l'apparition de l'homme qui l'avait si dignement

protégée. Elle eut un mouvement de reconnaissance, et le sentiment de piété qui dominait en elle l'ayant jetée à deux genoux devant le crucifix du vieux prêtre, souvenir qui ne l'avait jamais quittée, elle croisa les mains et pria. C'est dans cette attitude que Baggiani la surprit. A la vue du jeune homme, Eméreilda se leva et courut à lui.

« Mon bienfaiteur! dit-elle, oh! merci!

— Comment vous trouvez-vous? dit le chanteur ému, et qui s'avança timidement.

— Grâce à vous, répondit-elle, je renais à la vie. Mais expliquez-moi, dit l'enfant, comment il se fait que vous soyez venu à moi, que vous ayez chanté à mes côtés, que vous ayez fait la quête pour moi? Je ne comprends rien à cela, et plus je cherche à m'expliquer tout ce qui est arrivé, et plus mon esprit se trouble et ma mémoire se confond.

—C'est cependant bien simple, dit Baggiani; je suis au Havre depuis deux jours, je n'y connais absolument personne; je passais sur la place, j'entendis votre voix et je m'approchai.

— La voix d'une pauvre fille bien tremblante.

— Une voix émue en effet, mais sympathique, et qui, travaillée, pourrait peut-être devenir une voix de soprano remarquable. »

Elle sourit.

« Je ne sais, dit-elle, je n'ai jamais travaillé ma voix; j'ai appris un peu de musique, chez un vieux

prêtre qui m'a élevée et qui n'en savait peut-être pas bien long. Depuis, j'ai toujours aimé la musique et le chant; mais ma position ne m'a jamais permis de m'y livrer avec ardeur.

— Vous êtes bien jeune, dit Baggiani. »

Elle hocha la tête.

« Je suis assez vieille, dit-elle, pour avoir beaucoup souffert.

— Oui, dit le chanteur, regardant la jeune fille avec un intérêt croissant, je soupçonne que vous avez dû déjà passer par de terribles épreuves.

— Oui, fit-elle; mais racontez-moi jusqu'au bout comment vous êtes venu à mon secours.

— Je vous l'ai dit; c'est bien simple : votre voix me surprit; ce n'étaient point là les chants qu'on entend ordinairement dans les rues. Je me mêlai à la foule, je prêtai une plus grande attention, et je vous regardai : toute votre personne fut pour moi une énigme, comme elle l'est encore à présent. Je vous vis frêle, timide, maladive, si jeune et si belle, que je fus saisi d'une pitié profonde.

— Oh! monsieur, que vous êtes bon!

— Tout autre à ma place eût éprouvé le même sentiment.

— Non; car il y avait là bien des gens qui m'écoutaient, et depuis longtemps déjà, et pas un sou n'était tombé à mes pieds.

— C'est ce qui m'indigna; je compris tout de

suite que vous n'étiez point faite pour implorer cette foule inhumaine. Ne l'accusons pas cependant, car elle a bien réparé ensuite envers vous son premier sentiment d'injustice. Les hommes sont bons; mais il est nécessaire qu'un d'eux, plus exalté, plus sensible, peut-être plus hardi, les enflamme et les jette dans la route où ils n'osent ou ne pensent à se hasarder.

— C'est alors que, révolté de la froideur qui m'accueillait, vous êtes venu à moi?

— Non, j'attendais, j'espérais encore, et je me promettais seulement de donner l'exemple de l'aumône; mais je vous vis pâlir, les forces vous abandonnaient; alors, ce ne fut pas mon cœur que je consultai, mais ma nature aventureuse qui prit le dessus, et, me saisissant de votre harpe, je chantai pour vous.

— Merci! dit la jeune fille d'une voix émue.

— Ce fait m'était déjà arrivé une fois. Oh! ne vous récriez pas, c'était dans un pays horrible, à Liverpool: un vieillard chantait, et sa chanson suppliante ne parvenait ni à dérider un front, ni à ouvrir une bourse. Ah! dame, c'étaient des Anglais; ces gens-là ont pour principe d'aussi bien se nourrir qu'ils donnent peu. J'avoue qu'ils auraient bien à donner, les pauvres s'y rencontrent par milliers, et les enfants meurent au sein de leur mère sans qu'on y prenne garde. »

Eméreilda arrêta les paroles sur les lèvres de Baggiani.

« Taisez-vous, dit-elle, taisez-vous ! Ce que vous me racontez là, c'est mon histoire : ma mère, me portant dans ses bras, fut chassée de ville en ville et tomba expirante aux portes de Manchester. Ah ! moi aussi je ne puis entendre parler de l'Angleterre sans frémir ; et cependant, il est de bonnes âmes partout, car Dieu a voulu que mon enfance s'y écoulât, et j'y ai rencontré une sainte protection.

— Eh bien ! dit Baggiani, ce vieillard dont je vous parle en trouvait très peu autour de lui. Il me parut infirme et souffrant ; je fis pour lui ce que j'ai fait pour vous. La nature m'a doué d'une de ces voix sonores qui impressionnent les foules ; je fis bonne recette pour le malheureux.

— Vous avez plus fait pour moi.

— Pas que je sache.

— Vous m'avez conduite jusque chez moi, et ce matin je vous revois vous informant d'une pauvre fille qui est bien peu de chose pour inspirer tant de sympathies.

— Vous vous trompez, » dit Baggiani, qui, n'osant pas questionner Eméreilda sur son passé et les détails de sa vie, prolongea peu l'entretien de cette journée.

Mais le lendemain il revint, puis le surlendemain, et bientôt, subissant comme une loi d'attrac-

tion, il revint tous les jours et ne fut plus maître de se priver de cette visite. Eméreilda l'attendait, et elle-même était heureuse quand elle reconnaissait son pas dans l'escalier. Chaque fois cependant, elle lui disait :

« Ne venez pas demain.

— Alors vous me chassez ? »

Elle soupirait.

« Vous savez bien que non. »

Ils s'étaient conté leur histoire; un soir, Eméreilda avait fait à Baggiani tout le récit de sa vie; elle était courte, cette existence, et déjà bien remplie. Elle n'avait rien oublié, elle n'avait omis personne de tous ceux qui l'avaient approchée. Elle avait raconté ce drame horrible de la mort de Catherine, son enlèvement, sa séquestration dans la Cité de Londres, et le dénouement de cette histoire tragique dans les eaux noires et profondes de la Tamise. Puis, elle avait parlé d'André, de ce jeune pêcheur qui l'avait arrachée aux flots qui allaient l'engloutir.

« Et vous avez vécu plusieurs années près de lui ? dit Baggiani.

— Oui.

— Et il vous aime?

— Il me l'a dit.

— Et vous?

— Moi, j'éprouve pour lui une vive affection,

jamais je n'oublierai la vie qu'il m'a rendue au péril de la sienne; je lui suis dévouée jusqu'à la mort. Oui! moi aussi, je l'aime bien sincèrement.

— Vous ne l'aimez pas, dit Baggiani.

— Ne viens-je pas, au contraire, de vous assurer de mes sentiments pour lui?

— Ce n'est pas là ce qui s'appelle aimer, dit Baggiani, et si vous l'aimez véritablement comme vous le dites, pourquoi l'avez-vous fui?

— Je ne l'ai point fui, je l'ai quitté, je le reverrai.

— Mais vous n'avez plus voulu vivre auprès de lui?

— Non. Il souffrait de ma présence.

— Mais cette souffrance que vous accusez, n'aviez-vous pas le pouvoir de la faire cesser? »

La jeune fille se leva :

« Vous m'en demandez trop, dit-elle. André m'a dit qu'il m'aimait, et a parlé de m'épouser; et comme c'est mon frère, je ne veux pas de lui pour mon mari. »

Et Baggiani, en comprenant plus au langage de la jeune fille qu'il ne voulait le faire paraître, s'en allait chaque fois plus ému et plus profondément attristé qu'il n'y était entré quelques heures auparavant.

Lui aussi, il avait raconté sa vie à Eméreilda; mais pas sa vie tout entière, quelques échappées

seulement d'une existence aventureuse. Il avait trente ans alors, et derrière lui s'échelonnait un passé de douze années, tout rempli d'incidents étranges, et éclairé comme d'une lueur de poésie mystérieuse. Eméreilda admirait son jeune protecteur, et celui-ci aimait déjà sa jeune protégée. Mais jamais un mot n'avait trahi l'amour naissant de Baggiani, jamais une parole indiscrète n'était tombée de ses lèvres ; il avait compris toute la délicatesse de cette âme vierge, ballottée par les tempêtes humaines, mais restée pure encore, toute belle dans sa candeur et dans sa simplicité.

Puis, cet homme n'avait point de but encore; il ne savait ce qu'il voulait et ce qu'il pouvait pour cette enfant ; il craignait, par un mot imprudent, d'éveiller la tendresse de son cœur. Il fallait qu'il pût se séparer d'elle sans laisser de regrets et sans faire verser de larmes. Il aimait sans rien espérer de son amour, le combattant, le raisonnant surtout, et espérant le vaincre à force de bon sens. Aussi, quand il approchait d'Eméreilda, on eût dit plutôt un père qui vient voir sa fille, qu'un amoureux qui vient voir la femme qu'il convoite.

« Eméreilda, lui dit-il un soir, il faut vous faire belle pour demain. »

Elle avait acheté quelques effets avec le produit de sa quête, et faisait durer le reste en s'occupant à quelques travaux d'aiguille, qu'elle était enfin

parvenue à trouver, sans se douter qu'elle les devait à celui qui l'aimait. Pour elle, être belle, c'était mettre la petite robe d'indienne achetée nouvellement, et le petit bonnet de linge qu'elle s'était arrangé elle-même.

« Pourquoi faire ? dit-elle.

— Pour aller au théâtre.

— Au théâtre? mais je n'y ai jamais été, je ne sais comment cela est, je ne veux pas y aller ; qu'est-ce que l'on dirait de moi ?

— Qui cela ? personne ne vous connaît. »

Elle baissa la tête.

« C'est vrai, dit-elle avec tristesse.

— Vous irez au théâtre, vous apprendrez comment cela est; personne ne songera à vous en blâmer, et vous n'y commettrez aucun mal.

— Mais... expliquez-moi...

— Je vous ai dit que j'étais comédien, n'est-ce pas? artiste, chanteur, c'est tout comme. Eh bien! je donne demain soir une représentation à la ville du Havre, qui m'a si bien acclamé quand elle a appris mon nom. Vous ne pouvez donc, Eméreilda, vous soustraire à cette soirée, puisque c'est vous la première à qui on la devra. »

Et comme la jeune fille ne paraissait pas convaincue, il ajouta : « Les places ont été fixées à une somme modique, pour indiquer mon sentiment de reconnaissance envers la foule qui m'a

acclamé. Néanmoins, il y aura encore un bénéfice, et ce bénéfice est destiné aux pauvres.

— J'irai ! » dit Eméreilda.

Le lendemain, une caisse fut apportée à la jeune fille, qui, l'ouvrant, fut tout étonnée d'y trouver une toilette complète. A cette caisse était jointe une lettre du chanteur, qui la suppliait d'accepter cette toilette, et de s'en parer pour la représentation du soir. Eméreilda hésita, puis enfin consentit. Quand, le soir, elle apparut dans la salle du théâtre, ce fut un murmure d'approbation qui courut sur toutes les lèvres. Étonnée, elle ne comprit pas. C'était son premier soir de triomphe.

XI

LA GRANDE CANTATRICE

C'était la première fois qu'Eméreilda assistait à une représentation théâtrale. Elle n'avait jamais su ce que c'était qu'un théâtre. Le monde, pour elle, n'avait jamais soulevé un seul coin de son voile. Elle ignorait qu'il y a des hommes qui peuvent faire de l'esprit sans en avoir, et jouer la passion sans la ressentir. Elle n'avait pas idée de la société qu'une représentation extraordinaire peut réunir. Les pompes de la scène, l'orchestre, les flots de lumière, les toilettes brillantes, l'enivrement de la foule, elle ne connaissait rien de tout cela. Comme d'un long songe elle devait se réveiller soudain, et ouvrir les yeux pour la première fois.

D'abord elle fut éblouie. Une loge s'était ouverte pour elle, pour elle seule ; une loge discrète, qui permettait qu'elle restât dans l'ombre en lui don-

nant la facilité de voir d'un seul coup d'œil toute la salle. Elle fut longtemps sans rien comprendre à un luxe déployé avec tant de prodigalité, à tant de richesses amassées, à tant de beauté et de jeunesse groupées sous un même lustre. Elle ignorait que le monde fût si beau, et elle, la plus belle entre les belles, elle se trouva tout humble et toute petite. Elle en voulut à Baggiani de l'avoir jetée, elle, brin d'herbe, dans ce parterre de fleurs. Avec sa toilette si simple, elle crut qu'elle faisait tache au milieu de toutes ces femmes brillantes. Elle s'effaça le plus qu'elle put dans le fond de sa loge. Elle ne hasarda plus qu'un coup d'œil furtif du côté des premières. Elle se crut transportée dans un monde féerique; elle était, somme toute, à une première représentation du théâtre du Havre.

Il faut dire que cette représentation devait être unique à ce théâtre. De mémoire d'homme, elle ne s'était jamais vue; elle ne devait jamais se revoir. Elle était au bénéfice des assistants et au bénéfice des pauvres. C'était Baggiani qui la donnait.

Qui a traversé ce siècle, et n'a pas connu Baggiani? Qui s'est arrêté à Milan, à Venise, à Naples, à Florence, à Vienne, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Paris, et n'a pas entendu Baggiani? Mario lui-même, le grand Mario, s'est incliné devant Baggiani! Mais les générations se succèdent vite, et Baggiani n'a fait que passer. N'en sera-t-il pas de

la Patti comme de la Malibran, de la Cruvelli, de l'Alboni et de tant d'autres ? Que durent les fleurs? Les plus belles, celles qui ont le parfum le plus délicieux, sont celles-là qui meurent le plus vite. Quelques mois encore, et Baggiani était le roi de la scène. Comme Talma, il devenait l'ami d'une tête couronnée. On lui élevait des palais, on lui dressait des statues; de son nom célèbre on baptisait une rue ou une place publique. Aussi illustre compositeur qu'il était ténor prodigieux, on eût couvert d'or une de ses partitions, et payé d'une fortune une de ces soirées splendides dont il était si avare.

Hélas! la destinée est là, terrible pour chaque homme, inexorable pour quelques-uns. Elle poursuivit Baggiani.

Mais, le soir où nous le retrouvons, il était dans une des belles heures de sa vie. Enthousiasme, enivrement, succès. Plus que tout cela... il chantait pour les pauvres! les pauvres, qui eurent très souvent la plus grande part de ses triomphes!... Puis Eméreilda était là, qui allait le voir, qui allait l'entendre. C'était à en devenir fou de joie... et il ne l'aimait pas cependant. Il ne l'aimait pas, ou plutôt il ne le lui avait jamais dit. Mais son cœur battait et se gonflait dans sa poitrine à la pensée d'Eméreilda; sa vue lui brûlait les yeux; il avait dans l'âme cette mortelle langueur qui énerve le plus

fort. — Éloignez des lèvres de l'homme la coupe, où la femme a trempé ses lèvres... Cette coupe est empoisonnée.

Quand la toile se leva et qu'Eméreilda assista à la première scène de l'ouvrage qui se jouait, elle resta interdite, suffoquée. Ces hommes vêtus de costumes historiques, qui marchaient, causaient et se démenaient dans un monde factice avec la même facilité que dans la vie réelle, l'éblouirent sans l'étonner. Elle devina l'art dramatique dans une seconde, et comprit instantanément tout ce qu'on pouvait tirer d'une situation. Mais quand Baggiani parut en scène, ce fut bien autre chose. Elle se refusa complètement à le reconnaître. Baggiani, dont nous saurons bientôt la vie entière, était beau à la ville, mais d'une beauté mûrie par l'étude et un peu fatiguée par les années. Ses cheveux, qui retombaient à profusion derrière la tête, se faisaient rares au sommet. Quelques rides sillonnaient son front olympien. Son œil brillait et étincelait par moments, mais au repos avait quelque chose de doux et de mélancolique qui disait à l'observateur les soucis de l'homme et les luttes de l'artiste.

Cet homme, quoique jeune encore, avait dû souffrir. Cela se voyait, cela se lisait, cela était écrit. La parole était parfois saccadée, signe infaillible des tourments de la pensée. Multiple dans ses

aperçus, brillant dans la forme, profond dans ses réflexions, cet homme avait des instants de lassitude inconcevable qui soudain venaient faire opposition à sa verve facile, à son érudition étrange et à l'originalité de ses sorties. Le monde eût dit de lui, en effet : « C'est un original ! » Les imbéciles : « C'est un malade ! » C'était un homme qui avait vu, vécu, et qui sentait double.

Sur la scène, Baggiani apparut tout autre. *Primo tenore,* comme Nicolini, Tapio, Freschini; plus fort que ne le seront jamais les Arnoldi, les Grazziani et les Sterbini, il sembla transformé, transfiguré à Eméreilda. Le programme lui disait le nom de Baggiani ! Lui-même lui avait cité les rôles dans lesquels il se montrerait ! ce n'était pas lui !... Mal secondé par les artistes de la ville, Baggiani ne pouvait mener une pièce entière; aussi avait-il choisi un répertoire des plus variés. Dans une seule soirée, le public havrais allait entendre : *Linda di Chamouni,* la barcarolle du *Ballo in Maschera*, et des morceaux choisis dans *Il Marito e l'Amante*, de Ricci ; *Simon Boccanegro* et *Forza del Destino*, de Verdi ; *Il Campanello*, de Donizetti ; *Zelmire* et *l'Inganno felice*, de Rossini, et *Léonore*, de Mercadante. Cette voix, ce n'était pas la sienne. Cette attitude, ce port de roi, ce *brio !* quoi ! c'était là cet homme presque humble, presque timide auprès d'une pauvre fille comme Eméreilda ! Sur la scène, sa taille

était plus haute, sa tête plus belle. Il parlait en maître, il avait de la majesté jusque dans le regard. On ne pouvait le regarder sans frissonner. Quand il chanta, et que sa voix sonore et puissante résonna sous la voûte du théâtre; quand, émue et interdite, la foule applaudit avec délire; quand, suspendue haletante aux lèvres du ténor, un murmure confus courut dans les galeries, du parterre aux premières loges et des loges à l'amphithéâtre; quand, enthousiastes, les spectateurs se levèrent, les hommes criant: *Bravo!* et les femmes jetant des bouquets sur la scène; quand Eméreilda assista à ce spectacle, étrange et nouveau pour elle, elle comprit le prestige de la scène, et Baggiani soudain grandit dans son esprit.

Le soir, elle revint seule chez elle; puis quand, le lendemain, on frappa discrètement à sa porte, elle ne bougea pas et se demanda si elle allait ouvrir. C'était lui... son pas, sa manière de frapper; lui, le Baggiani qu'elle connaissait. Était-ce aussi le triomphateur de la veille?... Il parut et entra. A sa vue, Eméreilda tomba à ses genoux et n'osa plus le regarder en face.

« Savais-je que vous étiez un si grand artiste! » dit-elle.

Il sourit.

« Ne suis-je pas le même homme qu'hier, qu'avant-hier? » dit-il.

Elle leva les yeux.

« Oui, dit-elle, c'est bien vous, vous comme je vous connais, comme je vous aime... mais... hier au soir... je ne vous reconnaissais pas.

— Vous déplaisais-je ainsi ?

— Non, mais vous m'effrayiez, vous m'épouvantiez... Oh ! vous étiez beau, mais trop beau pour que j'osasse vous parler.

— C'est la preuve, dit Baggiani, qui s'assit en face d'Eméreilda, qu'il avait relevée, que sur la scène, l'homme disparaît. On n'existe plus de la vie réelle, mais de celle du monde fictif avec lequel on s'identifie, comme s'il était plus vrai que le réel ! Plus de soucis alors !... A-t-on perdu son père, sa mère, sa femme, son enfant... on oublie tout, on ignore tout. L'homme tout entier se dépouille. Il revêt la peau d'un autre personnage. Il devient tout autre. S'il est timide dans la vie, sur la scène il est plein de hardiesse, plein d'audace, plein de témérité. Il bégaie : sur la scène, sa prononciation se réforme, il a des accents convaincus. Il est gauche dans son attitude : sur la scène, il a le port hautain. Il ne craint plus rien, il défie tout, il parle devant un empereur comme devant un machiniste. Voilà ce qui fait la force de l'artiste et constitue sa puissante organisation. »

Eméreilda écoutait, émerveillée.

« Alors, dit-elle, vous croyez que moi, qui suis

si timide, si embarrassée devant le monde, j'oserais...?

— Au théâtre...? oui.

— Je ne crois pas, dit-elle.

— Eméreilda, dit Baggiani devenu songeur, j'ai eu tort de vous parler ainsi; ne pensez plus à ce que je vous ai dit.

— Pensons-y, au contraire. Ce sujet m'intéresse. Alors vous croyez, comme cela, qu'il suffit de paraître sur la scène pour ne plus se ressembler... et de timide devenir hardi, de faible devenir fort, d'irrésolu devenir convaincu?

— Entendons-nous, dit Baggiani, qui sourit: quand on est véritablement artiste.

— Et qu'est-ce qu'il faut pour être artiste?

— D'abord, avoir le goût de l'art dramatique; ensuite, de la voix, si on veut être artiste lyrique. Puis, de la tenue, de la distinction, ce quelque chose qui ne s'acquiert pas... Puis, enfin, de longues études préparatoires.

— Est-ce bien tout?

— Non, il faut encore une autre chose indispensable, et c'est ce que nous appelons le feu sacré.

— Le feu sacré?... Expliquez-moi ce que vous entendez par là.

— C'est difficile! » dit Baggiani, qui riait de la naïveté et de la candeur de la jeune fille.

On eût dit qu'elle entrait dans la vie. Cette can-

deur l'avait toujours charmé, elle ne l'avait jamais ravi davantage.

« Le feu sacré, dit-il, c'est l'amour de son art, le sentiment inné de ce qui est beau, grand, immense : le désintéressement profond de toutes choses matérielles; une foi puissante dans ses moyens et dans le but que l'on poursuit; c'est le songe qui se fait réalité ; c'est la recherche constante de l'idéal et la persévérance dans le travail de la pensée.

— Je comprends, dit Eméreilda... Oh! il me semble que je pourrai aussi être artiste!

— Eméreilda, dit Baggiani devenu sérieux, éloignez de vous cette idée.

— Pourquoi? dit Eméreilda; je suis jeune et je suis pauvre, vous le savez, mon ami, puisque je vous dois peut-être de vivre encore. Eh bien! si je devenais une artiste, je trouverais des moyens d'existence que ne me donneront jamais les travaux obscurs de l'ouvrière.

— Mais vous n'êtes pas seulement une ouvrière, vous pouvez être professeur. Vous pouvez être, que sais-je, moi? tout ce qu'il vous plaira.

— Mais pourquoi ne voudriez-vous pas que je fusse artiste? Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble qu'il ne doit y avoir rien de beau comme cela! Il me semble que ce doit être là la véritable existence: vivre deux fois, se doubler, se multiplier, appartenir à la vie réelle et à la vie

fictive; être l'être de la vie calme, ordinaire, et l'être des passions humaines; tenir la foule haletante suspendue à ses lèvres; exalter la vertu par des accents convaincus.

— Oui, oui, cela est vrai, dit Baggiani; mais vous ne comptez pour rien les souffrances et les tortures de l'artiste. Savez-vous que chaque heure qu'il vole à la vie réelle et qu'il donne à cette vie fictive dont nous parlons, il l'a payée double de sa vie propre? Croyez-vous que l'homme vienne impunément devant deux mille personnes transformer sa nature, multiplier ses moyens, devenir un autre homme, pour toutes les scènes de l'histoire, toutes les passions humaines? Non, Eméreilda, croyez-moi, on n'est un grand artiste que lorsque l'on peut dans un seul homme réunir tous les éléments qui font vivre une société; on n'acquiert ces moyens que par une longue étude, un labeur persévérant, et en abandonnant à l'art que l'on aime et que l'on fait progresser une partie de soi-même.

— N'y pensons plus alors, dit Eméreilda.

— Y aviez-vous donc déjà pensé ?

— Peut-être. »

Baggiani regarda la jeune fille à la dérobée et se dit : « Oui, elle est bien belle, elle aurait de grands succès; mais quel dommage! »

« Je dois vous avouer, Baggiani, dit la jeune fille, s'épanchant tout entière dans le cœur de son pro-

tecteur, que votre soirée d'hier m'a en quelque sorte comme transformée. J'étais jeune, candide, naïve, je ne savais rien ; soudain j'ai vu, j'ai entendu, j'ai compris, j'ai senti, j'ai deviné. Dans une heure j'ai vécu plus peut-être que dans toute mon existence. Étonnée d'abord, peu à peu je vous ai suivi sans trop vous comprendre, puis je me suis ensuite identifiée avec votre rôle ; j'ai compris les déchirements d'un cœur, ses tendresses, ses sanglots, ses larmes ; j'ai vécu de votre vie, Baggiani. »

L'artiste écoutait la jeune fille sans l'interrompre ; et en voyant son beau visage s'éclairer, son front resplendir, il éprouvait comme un délicieux plaisir à l'entendre et à prolonger cet entretien, qu'il eût voulu écarter.

« Tenez, continua Eméreilda, dans cette scène étrange où vous jouez le rôle d'un fils prodigue qui a déshonoré le nom de son père, il me semblait que j'avais dans l'âme tous les remords qui vous assiégeaient. Je vous vois encore pâle, les cheveux en désordre, le visage bouleversé, la tête dans vos mains, assis au fond de ce cachot qui doit être votre dernière demeure. Votre père a voulu vous voir pour la dernière fois. Il a voulu vous murmurer un suprême adieu, et, comme châtiment du déshonneur que vous avez jeté sur son nom, se poignarder sous vos propres yeux. « Tu vas mou-

rir, vous dit-il, tu vas porter sur l'échafaud une tête déshonorée; moi, ton père, je ne veux pas assister à ce supplice infâme. Ta tête, entends-tu, je ne veux pas la voir tomber; il faut que le jour où tu expieras ta faute, tu sois seul au milieu de la société qui te renie! » Et le vieillard, s'éloignant, se poignarde, et son cadavre roule à vos pieds.

— La scène est très belle, dit Baggiani, et elle a été parfaitement rendue.

— Oui, dit Eméreilda; mais l'homme qui m'occupait, l'homme que je voyais, c'était vous; vous, sombre, le désespoir dans les yeux, les sanglots dans le cœur, cessant d'intercéder près de ce vieillard, abandonnant la prière, vous résignant, hélas! sur ce banc de pierre, entre les murailles de ce cachot, donnant le spectacle du remords le plus cuisant, de la douleur arrivée à son paroxysme!...

— Vous avez raison, Eméreilda, le drame moral, le drame humain, n'est pas dans ce vieillard qui se tue, mais dans ce jeune homme qui pleure. Vous avez compris. Pour la première fois que vous abordez le théâtre, vous en avez senti toutes les beautés.

— Et cependant je ne puis rien être, moi.

— Non! rien, croyez-moi.

— Encore une fois, n'y pensons plus. »

Mais tous les jours Eméreilda y pensait davan-

tage; cette soirée l'avait séduite, cette représentation l'avait enivrée.

« Je n'ai rien à gagner, se disait-elle, mais qu'ai-je donc à perdre? Que suis-je, moi? une enfant abandonnée, une orpheline. Quel est donc celui qui viendra me demander compte de ma conduite? J'ai bien descendu dans la rue, je puis bien monter sur les planches. Fais-je tort à quelqu'un? Ai-je un nom à déshonorer, si toutefois l'art a jamais porté atteinte à la considération? »

Et ces réflexions, tous les jours elle les faisait, et d'autres venaient s'y ajouter encore qui donnaient plus de poids à son violent désir. Puis une autre question parlait encore en elle, secondaire il est vrai, mais cependant péremptoire. Elle n'avait aucun moyen d'existence. La somme d'argent apportée par l'entremise de Baggiani allait bientôt s'épuiser, et elle n'était point femme à en recevoir venant d'une source inconnue à elle, fût-ce de la main d'un ami. Elle le sentait bien, le travail de l'aiguille était insuffisant. Pour ce qui était de faire autre chose, de donner des leçons ou d'être acceptée dans une famille, il ne fallait pas qu'elle y pensât. La destinée lui avait réservé une existence étrange, l'avait placée dans des conditions qui ne lui permettaient pas de franchir certains seuils. Sa vertu, qui aurait dû être à l'abri de tout soupçon, personne ne voudrait y croire. Elle était trop belle,

elle était trop pauvre, trop naïve, trop confiante, trop sûre d'elle-même, et trop pure, pour songer seulement à se mettre à l'abri du soupçon. Elle passa plusieurs nuits sans dormir, elle réfléchit longtemps, elle eut la fièvre plusieurs semaines, puis un jour, ne pouvant plus résister à cette idée qui l'obsédait, elle tomba aux pieds de Baggiani, et lui prenant les mains :

« Mon ami, dit-elle, vous qui avez été si bon pour moi, qui vous êtes montré si généreux pour une pauvre fille, mettez le comble à vos bontés en me servant dans mes projets.

— Vos projets, dit Baggiani, qui crut comprendre, quels sont-ils donc ?

— Je veux être artiste, dit Eméreilda d'une voix émue, n'osant plus lever les yeux sur son protecteur.

— Artiste, vous ! s'écria Baggiani, je ne le veux pas, moi !

— Pourquoi ? dit-elle, étonnée d'une telle résistance.

— Pourquoi ?... Parce que je vous aime, et que je suis déjà jaloux de vous ! » . . . .

C'était en plein hiver, au mois de janvier ; on eût dit que Paris inaugurait une saison de fêtes et de plaisirs. Les théâtres regorgeaient de monde. Les magasins achalandés du boulevard et de toutes les

grandes artères avaient peine à répondre aux commandes et aux sollicitations de la foule immense qui se pressait à leurs portes. Tous ceux qui ont habité Paris à cette époque de l'année savent quelle animation règne dans tous les quartiers populeux et surtout dans les centres aristocratiques. Une quantité de baraques construites sur la longue ligne des boulevards interceptaient une circulation dont le flot bouillonnant grossissait toujours. Peu importaient le froid, la pluie, le vent, la neige; les boutiques resplendissaient, et la foule d'étrangers débarqués à Paris, se mêlant à la population indigène, apparaissait partout où il y avait quelque chose à voir, à entendre, à acheter ou à admirer. C'était un dimanche. Si les toilettes brillantes avaient rivalisé la veille aux Italiens, à l'Opéra, et dans les salons d'un monde opulent; si on avait joué la comédie jusqu'à onze heures; si on s'était groupé autour de l'orchestre de Musard, de Strauss jusqu'à minuit; si on avait dansé jusqu'au matin; si la journée de la veille avait été une journée de fatigue, et la nuit qui l'avait suivie une série d'heures de plaisir, — la foule, ce matin-là, se bousculait aux portes des églises.

Voilà Paris!...

A dix heures, Saint-Roch avait une foule immense qui se pressait dans la nef et dans les galeries latérales. Les femmes étaient en majorité. Les

toilettes, pour être de nuances moins claires et d'une coupe plus sévère que celles qu'on voyait la veille aux Italiens, n'étaient pas moins brillantes. C'était un frou-frou de soie, de cachemire et de velours. Les longs châles carrés balayaient les dalles. Les diamants jetaient dans l'ombre des reflets opaques. Quelques femmes véritablement pieuses s'agenouillaient dans les coins noirs et se recueillaient; mais le plus grand nombre songeaient à l'effet que produiraient leurs toilettes, et surtout à se placer le plus commodément possible, non pour mieux entendre, mais pour être mieux vues. La cérémonie n'était pas commencée, l'heure du silence et de la prière n'était point sonnée. C'était comme un bourdonnement, un léger chuchotement qui courait sur toutes les lèvres, un murmure confus qui s'échappait des groupes et menaçait de se prolonger si quelque retard était apporté dans l'ordre habituel des choses. Le prêtre officia.

L'église était pleine, on eût refusé du monde si quelqu'un eût pu se présenter; mais devant une impossibilité prouvée par plusieurs démarches infructueuses, une quantité innombrable de fidèles en furent réduits à entendre l'office divin sous le porche et sur les marches de l'église. C'était un dimanche ordinaire, cependant; quelle était donc la raison de cette agglomération? D'où venait donc que Saint-Roch attirait ce matin-là, dans son enceinte,

une si grande quantité de personnages considérables et de noms aristocratiques? Les équipages renvoyés de la rue Saint-Honoré, dont ils obstruaient la circulation, suivaient la file dans la rue Saint-Roch, et disparaissaient dans une ligne interminable, se perdant dans les rues adjacentes.

C'est que la Griselli allait chanter.

Or, la Griselli était une cantatrice d'un grand mérite, qui ne s'était encore montrée qu'une fois, et qui du premier coup avait provoqué l'enthousiasme du public et avait gagné la célébrité. Elle ne s'était fait entendre ni en Russie, ni en Allemagne, ni en Angleterre; elle avait débuté un soir aux Italiens comme *prima donna,* et, obscure la veille, le lendemain elle était célèbre. D'où venait-elle? on l'ignorait. On racontait sur son compte des histoires étranges et invraisemblables dont personne n'eût pu donner la clef, ni révéler le mystère. Mais toujours est-il qu'elle avait une voix comme peut-être jamais on n'en avait entendu, et qu'elle était apparue, le soir de cette première représentation, d'une beauté si resplendissante, que les hommes s'étaient regardés étonnés, et que les femmes, émerveillées elles-mêmes, lui avaient jeté des fleurs.

C'était un début.

Quelques jours après, la Griselli recevait des demandes d'engagements sur tous les théâtres de

l'Europe. Lettres accompagnées des promesses les plus brillantes et des offres les plus séduisantes. Il faut dire que, dès le lendemain, avaient plu chez elle de l'or, des cartes sur porcelaine sur lesquelles se lisaient des noms considérables, des fleurs, des poésies signées de noms retentissants, des journaux à profusion, relatant la grande soirée qui la sacrait souveraine, des bijoux précieux, des dons de toute sorte. Il faut quinze ans pour faire un homme de lettres, vingt ans pour faire un homme de science, des siècles pour faire avancer de quelques pas une idée généreuse : il faut une soirée pour faire une cantatrice célèbre, à laquelle on donnera un palais pour demeure et qu'on paiera du traitement d'un maréchal de France ou d'un ministre. La Griselli avait gardé les fleurs, les poésies, les journaux; elle avait renvoyé l'or et les bijoux, et, se renfermant chez elle, elle avait refusé de recevoir personne. Après un tel éclat de lumière, un tel triomphe, un tel bruit autour de son nom et de sa personnalité, elle avait éprouvé le besoin d'un grand isolement et d'une calme solitude.

« Dire, avait pensé cette femme, qu'il y a à peine un an j'étais seule, manquant de pain, souffrant les tortures de la faim, cherchant un abri que partout on me refusait, mendiant du travail et n'obtenant que des injures, ne demandant qu'à vivre et dépérissant sous les outrages! *Sic est mundus!...* »

Et quand, encore sous l'impression de l'étrange soirée de la veille, elle aperçut la preuve du bruit qu'elle avait provoqué, et qu'elle put à l'aise constater toute sa gloire naissante, elle se demanda quelle mystérieuse destinée était la sienne et ce qu'il fallait penser de Dieu et des hommes.

Quelques jours après, un homme se présentait à son domicile et sollicitait d'elle une entrevue.

« Je ne reçois encore personne, fit-elle répondre.

— Cet homme insiste, lui fut-il dit.

— Son nom?

— A cette demande, cet homme a répondu qu'il était un trop petit personnage pour se permettre de prononcer son nom.

— Un petit personnage! se dit la Griselli; moi aussi, hier, j'étais un bien petit personnage, il m'a fallu un seul jour pour grandir; à quoi tiennent les choses!... Faites entrer cet homme.

— André! » s'écria-t-elle en apercevant le petit pêcheur de Honfleur, et se précipitant dans ses bras.

C'était bien lui, lui qu'elle n'avait pas revu depuis son départ de Honfleur, qu'elle n'avait jamais rencontré. Un an après sa disparition, elle avait été un matin s'agenouiller devant l'autel de la petite église de Notre-Dame-de-Grâce. C'était pour elle une promesse sacrée, une obligation, un péle-

rinage. André avait reçu sa parole qu'elle viendrait là, un jour, l'attendre et l'écouter. Et toute cette journée elle la passa seule. André ne vint pas! Avait-il oublié ce rendez-vous pris à une année de distance? Avait-il été empêché ou avait-il craint de rappeler par ce rapprochement des souvenirs trop cuisants? Aimait-il trop encore ou n'aimait-il plus? Elle l'avait attendu tout le jour; — car la Griselli, on l'a deviné au premier mot, n'était autre qu'Eméreilda. Alors elle n'était point encore la cantatrice que nous connaissons, car la soirée qui l'avait faite ce qu'elle était devenue n'avait pas encore existé. Elle se préparait seulement. Mais on peut dire qu'elle avait alors grand espoir de changer sa position et qu'elle était déjà sur la route de la gloire et de la fortune qui l'attendaient.

Comme on l'a vu, elle s'était jetée aux pieds de Baggiani et l'avait supplié de l'aider dans la réalisation de son rêve. Baggiani avait d'abord énergiquement refusé. La jeune fille ne s'était pas rebutée et avait supplié encore; son désir devenait une idée fixe, elle n'était point femme pour rien, et Baggiani s'aperçut qu'il avait à lutter contre plus fort que lui. Il lui raconta une partie de sa vie, dans l'espoir encore de la dissuader. Ce fut peine perdue. La carrière artistique de Baggiani avait été terrible et orageuse. Quoique de courte durée, elle renfermait des éléments de douleur et de dé-

sespoir. Baggiani ne disait pas tout; on sentait bien qu'il dissimulait encore une partie de la vérité. Mais, dans ce qu'il racontait, il était visible que le théâtre lui avait déjà apporté plus de tribulations que de gloire, plus d'amères déceptions que de triomphes.

Eméreilda ne se rebuta pas et travailla sans relâche. En quelques mois elle eut fait des progrès immenses dans la musique, qu'elle avait toujours travaillée, et dans le chant, qu'elle affectionnait. Voix étrange et superbe, elle s'était quelquefois surprise à prendre plaisir à s'entendre. Ses chants avaient eu le don de l'intéresser elle-même et souvent de l'émotionner. Sans se douter qu'elle eût dans le gosier les éléments d'une fortune princière, elle croyait de bonne foi qu'elle avait la voix juste, pure et belle, et qu'on pouvait éprouver quelque joie en lui prêtant attention. La pauvre enfant ne se trompait pas et s'ignorait encore. La fille de Garcia, le magnifique ténor, l'illustre fille de Garcia, la Malibran, eût envié la voix d'Eméreilda.

Mais pour l'assouplir, la préparer pour le théâtre, il fallait une grande étude et un travail assidu. Eméreilda voulait arriver; elle avait un but sérieux à sa vie : elle voyait le moment où elle allait vivre à l'abri du besoin, où elle n'allait plus être exposée ni aux tortures de la faim, ni aux déceptions de la misère; elle poursuivit ce but à outrance, ne se

préoccupant ni des difficultés, ni des obstacles. Il faut avouer que ce qui la touchait le plus, que ce qui parlait le plus à son cœur, ce n'était pas encore ce sentiment de bien-être qu'elle entrevoyait, cette misère qu'elle allait repousser, cette richesse qu'elle allait peut-être acquérir; mais un autre sentiment dont elle n'était point maîtresse, qu'elle s'avouait à peine, tant il était né en quelque sorte malgré elle, ce sentiment de l'art qui l'emportait. Et plus elle entrait dans cette voie, plus elle devenait l'esclave de ce sentiment étrange et puissant qui l'appelait à jouer les passions humaines et à faire revivre sur la scène les grandes figures de l'histoire. Quand Baggiani s'aperçut que, malgré le roman de sa vie et les obstacles insurmontables qu'il lui avait montrés pour elle, Eméreilda persistait dans son idée et paraissait chaque jour désirer la poursuivre davantage, il ne résista plus à la jeune fille; il se dévoua à elle, pour la faire arriver plus vite à son but. Eméreilda prit des leçons tous les jours, assista à de nombreux cours; elle travailla en quelque sorte à toute heure de sa vie. Tel en avait été le résultat.

On voit que, malgré ses rêves, elle n'avait point oublié son sauveur et son deuxième protecteur. Mais lui ne vint pas, et, toute triste et découragée, Eméreilda quitta Honfleur et retourna au Havre, qu'elle habitait encore à cette époque. Du

Havre, elle écrivit plusieurs fois, et ses lettres restèrent sans réponse. Elle se résigna enfin, et, quittant le Havre et venant habiter Paris, le petit pêcheur, il faut l'avouer, joua un rôle moindre dans sa vie.

Bientôt son début fut annoncé aux Italiens ; les répétitions commencèrent. On ne l'appelait plus Eméreilda, mais la Griselli, nom qu'elle prenait pour le théâtre. Sa vie fut tellement occupée, qu'elle ne songea plus à André. Dans cette nouvelle route qui s'ouvrait devant elle et dont Baggiani lui avait montré les aspérités, elle commença à éprouver les premières tortures. Elle perdait déjà, puisqu'elle oubliait. L'amour pour son art la détachait de ceux qu'elle avait le plus aimés. Elle péchait par l'ingratitude, elle devait pécher demain par l'indifférence. Mais Eméreilda avait une grande âme, et une nature trempée comme la sienne ne glisse pas longtemps sur une telle pente. L'heure du réveil pour elle ne devait pas tarder à sonner ; elle n'était point de ces femmes qui oublient toute leur vie et qui, au moment où il n'est plus temps, seulement se souviennent, se repentent et pleurent. Si Eméreilda ne s'appartenait plus, elle devait bientôt se retrouver, et les spectacles qu'elle avait sous les yeux n'étaient point faits pour lui faire oublier les douloureuses mais calmes et pures années de son passé. Le vice l'enveloppait, elle qui n'avait respiré

que dans une atmosphère de vertu. Mais ces femmes, s'embellissant pour la scène, et s'embellissant plus encore pour celui qui payait leur luxe et les désordres de leur conduite, ne lui inspiraient qu'une profonde pitié. Elle qui n'avait ni père ni mère, qui avait vécu sans famille et qui était restée pure et digne du nom qu'elle portait et qu'elle ignorait, dans les coulisses du théâtre elle voyait des mères pousser elles-mêmes leurs filles dans le sentier de l'inconduite, et assister en personne aux désordres d'une jeunesse orageuse et dépravée. Mais toutes ces infamies ne pouvaient rien sur son cœur. Puis, que de besoins sans cesse renaissants dans cette existence qui promet des millions à toutes et qui n'enrichit qu'une seule! Toutes ces femmes croient tenir la fortune, elles l'espèrent pour le lendemain, pour le soir même, et tombent malheureuses et épuisées avant d'avoir atteint le tiers de la route. Il faut être belle cependant, il faut plaire, et si on n'a pas le moyen de payer la parure qui vous fera resplendir ce soir à l'éclat des lumières, il faut se la procurer quand même, il la faut à tout prix, et la marchande de toilette est là, l'usurière du théâtre, qui offre pour cinquante mille francs ce qui en vaut dix, et qui s'attachera à votre vie comme la chenille s'attache à la branche d'arbuste qu'elle ronge, et qu'elle finira par coucher à terre.

Eméreilda voyait tout cela de près, et souffrait déjà de ces contrastes de fortune et de misère, de gloire et d'obscurité. Aussi ne devait-elle pas tarder longtemps à revenir complètement au sentiment d'innocence et de candeur qui avait toujours animé sa vie. Quelle fut donc sa joie en apercevant André, qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps, sur lequel elle ne comptait plus, auquel, il faut bien l'avouer, elle ne trouvait même plus le temps de songer ! Le pêcheur était pâle et paraissait profondément triste.

« Que c'est bien à toi, ami, dit Eméreilda, qui ne parut pas remarquer sa tristesse, d'être venu à moi.

— Alors vous me pardonnerez d'avoir osé me présenter devant vous ? dit-il, d'une voix émue.

— Te pardonner, toi ! es-tu fou ? N'es-tu donc plus André, mon ami, mon frère ?

— Votre frère, dit-il, en hochant la tête ; il y a bien longtemps déjà que vous m'avez donné ce titre.

— Raison de plus pour qu'il soit bien à toi, dit-elle en riant.

— Et depuis, dit le pêcheur, vous avez dû, Eméreilda, bien souvent oublier que vous aviez un frère.

— Cela ne s'oublie jamais, mon ami, dit-elle.

— Je croyais bien que vous ne pensiez plus à moi.

— Et qui te faisait supposer cela ?

— La haute position que vous occupez.

— La position que j'occupe, dit Eméreilda, ne m'a changée en rien, et n'étouffera jamais en moi les souvenirs du passé.

— Merci, dit le pêcheur, qui lui prit les mains et les serra avec effusion.

— Tu devrais bien le savoir, toi qui m'as connue si bien, dit Eméreilda au pêcheur avec un tendre reproche.

— Moi, vous connaître ! fit-il, jamais !

— Comment, tu ne me connaissais pas ?

— Je vous ai connue enfant, toute petite; vous étiez bonne, aussi bonne que belle et toute charmante; puis vous devîntes jeune fille, et vous fûtes alors pour moi une énigme.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne vous compris plus.

— Et qu'avais-je donc de si incompréhensible?

— Je ne sais quoi; mais quand je vous parlais, vous ne me répondiez plus comme je l'aurais voulu. Vous aviez des mouvements de tête particuliers, des façons de dire les choses qui me confondaient. Je devins sombre, fou, sauvage, jusqu'au jour où... »

Le pêcheur s'arrêta :

« Eh bien! dit Eméreilda, tu ne poursuis pas mon portrait ?

— Le mien, vous voulez dire.

— Soit.

— Je ne veux pas rappeler certain jour où j'ai été maladroit avec vous.

— Maladroit?

— Oui. Parce que je m'étais un jour jeté dans l'eau pour vous disputer aux flots qui vous entraînaient, parce que j'avais fait pour vous ce que je ferais pour le premier venu, parce que je vous avais sous la main et que je vous trouvais jolie, j'ai cru qu'il suffisait de vous dire : « Aimez-moi comme je vous aime, et nous serons mari et femme... »

— Vous avez raison, André, dit Eméreilda devenue pensive, ne rappelez point cela.

— Je sais, dit André, que j'ai été fou, stupide, et qu'une belle personne comme vous ne pouvait jamais devenir la femme d'un homme de rien comme moi.

— Taisez-vous, je vous prie; il est inutile, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique, de vous dire de grosses sottises. Vous ne pouviez pas être mon mari, parce que vous êtes mon frère, André. Je veux rester toute ma vie votre sœur; si vous veniez à manquer à votre famille, c'est moi qui vous remplacerais près d'elle, et si vous me le permettez, et vous me le permettrez parce que je le veux, je vous aiderai dans la rude tâche que vous avez entreprise.

— De l'argent! fit-il avec mépris.

— Non, point d'argent entre nous, une aide mutuelle ; ne sommes-nous point frère et sœur?

— Oui! dit le pêcheur, comme avec une arrière-pensée, et un sourire amer sur les lèvres, frère et sœur; mais lui?...

— Qui, lui? De qui parlez-vous ainsi?

— Baggiani!

— Baggiani! s'écria Eméreilda, pâle, émue, et mettant un doigt sur la bouche du pêcheur : ne prononce jamais ce nom! »

Cet entretien n'avait pas eu de suite immédiate. Eméreilda l'avait fait cesser. C'était sa vie intime qu'André voulait connaître. C'était un coin du rideau d'une comédie mystérieuse qu'il soulevait. Elle n'avait pas voulu répondre, n'ayant jamais osé l'interrompre. C'était une âme toute vierge qui ignorait le premier mot de l'histoire du cœur humain. Quand André lui avait avoué son amour, elle ne l'avait pas compris. Enfin le jeune homme avait insisté, Eméreilda avait pensé à l'affection commune que la sympathie ou la reconnaissance entretient dans le cœur de l'homme. L'amour?... cela n'existait pas pour elle. L'abbé Vaucroy jamais ne lui avait expliqué ce sentiment immense qui s'empare d'un être, et le double en développant le trop plein de sa vie dans une autre nature. Enfin il avait parlé un langage expressif. La scène de la

petite église de la côte de Grâce lui avait tout révélé. Elle avait vu un mariage, et André lui avait dit : « Nous aussi, à genoux devant l'autel, nous pouvons nous aimer. » En lui apprenant ce qu'elle ignorait, André lui avait montré la situation de son cœur. En connaissant l'amour, elle avait en même temps senti que si jamais elle ressentait ce sentiment, elle n'avait pas encore rencontré celui qui le provoquerait. Mais, après André, était venu Baggiani. Ici, tout d'abord, la reconnaissance avait lié la jeune fille au protecteur. Une liaison pure s'était nouée. Elle était pauvre, abandonnée, isolée, elle n'avait pu refuser l'appui moral d'un ami qui lui était apparu, et l'avait sauvée de la honte, de la misère, peut-être de la mort. Peut-être de la mort, car elle était bien désespérée ce jour-là, et bien faible. Elle touchait, qui sait? à la dernière heure de confiance dans la Providence. Puis, après cet acte éclatant d'une bonté suprême, toujours Baggiani s'était soutenu. Il avait toujours été de même pour elle. Tous les jours, ce grand caractère s'était dévoilé, cet homme loyal s'était montré dans toute la plénitude de son dévouement. Il l'avait abritée de la misère, et la mettait dans la route de la gloire et des richesses. Après avoir été son sauveur, il était devenu son protecteur, et depuis il s'était constitué son professeur. Douée de dons naturels si puissants, il était impossible que, sous l'impul-

sion et les leçons d'un génie si habile, Eméreilda ne devînt une grande artiste. Elle avait travaillé nuit et jour, elle avait poursuivi son but avec ardeur, et on a vu comme elle avait réussi. Mais le génie, étendant ses ailes dans son esprit et élargissant les parois de son cerveau, avait allumé dans son cœur une flamme nouvelle qui, brûlant indifféremment, devait bientôt s'alimenter à un brasier nouveau. Aussi, quand André revint une fois encore se jeter aux genoux d'Eméreilda, celle-ci lui dit :

« Relevez-vous, André; si vous voulez que je vous accepte auprès de moi, plus de protestation jamais..

— Suprême ironie! dit le pêcheur. Sans cesse vous me parlez de votre reconnaissance, de mes bienfaits, et vous ne permettez pas à celui que vous dites aimer un seul mot d'amour!

— L'amour! dit Eméreilda, dont le regard s'alluma d'un feu sombre; et croyez-vous donc que cela se commande, qu'on peut à volonté aimer qui se présente?

—C'est dur, ce que vous me dites là, Eméreilda.

— Eh bien! dit celle-ci, il y a assez longtemps que vous ne me comprenez pas pour que j'essaie une seconde de me faire entendre de vous : vous serez mon frère, mon ami. Je vous dois tout, je vous paierai de ma vie, si vous le voulez, mais jamais par ce que vous demandez de moi!

— Oui, je sais, dit André, en hochant la tête, vous en aimez un autre ?

— Oh ! je ne sais si j'aime ; mais si tu m'aimais, toi, dit la jeune fille, prenant les deux mains du pêcheur et les réunissant dans les siennes, je pourrais te parler à l'aise, t'ouvrir mon cœur tout entier, te dire ce qu'il ressent, ce qui le fait battre, et tu me dirais, toi, si c'est de l'amour !

— Oh! vous n'avez pas besoin de parler, Eméreilda, vous en avez trop dit déjà, pour que je ne sache pas que vous aimez. Eh bien ! moi aussi j'aime, et c'est vous! vous, que je ne pourrai jamais oublier ! »

Elle eut un éclair dans les yeux.

« Eh bien! soit, dit-elle, ne m'oublie pas; après tout, cela ne me fait pas honte d'être aimée de toi. Aujourd'hui, que j'ai hasardé le premier pas dans une vie orageuse, je pressens que ma destinée me réserve de grandes catastrophes ; j'ai besoin d'un ami sûr, dévoué... veux-tu être le mien ?

— Oh! oui... oui !... s'écria André.

— Prends garde ! dit Eméreilda d'une voix pleine d'émotion, il ne s'agit pas de ces amitiés banales comme le monde en consacre tous les jours, mais d'une de ces amitiés sombres, farouches, qui tuent ou qui sauvent, qui rongent ou qui meurent !

— Je vous ai comprise, Eméreilda ; je jure d'être pour vous l'homme que vous désirez.

— Écoute : ma vie sera pleine de périls, je prévois d'immenses douleurs, j'aime et je ne sais si je serai aimée ; j'appartiens désormais à une carrière dont j'aime les aspérités et dont je redoute les orages. Je n'ai ni père, ni mère, ni frère, personne dans le sein duquel j'aie à me réfugier aux heures de tempêtes.

— Merci, merci, Eméreilda, de me parler ainsi !

— Veux-tu être cet homme ? Veux-tu être mon asile inviolable ? le port où, quand l'orage grondera, je saurai pouvoir aborder sans crainte, sûre de ta discrétion, sûre de ton accueil, sûre de ton dévouement ?

— Je vous le jure, Eméreilda ; comptez sur moi !

— Écoute : ma mère est morte, je le sais ; mon père est-il mort, existe-il ? je l'ignore. Eh bien ! je veux le savoir, je veux enfin avoir la clef de l'énigme de mon existence étrange... Je me souviens maintenant que le prêtre me parlait d'une façon mystérieuse ; lui aussi semblait croire à l'existence d'un homme dont j'aurais le droit de porter le nom. Je me souviens que, dans les longues veillées d'hiver, alors que nous étions tous deux assis au coin de la vieille cheminée, il me parlait tendrement, semblant en quelque sorte se rappeler le passé à lui-même, et ses lèvres alors murmuraient d'étranges paroles qui me sont restées. Il citait de grands noms, comme si un de ces noms m'eût

appartenu; il parlait de grandes fortunes, et c'est à peine si nous avions, le soir, de quoi partager le pain des pauvres gens. Plusieurs fois, il fit de longues excursions, disparut plusieurs semaines, et chaque fois, quand il partait, il était tout joyeux, comme plein d'espoir, et quand il revenait, c'était triste et abattu qu'il paraissait devant moi. « Pauvre enfant, me dit-il un jour, faudra-t-il donc renoncer au rêve des dernières années de ma vie? Toi que j'ai tant aimée, me faudra-t-il mourir en te laissant pauvre et déshéritée? ne parviendrai-je donc jamais au but que je me suis proposé? Par un sort implacable, es-tu condamnée à vivre loin des joies qui t'étaient réservées, loin du bien-être qui t'est dû, sans connaître jamais le secret d'une naissance que Dieu avait dû fêter et que les hommes ont profanée?... » Depuis, je me suis rappelé toutes ces paroles, je les ai combinées, et je suis arrivée à me convaincre qu'il y avait un mystère dans ma vie, que ce n'était pas le hasard seul qui m'avait fait naître malheureuse, mais que des circonstances terribles avaient présidé à mes malheurs, et que je me devais d'en rechercher les causes.

—Je vous servirai, dit André, je vous aiderai dans vos recherches, et je vous jure de vous être dévoué jusqu'à la mort.

— Merci, dit Eméreilda, pressant les mains du

pêcheur, je sens que j'aurai besoin de ton dévouement, qu'il me sera utile, nécessaire; une femme seule a besoin d'un homme dévoué sur lequel elle puisse s'appuyer en toute sécurité.

— Je serai cet homme, dit André. Un mot seulement. Comment se fait-il que vous veniez à moi quand...? »

Il s'arrêta, et la jeune fille hésita.

« Parce que, dit-elle, l'homme que l'on aime ne vous appartient pas, on lui appartient.

— Et moi, dit André, mettant un genou devant la belle jeune fille, je fais le serment de me dévouer à vous corps et âme; à quelque heure de ma vie, par un mot, par un signe, je serai à vos pieds. »

Il y avait quelques jours déjà écoulés depuis cet entretien, et, comme on le voit, un pacte étrange était signé entre les deux jeunes gens. Il semblait qu'Eméreilda, qui sortait à peine des orages de son enfance, pressentît les tempêtes de sa jeunesse. Il semblait qu'elle ne croyait pas au rayonnant soleil de sa seizième année, et qu'autour d'elle, elle voyait l'horizon s'assombrir et un point noir grossir dans le lointain. Elle était heureuse cependant. Depuis l'heure où, chancelante et mourante, la Providence avait jeté Baggiani sur ses pas, le malheur paraissait l'avoir abandonnée. Le sort cessait de la poursuivre. Elle avait voulu gagner sa vie par elle-même, et l'ouvrage était venu, et les

ressources avaient abondé dans la mansarde de la pauvrette.

La fièvre des arts l'avait saisie, et à peine après quelques études préparatoires, la nature lui avait révélé qu'elle était née artiste. Les quelques leçons données par Baggiani avaient été pour elle la semence fertile qui tombe dans le terrain préparé. Le sillon s'était creusé sans effort. Ce n'était plus Eméreilda, c'était la Griselli, c'est à dire l'étoile du jour, la femme auprès de laquelle on allait accourir, la grande cantatrice, la muse d'une époque. Il avait fallu quitter la mansarde, abandonner la ville du Havre et venir à Paris, le centre des arts, la seule ville où l'artiste est consacré par une série de succès, la seule où, inconnu la veille, on est illustre le lendemain.

Quant à Baggiani, il devenait de plus en plus étrange et mystérieux. Il entourait Eméreilda d'attentions et de respect ; il était pour elle plus qu'un ami, plus qu'un frère,... il était un père. S'effaçant lui-même devant le talent naissant de la nouvelle cantatrice, s'isolant dans l'ombre que projetait sa nouvelle gloire, on eût dit qu'il redoutait de paraître à côté d'elle, comme s'il eût craint de l'éclipser et surtout de paraître la protéger. Plusieurs fois Eméreilda s'était plainte de cette conduite mystérieuse :

« On dirait que vous me fuyez ! lui avait-elle dit.

— Moi !... quelle idée !

— Je ne me trompe pas, dit Eméreilda, vous me fuyez bien certainement.

— Je vous jure, Eméreilda, que c'est une idée à vous. Ne sommes-nous pas souvent ensemble ?

— Ici, oui, mais pas ailleurs.

— Je crains de vous compromettre.

— Me compromettre, moi ! N'êtes-vous pas mon protecteur avoué ? N'est-ce pas vous qui m'avez ouvert la carrière du théâtre ? Ne suis-je pas votre élève ?

— Sans doute, mais il ne faut pas que le monde le sache trop. Cela pourrait vous nuire...

— Près de qui ?

— Oh ! vous devenez, Eméreilda, dit Baggiani en riant, d'une curiosité et d'une indiscrétion... »

Eméreilda, elle, ne riait pas. Triste et devenue tout à coup songeuse, elle s'éloigna de quelques pas et parut s'abandonner à d'amères réflexions. Tous les deux se turent un instant, et le silence se prolongea quelques minutes. Puis Baggiani, ne pouvant pas se contenir plus longtemps, vint à Eméreilda, et, mettant un genou devant elle et lui prenant les mains, qu'il porta religieusement à ses lèvres :

« Eméreilda, dit-il, je vous en supplie, dites-moi ce que vous avez sur le cœur. »

Elle se leva, et le regardant profondément dans les yeux :

« L'avenir vous paraît donc bien sombre, dit-elle, que vous craignez de me compromettre? »

Baggiani pâlit, il baissa les yeux et abandonna les mains de la jeune fille, qu'il tenait dans les siennes.

« Je vous ai compris, dit celle-ci, retenant un sanglot qui l'étouffait, et contractant son visage pour en dissimuler l'émotion; allons donc chacun de notre côté. »

XII

HISTOIRE DE DEUX DUCS ET D'UN PRINCE

La matinée avait été brillante. Jamais Saint-Roch, aux jours de ses plus grandes cérémonies, n'avait ouvert ses portes à une société plus aristocratique. Jamais les équipages n'avaient été plus nombreux et plus superbes. Jamais les toilettes n'avaient été plus luxueuses. Jamais l'église n'avait paru si petite. Jamais des sons plus purs, plus suaves, plus éloquents, n'avaient vibré sous la voûte de la maison de Dieu. Si on avait pu applaudir, si on avait pu jeter des fleurs et des couronnes à la cantatrice qui avait ravi de ses chants la foule émue, la Griselli eût disparu sous une profusion de roses, de jasmins, de marguerites et de violettes de Parme. Les femmes eussent arraché leurs anneaux d'or, leurs bracelets à pierres fines, leurs brillants, pour les jeter à ses pieds, tant leurs âmes,

détachées de la terre par la musique céleste, appartenaient à un monde éthéré et idéal.

Le chant de la Griselli avait cela de particulier, que non seulement il vous captivait et vous tenait sous le charme, mais encore qu'il vous transformait, vous enlevait des préoccupations misérables de la vie et vous emportait dans les régions immenses et les espaces infinis. Chez elle, c'était moins la difficulté vaincue et la voix assouplie par l'étude et la patience qui la faisaient la première cantatrice du monde, que la pureté du son et le sentiment qui le faisait vibrer. Elle n'étonnait pas, elle émouvait. A peine avait-elle commencé, qu'on suspendait son souffle, qu'on écoutait haletant, que les oreilles bourdonnaient, que le cœur battait, qu'on souriait, pleurait, pâlissait, sanglotait. « Cette femme vous empoigne ! » avait écrit d'elle, le lendemain de son début, un critique éminent, qui avait entendu Mme Alboni, la Pasta et la Cruvelli. C'était le mot, elle vous empoignait. Chez elle, l'art disparaissait, les notes se confondaient. Point de roulades affectées, de tours de force prodigieux. Elle n'aurait eu qu'à vouloir, car sa voix se prêtait admirablement à ces tournois insensés, à ces prouesses de la gorge, à cette course vertigineuse à travers toutes les gammes du rhythme musical. Mais elle dédaignait ces vains efforts d'une âme impuissante. Elle n'ignorait pas que la voix qui se fatigue lasse son

auditoire. Elle savait que lorsque l'art est la plus haute expression du génie, il n'emprunte ses effets qu'à la nature.

Heureux qui boit à ses grandes sources ! Celui-là seul est descendu dans les mystérieuses profondeurs de l'âme humaine, et s'est élevé sur les hauteurs où le génie étend ses ailes !...

Elle savait qu'il ne faut point surprendre, mais qu'il faut saisir. Elle parlait moins à l'oreille qu'à l'esprit, et à l'esprit moins qu'au cœur. C'est qu'elle avait vécu. Quand elle chantait quelque chose de gai, il semblait que toute sa vie n'eût été qu'un éclat de rire. Elle avait des façons de dire qui déridaient les lèvres les plus froides. Les paroles se tordaient dans sa gorge comme un grelot railleur, et jetaient à tous les vents sa mélodie étrange et colorée. Ces lèvres, qui lançaient le rire, trouvaient soudain comme un millier d'échos qui le répercutaient. Quel défi profond jeté à la destinée humaine ! Ce n'était ni le sel attique des anciens, ni l'esprit gaulois de nos pères, mais l'humeur britannique, l'humour de Byron, de Musset, de tous ceux qui ont de l'esprit et qui ont vécu, de tous ceux qui ont vécu et qui ont souffert. Mais quand les sanglots grondaient dans sa poitrine, elle était bien plus belle encore. On eût juré que les larmes montaient à ses yeux, et que son front se couvrait de tous les nuages amassés depuis des siècles dans

le cœur des hommes. Sa voix avait une émotion réservée, contenue, mais tellement profonde, que la beauté du chant disparaissait devant l'interprétation, que l'interprétation elle-même s'évanouissait devant le sentiment.

Ce qu'elle avait produit d'effet dans cette matinée était inouï. Point de sermons qui eussent aussi profondément remué l'âme humaine. L'orgue ne rendait que des sons terrestres à côté de la voix divine de l'éminente cantatrice. Les voix travaillées et préparées des enfants et des femmes de la chapelle Sixtine eussent pâli devant la voix suave et pure de cette femme agenouillée, timide et tremblante, devant les tabernacles saints. Ce n'était pas un ange descendu du ciel et chantant ses louanges avec le calme et la béatitude de l'être qui plane dans les sphères du contentement idéal, c'était une femme, une femme de la terre, couchée sur les dalles froides, soulevant sa tête fatiguée du poids des années de misère et de doute, ouvrant les yeux à la lumière trop ardente de la foi, ouvrant son âme toute meurtrie, mais résignée, et qui, après avoir peint dans ses angoisses et son désespoir toutes les souffrances de l'âme torturée, verse à chacun le baume consolateur. Ce monde brillant, ces femmes qui avaient apporté là leurs préoccupations mesquines, leur puérilité mondaine, leur piété factice, se retirèrent émues, rêveuses, la conscience

inquiète, animées d'une ferveur et d'une piété tout autres, le cœur plein de regret, plein de pardon, plein de tendresse, plus aimantes pour l'humanité, plus ferventes dans la foi.

Dans les deux jours qui suivirent, la Griselli, ou du moins Eméreilda — car, pour nous, la brillante et éminente cantatrice est toujours la pauvre et triste enfant délaissée que nous avons suivie pas à pas dans la vie et que nous conduirons jusqu'à la tombe — avait reçu une profusion de lettres écrites sous l'impression provoquée par la cérémonie et de cartes de visite dont l'envoi avait été dicté par la plus vive sympathie.

Le soir de ce deuxième jour, ce ne furent ni une nouvelle lettre ni une carte de visite qui arrivèrent, mais une apparition à laquelle Eméreilda était loin de s'attendre. On annonçait la duchesse d'Abelfura. Ce nom ne rappela rien à l'esprit de la jeune fille, et, passant dans son salon, elle donna tout simplement l'ordre qu'on introduisît la visiteuse. Celle-ci entra. C'était une femme d'une grande beauté, mise avec un goût et une distinction irréprochables.

« Mademoiselle, dit-elle, acceptant le fauteuil qu'Eméreilda lui avait fait avancer, vous allez peut-être trouver ma visite bien étrange, mais elle a été amenée par l'enthousiasme que vous avez fait naître en moi. »

Eméreilda s'inclina.

« Oui, Mademoiselle, j'ai assisté à la messe que vous avez chantée à Saint-Roch. J'aurais pu vous écrire l'émotion que vous m'avez donnée, le sentiment d'admiration que vous avez provoqué en moi; j'ai pensé que ma lettre serait froide et peindrait peu les sentiments divers qui m'ont agitée et dont je désirais vous faire part. »

Eméreilda s'inclina une deuxième fois, et, chose surprenante pour une nature aussi enthousiaste, aussi sensible et aussi confiante que la sienne, elle resta presque froide devant un début aussi bienveillant pour elle.

Cette femme était jeune, elle était belle, presque aussi belle qu'elle; elle s'annonçait sous un titre pompeux, elle se présentait entourée de toutes les séductions mondaines, et, descendant des hauteurs aristocratiques qu'elle habitait, elle venait tendre la main à une artiste et lui dire : « Croyez à mon émotion, à mon admiration; si le sort m'a fait naître dans un monde différent du vôtre, il vous a distinguée par le génie. Toute duchesse que je suis, je viens moi-même frapper à votre porte, je viens vous dire : « Nos deux âmes sont sœurs, je vous ai comprise et je vous aime! »

Eh bien! malgré cet assemblage de jeunesse, de beauté, de noblesse et de fortune, malgré cette démarche si désintéressée, malgré ces protestations de la plus ardente sympathie, Eméreilda resta

froide, et tous les efforts qu'elle fit pour répondre aux avances de la duchesse d'Abelfura ne montrèrent que plus l'embarras de son esprit et les réserves de son cœur.

« Madame la duchesse, dit-elle, veuillez croire combien je suis touchée de la preuve de sympathie que vous voulez bien me donner. Et vraiment, vous m'en voyez tout émue, car je songe que je n'ai rien fait pour mériter l'honneur que vous me prodiguez.

— Vous, la première cantatrice de notre époque!... J'ai beaucoup voyagé; plusieurs années j'ai suivi mon père dans ses excursions lointaines, j'ai assisté à bien des débuts, j'ai connu bien des cantatrices célèbres : j'avoue que je n'ai jamais rien entendu qui puisse vous être comparé.

— Madame, vous étiez probablement hier sous le coup d'une émotion particulière, et mon chant a répondu, sans que vous vous en doutiez peut-être vous-même, à cette émotion.

— Savez-vous, Mademoiselle, que j'étais aussi l'autre soir aux Italiens, que j'étais présente à vos succès. J'ai vu les couronnes pleuvoir sur votre tête, les fleurs rouler à vos pieds, j'ai assisté à la plus belle représentation qui se soit peut-être jamais donnée. De cet enthousiasme, de ce délire, je n'avais pas encore le soupçon. Si mon admiration avait tort, elle aurait tort avec celle de tout le pu-

blic, de ce public d'élite qui vous a couronnée et sacrée reine du théâtre. »

Eméreilda, plus embarrassée que confuse, baissa les yeux sous le regard fixe et pénétrant de la duchesse d'Abelfura. Elle n'entendait pas ses louanges, elle n'avait remarqué que son regard. Cette femme jeune et belle avait un œil noir à reflets d'acier, dont les rayons lumineux, sans éclat et sans chaleur, vous enveloppaient et vous magnétisaient. Les banalités qu'elle débitait, — banalités, car il était facile de voir qu'aucune de ses exclamations ne partait du cœur, mais que les lèvres seules s'en rendaient complices, — elle ne les lançait à bout portant sur la cantatrice que pour se faciliter les moyens de mieux la dévisager.

Il était évident que cette femme n'avait pénétré dans son intérieur que pour l'approcher, la connaître, lui parler, et que c'était un tout autre sentiment que l'admiration qui l'avait amenée.

« Mais quel sentiment, se demandait Eméreilda, quel motif peut faire agir cette femme, quel intérêt plutôt ?

— Mademoiselle, disait celle-ci, ce n'est pas, du reste, la première fois que nous nous rencontrons ; pour ma part, je me rappelle très bien avoir déjà eu ce bonheur.

— Moi, je ne m'en souviens pas, Madame la duchesse, dit Eméreilda sèchement.

— C'était à Honfleur, à la côte de Notre-Dame-de-Grâce.

— A la chapelle, peut-être ?

— En effet.

— Je vous demande bien pardon, Madame la duchesse, mais vous m'avez mise sur la voie, et je me rappelle maintenant dans quelle circonstance j'ai eu l'honneur de vous voir.

— Vous voyez bien.

— Il n'est pas étonnant, Madame la duchesse, que j'aie eu tant de peine à me rappeler vos traits. Si humble que je sois aujourd'hui près de vous, j'étais alors bien peu de chose, une pauvre fille perdue dans la foule et que nul regard n'allait chercher.

— Vous vous trompez, Mademoiselle, et la meilleure preuve, c'est que je vous ai remarquée et que vos traits d'alors sont encore présents à ma mémoire.

— Cependant, Madame la duchesse, j'étais, à cette époque, si peu éloignée du reste, bien petite et bien humble ; ma pauvreté n'avait d'égale que mon obscurité.

— Vous ne vous doutiez peut-être pas que vous seriez un jour une grande cantatrice ?

— En effet, Madame la duchesse, dit-elle, j'étais loin de soupçonner un tel accroissement dans ma position.

— Que faisiez-vous alors?

— Mais j'étais, Madame, une simple ouvrière; j'habitais Honfleur.

— Vous n'étiez pas malheureuse?

— La Providence, Madame la duchesse, n'abandonne jamais les plus humbles de ses enfants. »

Il serait fastidieux de reproduire ici l'entretien complet qui eut lieu entre la duchesse d'Abelfura et Eméreilda. Cet entretien, qui dura une grande heure, roula presque entièrement sur le passé de la jeune fille, passé auquel nos lecteurs ont assisté.

Eméreilda, il est vrai, ne répondait que par monosyllabes et avec une réticence bien visible; mais la duchesse d'Abelfura déployait à son tour tant d'insistance et interrogeait avec tant d'habileté, qu'elle arrivait à faire parler la jeune fille et à savoir ce qu'elle désirait.

« Votre père est donc mort? disait-elle.

— Ma mère et moi nous l'avons supposé.

— Mais, Mademoiselle, on ne se contente pas de supposer ces sortes de choses, il faut qu'on en soit certain; l'incertitude, ici, n'est pas permise.

— Nous n'avions aucun moyen de nous assurer du fait. Ma mère était mourante.

— Et vous?

— Je n'étais qu'une enfant.

— Mais depuis?

— Depuis, je n'ai pas toujours été heureuse, je n'habite Paris que depuis peu de temps.

— Alors vous n'avez jamais cherché ?... »

Ici, Eméreilda regarda la duchesse, et elle aussi essaya de lire dans les profondeurs de son regard.

« Mais quel intérêt cette femme peut-elle avoir à me questionner de la sorte ? » se demanda-t-elle encore.

Elle résolut de répondre d'une manière évasive et de faire tous ses efforts pour donner un autre cours à la conversation. Aussi, à une question très directe de la duchesse d'Abelfura, qui interrogeait Eméreilda sur le milieu dans lequel elle vivait, celle-ci répondit par une autre question.

« Comment se fait-il, lui dit-elle, que vous m'ayez remarquée ?

— De quel jour parlez-vous, Mademoiselle ?

— Mais du plus beau de votre vie.

— Du plus beau ?

— Sans doute, et c'est ce qui m'étonne, que dans un jour comme celui-là, vous, Madame la duchesse d'Abelfura, si superbement entourée, vous ayez remarqué une pauvre fille comme moi.

— C'est que, voyez-vous, Mademoiselle, il y a en vous quelque chose qui frappe, qui séduit, qui fascine, j'oserais dire. Les femmes ne doivent pas pouvoir vous regarder sans jalousie, et les hommes sans amour.

— Madame...

— Oh! permettez-moi de vous dire cela, Mademoiselle, je suis une vieille femme, moi, dit la duchesse en minaudant, j'ai un mari, j'ai le droit de tout dire. »

Et suspendant sa phrase, comme si elle eût attendu une réflexion de la jeune fille :

« Un mari, savez-vous ce que c'est? Non... je suis folle. Eh bien! je vais vous le dire : c'est un être détestable que la nature vous donne, ou plutôt la société, pour vous rendre malheureuse.

— Mais, Madame, votre mari doit vous aimer, vous êtes jeune, vous êtes belle...

— Je suis belle! que savez-vous de ma beauté? les hommes ne voient point avec les mêmes yeux que nous. Vous dites que mon mari doit m'aimer; savez-vous où il est en ce moment?... dans quelque cabaret du boulevard, à la Maison d'Or, au café Anglais, à son cercle où dans quelque misérable taverne d'un monde interlope et infâme, au milieu d'hommes corrompus comme lui et de femmes licencieuses. C'est là qu'il dépense sa vie et qu'il m'oublie.

— Mariés depuis si peu de temps, et déjà si éloignés l'un de l'autre !

— Si peu de temps!... »

Et la duchesse d'Abelfura se saisissant des mains d'Eméreilda, les pressa avec chaleur.

« Pauvre enfant! dit-elle, comme elle ignore tout de la vie!... Mais vous ne savez donc point que tous les hommes se ressemblent, qu'ils nous détestent, qu'ils nous méprisent, qu'ils ne viennent à nous que pour avoir le droit de nous haïr. Tous, tous sont ainsi, le duc d'Abelfura, les autres, Baggiani!

— Baggiani! dit Eméreilda, relevant la tête, étonnée, et interrogeant la duchesse du regard. Que me veut donc cette femme? Pourquoi prononce-t-elle ce nom? A-t-elle donc déjà lu au plus profond de mon cœur? »

L'entretien s'était longtemps continué encore, et Eméreilda avait eu beaucoup de peine à se maintenir devant la duchesse d'Abelfura. C'était une grande dame. Rien de terrible comme une grande dame : naissance, instruction, éducation, aplomb, science acquise dans le monde, finesse et ruse de la femme, distinction, habileté, elle a tout ; quand la nature lui a refusé le cœur, c'est un monstre. Pas d'hommes qui puissent rivaliser avec elle. Toute petite, on l'a prêchée, on lui a dit : « Méfie-toi du monde, et, pour que tu sois forte, apprends ceci, puis cela. Tu seras belle, il faut aussi que tu sois instruite, non seulement de cette instruction banale qui consiste à savoir dans quelle contrée est située telle ville et avec combien de lettres il faut écrire tel mot, mais de cette instruction large, étendue, qui te permettra d'entrer dans la lice tout

armée et te fera de taille à pouvoir lutter avec les plus fortes. Tu seras belle : il faut aussi que ton attitude impose, que ton regard soit d'aigle et de gazelle pour autour de toi dominer et séduire. Quand l'esprit ou la science te feront défaut, tu te tairas, et ton visage froid et fier, qui parfois voudra bien se dérider, donnera tort à ceux mêmes que tu ne comprendras pas. Si tu n'es qu'une poupée, tu seras bien confectionnée, et sur ressorts si flexibles, que l'on s'inclinera devant toi avant de t'avoir même entendue. »

La grande dame, c'est l'omnipotence. Si elle est vraiment grande dame, tout tremble devant elle ! C'est elle qui fait les succès, les réputations; c'est elle qui permet la gloire aux uns et condamne les autres à l'obscurité. C'est elle qui du néant fait jaillir la lumière et sait faire naître le ridicule. Le ridicule tombé des lèvres roses d'une grande dame tue net la victime. Si c'est un artiste, il ne s'en relèvera plus. Si c'est un écrivain, ses livres deviennent la proie du bouquiniste. Si c'est un homme du monde, il est exilé des salons. Jeune, il ne se mariera pas. Vieux, sa parole ne sera pas écoutée. Fat, s'il est jeune; radoteur, s'il est vieux. Les femmes seules entre elles s'attaquent et en reviennent. Toutes ont bec et ongles, et se défendent avec la même ardeur qu'elles ont mis de violence à se déchirer. Les hommes subissent l'attaque, et n'ont

de bouche que pour le silence, jusqu'au jour où la grande dame, descendue de son piédestal, donnera prise. Mais elle descend rarement du socle de pierre, la grande dame. Malheur à qui déplaît à ces reines du monde moderne! Malheur aux hommes trop froids, trop indifférents! Malheur aux hommes trop polis, trop empressés! Souriez-leur et ne les regardez pas. Qu'elles sachent bien que vous les admirez, que vous pensez à elles, qu'elles occupent tout votre esprit, tout votre cœur; mais que rien ne se lise sur votre visage, que rien ne se trahisse dans vos paroles. Elles sont trop femmes pour qu'on ne les remarque pas; elles sont trop grandes dames pour qu'on le leur fasse sentir.

Mais Eméreilda était femme, et n'avait point peur. Il y avait là une haine qu'elle devinait. Voilà tout. Alors même que la duchesse la complimentait le plus, elle se disait: « Cette femme me hait.» Femme, elle avait reçu en naissant le don de sa race. Elle pressentait ce qu'on ne lui disait pas. Elle savait ce qu'on lui taisait. Puis, pourquoi ce nom de Baggiani jeté au milieu de l'entretien?

Quand Eméreilda eut congédié la duchesse d'Abelfura, elle resta longtemps mélancolique et pensive.

Tout l'inquiétait. Depuis qu'elle était sur la terre, il semblait qu'elle était le jouet des événements et des courants humains. Chaque jour de sa vie avait

été marqué par une halte douloureuse ; elle était presque heureuse alors, et elle voyait tout noir autour d'elle.

Quand longtemps on a été accablé par le sort, on se résigne difficilement au bonheur. Qui a été mordu par la vipère ne croit plus à sa grâce et à ses caresses. Les épines, pour être plus cachées que les fleurs, ne piquent que davantage la main imprudente. On eût dit à Eméreilda : « Vous êtes jeune, belle, riche, adorée, admirée, enviée, » — qu'elle l'eût nié. Pour elle, ce n'était qu'une apparence de bonheur ; les chagrins l'attendaient sur le seuil. Malheur à qui a été trop frappé... le doute prend la place de toutes les illusions. Sa richesse de la veille, elle la méprisait. Elle avait travaillé des jours entiers et de longues nuits pour gagner vingt sous, et on jetait des poignées d'or à ses pieds pour quelques sons qui s'échappaient sans effort de sa poitrine. Était-ce possible, croyable, vrai? Elle avait pâli sous d'obscurs travaux d'aiguille, et elle apparaissait aux lumières, au milieu d'une foule fiévreuse qui l'accueillait avec frénésie.

C'était de l'enthousiasme quand on l'apercevait ; du délire quand elle élevait la voix. Pouvait-elle croire à cela? Elle avait vécu dans l'ombre, profondément délaissée et toujours humiliée. Derrière elle, on disait : « Quelle femme ! quelle artiste ! quelle beauté ! quel génie ! »

Bizarrerie du sort! Elle accusait le songe, elle assurait qu'elle rêvait, et qu'elle allait bientôt se réveiller dans sa petite mansarde du Havre, où il faisait froid, où elle avait faim ; dans ces rues pleines d'étrangers, de gens indifférents et de visages égoïstes.

Puis, était-elle vraiment heureuse? Ici, nous touchons à une des plus hautes périodes de la vie de cette femme étonnante. Ce n'est pas du roman que nous racontons, c'est l'histoire d'une femme de cœur. Ce n'est pas notre faute si cette femme est un type idéal ; si, dans la prospérité comme dans le malheur, elle est toujours restée la digne élève du prêtre honnête homme qui l'avait élevée...

A tous ceux qui s'approchaient d'elle, elle répondait : « Venez, vous tous qui avez faim, qui avez froid, qui avez soif d'une place moins humble, d'un petit coin au soleil de la célébrité ; venez, j'ai été comme vous, j'ai souffert aussi, nous sommes sœurs, je vous comprends et je vous aime. »

On racontait déjà d'elle des actes éclatants et des petites actions bien simples à faire pleurer les plus froids. Sur chacune de ses représentations, il y avait la part du pauvre, et ce n'était pas la moins large. Elle-même allait dans les quartiers ouvriers et portait son obole. Elle s'informait des vieillards infirmes, des mères malades, des femmes dans la peine, des enfants orphelins. Quand les directeurs,

qui couraient après sa renommée naissante, versaient dans ses mains des liasses de billets de banque, elle en éparpillait une partie pour les besogneux et les souffreteux. Personne n'osait lui dire : « Vous avez tort ; » Baggiani se taisait, lui aussi, et souriait ou pleurait. C'étaient deux cœurs d'or, tous deux trop faits peut-être pour se comprendre.

Un jour, elle avait entendu une jeune fille qui pleurait. Elle était ravissante, l'enfant, et ses larmes étaient si grosses, qu'on ne lui voyait plus les yeux, qu'elle avait très beaux. Eméreilda avait eu pitié de ces yeux-là. « La cause de ce chagrin? » avait-elle demandé. Il s'agissait d'un fiancé, que le sort faisait soldat, et que la loi appelait dans quelques jours sous les drapeaux. Eméreilda voulut voir le futur guerrier. Il était tout triste, tout peiné. Son cœur, qui avait parlé trop tôt, avait refoulé en lui toute ardeur belliqueuse. Il aimait la guerre dans les livres. L'odeur de la poudre l'enivrait à distance. Les rêves de l'épaulette n'avaient jamais troublé son sommeil. Il partait, parce qu'il le fallait, parce que, ouvrier, sa paie de chaque semaine, qui avait suffi à aider sa famille, n'avait pas été assez forte pour constituer la grosse somme nécessaire pour acheter un remplaçant. C'était toute une famille dans les larmes; mais que faire à cela? Deux mille francs pour l'ouvrier, c'est le Pérou, — et le Pérou, quand ses ruisseaux charriaient des

paillettes d'or. Il n'y a plus de ruisseaux ainsi, maintenant. La rapacité les a mis à sec. Il fallait bien se résigner. On se résignait aussi, mais la fiancée faisait peine à voir. Sept ans à attendre, c'était la mort..... ou l'oubli. « Autant mourir tout de suite, » disait-elle.

Eméreilda avait écouté ces plaintes et vu ces larmes. Elle avait appris que partout il y a des sanglots et des douleurs, et que l'ouvrier qui part soldat, faute d'une misérable somme, est plus à plaindre que le père de famille qui se lamente de n'avoir pas un million à donner à sa fille qu'il adore. Puis, Eméreilda, qui avait déjà vu bien des misères, sans compter la sienne, fut surtout touchée de celle-là. Ils s'aimaient. Il y avait donc des gens qui s'aimaient, qui se disaient : « Nous nous aimons ; » qui s'ouvraient leur cœur et s'épanchaient doucement ; qui riaient et pleuraient ensemble ; dont les secrètes pensées s'échangeaient et se répondaient comme un écho discret. Elle fit venir la jeune fille et la pria de venir l'entendre un soir qu'elle donnait une représentation. Puis, dans un entr'acte, alors que la foule en délire s'enivrait du bruit de ses applaudissements, elle la fit appeler dans sa loge, et, lui remettant un coffret ravissant, merveille de l'art et présent d'un dilettante enthousiaste, elle lui dit : « Gardez ce coffret en souvenir de moi, et, avec ce que vous trouverez dedans,

achetez la liberté de votre fiancé, et faites-en un mari. Vous ne saurez jamais tout le bonheur que je vous devrai de m'avoir donné l'occasion de vous rendre heureuse. »

Un autre soir, qu'elle rentrait chez elle, après un de ces immenses succès qui rendent folles et orgueilleuses les âmes vaniteuses, tristes et bons les cœurs élevés, elle entendit les sanglots sourds d'un enfant. Elle descendit de sa voiture, et alla à lui. C'était dans un quartier riche; mais la soirée était avancée, la rue déserte. L'enfant était assis sur une borne, et regardait sans voir, en pleurant beaucoup.

« Qu'as-tu, petit? lui dit-elle de sa voix douce comme celle d'un ange.

— J'ai froid, dit-il, interdit à la vue de la belle dame. »

Elle le regarda.

« Froid? fit-elle, oh!... »

Elle sourit de miséricorde à la vue de tant de misère. Elle sourit, parce qu'elle pensa aux vêtements qu'elle pouvait donner, et qui allaient chasser le froid qui glaçait les membres de ce petit être.

C'était en hiver, le vent soufflait violent et dur. La neige avait tombé le matin et avait durci le pavé. Et pour tout vêtement, alors, le petit avait un pantalon rapiécé, et un haillon en forme de veste.

« Puis, j'ai un peu faim, ajouta-t-il en tremblant.

— Ah ! fit Eméreilda, comprimant les battements de son cœur. Depuis quand as-tu mangé ?

— Il me restait du pain d'hier, mais j'ai eu déjà faim ce matin. »

Elle prit le petit par la main et l'attira à la lueur du réverbère. Elle vit alors bien mieux le petit être. Il était haut comme la main, et avec cela bonne figure. Il avait peut-être six ans, pas davantage. De grands yeux étonnés, un front haut avec des boucles de cheveux blonds qui tombaient pêle-mêle comme ils voulaient, et cachaient son joli visage tout doux et tout sympathique.

Elle eut une larme d'or qui brilla à ses cils et qu'elle chassa bien vite.

« Où demeures-tu ?

— Mais... je n'ai pas de maison, Madame.

— Tu couches bien quelque part ?

— Je vais vous dire, on m'a mis dehors.

— Et où coucheras-tu, ce soir ? »

L'enfant fut bien surpris. Il n'avait pas songé où il coucherait.

Elle lui prit la tête; de sa main douce et blanche comme celle d'une fée, elle écarta les cheveux et voulut voir clair dans le visage de l'enfant.

« Ta maman ?

— Mais elle est morte, Madame.

— Morte !... Ah ! »

Et la Griselli, non, Eméreilda, sentit son cœur se

serrer. Elle savait ce que c'était qu'une mère morte.

« Oui, Madame, morte, il y a deux mois. Le médecin a dit qu'elle s'était mal soignée; alors...

— Alors ?...

— On l'a enterrée... là-bas, au bout de la rue; il y a un cimetière où on met beaucoup de monde. »

C'était un cœur solide qu'Eméreilda, elle ne trembla pas, et elle dit :

« Ton père ?

— Mon papa ?

— Oui. »

L'enfant pleura bien fort.

Il y eut un silence, puis alors il dit :

« On l'a emmené, Madame, hier, des hommes que je ne connais pas. Je crois qu'on l'a mis en prison.

— En prison ?

— Oui, Madame, il paraît qu'il avait faim et que c'est défendu d'avoir faim. Il a peut-être fait du mal à quelqu'un, car il a dit en partant... »

L'enfant pleurait.

« Parle, mon ami.

— Il a dit : Bah ! petiot, c'est fini, nous ne nous reverrons plus. J'en ai pour cinq ans, et je serai mort avant. Ne reste pas là. Ils te prendraient aussi. Cours chez ta cousine Charlotte; elle est bonne fille, et, comme elle aimait ta mère, elle fera peut-être quelque chose pour toi. »

Alors, Madame, j'ai couru, j'avais peur des hommes ; mais ma cousine Charlotte m'a mis à la porte, parce qu'elle dit que mon père est un coquin.

— Et alors?

— Et alors, Madame, j'ai marché depuis hier, puis me voilà ; mais je suis bien fatigué, et je m'ennuie beaucoup. »

Eméreilda n'avait pas attendu la fin des confidences de l'enfant. Elle avait fait approcher sa voiture, et dissimulant son émotion, lui avait dit : « Monte là-dedans.

— Je veux bien, » avait répondu le petit être, qui ne s'était pas fait prier. »

Eméreilda avait compris tout d'un coup le roman sombre que le hasard éclairait pour elle d'une lueur sourde. Ménage misérable, mère morte à la peine, mari débauché et déshérité, cour d'assises, galères, enfant abandonné, perdu, jusqu'à l'heure où la justice, dans son impitoyable protection, allait l'arracher de la rue pour l'élever à la dure école de l'enfant trouvé.

Son parti était pris. Elle se dit : « On m'a sauvée, moi, comme cela ; je sauverai ce petit être-là. » Elle le fit souper à côté d'elle, et l'enfant, émerveillé, ne sut comment remercier sa protectrice. Il s'endormit, il tombait de fatigue. Le lendemain, elle l'habillait, l'entourait de soins et prenait des informations. Quelques jours après, il était dans une bonne

pension. Eméreilda payait pour lui et s'engageait, non seulement à tous les frais qu'allait nécessiter une si nouvelle existence, mais à servir de tutrice... de mère à l'enfant que le hasard, si étrange, avait jeté sur ses pas.

Mais Eméreilda était-elle heureuse? avons-nous dit. — Non. Elle avait senti poindre dans son cœur un sentiment immense qui avait grandi, qui s'était développé. Ce sentiment, qu'elle avait si longtemps ignoré, avait pris avec le temps des proportions considérables. Elle l'avait combattu. Et plus elle l'avait combattu, plus elle avait lutté contre lui, plus il avait pris racine, plus il s'était implanté, plus il s'était rendu maître d'elle et l'avait dominée. Elle aimait. Entre Baggiani et elle, que se passait-il donc? Baggiani venait régulièrement voir Eméreilda; Eméreilda acceptait les visites de Baggiani. N'était-ce pas son protecteur? Au théâtre, ils paraissaient ensemble, et, dans la pensée, on les détachait peu l'un de l'autre. Le public les avait crus quelquefois mari et femme; les artistes du théâtre les disaient amant et maîtresse. Quelques-uns, plus perspicaces, savaient et voyaient qu'aucune relation n'existait entre eux que celle d'une bonne camaraderie : Baggiani était un père, un frère et un ami pour Eméreilda; rien de plus. Avec le temps, son rôle avait changé, du reste, et était devenu secondaire. Protecteur d'abord, en effet,

professeur ensuite, il était à l'heure présente un camarade.

Cependant il y avait eu un temps où son langage trahissait l'affection la plus tendre. On eût pu croire, affirmer qu'il était épris de son élève. Peu à peu il avait ouvert le cœur de la naïve jeune fille et y avait déposé le germe des passions de la terre. Elle n'y pensait pas, elle. André avait en vain cherché à faire battre ce cœur : rien n'avait vibré ni répondu à son appel. Mais Baggiani était artiste, il avait la parole persuasive. Eméreilda avait compris, senti ; elle aimait. Mais, chose étrange... Baggiani était devenu plus froid et plus rare. Son langage avait changé. C'était toujours l'homme respectueux, bon, dévoué, zélé, prêt à tous les sacrificespour elle, ne demandant qu'à s'effacer pour la placer au premier rang; mais il paraissait contraint, gêné, embarrassé en sa présence. On eût dit qu'il souffrait, qu'il avait hâte de la fuir, qu'il ne l'aimait plus de la même affection, qui, malgré lui, s'était plusieurs fois trahie.

Et Eméreilda l'aimait à en mourir.

Ce qu'elle souffrit alors, vous seules le savez, femmes qui avez aimé l'ingrat qui vous a torturées et qui n'a pu vous comprendre. Vous deviez attendre. Attendre des jours, des mois, des années, des siècles... toujours... qu'il voie, qu'il parle, qu'il se déclare... et mourir avec les sanglots dans le cœur.

Et Baggiani se taisait. Pourquoi avait-il troublé ce cœur, si calme auparavant? Pourquoi l'avait-il déchiré? Pourquoi le torturait-il à plaisir? Mystère insondable. Eméreilda était trop vertueuse et trop fière pour aller au devant d'une explication. Elle se contentait de souffrir en silence. Mais les jours se passaient pour elle terribles et implacables, et ses nuits, autrefois si douces et si tranquilles, devenaient des nuits d'insomnies, de larmes et de regrets.

Un soir il se fit annoncer chez elle. Sous prétexte d'un voyage, qu'Eméreilda avait su mensonger, il avait disparu depuis plusieurs jours. Elle se demanda si elle devait le recevoir. A quoi bon prolonger ses souffrances et laisser à cet homme le droit de remuer le couteau dans la plaie de son cœur? Moitié par reconnaissance, moitié par un sentiment plus violent et plus fort que sa volonté, elle céda.

« Qu'il entre! dit-elle.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, qu'avez-vous? Comme vous êtes pâle!...»

Il se défendit.

Puis, après avoir échangé quelques mots contenus, Baggiani parut prendre un parti :

« Eméreilda, dit-il, depuis quelques mois, toute ma conduite a dû vous sembler bien étrange?

— Baggiani, répondit Eméreilda, je sais que vous

êtes le plus honnête des hommes. Or, tout ce que vous faites, toutes vos actions doivent être calculées et pesées pour le bien. Je n'ai pas le droit de m'initier dans votre vie, mais je suis certaine d'avance que vous n'avez jamais rien fait par caprice, mais tout avec le bon sens que vous puisez dans votre raison et dans votre cœur.

— Oh ! merci, Eméreilda ! » s'écria Baggiani.

Et mettant un genou à terre devant la jeune fille :

« Eméreilda..... »

Sa voix était tremblante, son front tout pâle.

« Je vous aime !... » dit-il.

A son tour, Eméreilda pâlit.

« Vous m'aimez ? dit-elle.

— A mourir pour vous !... et je vous demande de m'accorder... »

Elle pâlit.

« Prenez garde à ce que vous allez dire.

— Mais je sais ce que je vais dire, et n'ai rien à craindre que votre refus.

— Parlez donc, fit-elle d'une voix trop troublée pour être mesurée.

— Je vous demande de m'accorder votre main, Eméreilda.

— Mon ami !... »

Eméreilda, pour toute réponse, tombait dans les bras de Baggiani, et tous les deux versaient des larmes de joie.

« Est-ce bien vous que j'entends? s'écria la jeune fille.

— Je ne vous suis donc pas indifférent, Eméreilda ?

— Pouvez-vous le demander ? Mais je vous aime, mon ami, je vous aime, fit-elle en relevant la tête et montrant son visage noyé de larmes, je ne crains pas de l'avouer, moi ! Il y a longtemps que j'ai fait le serment de ne jamais être à un autre que vous.

— Oh ! ne me rendez pas si heureux. »

Durant un temps assez long ils s'abandonnèrent à la joie. Mais un moment arriva où un nuage passa, et l'horizon s'assombrit.

« Qu'avez-vous encore? dit Eméreilda qui pâlit, vous voilà tout triste.

— Non, fit-il, faisant de vains efforts pour dissimuler sa tristesse et les noirs pressentiments qui l'agitaient. Eméreilda, vous avez accepté d'être ma femme ; il faut que vous connaissiez toute ma vie.

— A quoi bon? dit Eméreilda, ne sais-je pas qui vous êtes, puisque je connais votre cœur ?

— Il y a quelquefois des mystères effrayants dans la vie d'un homme, et je vous dois toute la vérité. Mais vous ne connaissez rien de mon passé.

— Vous savez tout du mien. En est-il plus joli?

— Et s'il y avait dans ma vie une page toute de larmes et de sanglots ?

— Nous pleurerions ensemble.

— Et si c'était une page de sang ?

— Ensemble nous l'effacerions.

— Ne savez-vous pas qu'il y a des taches de sang qu'on n'efface pas? Le sang, plus on essaie de le laver et plus il reparaît. Ma vie si brillante, Eméreilda, a des lueurs douteuses et des ombres épaisses. Pour devenir ma femme, il faudra avec moi descendre dans ces ténèbres.

— Je vous y suivrai, Baggiani.

— Mais si l'antre est trop profond ?

— Nous l'éclairerons de notre amour. »

Il y eut un instant de silence que Baggiani rompit le premier.

« Eméreilda, dit-il, ce soir je pars pour l'Italie, et dans quinze jours je saurai ce que je devrai espérer.

— Doutez-vous donc ?

— Oh ! jamais de vous, Eméreilda, mais de la possibilité du bonheur. »

Le soir, Eméreilda, devenue la Griselli jouait, aux Italiens, et obtenait un de ces prodigieux succès auxquels le public l'avait habituée. Sur la scène, sa voix éloquente avait des accents vertigineux. C'était la grande cantatrice. Son jeu était aussi remarquable que son chant. C'était la grande comédienne. Mais, rentrée dans la coulisse, une fois dans sa loge, elle redevenait sombre, triste et mélancolique.

Et tout bas elle s'accusait : « Hier, se disait-elle, j'avais raison d'être triste, je ne l'avais pas revu depuis plusieurs jours. Il me fuyait, je croyais qu'il ne m'aimait pas, qu'il ne m'avait jamais aimée et qu'il n'avait jamais songé à moi. Mais, aujourd'hui, c'est différent. Il m'aime, il me l'a dit, il me l'a juré; il a fait plus, il m'en a donné la preuve la plus, palpable, il m'a offert d'être sa femme. Oui, se disait la pauvre fille, c'est vrai, tout cela, mais pourquoi est-il resté si sombre? S'il m'aime, il doit toujours ambitionner mon amour. Pourquoi est-il resté presque froid en entendant mon aveu? S'il m'aimait, il se serait réjoui, il aurait montré un bonheur inexprimable. »

Alors Eméreilda se rappela les moindres paroles de son fiancé et devint toute tremblante.

« Oui, dit-elle, il a parlé de mystères, de drame, de larmes, de sang. De sang... qu'a-t-il donc voulu dire? Oh! je ne doute pas de lui, c'est l'homme que je sais, que je connais ; mais a-t-il, lui aussi, dans son existence, eu de ces drames terribles qui brisent toute une carrière et qui toujours obscurcissent l'avenir ? »

Elle fut prise soudain d'une mortelle épouvante.

« Pourquoi ne l'ai-je pas interrogé? se dit-elle. Pourquoi l'ai-je laissé s'éloigner ainsi ? J'aurais dû lui dire : « Au nom de notre amour, parle, réponds-moi. Ne t'en va pas ainsi, je ne le veux pas, je te

le défends. Si tu m'aimes, ne me quitte pas sans avoir juré à mes genoux de revenir bien vite! » Mais j'ai été froide, indifférente, étrange comme lui. »

On l'appela en scène. Elle y apparut toujours superbe, éloquente, dominant de sa voix mélodieuse l'auditoire enthousiaste. Mais quand elle rentra dans sa loge, elle était pâle, faible; on crut qu'elle allait s'évanouir. « Jamais elle ne pourra finir la représentation, dit-on. » Elle tranquillisa chacun par un geste et par une parole. « Allez, dit-elle, je réponds de tout. » Au même instant on lui demanda si elle pouvait recevoir Baggiani, qui se présentait.

« Lui! s'écria-t-elle, qu'il entre !

— Vous n'avez pas dix minutes.

— Je serai prête, dites que je jouerai, qu'on ne retarde rien ; je suis forte. »

Baggiani entra. Il était en costume de voyage, vêtement de velours noir, besace passée en bandoulière.

« Je viens encore une fois vous faire mes adieux! dit-il.

— Tes adieux! » s'écria-t-elle. Et elle se jeta à son cou, lui prit la tête et l'embrassa.

Sa loge était ouverte, et les artistes, connaissant sa réserve habituelle, parurent étonnés de cet abandon soudain.

« Messieurs, dit-elle, je vous présente mon fiancé, mon mari! N'est-ce pas, Baggiani ?

— Oui ! » dit-il, pâle comme un marbre.

Et alors elle l'entraîna au fond de la loge.

« Baggiani, dit-elle, je t'aime depuis le premier jour que je t'ai vu, et Dieu sait si jamais tu l'eusses appris, si tu n'avais pas parlé. — Aujourd'hui, ton aveu me donne le droit de t'ouvrir mon cœur tout entier, de ne rien te cacher, de crier tout haut mon amour — car il est pur, mon amour ! Je t'aime, parce que tu es beau, superbe, généreux, parce que tu as l'âme éloquente et sublime !...

— Parce que tu m'aimes, dit Baggiani, et que tu es pleine d'indulgence pour l'homme dont tu n'entrevois que les côtés brillants.

— Écoute, dit Eméreilda, tu vas partir, et moi, je vais disparaître pour n'appartenir qu'à la foule qui m'attend : jure-moi que tu vas revenir.

— Je te le jure.

— Que tu m'aimes...

— Oh! Eméreilda, à mourir pour toi!

— Eh bien ! écoute : tu as parlé de mystère... je t'aime, moi aussi, et mon amour est absolu et dévoué. Quoi qu'il arrive... serais-tu... quoi ?... un assassin...

— Tais-toi !

— Je suis ta femme devant Dieu !

— Tais-toi !

— Aurais-tu volé, pillé, tué... que sais-je?... toi, le plus grand des hommes, je te fais le plus infâme

et le plus lâche, et je te crie : « Je t'aime, et je suis à toi... à toi toujours, Baggiani!... »

La sonnette du théâtre vibra.

« Adieu, Eméreilda! » cria Baggiani, pâle sous son vêtement noir, et tendant ses bras à la cantatrice.

Elle s'y précipita et y resta suspendue plusieurs minutes. La toile se levait. Elle quitta les bras de Baggiani pour courir sur la scène, et jouer un autre rôle que celui qu'elle jouait pour la première fois de sa vie.

« Je compte les secondes! lui cria-t-elle, presque déjà sur la scène.

— Et moi, dit Baggiani, d'une voix douloureuse et poignante, les destinées qu'il me faut briser avant d'arriver jusqu'à toi! »

XIII

LA FEMME AU THÉATRE

La Griselli était donc rentrée en scène. Et pendant qu'elle chantait, que la foule haletante était suspendue à ses lèvres, que des mains enthousiastes préparaient des bouquets pour les jeter à ses pieds, elle ne voyait personne, ne s'entendait pas elle-même ; elle pensait... non à son rôle, mais à lui. Pourquoi ne jouait-il pas avec elle ce soir-là ?... Quels succès ils eussent remportés tous deux. Dans ce duo d'amour qu'elle chantait avec un inconnu, avec un indifférent, comme elle eût été meilleure, comme elle eût atteint au sublime de l'art avec Baggiani !... Baggiani... cet homme était devenu tout pour elle. Elle l'aimait depuis longtemps, sans [illegible] avoué jamais, longtemps sans l'avouer à elle-même; mais [illegible] le masque était levé, elle avait parlé, elle avait crié son [illegible] amour.

Il avait parlé, lui aussi, et l'immense amour était partagé. Qu'avait-elle à craindre désormais?... elle aimait. Les questions d'art, si importantes pour elle, étaient reléguées au second plan. Quant aux questions de gloire, de fortune, de position, elle n'y songeait guère... elle aimait. On l'applaudissait, on l'eût sifflée... elle aimait. Le monde entier eût croulé à ses pieds... de l'auréole qui la couronnait, on l'eût dépouillée... sa gloire naissante se fût obscurcie... sa fortune brillante se fût éclipsée... elle aimait !...

« Sublime amour, écrit-elle à la trentième page du deuxième volume de sa confession : sublime amour que j'ai ignoré pendant tant d'années, tu m'as ressuscitée. Dieu m'a accordé tous les biens, et dans une longue misère et le cruel abandon de ma jeunesse, tu as veillé sur moi. Tu as donné à mon enfance une mère que j'ai peu connue, mais dont le souvenir a brillé comme une lueur divine dans ma vie tourmentée ; tu m'as donné un ami, un saint prêtre qui a étendu sur mes jeunes années une main protectrice et a versé dans mon cœur des trésors de résignation et de dévouement. Et enfin, à l'heure où la nature se transforme et où le cœur s'éveille, tu fais briller à mes yeux le bonheur éternel !... »

Il semble qu'on ait tout épuisé sur l'amour et que le philosophe n'ait plus rien à dire. C'est une

erreur grande. L'amour est comme l'arbuste que l'automne dépouille de ses feuilles et qui à chaque printemps renaît plus grand, plus fort et plus beau. Le sujet est inépuisable. Mais s'il est puissant chez l'homme, il est plus divin chez la femme. L'homme peut aimer plusieurs fois dans sa vie; la femme n'aimera qu'une fois.

Aimer plusieurs fois l'homme... oui; et c'est en cela que la femme est supérieure.

Et cependant cette parole de l'antiquité a retenti : *Sub viri potestate eris et ipse dominabitur tui.* « Tu seras sous la puissance de l'homme, et il sera ton maître absolu. » — « Honorez les femmes, dit Schiller, elles sèment des roses célestes sur le cours de notre vie; elles forment les nœuds fortunés de l'amour, et, sous le voile pudique des grâces, elles nourrissent d'une main sacrée la fleur immortelle des nobles sentiments. »

« Les hommes ne connaissent pas les femmes sous un autre nom que sous celui du beau sexe, dit Bernardin de Saint-Pierre; mais, s'il est seulement beau pour ceux qui n'ont que des yeux, il est encore, pour ceux qui ont un cœur, le sexe générateur qui porte l'homme neuf mois dans ses flancs au péril de sa vie, et le sexe nourricier qui l'allaite et le soigne dans l'enfance. Il est le sexe pieux qui le porte aux autels lorsqu'il vient de naître; il est le sexe pacifique qui ne verse point le sang de ses

semblables ; le sexe consolateur qui prend soin des malades, et qui les touche sans les blesser. » Et Lamartine : « Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses. » Et Balzac : « La femme est l'être le plus parfait entre les créatures ; elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange. » Et Châteaubriand : « Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire; il ignorerait la grâce, qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. » Oui, affirmons-le avec Sainte-Foix : le cœur de la femme est un abîme d'amour. Il sait à la fois et s'élever vers ce qui est plus haut que lui, pour l'admirer et le vénérer, et se pencher vers ce qui est plus près de lui, pour l'aimer et le chérir ; s'incliner vers ce qui est plus bas, pour l'appuyer et le soutenir. La femme a un sourire pour toutes les joies, une larme pour toutes les douleurs, une consolation pour toutes les misères, une excuse pour toutes les fautes, une prière pour toutes les infortunes, un encouragement pour toutes les espérances. Et si Eméreilda souffrait, comme souffrent tous ceux qui attendent, et dont l'espoir n'est pas sans être mélangé d'une certaine amertume, elle était heureuse, elle pensait à Baggiani ; elle se disait : « Il m'aime, bientôt nous serons réunis. » Le soir de son départ, elle

s'endormit presque calme; le lendemain, elle se leva presque souriante. Elle lui avait demandé : « M'écrirez-vous? » Il avait dit oui; elle attendit. Elle n'eut pas à attendre longtemps, car, ce jour-même, elle reçut une missive signée Baggiani.

Comme elle était aimée!... C'était la passion la plus infinie qui avait dicté ces lignes, c'était le sentiment le plus pur qui y avait présidé. Son langage, pour être passionné comme celui de l'homme qui n'est plus maître ni de sa volonté, ni de ses désirs, conservait toujours cette réserve de laquelle l'homme bien né n'a jamais le droit de se départir, la femme à laquelle il s'adresse fût-elle la sienne. Plus la femme est entourée de respect, plus, du reste, elle doit croire à l'amour qu'elle inspire. On n'encense que ce que l'on aime.

Cette première lettre fut pour Eméreilda l'occasion d'une véritable joie. Le lendemain, ce fut le tour d'une deuxième, puis d'une troisième, et enfin d'une quatrième. Autant de jours, autant de lettres. C'est que tous les jours, toutes les heures, toutes les secondes de la vie sont à celle que l'on aime. Le soleil se lève, — le soleil se couche... « Il est l'heure où elle se promène, l'heure où elle lit... quoi? ma lettre d'hier, peut-être. Que fait-elle en ce moment? » Cruelle et douce préoccupation d'un cœur qui s'est donné à un autre cœur. Toute la vie, on la passe à voir son image,

on a des entretiens singuliers et particuliers avec l'être mystérieux.

Eméreilda n'occupait pas autrement son temps. Qu'eût-elle fait, si elle n'eût pas pensé à lui... toujours?

Elle était dans une période de représentations. Le même succès l'accompagnait. Elle jouait un rôle où elle aimait; nous vous demandons si elle le comprenait. Sa voix avait pris de l'ampleur, de l'étendue; et elle était si pure, cette voix, qu'on n'eût pas dit que c'était une voix humaine qui lançait des accords terrestres, mais une âme endormie qui s'éveillait à la lumière des anges et préludait dans un concert céleste. Et tous les soirs, avant et après sa représentation, ou bien encore enfermée dans sa loge, elle lisait. « Eméreilda, lui écrivait Baggiani, je ferme les yeux sur mon bonheur, tant je crains de mes mains profanes briser le vase sacré qui contient notre avenir à tous deux. » — « Ne suis-je pas ce que vous autres vous appelez une femme romanesque? » lui avait-elle dit un soir. Et il lui répondit : « Femme romanesque, dites-vous : femmes romanesques, alors, toutes celles qui s'élèvent par le mérite et par le cœur au dessus du vulgaire! » Nous sommes loin de Wichnou, qui, dans ses immortelles inspirations, rabaissait la femme et en faisait un être secondaire : « Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre pour une femme que son mari; elle pra-

tique la sainteté en lui montrant, en toute chose, une parfaite obéissance. Que son mari soit lépreux, hideux, ivrogne, débauché, joueur, aveugle, sourd, muet, infâme, paresseux, perpétuellement vagabond dans les joies du corps et dans les mœurs, une femme, persuadée qu'il est son Dieu, doit lui garder toujours son affection et lui offrir sa vie en sacrifice... En présence de son mari, elle doit toujours avoir les yeux fixés sur lui pour attendre son commandement, et, lorsqu'il l'appelle, accourir... Si la colère lui monte au visage, s'il la menace, s'il l'injurie, s'il la frappe injustement, elle courbera la tête, elle lui saisira les mains, les baisera avec ardeur et lui demandera pardon. »

« La femme ne doit jamais avoir de volonté, disent les lois de Manou ; elle doit toujours considérer son mari comme un Dieu, quand ce serait le plus infâme des hommes. »

Monstruosité, femme romanesque, dites-vous : tant mieux! aujourd'hui nous n'écouterions plus Démosthènes s'il s'écriait : *Habemus uxores porro ad legitimos liberos procreandos et fidelem custodiam rei domesticæ habendam.* Nous avons des femmes pour engendrer des enfants légitimes et pour avoir soin des affaires domestiques. »

Non, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, la société ferme la bouche et le cœur de la femme ; on l'instruit à feindre et à dissimuler son âme ; on

laisse, autant qu'on peut, son intelligence oisive.

Oh! quand la femme recevra une éducation franche et libérale, quand on n'étiolera plus sa nature pour rire ensuite et triompher de sa faiblesse, quand on élargira son intelligence sous la seule garantie de son cœur, on saura pourquoi jusqu'à ce jour le monde a été si malheureux.

Et vous, femmes qui vous élevez et planez dans les hautes sphères du cœur et de l'intelligence, on vous appelle femmes romanesques, comme si vous étiez plus folles que les autres parce que vous avez senti davantage et que vous avez compris ce dont tant de femmes n'ont pas même le soupçon!

Il y avait quinze jours environ que Baggiani était absent. Eméreilda vivait seule, absolument seule. Sa chère solitude, elle l'aimait par dessus tout, car elle la peuplait de l'être aimé. Mais il y avait forcément un endroit où elle ne pouvait autour d'elle faire la solitude. C'était au théâtre. Entourée, adulée, elle était assiégée. Souvent, par bonté d'âme, elle était obligée de répondre, et de payer de sa personne. C'était un machiniste qui avait eu le bras écrasé par une chute, et qui priait pour sa femme et ses trois enfants. C'était un camarade de théâtre devenu vieux et qui rappelait ses services à l'art, et parlait de ses besoins présents. C'était un pauvre artiste qui mourait de faim dans la coulisse, quand Eméreilda, à l'heure qu'il était, pas-

sait sa vie à chasser la fortune, et à lui crier : « Va-t'en ! je ne veux pas de toi ! » Bizarreries des choses... et destinées humaines !... Eméreilda assurait du pain aux enfants de l'ouvrier, s'engageait à veiller sur les jours du vieux vétéran de l'art dramatique, et soulageait de sa bourse l'artiste malheureux en s'engageant à le protéger de son crédit.

Mais il n'y avait pas que des solliciteurs, il y avait aussi des admirateurs. Ceux-là, Eméreilda eût bien voulu les voir au diable. Il y en avait un surtout, entre autres, qui la poursuivait d'une façon discrète, et néanmoins encore assez accusée pour qu'il lui déplût sincèrement. Mais Eméreilda était femme, peu habituée à l'existence du monde ; elle avait dans le cœur toutes les ingénuités d'une enfant, et dans l'esprit toutes les délicatesses d'une femme qui a vécu toute sa vie loin de la corruption. Elle ne savait répondre par un mot froid, piquant, décisif. Elle avait des trésors d'indulgence, qu'elle mettait au service du premier venu. On en abusait naturellement, et il arrivait que le temps qu'elle passait au théâtre, alors qu'elle ne jouait pas, était un véritable supplice. Le soir où nous l'accompagnons aux Italiens, l'adorateur était à sa porte et l'attendait. Eméreilda, qui ne songeait pas à lui, eut un mouvement de dépit en l'apercevant. Il vit ce mouvement et s'approcha :

« Si vous étiez à ma place, dit-il, vous ne feriez pas deux lieues pour vous voir deux secondes ?

— Sans doute, répondit-elle; » et, gagnant sa loge, où elle se renferma, elle le laissa dans les coulisses.

Étrange chose que les coulisses d'un théâtre! C'est une étude que l'on a déjà faite, mais qu'on devrait faire encore; car on ne l'a jamais esquissée qu'à la hâte, et d'une façon incomplète. Pour nous, contentons-nous de résumer en quelques lignes les impressions écrites par Eméreilda elle-même dans un chapitre de sa confession : « Les coulisses, dit-elle, c'est un lieu étrange, baroque, et d'une profonde mélancolie. On y entre la première fois avec toutes les illusions que font naître l'amour de l'art et le sentiment des grandes et belles choses; on en sort violemment déçu dans tout ce qu'on a rêvé et ce qu'on a aimé. Tout pour la scène; là, la dure réalité. Puis, généralement, vilaines gens que ceux qui fréquentent les coulisses. A part un certain nombre, que leur métier condamne à toutes les choses désolantes de la vie, les employés, les auteurs dramatiques, les journalistes, les romanciers, il se mêle une société hétérogène de gens du monde et de flibustiers. Les uns, sous des prétextes plus ou moins fallacieux, se faufilent dans les coulisses pour chercher des intrigues. Ils aiment les femmes de théâtre. Cela les pose. Ils en font parade. A une jeune fille douce, aimante, dévouée,

ils préfèrent toujours une femme qui les trompe et les bafoue, si cette femme est une célébrité qui s'affirme. Peu importent le degré du talent, le genre... une femme célèbre, voilà tout, — dont on parle, dont il soit question dans les journaux. Quand elle passe, on dit : « Tiens, c'est X !... » et quand, le soir d'une première représentation, elle paraît au fond d'une loge, les hommes se haussent sur la pointe des pieds et disent : « As-tu vu la petite C...? Elle est avec chose. — C'est son amant? — Oh ? tu sais, ce soir. — Heureux coquin !... » Les autres sont pis encore. Ils recherchent aussi les femmes de théâtre, ceux-là, — non pour les montrer, mais pour les exploiter. Ce sont les parasites des artistes. Ils s'attachent à ces pauvres filles, leur promettent leur crédit, et leur nom, et leur fortune ; et, à l'abri de certaines positions qu'ils ont acquises on ne sait comment, s'en font des marchepieds pour grimper plus haut.

Le nom que la Griselli avait conquis la mettait au dessus de l'hameçon de cette classe d'individus. C'était une étoile, et on ne décroche pas les étoiles, on les admire. Mais cette admiration, cette position exceptionnelle qui la mettait en vue, créaient justement autour d'elle un mouvement perpétuel d'individus de la première condition : des admirateurs, — des adorateurs. Tous les matins sa caiériste lui montait un paquet de lettres parfumées, écrites

dans un style ou insolent ou prétentieux, auxquelles elle n'avait jamais songé à répondre et que le plus souvent elle ne lisait même pas :

« Mademoiselle, vous êtes le soleil, je suis l'ombre. Vous devez être fatiguée de tant de gloire : acceptez le bras d'un homme obscur qui vous offre son cœur pour refuge et sa fortune pour le parer. »

Ou encore :

« La Griselli, je suis un grand artiste comme toi : partons ensemble ! Nous nous comprendrons et nous nous aimerons. »

« Madame, j'occupe dans l'armée un poste important. Je suis las de commander, je veux obéir. Ordonnez, je suis à vos pieds. »

« Eméreilda, j'ai deviné ton petit nom. Je t'aime depuis longtemps. Sois à moi ! »

« Madame, je suis millionnaire. »

« Mademoiselle, je suis rompu, brisé, blasé ! j'ai une grande fortune dont je ne sais que faire. Aidez-moi à la jeter aux vents. Après, vous me quitterez, et vous aurez prolongé ma vie de quelques mois. »

« Mademoiselle, épouseriez-vous un honnête homme qui vous donnerait son nom en échange de votre amour ! »

« Femme, je t'aime à en devenir fou. Si tu te fais payer, combien veux-tu ? Si tu te donnes... qu'exiges-tu ?... Ma vie, prends-la... je te la cède pour un baiser de toi !... »

Les lettres, les vers, les cadeaux, Eméreilda repoussait tout, renvoyait tout, n'acceptait rien et ne se souvenait plus.

Mais les rencontres, elle ne pouvait toujours les éviter. C'est dans ce cas qu'elle se trouvait le soir où nous la retrouvons. Un homme s'était glissé dans sa loge, celui que nous avons déjà vu à sa poursuite.

Cet homme, Eméreilda ne le connaissait pas, et cependant il lui semblait l'avoir déjà vu quelque part. Au théâtre, il la poursuivait depuis plusieurs semaines ; tous les soirs elle eût pu l'apercevoir au fond d'une baignoire et lançant des regards sur la scène. Dans les coulisses, elle le rencontrait fréquemment. De tous ces poursuivants, du cortége nombreux de ces adorateurs qui se groupaient autour d'elle, c'était le plus empressé et celui qui savait le moins dissimuler ses intentions. Mais ses souvenirs remontaient au delà, bien avant son début aux Italiens, alors qu'elle n'était pas encore cantatrice, et peut-être même pas à Paris. Plusieurs fois elle s'était interrogée, mais sa mémoire ne lui en avait pas appris davantage. Ses traits ne lui étaient pas inconnus, mais il était impossible de les adapter à un visage sur lequel elle pût mettre un nom. Du reste, quoique bien de sa personne, cet homme l'effrayait : grand, mince, élancé, accusant un homme de haute distinction et de manières

élégantes, rien cependant, à bien prendre, ne prévenait en sa faveur. Son visage de glace, au teint pâle, aux lèvres amincies et au regard pénétrant, n'inspirait aucune sympathie. On sentait que cet homme devait être intelligent et énergique, mais que le cœur ne devait jouer aucun rôle dans sa vie. Pour arriver à son but, ce devait être une de ces natures à tout sacrifier, à ne reculer devant rien, à ne composer avec aucun obstacle.

Chaque fois qu'il avait essayé de parler à Eméreilda, celle-ci était parvenue à s'esquiver et à ne pas l'entendre longtemps. Mais il devait arriver un instant où elle serait dans la nécessité de le subir. L'actrice vit dans un milieu difficile où tous les amours-propres sont en jeu, et où la vertu, seule gardienne de l'honneur d'une femme, n'est en quelque sorte pas admise. Les obligations se créent, les embûches naissent sous ses pas ; il faut avoir une force prodigieuse sur soi-même et être secondé par les circonstances pour qu'il soit permis à une femme de passer droite et fière dans ce sentier bordé de fleurs et côtoyant des abîmes. A celles-là on ne croit pas. La femme qui se tient et se montre fidèle au compagnon qu'elle s'est choisi est considérée comme une femme de bonnes mœurs, et respectée comme telle. On pourra même ne pas essayer de briser cette liaison, et le nom d'un homme sera l'égide sous lequel elle s'abritera.

Mais, seule, l'actrice sera poursuivie jusqu'à ce qu'elle succombe. Le séducteur trouvera autant de complices qu'il y aura d'éléments autour de lui. Devenue subitement une étoile, il était donc naturel qu'Eméreilda fût entourée et poursuivie. Mais, en face de la volonté exprimée et de la passion effrénée d'un homme dont l'individualité était nettement accusée, on s'effaçait un peu, et plusieurs, qui avaient rêvé de jouer un rôle actif, se contentaient de devenir spectateurs. Il y avait donc deux raisons qui expliquaient désormais l'insistance de l'adorateur d'Eméreilda : sa passion pour elle, et l'amour-propre aiguisé par la galerie.

Cet homme, dont le nom ne sera pas longtemps un mystère pour nos lecteurs, occupait dans le monde une haute position. A la sonorité du nom, aux titres qui y étaient attachés, à la grande fortune dont il était maître, et qu'il dépensait avec la prodigalité d'un gentilhomme de l'ancien régime, se joignaient la jeunesse, une certaine beauté aristocratique et un passé qui l'obligeait.

Comme il avait eu les plus beaux chevaux, il avait eu aussi les plus belles femmes. Comme il avait été chasseur heureux, turfiste à succès, joueur enragé, il ne s'était jamais aventuré en vain sur le chemin de la galanterie. Les femmes ont pour habitude de céder aux hommes devant lesquels les autres femmes ont ployé. Étonné de la résistance d'Eméreilda,

notre homme s'était juré qu'il réussirait. Il y allait de son honneur bien plus que de sa passion, qui, néanmoins, s'était augmentée dans les efforts de la lutte. Aussi, voyant qu'il ne pouvait décider Eméreilda à l'entendre, avait-il résolu d'employer la ruse ou la force pour arriver jusqu'à elle. Eméreilda venait de remporter dans le *Trouvère* un de ces succès éclatants qui font époque dans le théâtre; notre homme était sous le coup de l'enthousiasme qui avait accueilli la célèbre cantatrice, il résolut de ne pas tarder davantage.

Quelques minutes avant qu'elle quittât la scène, à l'heure même où les couronnes et les bouquets s'amoncelaient aux pieds de l'illustre héroïne, notre homme s'était subrepticement introduit dans sa loge et l'avait attendue. Eméreilda n'avait pas tardé à paraître. Pâle de fatigue et d'émotion, elle accourait se reposer quelques minutes et se décharger dans la solitude du poids de tant de gloire et d'enivrement. Rien n'émeut et n'épuise comme le triomphe. Après une soirée d'applaudissements, elle était avide d'isolement, elle avait besoin de se recueillir, et, se souvenant du vieux prêtre qui l'avait élevée au foyer calme de la vertu, de croiser les mains, de tomber à genoux quelquefois, et de dire :

« Mon Dieu! ne me punissez pas un jour de la joie que vous avez donnée ce soir à mon cœur. Ces triomphes que vous permettez, je n'en suis

pas avide, et vous savez si j'en suis fière; je n'oublie pas ce que j'ai été et ce que je suis encore: la plus humble de vos créatures, la plus soumise de vos servantes. »

Ce soir-là, elle n'eut pas même le temps de penser et de se souvenir; elle était en face d'un homme dont elle ne connaissait que trop les intentions, et dont la vue seule l'effrayait. Celui-ci lui avait pris les mains; elle l'avait repoussé vivement et avait eu le temps de s'éloigner de lui de quelques pas. Mais déjà la porte était refermée et elle n'était plus maîtresse de s'enfuir.

« Je vous aime! » lui avait-il dit.

Elle n'avait pas répondu, et, se remettant de son saisissement, elle regarda fixement l'homme qui était devant elle.

« Que voulez-vous, Monsieur? dit-elle d'une voix forte.

— Je vous aime! répéta-t-il.

— Je ne comprends pas ce langage. Je vous demande, Monsieur, ce que vous venez faire ici, et de quel droit vous vous permettez de pénétrer dans cette pièce? »

Elle fit un pas vers la porte comme pour l'ouvrir, mais l'homme était adossé devant et ne bougea pas.

« Ne pouvons-nous, dit-il, rester dix minutes en face l'un de l'autre?

— Je n'ai aucune raison, Monsieur, pour subir la présence que vous voulez m'imposer.

— Que vous ai-je donc fait, Madame, pour trouver près de vous si peu de bienveillance, et j'oserai dire tant de dureté ?

— De quel droit, vous, Monsieur, exigez-vous la bienveillance d'une femme qui ne vous connaît pas ?

— Ah ! je vous connais bien, moi !

— Vous me connaissez comme on connaît toute femme qui appartient au théâtre et que la destinée condamne à paraître en public ; mais vous ne me connaissez pas autrement, j'en suis sûre.

— Vous vous trompez, Eméreilda.

— Je ne me nomme pas Eméreilda, je suis la Griselli !

— Pour la foule.

— Pour tout le mo de !

— Pour tous ceux qui ne vous connaissent pas; pour le public, mais non pour moi.

— Soit, appelez-moi comme il vous plaira ; mais je vous en prie en grâce, je vous en supplie, éloignez-vous, laissez-moi; je suis fatiguée, épuisée, j'ai besoin d'être seule. Je ne veux pas vous entendre... D'abord, je ne m'appartiens pas.

— N'êtes-vous donc pas libre de votre personne et de votre cœur ?

— Mon cœur ne l'est pas.

— Vous aimez quelqu'un, alors ?

— Oui, j'aime quelqu'un.

— Vous voulez parler de Baggiani, sans doute ?

— Baggiani, oui, Monsieur, c'est lui que j'aime ! et, si vous voulez le savoir, je l'aime à ne jamais l'oublier. Je l'aime à mourir pour lui. L'affection de tout autre homme m'est indifférente. Maintenant, Monsieur, que vous savez mon secret et que vous êtes convaincu que vous n'avez rien à espérer de moi, j'espère que vous comprendrez que vous n'avez aucun aveu à me faire.

— Je vous demande pardon. »

Eméreilda parut étonnée.

« Quoi encore ? fit-elle; les paroles que vous venez d'entendre ne vous suffisent pas ? Que faut-il donc vous dire ?

— J'ai cru cependant que vous aviez quelque chose à ajouter.

— Il vaut mieux pour vous que je n'ajoute rien.

— Ces réticences prouvent, Madame, que vous me connaissez plus que vous ne voulez l'avouer.

— J'avoue que votre visage ne m'est pas inconnu.

— Vous devez alors, ajouta-t-il, savoir qui je suis.

— Je n'ai jamais songé à m'informer de votre nom.

— La signature de mes lettres ne vous a pas appris ce qu'elle dissimulait ?

— Je ne m'en suis jamais inquiétée.

— Le duc Jean vous inspirait décidément, Madame, bien peu de sympathie.

— Que m'importait le duc Jean, puisque je ne devais jamais avoir affaire à lui!

— Voyons, Madame, dit celui-ci après une certaine hésitation, rappelez donc bien vos souvenirs, remontez à quelques années, et voyez bien si vraiment vous ne me connaissez pas.

— Je ne vous ai jamais vu qu'au théâtre.

— Mais... à Honfleur?

— A Honfleur?

— Oh! il y a quelques années déjà. Vous avez bien habité Honfleur, n'est-ce pas? Vous alliez quelquefois alors prier à une petite chapelle très connue de ce côté?

— Mais, Monsieur...

— Oh! ne vous en défendez pas, je sais que vous ètes pieuse; c'est trop rare chez une artiste de théâtre pour que je songe à vous en blâmer.

— Je ne sais si vous m'avez réellement vue à cette chapelle dont vous parlez, mais je sais que je vous y ai moins remarqué qu'au théâtre.

— J'y ai été aussi moins souvent, dit-il en souriant, et, à vous parler franchement, je vous avouerai que je n'y suis même entré qu'une seule fois.

— Il est bien étonnant alors, Monsieur, que cette seule fois ait suffi pour fixer si bien vos souvenirs.

— Oh! c'est que lorsque l'on vous a approchée une fois, Eméreilda, on se souvient toute la vie. Du reste, ajouta-t-il, cette journée était unique dans ma vie, et, en vous apercevant, j'ai pu être amené à une comparaison entre vous et la femme que j'épousais ce jour-là.

— Que vous épousiez!... Alors vous êtes...?

— Le duc Jean d'Abelfura. »

Eméreilda resta tout interdite.

« Vous devez voir d'ici mon château, situé non loin de la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, dit le duc. Vieux manoir démantelé que le château d'Abelfura : planté sur ses assises de granit, on dirait une citadelle du moyen-âge mirant dans la mer ses vieilles tours féodales.

— Il ne s'agit pas du manoir d'Abelfura, dit Eméreilda, mais de vous, et vous me voyez encore toute stupéfaite de l'audace dont vous faites preuve. Quoi! vous êtes le duc d'Abelfura et vous osez venir vous adresser à moi? Sortez, Monsieur, ou, je vous le jure, j'appelle à l'aide... au secours...

— Oh! pas avant, Madame, que vous ne m'ayez sérieusement entendu! » reprit le duc, qui, s'assurant que la porte était bien close, se rapprocha de la cantatrice.

La pièce était petite, étroite, et n'offrait aucune issue. Eméreilda songea à appeler; mais elle réfléchit que sa loge était isolée de toutes les autres, et

qu'à moins d'un hasard providentiel, personne ne l'entendrait. Seule avec cet homme, elle trembla. Qu'allait-elle devenir s'il usait de violence avec elle? Était-elle de force à se défendre? C'était odieux, horrible, impossible à croire de la part d'un homme qui vivait dans la classe la plus intelligente et le monde le mieux élevé. Peut-être s'exagérait-elle le danger... Peut-être ne voulait-il que l'effrayer ou seulement ne pas perdre l'occasion de lui faire entendre un langage passionné. Elle prit le parti de la ruse et parut se résigner.

« Eméreilda, dit le duc d'Abelfura, croisant les mains devant la cantatrice et tombant à ses pieds, je vous aime, je vous aime de toutes les forces de mon âme. Depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, j'ai senti que vous vous étiez emparée de mon être tout entier et que je vous aimerais toute la vie. »

Eméreilda fit un pas en arrière.

« Un tel langage... dit-elle.

— N'a rien qui puisse vous offenser. Pourquoi Dieu vous a-t-il faite si belle? Vous ne savez donc pas que vous ne ressemblez à aucune des autres femmes. Vous n'avez donc jamais comparé votre visage à tous ceux qui vous entourent?... Tenez, il y a quelque temps déjà de cela, je vous rencontrai...

— A Notre-Dame de Honfleur?

— Non, quelques jours auparavant. C'était en pleine mer. Je revenais du Havre, je vous aperçus sur une barque de pêcheur. Vous étiez à côté d'un jeune homme qui ramenait ses filets et les disposait au fond de sa barque. Vous, Eméreilda, vous étiez debout, vêtue comme une pauvre fille, d'une robe de toile, et un simple fichu enroulé autour de votre tête dissimulait une partie de vos cheveux. Le hâle de la mer avait bruni votre visage, et la rougeur qui en colorait les pommettes accusait les fatigues que vous veniez d'éprouver. Vos yeux, aussi profonds que les vagues de la mer, plongeaient dans l'horizon, et, humble et pensive, vous sembliez rêver à cette immensité qui vous entourait de tous côtés. D'abord je crus que vous étiez la sœur du pêcheur. Je n'eus qu'à vous regarder une seconde fois pour être convaincu que, malgré les habits rustiques qui vous couvraient, vous ne pouviez pas être sortie de la même maison. Étiez-vous sa femme? vous paraissiez bien jeune; sa fiancée? je le crus et m'en allai le cœur tristement songeur en pensant qu'une si adorable créature allait devenir la proie d'un homme si peu fait pour vous comprendre. Quelques jours après, j'étais appelé à vous revoir dans une situation bien différente pour moi. Mais combien plus vous m'apparaissiez belle encore, les genoux sur les dalles, les mains jointes, priant Dieu, le priant pour moi peut-être.

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur le duc, je priais Dieu pour vous et pour elle.

— Pour la duchesse?

— Pour votre femme, pour cette compagne de votre vie à laquelle alors vous juriez obéissance et fidélité, et que vous paraissez tant oublier aujourd'hui. »

Le duc d'Abelfura écarta de la main comme un souvenir qui l'obsédait et poursuivit :

« Je vous vis alors si belle et si jeune, que vous me semblâtes un ange descendu du ciel pour assister à l'acte suprême de ma vie. Oh! je vous le jure! je n'eus alors aucun sentiment charnel dans le cœur, je vous admirais comme on admire la statue d'un maître dont le doigt n'ose effleurer le délicieux contour. Je vous contemplais comme une sainte, perdue dans la foule, et dont la prière devait monter plus rapide et plus éloquente à ce Dieu que vous invoquiez. »

Eméreilda, sans prêter une grande foi aux paroles du duc, se laissait aller à l'écouter. C'était la première fois qu'on lui parlait ainsi. Et, si pure que soit une femme, elle éprouve au fond du cœur comme une satisfaction vague d'avoir été remarquée. Elle était bien pauvre alors cependant, bien peu flattée dans sa mise si simple. Et cet homme qui vivait au milieu d'une société choisie, l'avait vue, elle, l'avait distinguée, quand un cortége de

femmes jeunes, riches et belles le suivaient. Ce sentiment, à la vérité, ne fit que naître en elle et n'eut pas le temps de mûrir. Le duc d'Abelfura n'avait pas cessé de parler, que déjà il n'existait plus.

« Monsieur le duc, dit-elle, tous ces temps sont bien changés. J'étais une sainte alors, soit, si la naïveté peut ressembler à la sainteté ; mais aujourd'hui tout cela a disparu : je ne suis plus une sainte, mais une cantatrice. La distance est longue, et il ne m'a fallu que quelques mois pour la franchir. Votre admiration n'a plus de raison d'être... cessez donc de m'admirer... reléguez vos souvenirs au rang des illusions de jeunesse si vite oubliées et dont on est les premiers à rire... et rendez-moi ma liberté.

— Votre liberté? oh! pas avant au moins que vous m'ayez écouté. »

Et il reprit :

« Votre image ne me quitta pas de la journée. Sans cesse elle passa devant mes yeux ; et, quand la nuit arriva, dans mon rêve, ce ne fut pas le visage de la duchesse qui apparut à mon chevet, mais le vôtre, Eméreilda, le vôtre ! Je vous aimais... comme un malheureux, comme un fou ; à peine vous avais-je vue, et vous étiez déjà tout pour moi. Cette femme qui était la mienne depuis quelques heures, je la haïssais de tout l'amour que je ressentais pour vous.

— Mais, monsieur, tout ceci est infâme !

— J'aurais voulu la fuir, m'arracher de ses bras, ne jamais la revoir, courir à vos pieds, et tout cela était impossible.

— Je le crois bien ! dit Eméreilda, qui voulut rire, et qui, à la vue du visage bouleversé du duc d'Abelfura, comprit que, s'il était fou, il pouvait bien être sincère dans sa folie.

— Vous m'écoutez, n'est-ce pas? dit-il.

— Il le faut bien.

— C'est là toute la pitié que vous inspire ma passion fatale?

— Elle me paraît si peu naturelle et si peu excusable...

— Oh ! je vois bien que vous n'avez jamais aimé, jamais ; car, s'il en était autrement, vous auriez au moins une larme pour un désespoir aussi grand. »

Elle fit un pas vers la porte.

« Laissez-moi partir, dit-elle. Nous reprendrons cet entretien une autre fois.

— Oh ! non ! dit le duc d'Abelfura. Une autre fois vous me fuirez peut-être encore comme vous m'avez fui jusqu'à ce jour. Il faut que vous m'écoutiez jusqu'au bout. Quinze jours après mon mariage, une séparation à l'amiable avait lieu entre la duchesse et moi, continua le duc.

— Une séparation !... mais on ne se sépare pas ainsi au bout de quelques jours de mariage.

— Quelquefois.

— Quel homme êtes-vous donc?

— Un homme qui vous aime et qui ne peut pas sentir toute autre femme.

— Savez-vous que vous m'effrayez?

— Apprenez à me connaître, Eméreilda.

— Eh! qu'ai-je besoin de vous connaître?

— Pour m'aimer.

— Oh! je vous défie bien d'ouvrir un cœur qui ne veut battre que pour un amour qu'il pourra crier tout haut.

— Suis-je donc un homme si méprisable?

— Vous ne vous appartenez pas.

— Je m'appartiendrai, s'il le faut.

— Vous vous appartiendrez...? que voulez-vous dire?...

— Je tuerai ma femme, fit-il d'une voix étouffée et se rapprochant d'Eméreilda, dont il effleura le visage de ses lèvres.

— Vous me faites peur! vous me faites peur! s'écria celle-ci; reculez-vous, reculez-vous, ou j'appelle au secours!

— Vous ai-je donc offensée?

— Oh! il s'agit bien d'offense avec vous. Il s'agit de l'effroi que vous m'inspirez.

— Je vais essayer d'être calme.

— Oui, oui, essayez, car je vous jure que vous feriez peur à une plus courageuse que moi.

— Je vous disais donc, reprit le duc d'Abelfura,

qui essuya son front couvert de sueur, que quinze jours après mon mariage une séparation avait lieu. Depuis, la duchesse et moi nous vivons dans le même hôtel, nous nous rencontrons dans le même monde, nous mangeons souvent à la même table, mais nous sommes entièrement séparés.

— Cette femme doit horriblement souffrir de votre froideur.

— Elle sait qu'il n'y a aucun amour pour elle dans mon cœur, et que la femme que j'aime... c'est vous.

— Moi?

— Semblez-vous donc déjà l'ignorer?

— Oh! il importe fort peu ce que vous me dites à moi, ici, dans cette pièce où personne ne nous entend, mais ce que vous lui avez dit à elle.

— Je lui ai dit que je vous aimais.

— On ne dit pas ces choses à la femme qui est la vôtre.

— Je le lui ai dit. Je lui ai tout avoué : elle sait que c'est vous que j'aime; elle sait que c'est pour vous que je la tuerais, que je me tuerais moi-même. »

Eméreilda voulut parler, il l'arrêta :

« Oh! vous ne savez pas ce que c'est, dit-il, une passion qui vous brûle le cœur et mine l'existence. Je ne savais où vous étiez, et il me fallait vous trouver. Je parcourus bien des pays en vain; partout je

vous demandais ; je me mis à votre recherche, à votre poursuite, et cette poursuite dura plusieurs mois sans qu'il me fût donné de vous atteindre. Vous n'étiez plus à Honfleur. J'appris que vous habitiez le Havre : j'y courus, vous veniez de le quitter. Où étiez-vous alors? à Paris sans doute; j'y arrivai, je fis tous les quartiers, toutes les rues, toutes les maisons, et nulle part la trace de votre image. Mes recherches étaient infructueuses. Un soir, le hasard me fit entrer aux Italiens, ici même; il y avait foule immense, une grande cantatrice chantait : quelle était-elle? je ne la connaissais même pas. La Griselli, me disait-on depuis plusieurs jours. Ce nom frappait mes oreilles; on le répétait partout où je passais. Dans les salons, dans les théâtres, il était sur toutes les bouches. Les journaux se l'arrachaient à l'envi. Quelle était donc cette Griselli dont le monde entier semblait s'occuper et qui tout d'un coup avait acquis cette gloire que tant d'artistes poursuivent de longues années sans jamais l'atteindre? A vrai dire, je m'en occupais fort peu ; le hasard seul me poussa vers elle. Mon indifférence était égale au peu de plaisir que je me promettais. Vous parûtes, et soudain je fus captivé par le son de votre voix. Non, jamais harmonie plus pure n'avait résonné à des oreilles humaines. Je fus suspendu toute une soirée à vos lèvres, ravi, pris d'enthousiasme et, le croiriez-vous,

Eméreilda? ne vous reconnaissant pas. Je revins trois fois, et trois fois je fus étonné, subjugué, et ne vous reconnus pas. Cela va peut-être vous sembler étrange, mais alors j'aimais deux femmes : l'une dont le souvenir remplissait mon cœur d'une joie ineffable, l'autre qui allumait mon cerveau, et chantait à mon âme étourdie le rire éclatant du désir et les sanglots d'une passion tourmentée.

— Oh ! quel homme étrange vous faites ! dit Eméreïlda.

— Il y avait bien dans votre visage, dans votre son de voix, dans le regard de vos yeux quelque chose qui me rappelait vaguement la petite paysanne de Notre-Dame de Honfleur. Mon amour pour la cantatrice n'était même né probablement si vite que par le fait de cette ressemblance. Mais j'étais si loin de m'imaginer que j'étais en présence de la même femme, que vos traits m'eussent parlé davantage que je me serais encore refusé d'y croire. Quel fut donc mon étonnement, mon saisissement, quand, un soir, après la représentation, ne pouvant plus y tenir, je descendis dans les coulisses pour vous apercevoir de plus près. Je me plaçai sur votre passage, et je restai là l'espace de vingt minutes peut-être, l'espace de vingt siècles. Vous apparûtes, et moi, homme rompu aux émotions de la vie, blasé des amours de la terre, je faillis m'évanouir. Je vous avais reconnue. Vous savez le reste : je vous

ai suivie et poursuivie, j'ai tout fait pour vous approcher; toujours vous m'avez repoussé, chassé. Que voulez-vous faire de moi? »

Eméreilda parut réfléchir quelques minutes.

« Monsieur, dit-elle, tout ce que vous m'avez conté là est très romanesque, mais il me vient une pensée à laquelle je n'avais pas encore songé depuis que je vous écoute. »

Le duc d'Abelfura prêta attention.

« Je ne mets pas un instant en doute votre grande passion, si étrange qu'elle puisse paraître dans une époque comme la nôtre, et chez un homme rompu, comme vous le dites, aux émotions de la vie. Mais comment se fait-il que les lettres que vous m'avez adressées ne fussent pas plus respectueuses? Vous m'aimez beaucoup, soit, mais vous prenez, il me semble, un ton bien cavalier pour parler à une femme tant aimée.

— J'avoue, dit le duc, que ce fut là mon tort. J'ai été la victime d'une expérience qui, cette fois, m'a trompée.

— De quelle manière?

— Je me suis dit : Je veux arriver à tout prix jusqu'à elle; et quand une fois j'y serai parvenu, je me coucherai à ses pieds si elle le veut, mais avant tout il faut y arriver. Hors, pour cela, il faut employer les moyens en usage.

— Et vous avez cru...?

— Oh ! ne m'accablez pas ; vous étiez une femme de théâtre, je vous ai traitée en femme de théâtre. Le respect était dans mon cœur s'il n'était pas dans ma façon de m'exprimer... je voulais arriver à tout prix, et, ignorant quelle nature d'élite vous étiez restée, je vous ai parlé le langage de l'homme du monde qui descend dans les coulisses et qui se mésallie. »

Eméreilda fit un mouvement.

« Oh ! je me méprenais ! s'écria le duc ; j'ai craint le ridicule quand je n'avais à craindre que votre courroux. Si je rêvais un amour immense, il me fallait d'abord le dissimuler sous un amour de théâtre. Je vous promettais de l'or, des nuits d'orgie ; que ne vous aurais-je pas promis pour essayer de vous séduire, pour arriver jusqu'à vous?

— Il n'y avait pas tant à me promettre, Monsieur, dit Eméreilda, qui se leva ; il n'y avait qu'à parler plus tôt.

— O Eméreilda !... Eméreilda !... ne me poignardez pas par une parole aussi sanglante.

— Laissez-moi sortir.

— Quoi ! pas un mot d'espoir ?

— Je vous écrirai. »

Elle était près de la porte et enveloppée dans son manteau.

— Ouvrez, dit-elle, j'ai besoin d'air.

— Mais un mot, un mot ! » ...

Il joignait les mains devant elle.

« Je vous écrirai, vous dis-je.

— Vous me le jurez?

— Je vous le promets.

— C'est bien, Madame, sortez, ou du moins laissez-moi d'abord m'éloigner, dit le duc d'Abelfura, pâle comme un suaire; nous verrons bien si vous tenez parole.

— Et si je ne la tiens pas? dit Eméreilda en relevant la tête et fixant le duc avec fierté.

— Oh! alors, Madame, priez Dieu, car je ne réponds plus de ce qui arrivera! »

Sa voiture l'attendait, elle y monta, et, une heure après, elle était à son hôtel. Elle se renferma dans ses appartements. Elle éprouvait comme un immense besoin de solitude et de repos. Elle se jeta sur son lit; mais bientôt, certaine qu'elle ne trouverait pas le sommeil, elle se résigna à se lever. Une des fenêtres de son boudoir donnait sur un magnifique jardin : elle choisit celle-là de préférence pour y passer la nuit, et, machinalement accoudée, elle plongea des regards éperdus dans le ciel et les laissa mélancoliquement retomber sur la terre. Elle songea au duc d'Abelfura, et, chaque fois qu'elle se répétait les paroles ardentes de cet homme, sa pensée appelait Baggiani, et on eût dit que c'était Baggiani qui les avait prononcées pour elle. Toujours lui!...

Le duc l'aimait. Eméreilda n'en pouvait douter. Il s'était exprimé avec une violence trop accusée et une ardeur trop sentie pour en douter. Cette histoire, l'histoire de son amour, il ne pouvait l'avoir inventée. Il était évident que cet homme aimait, aimait comme un fou, qu'il était de nature à commettre quelque acte insensé pour elle. Ce n'était plus l'amour de l'homme du monde, du gandin qui rêve de se parer d'une femme jeune, jolie et célèbre : c'était l'homme arrivé à la maturité de l'âge, qui se réveille avec une passion formidable qui lui déchire le cœur.

Ces sortes d'hommes ne croient plus à rien, et s'éteignent lentement, jetant au monstre des jeux et des plaisirs les derniers lambeaux d'une existence qu'ils exècrent. Mais malheur s'ils aiment alors! Ils sacrifieraient tout à cette passion nouvelle. La vie, ils n'y croient pas, ils n'y ont jamais cru. Ils vivent de paradoxe : une femme... et ils demandent à la terre ce qu'elle fournit de trésors pour la parer et l'encenser. C'est une idole... dont ils rient, qu'ils méprisent quelquefois, tant ils sont arrivés à se mépriser eux-mêmes... mais pour cette idole, qui a remué les fibres d'un cœur inerte, ils brûleraient Paris pour mieux voir ses yeux, et creuseraient le globe pour descendre plus bas à ses pieds. Une femme belle, parée comme une reine, et autour de laquelle on semble avoir groupé

tout ce qui est beau, riche et rare : c'est l'idole. A ses côtés marche un homme jeune encore, mais le visage pâle, fatigué ; son dos se voûte légèrement, sa marche est lente et lourde, déjà ses jambes trahissent des faiblesses qu'il ne songe pas à dissimuler : c'est l'amant. Il n'a pas l'air d'aimer cette femme, et il se ruine pour elle. Ne lui dites pas qu'il a tort, il le sait aussi bien que vous. Ne lui dites pas qu'elle le tuera, il l'espère bien. Et il va toujours en avant. Puis, le jour où il est ruiné, il disparaît, court dans d'autres mondes, ou se brûle la cervelle.

Eméreilda, dans la solitude de son hôtel, et troublée seulement par la brise de la nuit qui faisait frissonner ses rideaux de dentelle, songeait à cette scène qui venait d'avoir lieu, et s'interrogeait. Au petit jour, elle était encore là, à sa fenêtre, rêvant du duc d'Abelfura et de Baggiani.

« Oui, se dit bientôt Eméreilda, quoi qu'il arrive, il ne m'est pas permis de laisser le duc d'Abelfura dans le doute. Je n'aime pas cet homme, et ne peux l'aimer. S'il m'aime, comme il le dit, il souffrira, mais il se retirera. Maintenant il a une promesse de moi d'avoir une réponse, il l'aura. Cette promesse a été faite sous le coup d'une menace, je pourrais encore ne pas y souscrire, mais sa persévérance dans un amour qui pardonne mérite au moins le mot qu'il attend. Il l'aura. »

Toutes ces réflexions faites, Eméreilda traça d'une petite écriture fine, serrée, ces mots qu'elle ne prit pas même le temps de mûrir, tant elle était sûre d'elle-même et libre de cœur et d'esprit :

» Monsieur,

» Je vous ai promis de vous écrire, je m'exécute. Je ne vous ferai pas de reproches et ne vous rappellerai pas votre insistance et vos poursuites. Je ne me plaindrai même pas des piéges que vous m'avez tendus et des quelques heures cruelles que vous m'avez fait passer dans votre tête-à-tête. Vous dites m'aimer : que ce soit là votre excuse. Éloignons donc toute idée du passé.

» Parlons du présent. Vous m'aimez, Monsieur; moi, je n'éprouve pour vous qu'une estime profonde, estime que, j'espère, vous saurez, par votre conduite, vous réserver dans mon cœur. Du reste, j'aime quelqu'un, vous le savez; et cette personne, je l'attendrai dix ans, vingt ans... s'il le faut, et quand elle apparaîtra, je tomberai dans ses bras.

» Vous ne voudriez pas vous attacher à une femme qui ne saurait que vous haïr si vous ne saviez la comprendre.

» Vous avez mon secret, Monsieur ; je crois avoir votre parole de galant homme.

» Nous ne nous connaissons pas; allons chacun

de notre côté, et puisse la Providence veiller sur vous !

» C'est tout le mal que je vous souhaite.

» Eméreilda. »

Quand la jeune fille eut écrit cette lettre, elle fut plus calme. Elle se jeta sur son lit, et prit quelques heures de repos. A onze heures, elle sonna sa caméristе, et ayant cacheté sa lettre, elle la fit porter. Le soir, elle parut au théâtre et ne rencontra pas le duc d'Abelfura.

Quinze jours se passèrent ainsi. Elle espérait.

« Il aura compris, se dit-elle, que toute poursuite de sa part était chose ridicule et inutile. C'est un homme de sens et d'esprit. Il s'était mépris.

» Une actrice, cela ne tire pas à conséquence. Il me jugeait comme le monde juge tout ce qui est au théâtre. Il semble que nous n'ayons ni cœur ni conscience, et qu'il suffit qu'on se jette à notre tête pour qu'on ait le droit de tomber à nos pieds. Je n'ai plus rien à craindre de cet homme. »

Cependant, un soir arriva où il reparut dans la salle. Eméreilda fut un peu émue, mais elle se remit aussitôt.

« Il est dans la salle, se dit-elle : eh bien ! c'est son droit, et c'est naturel. On joue ce soir une pièce nouvelle.

» Le soir d'une première représentation, toute la

fashion et le monde artistique et littéraire se donnent rendez-vous. Il est ici pour la pièce, et non pour moi. »

Le lendemain, elle le rencontra dans les coulisses. Elle fut plus inquiète, mais ne laissa rien voir de son inquiétude. Il passa près d'Eméreilda, et la salua avec respect. Celle-ci lui rendit son salut et n'eut aucune mauvaise pensée.

Mais un jour qu'il parut, il s'approcha d'elle au foyer des artistes, et lui demanda quelques minutes d'entretien après la représentation.

Elle voulut refuser, il insista.

La toile baissée, et au moment où Eméreilda se disposait à rejoindre sa loge, le duc d'Abelfura reparut.

« Vous êtes persévérant, dit-elle.

— Eméreilda, dit le duc d'Abelfura quand ils furent seuls, vous me voyez aujourd'hui pour la dernière fois, si vous le désirez.

— D'abord, Monsieur le duc, dit-elle, sans paraître déconcertée, parlons raison, si vous le voulez bien, ou ne parlons pas du tout.

— Je vous répète que c'est aujourd'hui la dernière fois que vous me voyez, si vous le désirez.

— Votre visage ne m'est pas si importun que je ne puisse le rencontrer. Si maintenant vous m'annoncez sérieusement que c'est la dernière fois que vous m'entretenez, je vous en remercie.

— Non seulement que je vous entretiens, mais que vous me revoyez, par la raison que si vous ne consentez pas à ce que je vais vous demander, je m'expatrie.»

Elle sourit.

« C'est vous, Monsieur le duc d'Abelfura, qui parlez ainsi? dit-elle. Si vous étiez un tout jeune homme, soit; mais vous, homme mûr, homme à bonnes fortunes, qui les comptez par milliers, qui vivez depuis longtemps dans le monde du boulevard et du théâtre, c'est vous qui dites ces choses, et sans rire encore!

— Madame, je parle très sérieusement. »

Et après une pause :

« Me permettez-vous d'espérer?

— D'espérer... quoi?... êtes-vous fou!...

— De vous approcher un jour?

— Moi!... mais... vous perdez la tête.

— Je le crains.

— Très sincèrement, je le crains pour vous, Monsieur le duc.

— Eméreilda, je vous aime à mourir pour vous. La moindre lueur d'espoir, et je patiente, j'attends, je vis en vous... Mais si je suis convaincu que je ne puis avoir rien à espérer, eh bien!...

— Vous quittez la France?

— Oui. »

Elle eut un fou rire.

« C'est trop plaisant, dit-elle.

— Et je vous dirai mieux que cela, fit-il.

— Dites mieux... oh! allez, pendant que vous êtes en train, vous ne risquez rien.

— Un peu plus ou un peu moins de sottise, cela ne tire pas à conséquence, n'est-ce pas?

— C'est mon avis.

— Eh bien! ce que je vais vous dire va vous paraître énorme. Si je n'obtiens pas ce mot d'espoir de vous d'ici trois semaines, je me brûle la cervelle! »

Eméreilda affecta encore de rire, mais le rire n'était pas dans son cœur.

« Un homme comme vous, monsieur le duc, dit-elle, se brûle quelquefois la cervelle pour une perte au jeu, jamais pour une femme.

— Je vous donne trois semaines de réflexion. »

Il était pâle, ému, et rien dans son visage n'indiquait qu'il ne pensât pas ce qu'il affirmait.

« Mais c'est de la folie, à la fin, que tout cela! s'écria Eméreilda troublée.

— Appelez-le comme il vous plaira... »

Il se pencha à son oreille :

« Si je n'ai pas l'espoir que vous deveniez ma maîtresse, je me tue. »

Elle releva la tête, rouge de honte.

« Je ne serai jamais la maîtresse de personne! dit-elle d'une voix résolue.

— Alors, pour vous... je... tuerai ma femme!

— Infamie!

— Je vous aime!

— Blasphème!... Vous appelez amour cette passion brutale à laquelle rien ne résiste!... et, non content d'émettre devant moi des paroles aussi odieuses, vous voulez me rendre complice de vos crimes.

— Je vous aime... je vous veux, je ne puis vivre sans vous! La mort m'est préférable aux tortures que j'éprouve. Votre indifférence me glace plus que votre mépris. Pour vous posséder...

— Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous!...

— Pour vous posséder, je passerai par dessus le corps de qui me fera obstacle.

— Vous passerez sur le mien, alors!

— Eméreilda, vous ne savez donc pas ce que c'est que la passion poussée à son paroxysme. Vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer... que de vouloir... que de désirer, et de voir l'objet de son désir froid et railleur devant vous. Vous parlez d'un autre amour qui occupe votre vie... oh! ne répétez jamais cela devant moi, car, cet homme que vous m'opposez, je le tuerai!

— Oh! j'en étais bien sûre... lui aussi... vous tuerez bientôt la société entière! »

Elle voulait railler encore.

« Oui, si la société entière me fait obstacle... Cet

homme, je le connais, je sais où il est, j'irai le trouver, nous nous battrons.

— Mais que vous a-t-il fait, lui?

— Vous demandez ce qu'il m'a fait, quand vous avouez que vous l'aimez!

— Et quand vous l'aurez tué?

— Après... oh! nous resterons, nous, et nous verrons bien.

— Je vois, dit Eméreilda, qui faisait de vains efforts pour conserver son sang-froid, que votre dernière menace de vous brûler la cervelle n'est pas sérieuse; car, maintenant, cette menace ne s'adresse plus à vous, déjà, mais à d'autres.

— A d'autres et à moi... Vous pensez bien que si je n'épargne pas les autres, je ne suis pas assez lâche pour m'épargner, moi! »

On entrait au foyer; quelques personnes pouvaient entendre les étranges propos du duc d'Abelfura.

« Taisez-vous! dit Eméreilda; s'il vous reste le moindre sentiment de dignité et d'honneur, qu'on ne vous entende pas!

— Votre réponse?

— Ma réponse, dit la cantatrice, se dressant de toute sa hauteur et regardant le duc en face, c'est que je brave vos menaces, votre colère et votre infamie; c'est que, moi vivante, vous ne m'approcherez jamais!

— Prenez garde... c'est votre arrêt de mort que vous prononcez là. »

Le duc était pâle comme un suaire ; Eméreilda, affectant une tranquillité d'esprit qui chez elle n'était qu'apparente, lui tourna le dos.

« Je prierai Dieu pour vous, dit-elle; s'il n'entend pas ma prière, c'est qu'il m'aura donné la force de vous braver... Encore, à l'heure qu'il est, mon dédain et mon mépris sont au dessus de vos menaces. »

Le duc prit sa tête dans ses mains et resta longtemps pensif, alors même qu'Eméreilda s'était éloignée.

« Allons, dit-il, prenant comme un parti extrême, c'est bien elle, cette fois, qui l'aura voulu ! »

XIV

FUIR LE DANGER
C'EST QUELQUEFOIS COURIR APRÈS

Eméreilda était rentrée chez elle dans un état d'agitation incroyable. Il n'y avait pas à en douter, elle était poursuivie, menacée.

Qu'allait-elle devenir si elle n'y prenait garde, si elle ne veillait pas sur elle? A ces inquiétudes grossissant du côté du duc d'Abelfura, en survinrent d'autres du côté de Baggiani. Il ne revenait pas. Il n'écrivait pas. Que pouvait-il faire? Qu'était-il devenu? Quelle était la raison assez puissante pour le tenir éloigné si longtemps de Paris? Quelle était donc celle surtout qui l'empêchait d'échanger une de ses pensées avec la femme qui ne vivait que pour lui et par lui.

Au milieu de toutes ces menaces de l'avenir, Eméreilda fit un retour sur elle-même, et s'aper-

çut qu'elle était bien seule. Elle songea alors à André. Un matin, elle fit préparer ses valises, atteler une voiture, et quitta Paris. Elle avait quinze jours devant elle; elle voulait, dans ces quelques jours de repos, respirer un air pur, vivifiant, et fuir Paris, où aucune lettre attendue n'arrivait, et où le péril grondait à chaque heure de la vie.

Elle fit le voyage de Honfleur et arriva un soir à la petite chaumière où elle avait vécu plusieurs années. Elle vécut de son ancienne vie de jeune fille, alors qu'elle était pauvre, obscure et isolée. Elle coucha dans la même chambre, dans le même lit, ne voulut pas que rien fût changé du temps de sa pauvreté, et se nourrit avec joie des mets simples des pauvres gens. Du poisson, des fruits, du cidre. Elle ne se plaignit de rien et se trouva heureuse de la rusticité d'une existence qu'elle ne pouvait regretter, mais qu'elle appréciait encore et dont le souvenir lui chantait tout un poëme mélancolique de douces rêveries et de folle insouciance. Elle veilla le soir à la lueur de la lampe. Le matin, elle fut levée de bonne heure et courut dans la campagne, les pieds dans l'herbe et le front dans la brume du ciel. Elle explora les quais tous les jours. Plusieurs fois elle partit en mer, et voulut, toute une nuit, accompagner les pêcheurs au large. Cette nuit-là, la mer fut méchante. Elle a des caprices de femme, cette mer : caressante comme la plus

jolie et perfide comme la plus noire. Elle avait dès le soir des flots argentins. Elle roulait doucement sur les galets, se retirant avec un murmure plaintif et charmant. Pas de sanglots, de grondements, de colère, d'irritation. Ses anneaux se déroulaient brillants et diamantés.

« Amie, lui dit le pêcheur, prenez garde, cette mer n'est pas sûre.

— Mais jamais je ne l'ai vue si belle.

— Oui, mais, dans deux heures, le vent va changer, et nous aurons de la tempête.

— J'ai affronté bien d'autres fureurs. »

André leva la tête.

« Paris, fit-elle.

— Allons, dit le pêcheur, venez donc encore une fois naviguer sur notre immensité à nous. Il n'y a rien à craindre ; du reste, je suis là.

— Je le sais, mon ami, dit Eméreilda, qui appuya sa main fine et gantée sur le bras du pêcheur. »

Une heure après, Eméreilda était en barque, seule de femme, et en compagnie d'une douzaine de pêcheurs. Ce qu'André avait prévu arriva. Il y eut une tempête horrible. Les vagues montaient haut comme des maisons et descendaient profond comme des abîmes. Unie comme une nappe transparente, bleue avec des teintes vertes et quelquefois livide, la mer se creusait sensiblement, puis tout d'un coup se gonflait et devenait monstrueuse.

C'était comme si une vallée fût, dans un instant, devenue une montagne. Elle prenait des proportions colossales, puis à une montagne s'en attachait une autre, puis une autre, et bientôt, se déroulant dans l'espace, c'était un fracas terrible produit comme si tout un pays devenu mouvant s'écroulait et s'abîmait dans des profondeurs insondables. Eméreilda admirait ce prodigieux spectacle. Elle n'avait pas peur. Peur, elle ! n'avait-elle pas, comme elle le disait, affronté bien d'autres fureurs, bien d'autres orages ?

Cependant la petite barque flottait comme une coquille de noix. Quelquefois elle descendait rapide et disparaissait ; puis, quelquefois encore, elle remontait à la surface des flots et oscillait à la pointe d'une vague d'une hauteur démesurée. Cela dura plusieurs heures.

Eméreilda, couchée au fond de la barque, regardait le ciel, la mer, et se complaisait au milieu de cette tourmente. L'élément furieux lui inspirait moins de crainte que la colère de l'homme. Là, elle se sentait éloignée de toutes les petitesses du monde et de toutes les faiblesses de l'humanité. Elle était plus près de Dieu. André, tout à la manœuvre, pouvait peu se rapprocher de la jeune fille. Parfois il se tournait vers elle et lui souriait comme pour lui dire : « Soyez sans crainte, je veille. » Peu à peu le temps s'apaisa et devint moins orageux. Les

filets furent jetés à la mer, et la pêche commença. Le matin, elle était abondante ; et le temps, tout à fait calme.

Alors un nouvel incident survint : les pêcheurs ne purent rentrer au port ; la mer était basse, il fallait attendre plusieurs heures.

Rien n'est beau dans les ports de mer comme de voir au matin toutes les barques de pêcheurs qui attendent le moment de rentrer et restent stationnées à plusieurs milles de la côte. La mer paresseuse gagne du terrain lentement, le soleil étincelle dans ses vagues transparentes. La brise cesse et se fait tiède aux rayons du vivifiant soleil. Les femmes attendent sur la rive, reconnaissant de loin la barque du chef de famille et comptant les heures qui s'écoulent. La pêche a-t-elle été bonne ?... Grande discussion. Mais la mer est inflexible dans ses arrêts ; elle ne livrera ses trésors qu'à l'heure dite. On le sait, et chacun prend le mal en patience : le pêcheur sur sa barque, la femme et les enfants sur le port. Eméreilda profita de ce moment de repos forcé et de répit donné au travail pour s'entretenir avec André.

« Oui, lui dit-elle, ne m'as-tu pas dit un jour que je pouvais compter sur toi et toujours ?

— Cela, je l'ai dit, fit le pêcheur, qui interrogea Eméreilda du regard.

— Eh bien ! lui dit celle-ci, je ne suis pas venue

sans un but déterminé ici. Un mot d'abord : Veux-tu m'accompagner à Paris?

— Vous plaisantez, Eméreilda. Que ferais-je à Paris, moi ?

— Tu seras utile à quelqu'un.

— Parlez-moi avec franchise.

— Mais je suis très franche. Au théâtre, je trouve de très grandes distractions, un monde brillant et nombreux... Rentrée chez moi, je ne rencontre que la solitude et l'ennui. Et alors, si tu es à Paris, habitant mon hôtel, quand je reviendrai le soir, après une représentation fatigante et absorbante, je trouverai un ami avec qui je pourrai causer. Tu viendrais me chercher le soir au théâtre et me ramènerais à l'hôtel. Vois-tu, une femme au théâtre a besoin du bras d'un homme sur lequel elle s'appuie... on me l'a dit déjà, cela : je le niais, et c'est vrai ; j'aime mieux le tien que celui de tout autre.

— Eméreilda, dit le pêcheur, vous n'êtes pas franche avec moi, et vous avez tort.

— Si je te disais : « Viens, j'ai besoin de toi, » cela ne suffirait donc pas? Il te faudrait donc une explication, des raisons ?

— Non.

— Eh bien ! c'est ainsi que je te parle. Je te dis : « Viens! » Ne m'en demande pas davantage.

— Je suis prêt.

— Je savais, André, dit Eméreilda avec convic-

tion, que je n'avais qu'un mot à dire pour que tu me suives. Eh bien! maintenant je vais t'en dire davantage. »

Eméreilda prit la main du pêcheur, et le regardant dans les yeux :

« Je cours un danger, dit-elle.

— Un danger! s'écria André. Un danger! vous, Eméreilda! oh! je vous suis, je ne vous quitte plus, je m'attache à vos pas! Je deviens votre ombre, un autre vous-même. Oh! avec moi, Eméreilda, vous n'avez rien à craindre sur la terre comme sur la mer. Quel que soit le danger que vous couriez, je le braverai pour vous! »

Les barques avançaient sur la côte; quelques minutes plus tard, on abordait.

Huit jours après, Eméreilda et André quittaient Honfleur et voyageaient sur la route de Paris.

A peine de retour, Eméreilda reprit sa vie habituelle, vie de fatigues et de labeurs.

Baggiani n'avait pas écrit. Que voulait dire cela? Elle fut nécessairement inquiète et malheureuse. Un mot qu'elle reçut enfin, trois jours après son arrivée à Paris, ne fut pas de nature à diminuer cette inquiétude mortelle.

« J'habite loin d'ici et ne sais encore quand je pourrai revenir. Je vous aime et n'aime que vous, toujours. Mais il y a dans la vie des hommes dont

on ne connaît pas tout le passé, quelquefois d'insondables mystères dont la révélation peut être la mort. J'existe, voilà tout. O vous! si vous m'aimez, ayez confiance! Qui sait ce qui nous attend et ce qui nous est promis? Si je mourrais, ce serait avec votre nom, Eméreilda, sur les lèvres. Votre nom toujours. Votre nom jusqu'à la mort!... »

« Mourir! se disait-elle; je l'attends, je crois qu'il va revenir à mes pieds, et il parle de mourir! »

Cet étrange billet, elle le relut plusieurs fois, et chaque fois il la jeta dans un monde de perplexités sans jamais lui rien révéler. Elle en chercha le sens sans le deviner. Elle en attendit un autre, et il arriva aussi étrange et aussi incompréhensible.

« Eméreilda, je souffre... Où je suis, je souffre beaucoup. Mais l'heure approche, je le crois, où je vais vous revoir. Attendez-moi, si ce n'est comme époux, ce sera comme martyr... Mais avant qu'il soit longtemps, je vous aurai revue. O Eméreilda! pourquoi vous ai-je rencontrée? pourquoi surtout m'avez-vous connu? Je me consolerais de souffrir, si je me pardonnais vos larmes et vos regrets. »

« C'est à n'y rien comprendre, se disait chaque fois Eméreilda; quel a donc été ce passé dont il parle? Quel homme est-ce? Oh! le meilleur de tous. Mais quelle destinée a été la sienne? »

Eméreilda avait repris le théâtre; elle jouait presque tous les soirs, quatre fois par semaine,

alors. André l'accompagnait et revenait la chercher. Le jour, il se tenait auprès d'elle ou dans la pièce d'entrée; la nuit, il barricadait la porte. Eméreilda souriait et le laissait faire.

« Le danger, lui dit-elle, s'il vient, ne viendra pas par cette porte, et les verrous ne sauraient l'empêcher d'entrer.

— Nous le verrons bien, » répondit le pêcheur.

Du reste, le péril que pouvait redouter Eméreilda ne paraissait pas menaçant.

Il devait venir du côté du duc d'Abelfura, et le duc d'Abelfura avait disparu. On ne le voyait plus au théâtre, ni dans le monde, nulle part. Son hôtel était fermé. On le disait parti pour un long voyage dans les Pyrénées.

Pour Eméreilda, ce voyage s'expliquait. « Cet homme m'a menacée, se disait-elle, parce qu'il voulait m'effrayer, et qu'il espérait ainsi obtenir par l'effroi qu'il m'inspirait ce que je refusais à ses prières... Mais voyant bientôt l'inutilité de ses efforts, il s'est retiré. Que pouvait-il me faire et me vouloir? Ce n'est pas un assassin. »

Un soir, au moment d'entrer en scène, on vint l'avertir que quelqu'un demandait à lui parler. Elle s'informa. C'était une femme. Elle la fit entrer dans sa loge. Cette femme, mise avec luxe, leva son voile, et, quoiqu'elle eût déjà dépassé de quelques années la trentaine, elle parut belle à Emé-

reilda, étonnée avant tout de sa présence et de l'air mystérieux qu'elle prit aussitôt.

« Lisez ceci, » dit-elle.

Elle tendit un papier sur lequel étaient tracées quelques lignes écrites comme avec du sang.

Eméreilda tressaillit.

« Venez ! dit l'inconnue.

— Mais je ne puis quitter le théâtre en ce moment, je joue ce soir.

— Simulez une indisposition subite.

— Oh ! c'est impossible... jamais je n'ai fait cela. Puis au moins expliquez-moi ce mystère qui m'enveloppe. Que veut dire tout ceci ? Qui m'appelle ?

— Ne l'avez-vous pas deviné ? »

Eméreilda regarda à sa montre, et constata qu'elle avait encore dix minutes devant elle. Elle prit un siége, et en offrit un à l'inconnue :

« Madame, dit-elle, je n'ai pas l'honneur de savoir qui vous êtes, et vous venez me dire de partir, de quitter Paris immédiatement ; je crois que cela mérite bien au moins que vous vous expliquiez.

— Je n'ai pas d'explication à vous donner : tout ce que je puis vous dire, c'est ce que je sais. J'habite à quinze lieues d'ici, dans un château voisin de celui où vous êtes appelée. Ma participation dans tout ceci n'est qu'officieuse. Il fallait que quelqu'un se dévouât, et je me suis dévouée. Je ne le regrette

pas, Madame, puisque ce petit service m'a valu le plaisir de vous approcher.

— Mais, Madame, ceci ne m'apprend absolument rien.

— Je n'ai pas mission de rien vous apprendre. »

L'inconnue, qui s'était assise, se leva.

« Je ne pensais pas, Madame, ajouta-t-elle, que ma visite se prolongerait si longtemps.

— Tout ceci me semble si étrange. Dans tous les cas, attendez-moi, et je suis à vous.

— Je ne puis vous attendre, Madame, si je n'ai la promesse que vous êtes décidée à m'accompagner.

— Vous avez ma parole.

L'ouverture joua, et un grand silence s'établit dans l'immense salle. Puis, la toile leva et la pièce commença. On jouait le chef-d'œuvre d'Auber, la *Muette de Portici*. La Griselli y parut avec avantage et chanta le grand morceau de la *Muette* avec une pureté de voix et un sentiment inouïs. En quelque sorte, elle se surpassa. Les bravos couvrirent cette voix si belle, qui avait des accents si pénétrants et qui savait faire vibrer les cordes les plus sensibles de l'âme humaine. Elle connaissait les détours les plus secrets du cœur, cette voix qui semblait descendre du ciel, tant elle appartenait peu à la terre. Quand elle chantait, la Griselli, on était d'abord charmé par la pureté et la sonorité de sa voix, qui savait descendre ou monter du plus bas

diapason au plus haut, sans fatigue et sans effort. Mais bientôt on ne l'entendait plus, on était sous le joug. On pouvait dire d'elle que l'âme faisait tort à la voix. Ce n'était pas une de ces cantatrices à grande méthode qui se lancent à corps perdu dans des roulades sans fin. Elle fuyait les difficultés, au lieu de les chercher, ou s'en rendait maîtresse du premier coup. Chez elle, c'était l'âme; elle chantait, et soudain la respiration s'arrêtait, le souffle se suspendait, le cœur cessait de battre. On riait ou on pleurait avec elle. On avait vu des femmes s'évanouir, des hommes forts essuyer des larmes, des vieillards redevenir jeunes. Elle donnait un nouveau caractère à chacun des rôles qu'elle créait. Elle avait une manière de comprendre que l'on n'avait pas encore soupçonnée avant elle. C'était d'elle que Rossini disait : « C'est le plus grand médecin que je connaisse; elle guérit les maladies du cœur bien plus que tous les grands docteurs. » L'enthousiasme fut grand ce soir-là. La scène fut encombrée de bouquets et de billets parfumés. La Griselli disparut sous un amas de couronnes.

« On dirait qu'ils m'enterrent ! » dit-elle avec une voix amère et d'une profonde mélancolie.

C'est qu'elle avait l'air horriblement triste. Après la représentation, elle partait... où ? elle n'en savait rien... Pourquoi?... elle n'osait y croire... Qui l'appelait?... on lui disait un nom qui la faisait tres-

saillir... Allait-elle le revoir?... Était-ce pour la dernière fois?... « Oh! écrit-elle en tête d'un ravissant chapitre de douces rêveries, femmes, n'aimez jamais! L'amour ne donne pas assez de joie en échange des immenses douleurs qu'il prépare. Comme l'oiseau fatigué qui parcourt l'horizon, l'œil mélancolique, plongeant dans la grande nature et dans les horizons insondables, ployant ses ailes fatiguées, et cherchant sur les hauts sommets les immenses solitudes, repliez-vous en vous-mêmes, et que votre propre pensée vous suffise. L'art vous sauvera, l'amour des lettres vous soulagera; dévouez-vous au culte sacré de ce qui est beau et grand. La sainte poésie descendra en vous et vous versera le dictame précieux : baume sacré que Dieu permet sur les blessures humaines. Le matin, l'oiseau matinal vous chantera les douces chansons de la nature. Le calme du soir vous inondera d'une puissante émotion. De bonnes causeries au coin du feu, quelques amis sincères, quelques livres chéris. En faut-il davantage?... Mais l'amour, fuyez l'amour, l'amour qui vous annule, vous absorbe, vous énerve et vous tue!

« Si bas que soit descendue une femme, c'est toujours pour elle un acte important, le jour où elle prête l'oreille à une parole humaine. Si petite qu'elle soit dans la société, si humble qu'elle se présente au milieu des intelligences de son temps,

si mince que soit l'échelon sur lequel elle s'est arrêtée, c'est pour elle une chose immense le jour où son cœur s'ouvre, le jour où elle se livre aux embrasements d'un nouvel amour. L'homme espère et ne se souvient plus ; la femme espère la moitié de la vie et se souvient l'autre moitié. La moindre de ses actions pèse double dans la balance des actes humains. Sa faute, le monde ne la lui reprocherait pas, qu'elle se la reprocherait elle-même. L'homme est inconscient de ses crimes. La femme rougit de ses fautes alors même qu'elle est protégée par le silence et l'ombre. Sa faute la suit partout et toujours. N'est plus une honnête femme, qui a donné une heure de sa vie à l'oubli et à l'enivrement !..... »

Eméreilda rentra dans sa loge, harassée et épuisée. Elle se débarrassa de ses oripeaux de théâtre, et reparut bientôt, vêtue d'une toilette de ville des plus simples.

« Partons ! » dit-elle.

Sur le seuil, Eméreilda s'arrêta de nouveau.

« Donnez-moi le billet que vous m'aviez montré. »

Des mains de l'inconnue, Eméreilda prit ce papier, qu'elle lut à haute voix, pesant bien sur chaque mot, comme pour mieux se convaincre qu'ils étaient sortis de la plume qu'on lui assurait. Il portait ceci :

« Eméreilda, par un concours de circonstances qu'il serait trop long de vous expliquer ici, je suis au château de la Livonière. J'y suis blessé d'une chute de cheval et prisonnier en quelque sorte sur parole d'un homme avec lequel j'ai à vider une affaire d'honneur. De longtemps, peut-être jamais, je ne pourrai vous revoir. Comprenez-vous qu'il est nécessaire que vous accouriez à moi tout de suite, à l'instant?... Eméreilda, si je mourais sans vous voir!...

» BAGGIANI. »

« Tout cela est incompréhensible, » se dit Eméreilda. Elle jeta les yeux sur les lignes qui suivaient après la signature :

« Confiez-vous à la marquise de V..., qui vous remettra ce billet, et suivez-la jusqu'au bout du monde. Si vous m'aimez, Eméreilda, vous ne ferez aucune difficulté, et je vous verrai cette nuit. Mon Dieu! la journée de demain m'est-elle promise?... »

L'inconnue attendait toujours.

Elles descendirent, et montèrent dans une petite voiture de maître qui stationnait à la porte du théâtre. Le cocher, grave et solennel, sur son siége attendait, et le domestique ouvrit la portière.

Bientôt la voiture partit au galop. Mais elle n'avait pas fait cinquante pas qu'elle était suivie par une autre voiture, un véhicule plus modeste, un simple fiacre.

Voici ce qui était arrivé dans ce court intervalle de temps. André était venu au théâtre pour chercher Eméreilda. Elle jouait encore. Alors il était entré dans sa loge pour l'attendre. Là, il avait trouvé un billet à son adresse. Eméreilda savait qu'il allait venir. Dans un entr'acte, elle lui avait préparé ce billet pour lui annoncer son départ et lui donner quelques courses à faire immédiatement. Le but d'Eméreilda, on l'a deviné, était d'éloigner le pêcheur. Et comme il était devenu méfiant et voyait du danger partout, il avait été louer un fiacre, et, s'entendant d'avance avec le cocher, il l'avait prévenu qu'il aurait à suivre la voiture de maître qu'il lui désignait. Aux portes de Paris, la première voiture redoubla de vitesse, et les chevaux prirent comme le mors aux dents.

« Diable! dit le cocher du fiacre qui renfermait André, nous n'y arriverons jamais.

— Il le faut! » répondit le pêcheur.

La nuit était profonde et noire. Les deux voitures roulaient sur la route de Poissy avec une vitesse incroyable. Plus d'une heure s'écoula ainsi. Les deux voitures rivalisèrent de rapidité, mais il était évident que la dernière perdait du terrain, et qu'un moment allait arriver où elle resterait en arrière. Les malheureuses bêtes n'en pouvaient plus. André ne se lassait pas d'activer le cocher par des menaces ou des promesses brillantes. Celui-ci était

bon diable, et avait jugé que l'ancien pêcheur était homme à tenir sa parole. Aussi faisait-il tout ce qu'il lui était humainement possible de faire, et c'était miracle déjà qu'il eût pu soutenir la lutte aussi longtemps.

Dans cette voiture où il était seul, André, comme on le pense, trouvait le temps long, le voyage interminable, et encore que le maudit véhicule ne roulait pas assez vite. Dans la première, où étaient Eméreilda et l'inconnue, des sentiments divers s'agitaient et se contrariaient. Eméreilda eût voulu que la distance fût franchie en une seconde, tant elle avait hâte de se retrouver près de Baggiani. La lenteur des chevaux l'impatientait. Elle passait indifférente devant la beauté des sites qu'elle traversait, et qu'éclairaient les rayons de la lune.

Maison-Laffitte, construit par Mansard, et où vécurent Voltaire, Napoléon et Jacques Laffitte, n'eut pas l'honneur d'attirer d'elle un regard. Que lui importaient Maison-Laffitte et Saint-Germain-en-Laye, qu'elle laissait derrière elle, Saint-Germain-en-Laye, où naquit Louis XV et où mourut Jacques II?... Que lui importaient les magnifiques campagnes qui bordaient la longue route, dont le ruban argenté se perdait dans l'infini!...

« Arriverons-nous bientôt? disait-elle sans cesse.

— Bientôt, Madame, » répondait invariablement l'inconnue.

Puis quelquefois un autre sentiment l'agitait. Où allait-elle ? Qui l'emmenait ainsi? Qui lui répondait de la vérité des assertions de cette femme? Il y avait bien une lettre de Baggiani; mais qui pouvait affirmer que c'était bien là la signature de celui qu'elle aimait? Elle la connaissait sans doute, et elle lui ressemblait; mais la main avait tremblé. Ce n'était pas là l'écriture complète de celui qui lui écrivait. Malade, avait-on dit, blessé, tout s'expliquait alors. Mais la preuve, la preuve...

La voiture filait comme le vent.

Elle arriva à Poissy, et elle s'arrêta devant l'auberge des *Trois-Couronnes*.

« Voulez-vous prendre quelque nourriture? demanda l'inconnue.

— Cela nous retarderait trop.

— Nullement... nous changeons de chevaux.

— Je n'ai pas faim. »

Dans l'insistance de l'inconnue, il y avait plus d'affectation que d'apparence de sincérité. Eméreilda l'avait si bien remarqué, qu'elle éprouvait déjà, et sans s'en rendre compte et se l'avouer complètement, une espèce de répulsion pour cette étrangère. Poissy laissa peu de souvenirs dans le cœur d'Eméreilda. Elle ne songea guère alors qu'elle foulait la terre qui fut, il y a aujourd'hui 650 ans, le berceau de saint Louis, ce roi canonisé qui rendait la justice au pied d'un chêne, et faisait

traverser la langue des imposteurs, menteurs, blasphémateurs, avec un fer rougi à blanc. Quant à André, à l'auberge des *Trois-Couronnes*, où il était apparu dix minutes environ après, il avait demandé des chevaux. On lui répondit qu'on ne pouvait lui en procurer. Il lui en fallait cependant. Les deux haridelles étaient couchées sur le flanc. Il n'y avait pas d'espoir de leur faire faire un kilomètre de plus. Elles étaient rendues. On courut par toute la ville, et ce ne fut qu'au bout d'un grand quart d'heure d'attente qu'on parvint à les remplacer. Des arrangements furent pris. André, qui heureusement s'était précautionné, paya à prix d'or et repartit à la suite du véhicule qui emportait Eméreilda, et qui était déjà loin. Il passa à une portée de fusil de Triel, sans détourner la tête. Meulan fut traversé comme un éclair. Les arbres fuyaient devant les yeux d'André comme s'ils eussent craint ses regards. Les plaines si riches, les pâturages si plantureux, et les sentiers perdus, ombragés par les trembles, les peupliers, les sapins, et les bouquets d'ormes et de pins, tout cela disparaissait, et il ne voyait rien... que la route qui se continuait implacable... rien, pas même la voiture qu'il poursuivait, et qui avait pris déjà une très grande avance.

Eméreilda était alors à Mantes, et était descendue de voiture. Chantée par Auguste Moutié, de

Rambouillet, Mantes est une ville agréable, plaisante, et qui déroule avec orgueil les pages de son passé. Elle est fière de son église fondée par Jeanne de France, et qui, malgré les rigueurs du temps, a su conserver son cachet primitif. C'est là que Duguesclin se battit comme un lion, et que Guillaume le Conquérant, le grand capitaine normand, le fils de Robert le Diable, mourut comme un Dieu. Mantes assista encore à une mort illustre, celle de Philippe-Auguste. A l'auberge du *Lion-d'Or*, où Eméreilda était entrée en compagnie de l'étrangère, on offrit aux deux voyageuses du bouillon et de la volaille froide. Eméreilda refusa d'abord ; mais, sentant cependant qu'elle avait l'estomac fatigué, elle finit par accepter une cuillerée de bouillon, qu'elle accompagna d'un doigt de vin. L'étrangère vécut un peu plus confortablement, et elles ne se remirent en route qu'après un arrêt de vingt à trente minutes.

Cet arrêt fut une providence pour le pêcheur, qui, se doutant de l'itinéraire de la première voiture, traversa Mantes sans s'y reposer, et gagna Rosny au pas de course. Là, les chevaux épuisés demandaient aussi un peu de repos, et force fut à André de se soumettre. Rosny, c'est le berceau de Sully, l'auteur des économies royales, le grand ministre de Henri IV. Rosny était, avant 1830, la maison de plaisance de la duchesse de Berry. Si on

traverse le tunnel de Rolleboire, qui a plus de deux mille six cents mètres de longueur, on jouit des débris du vieux château de la Roche-Guyon, qui appartint aux Normands, et où périt le vainqueur de Cérizolles. Sous un remblai de cent mille mètres cubes, on arrive à Vernon, cette clef de la Normandie, ville aux archives illustres. Les deux voitures se suivaient alors à peu de distance, traversaient la forêt, et le plus magnifique paysage se dressait sur les hauteurs. C'est le parc de l'ancien château de Bourbon... Le château de Bizi, qui a eu pour maîtres le duc de Penthièvre et le roi Louis-Philippe... L'ancien château de Gaillon, demeure des archevêques de Rouen, bâti par le cardinal d'Amboise... La Révolution porta un coup fatal à cette merveille, et une des façades de ce chef-d'œuvre, portée à Paris, décore aujourd'hui le palais des Beaux-Arts. Quant au château de Gaillon, savez-vous ce qu'il est devenu ? une prison d'État, une *maison centrale!*... Gaillon est le rival de Poissy et de Clairvaux.

« Mais jamais nous n'arriverons ! disait Eméreilda, se penchant constamment à la portière de la voiture. Où donc sommes-nous ?

— S'il faisait jour, dit l'étrangère, vous pourriez apercevoir les Andelys. »

Ce fut au galop que la petite ville de Vaudreuil fut traversée.

« Décidément, nous n'arriverons pas cette nuit, dit Eméreilda.

— Au petit jour.

— Mais il est grand jour tout à l'heure. Voyez. »

Le ciel se dépouillait de ses nuages sombres comme d'un voile épais qu'il eût jeté au loin. Les lambeaux en flottaient au vent matinal, se dispersant et se poursuivant à ras la terre. L'horizon s'éclaircissait tout à fait à l'Orient. D'un centre lumineux partaient des rayons qui doraient les collines boisées qui s'échelonnaient à l'ouest, et teignaient de pourpre les cimes élevées. Eméreilda ne parlait plus. Elle était tout à la magie du paysage qui se transformait constamment et se déroulait comme un panorama mouvant. Du reste, depuis quelques instants, l'inconnue paraissait absorbée. On la voyait se pencher à l'autre portière, regarder dans le lointain, puis prêter l'oreille au moindre bruit qui lui arrivait de la route. A partir de ce moment, Eméreilda se tint sur la défensive et considéra cette femme de plus près. Elle chercha même à deviner ce qui paraissait la préoccuper à un si haut point, et elle crut alors s'apercevoir que c'était le bruit d'une autre voiture qui roulait à une cinquantaine de pas. Elle fut bientôt convaincue du fait, et ne put s'empêcher de la signaler à l'inconnue.

« Eh bien ! oui ! dit celle-ci ; depuis Paris, cette voiture nous suit. »

Eméreilda ne sut que dire et penser.

Etait-ce un ami qui veillait sur elle et se tenait prêt à la protéger? était-ce un ennemi qui s'attachait à ses pas pour l'atteindre plus sûrement? Les deux voitures n'étaient plus alors qu'à une distance de quelques mètres.

Le visage de l'inconnue prit alors une expression étrange de haine contenue et de rage sourde. Pour la première fois, Eméreilda la regarda et en fut effrayée. Cette femme l'avait surprise le soir et ne lui était apparue que dans la demi-lumière des coulisses du théâtre et l'obscurité de la nuit. Quittant la scène magnifiquement éclairée, elle n'avait pu ni remarquer sa pâleur ni étudier ses traits. Dans l'intérieur de la voiture, cette femme avait tenu constamment son voile baissé. Aux auberges où elles étaient toutes deux descendues, elle s'était toujours effacée dans la pénombre. Mais le jour éclatait. Le soleil distribuait ses rayons à la nature entière, et le paysage se dessinait pur et superbe dans l'horizon dépouillé des brumes épaisses de la nuit. La route droite et belle se déroulait dans une lueur lumineuse. Le visage de l'inconnue se découvrait pour la première fois, et Eméreilda, effrayée, jetait les yeux sur cette femme et ne pouvait plus les en détacher.

Elle était grande, mince, et si frêle qu'elle semblait ployer à la brise comme un arbrisseau aux

vents furieux. Elle avait des attitudes hautaines et penchées. Sur ses lèvres minces et dont le rouge vif tranchait sur la blancheur mate un peu jaunie de la peau, un sourire froid et pâle paraissait stigmatisé. Ce sourire ne changeait jamais. Elle avait aux deux commissures de la bouche des plis amers, noirs, profonds comme deux abîmes, et il y avait de tout dans ces plis aux prétentions charmantes et aimables : de l'amertume et du désespoir, de la raillerie et de la pitié, de la haine et de la colère. Le menton était fin, saillant, et poli comme l'ivoire. Les joues, veloutées comme la pêche à l'espalier, avaient des creux pleins d'ombre. Les pommettes étaient accusées et sans cinabre. Les yeux de cette femme étaient noirs, avec des reflets gris d'acier et un regard aigu. Ce regard faisait froid. C'est en vain qu'il s'enveloppait de rayons et d'air : il s'aiguisait subitement et perçait le vide. « Les yeux noirs, dit un écrivain humoriste, sont pleins de tempêtes ; ils ont le tumulte fougueux des nuits orageuses, l'éblouissement vertigineux de l'éclair dans les nuées. » Les yeux de cette femme ne donnaient point de nuances précises, car ils avaient la mobilité de la mer avec ses transparences nébuleuses et ses caprices éternels. Mais on ne pouvait en soutenir les rayons, et Eméreilda baissa les siens, si purs et si doux, devant ceux de cette femme, moins beaux, fatigués déjà, à la paupière marbrée,

sèche, et comme nageant dans une couche sombre. Ses dents étaient petites et serrées, signe d'énergie et de caractère solidement trempé. Sa main, petite aussi, signe d'aristocratie, aux doigts longs, effilés et fermes. Ce n'était point là précisément la main d'une duchesse, mais ce n'était pas non plus la main d'une courtisane. Aspasie avait la main molle, aux phalanges lourdes et épaisses avec les ongles ronds. Le front était poli, lisse et inflexible dans ses lignes comme celui d'une statue grecque : signe profond de fierté et d'égoïsme. Quelle était donc cette femme?...

Eméreilda, s'oubliant dans l'étude de ce visage qui se révélait à elle, oublia un instant son étrange situation et les dangers qu'elle pouvait courir. Du reste, on n'entendait plus l'autre voiture. L'inconnue s'était penchée à la portière et avait dit deux mots au domestique, qui les avait redits au cocher. Alors, les chevaux avaient été enveloppés par le fouet avec violence; les flancs lacérés, ils étaient partis l'écume au mors, et leurs sabots avaient résonné sur le sol comme sur le pavé. Ce devenait une course vertigineuse. Ils humaient l'air avec fureur, et dévoraient l'espace avec furie. Le paysage apparaissait et s'effaçait subitement. Le panorama changeait à vue d'œil. Aux monts succédait la plaine; à la plaine plantée d'arbres, la vallée inondée de soleil, la colline boisée, le bourg perdu

dans le feuillage, la rivière qui serpente entre les aulnes et les rabougrins, le ruisseau qui siffle dans les peupliers, la vieille église qui s'effondre, les ruines du vieux manoir, le château moderne du financier, la petite maison de campagne à volets verts du sage et du bourgeois; la ferme avec ses étables, ses écuries, ses vastes dépendances; les jardins anglais, les potagers, les splendides pâturages rivaux de ceux du Lancashire. Tout cela apparaissait, passait, s'effaçait, changeait, se transformait.

La petite voiture qui contenait André, avait bien dû forcément rester en arrière. En vain le pêcheur était lui-même monté sur le siége; il avait en personne essayé d'activer les chevaux. Un malheur était arrivé, ils s'étaient abattus. Et André, alors, payant grassement et se débarrassant de sa voiture, avait pris sa course à pied :

« A la grâce de Dieu! s'était-il écrié; mais, si j'avais un doute, maintenant j'ai une certitude. »

Il gravit une côte ardue en courant. Quand il arriva au sommet, il était harassé et essoufflé; mais il aperçut la voiture qui emportait Eméreilda dans le lointain : sans s'accorder une seconde de plus, il repartit.

Cependant, alors, une conversation assez animée avait lieu entre les deux femmes.

« Enfin, avait dit l'inconnue, nous avons assez

devancé la maudite voiture, pour qu'elle ne puisse nous atteindre. »

Et son visage était tout rasséréné. Ses yeux avaient perdu le feu sombre qui un instant les avait éclairés. Elles étaient arrivées dans la délicieuse vallée de l'Audelle, sur la route du pont Saint-Pierre.

« Madame, dit Eméreilda, j'éprouve sérieusement le besoin de me reposer des trop longues fatigues de cette voiture.

— C'est très facile, mon enfant, dit l'inconnue, qui eut un mouvement imperceptible de mauvaise humeur. »

Elle donna l'ordre au cocher d'arrêter, et le domestique ayant ouvert la portière, elle descendit derrière Eméreilda. Pied à terre, elle jeta un regard sur la route, et, n'apercevant dans le lointain aucune voiture, la sérénité remplaça aussitôt la brume qui un instant avait obscurci son visage. Le domestique avait déjà des ordres, et la voiture monta lentement la côte des *Deux-Amants*.

« Oh ! cela repose un peu de marcher, dit Eméreilda.

— Nous allons gagner le haut de la côte, dit l'inconnue, et, là, nous déjeunerons.

— Mais jamais nous n'arriverons ?

— Soyez tranquille; nous ne sommes pas maintenant à plus de six heures de marche.

— Vous m'aviez dit...

— Oh ! j'ai menti, je l'avoue ; il le fallait bien pour vous décider. Mais la situation de Baggiani est loin d'être aussi désespérée que je vous l'ai laissé supposer. »

Elles gravissaient tout doucement la côte. Elles arrivèrent au sommet, et la voiture, qui montait devant elles, disparut par la cour d'une ferme.

Elles entrèrent.

« Connaissez-vous la *légende des deux amants ?* fit-elle à Eméreilda. Il en court une singulière que je vais vous conter si vous le désirez. Elle est d'à-propos, puisque nous déjeunons ici, au haut de la côte des Deux-Amants.

— Volontiers, » dit Eméreilda.

Elles étaient assises en face l'une de l'autre dans la grande salle de l'auberge des *Tourne-Brides.*

« Ce pays que vous voyez envahi par les fabriques et les filatures n'a pas toujours été ainsi, reprit l'inconnue. Cette charmante petite rivière qui coule là-bas n'a pas toujours servi à faire mouvoir les machines et à entretenir les milliers de bras de l'industrie : c'est un pays antique, ici, une terre conquérante, le sol guerrier de Guillaume de Normandie. Cette rivière a vu les lavandières laver le linge des trépassés à la lueur de la lune, et ce manoir démantelé que vous voyez là-bas, tout là-bas, sur le pic le plus élevé, après avoir servi de retraite à une confrérie de moines, a servi de nid

à un aigle seigneurial. Donc, le châtelain était un preux du moyen-âge, fier, terrible et superbe. On racontait qu'il n'avait épousé la femme qui était sienne qu'après mille promesses, et qu'il l'avait enlevée à vingt cavaliers armés. Il y avait vingt ans de cela déjà, et il avait une fille, une fille belle comme le jour et qui fut remarquée par un jeune damoiseau qui la demanda en mariage. « Tout beau morceau de roi, damoiseau, dit le seigneur, se paie du prix d'une couronne; si tu la prends sur ton dos et la porte sans faiblir jusqu'au haut de la côte, elle est tienne. »

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un voyageur harassé, épuisé, couvert de poussière, entra et tomba presque sans force sur le premier escabeau venu. L'inconnue tourna la tête, regarda l'homme, et, le jugeant avec indifférence, poursuivit :

« L'amant, qui était fou de la fille, accepta. Et le voilà parti, la fille à califourchon, — il paraît que de ce temps-là ça se faisait ainsi, — gravissant la côte très ardue.

— Ils arrivèrent ? dit Eméreilda, qui n'écoutait pas.

— Oui, mais pour, en touchant le but, tomber tous les deux et mourir ensemble. C'est depuis ce moment que cette côte a pris le nom de *la Côte des Deux-Amants*.

— C'est cela ! » dit Eméreilda, qui prit un air

gai pour dissimuler son émotion. « Si on ne dirait pas André ! » se disait-elle, jetant à la dérobée un regard sur le voyageur, qui lui tournait le dos.

Il n'y avait plus de doute. C'était André que Eméreilda avait devant elle. Comment cela se faisait-il?... comment se trouvait-il là?... pourquoi y était-il?... ce furent autant de questions que la jeune fille se posa et auxquelles elle ne put d'abord répondre. Le premier mouvement, il faut l'avouer, fut un mouvement d'humeur. André, quoique sans prétention aucune sur le cœur d'Eméreilda, quoique entièrement revenu de ses idées de jeune homme, quoique ayant refoulé l'amour immense qu'il avait ressenti pour elle, n'était pas sans l'offenser quelquefois par un semblant de jalousie. Oh! après, il en demandait un million de fois pardon. Mais l'amitié qu'il avouait, le dévouement absolu dont il faisait preuve, le culte sacré qu'il avait juré à l'idole bannie de son cœur, n'étaient pas exempts de quelques regrets et de quelque amertume. Or, parfois il arrivait que le vieil amour se réveillait, et qu'il oubliait la distance infranchissable que l'éducation, la position et la volonté de la jeune fille avaient mise entre elle et lui. Eméreilda le rappelait alors doucement à la raison, et le nuage s'effaçait aussi vite qu'il était apparu. Cette fois, elle crut à un sentiment de jalousie, et elle en voulut au pauvre garçon. Mais

ce fut un éclair : « Il me suit, se dit-elle bientôt, parce qu'il me croit en danger. »

En effet, ce qu'il semblait redouter, ce n'était pas d'être vu par Eméreilda, aux yeux de laquelle il se montrait, mais d'être remarqué par l'étrangère. Il leva la tête, et son regard se rencontrant avec celui d'Eméreilda, il porta le doigt à ses lèvres closes pour lui dire : « Ne me reconnaissez pas. » Un autre regard plus expressif en dit plus long à Eméreilda. Dans ce regard, elle lut : « Mon avis est que vous courez un danger, et qu'on vous a tendu un piége. Mais je suis là, je saurai ce qui se passera, et, à l'annonce du moindre péril, j'accourrai. »

Eméreilda toucha à peine aux mets qui furent apportés ; mais, en revanche, l'étrangère parut manger de fort bon appétit. De son côté, André fit honneur à l'hôtesse qui le servait. Il n'avait rien pris depuis la veille, et la course forcenée à laquelle il s'était livré n'était pas sans avoir excité chez lui un violent besoin de se réconforter. Du reste, notre héros jouait parfaitement son rôle. S'il mangeait bien, il buvait encore mieux. Paraissant peu soucieux de ce qui l'entourait, il semblait ne rien demander autre qu'une bonne table, arrosée d'un bon pot de cidre.

On vint prévenir les deux femmes que la voiture était attelée et qu'on les attendait pour le départ. Elles sortirent aussitôt et remontèrent dans la voi-

ture, qui partit au galop. Bientôt elles longèrent la petite rivière de Cailly, et virent se dérouler dedevant elles la large et belle vallée toute couverte d'habitations et de manufactures. Les coteaux qui bordent à la droite et à gauche sont couronnés de bois qui ressemblent à des forêts, tant ils sont touffus. Derrière eux est la forêt de Roumare, où Rollon suspendit, dans un jour de chasse, ces fameux bracelets d'or que nul n'osa voler.

Ce fut seulement à cet endroit qu'Eméreilda aperçut André. Il passa à cheval, et si rapidement, qu'elle fut seule à le reconnaître, et que l'étrangère, couchée au fond de la voiture, ne le remarqua même pas.

« Ah ! dit celle-ci, nous voilà arrivées.

— Où nous arrêtons-nous ? demanda Eméreilda.

— Ici même. Voyez-vous là-bas ces ruines qui s'étendent jusque dans la vallée ? Ces murs délabrés, couverts de lierre et où pousse le lichen, vous indiquent l'endroit précis où s'élevait la vieille enceinte claustrale... Un peu plus loin, sur la hauteur, est un château.

— Une citadelle, vous voulez dire !

— Appelez-le comme vous le voudrez ; c'est à la fois un vieux manoir et une maison moderne, car, s'il remonte d'une part au quinzième siècle, il a été tellement travaillé depuis, qu'il appartient presque à nos jours.

Eméreilda fut tout heureuse de voir se terminer la longue et pénible course commencée depuis la veille. Elle allait donc savoir enfin si l'on s'était joué d'elle. A l'horrible incertitude dans laquelle elle vivait depuis plusieurs heures, elle en était arrivée à préférer la cruelle réalité. Le jour n'allait pas tarder à baisser. Le crépuscule étendait sur la campagne un long voile de brume qui, se détachant par lambeaux, s'éclairait au couchant des lueurs phosphorescentes projetées par le soleil. La campagne, enveloppée à l'Orient comme d'un suaire immense, n'apparaissait plus que comme une masse d'ombres profondes. La voiture était arrêtée. Un domestique ouvrait la portière. Eméreilda descendit et plongea un regard anxieux autour d'elle. Devant elle se dessinait le manoir en briques noircies, aux tourelles effondrées, dressant encore, dans le demi-crépuscule, sa vieille façade du moyen-âge. Il n'y avait que quelques pas à faire pour franchir ce seuil; Eméreilda hésita un instant, puis, cachant bientôt ses craintes et son émotion, elle avança vivement.

« Entrez, dit l'étrangère. »

La porte roula silencieusement sur ses gonds et se referma avec la même lenteur.

XV

LA DESTINÉE

Eméreilda se trouvait alors dans une salle vaste, longue et sombre, sur les murailles de laquelle se reflétaient quelques lueurs fugitives renvoyées par une lampe d'argent suspendue à la voûte par une double chaîne d'acier. Cette salle, nue et froide, avait un aspect funèbre. Eméreilda quittait la grande nature, la route plantée d'arbres fruitiers, la campagne, les horizons infinis, les plantureux pâturages normands, le spectacle merveilleux d'un coucher de soleil; et elle se retrouvait entre les murailles livides d'un vieux château du moyen-âge. Elle tressaillit, et, se retournant vers l'étrangère, qui marchait derrière elle, elle sembla l'interroger par son silence.

« Oh! dit celle-ci en souriant, nous ne sommes plus à Paris, dans nos sémillants boudoirs de la Chaussée-d'Antin. Mais, tenez, reprit-elle, voici qu'on vient nous chercher. »

Eméreilda se retourna, et vit devant elle un valet à livrée sombre, ganté de noir, et qui d'une main tenait un candélabre à sept branches chargées de bougies, dont la lumière inonda subitement la salle et lui enleva son aspect sépulcral.

Eméreilda suivit le domestique, et bientôt elle se trouva dans une splendide salle à manger, meubles en vieux chêne sculpté; et sur la table, placée au milieu, un service de deux couverts était mis.

L'étrangère tira sa montre.

« Il est sept heures, dit-elle, il est temps de dîner.

— Dîner?... il s'agit bien de cela!... s'écria Eméreilda, quand, depuis hier, je cours pour arriver à temps au chevet d'un mourant!

— Il n'est pas mourant.

— Alors vous m'avez trompée. De grâce, expliquez-moi...

— Rien, avant que vous ayez consenti à faire honneur au modeste repas qui nous est servi. »

Eméreilda vit qu'elle ne saurait rien de cette femme avant qu'elle se fût résignée à ce qu'elle exigeait d'elle. Elle prit place à la table et but quelques gorgées de bouillon. Puis, quand le repas fut terminé, repas bien modeste pour Eméreilda, qui refusa de toucher aux fruits que l'étrangère lui offrit, le domestique entra et desservit la table. Eméreilda attendit encore. L'étrangère s'était levée, elle

fit signe à Eméreilda de la suivre, et les deux femmes se trouvèrent seules dans un élégant boudoir.

« Madame, dit l'étrangère, froidement et avec une dignité qu'Eméreilda ne lui connaissait pas, vous m'avez demandé plusieurs fois qui j'étais et quel nom était le mien. Je vais, cette fois, aller au devant d'une nouvelle demande. Je suis la princesse Angelo de San-Martino.

— Angelo de San-Martino! répéta machinalement Eméreilda; mais ce nom ne m'apprend rien.

— Ah! il vous a caché sa noblesse et son nom, celui que vous aimez? Vous l'aimez pour lui-même?

— Que voulez-vous dire, Madame? s'écria Eméreilda, pâle et entrevoyant quelque drame terrible dans sa triste existence.

— Baggiani est un nom de théâtre; vous êtes ici chez le prince Angelo de San-Martino, et je suis sa femme!... »

A cette révélation inattendue, Eméreilda était d'abord restée froide. Cette femme, la princesse de San-Martino, soit... mais la femme de Baggiani, de l'homme qu'elle aimait, jamais!

« Que veut dire cette femme ? se dit Eméreilda; de qui parle-t-elle ? » Alors, soudain, à sa pensée le passé se retraça, et elle pâlit.

« Madame, dit-elle, j'étais pauvre, abandonnée, isolée du monde, délaissée, misérable, mourante. Je désespérais de la vie et je n'avais plus rien à

attendre... Un homme s'est rencontré sur ma route; cet homme fut pour moi une providence. J'étais pauvre, il me fit riche. J'étais ignorée, il me fit célèbre. J'étais sur la terre, sans ressources et sans avenir, sans amis, et perdant jusqu'à la foi... cet homme me rendit le souffle et l'âme. Il m'a faite ce que je suis. Je l'ai aimé, Madame. Où est ma faute? »

Eméreilda songea qu'elle aussi, au théâtre, ne se nommait pas Eméreilda, mais la Griselli, et que ce changement de nom avait été demandé par Baggiani. Elle se rappela une conversation qui avait eu lieu entre eux deux sur ce sujet, et se dit : « Sur ce point, cette femme dit vrai. » Mais elle n'eut pas une seconde le moindre sentiment de vanité à cette pensée que l'homme qui l'aimait était un prince. — Du reste, instinctivement, Eméreilda, quoique d'une essence tout aristocratique, quoiqu'elle eût les mains blanches et fines d'une duchesse, le port d'une reine et la beauté patricienne des belles filles de Rome et de Sparte, avait le sentiment démocratique dans le cœur. Un prêtre pauvre l'avait élevée, et elle avait, toute petite, appris à aimer les malheureux. Elle se rappelait toujours la mort de sa mère. Les enfants qu'elle adorait et vers lesquels elle se sentait attirée, ce n'étaient pas les enfants des riches... mais tous ces petits êtres agonisants qui vont par les routes, le visage pâle et l'œil éteint.

« Votre véritable but, en m'entraînant ici ?

— Vous dessiller les yeux et obtenir de vous la promesse que désormais vous fuirez cet homme et le chasserez de votre présence.

Eméreilda jeta un regard empreint d'une profonde pitié sur cette femme.

« J'ai pu me bercer d'un fol espoir et rêver un avenir que vous avez assombri, dit-elle, mais ne supposez pas que nous ayons à rougir devant vous. Baggiani est un homme trop superbe pour avoir jamais à se faire pardonner une faute.

— Mais, malheureuse, et ce mensonge dont il s'est rendu coupable envers vous?

— Lui, mentir !

— N'est-ce pas la même chose?... S'il ne vous a pas menti avec imposture, il vous a laissée dans l'erreur en taisant l'aveu qu'il n'était pas libre !

— Oh ! j'aurais dû le deviner, s'écria Eméreilda, se rappelant toutes ses réticences, ses heures profondes d'amertume et de mélancolie, et surtout son départ précipité, ses phrases, ses adieux étranges, et les lettres mystérieuses et incompréhensibles qu'il lui avait écrites.

— Me faites-vous le serment que je réclame de vous : celui de ne jamais revoir Baggiani? Du reste, ajouta-t-elle, vous le rencontrerez une fois encore... aujourd'hui et ici. »

Eméreilda sentit son cœur se gonfler dans sa poitrine.

Oui, dit-elle, je le demandais tout à l'heure, en ce moment je le demande encore.

— Eh bien! vous allez être satisfaite. »

Eméreilda entendit alors des pas, et une voix bien connue arriva jusqu'à elle. Elle regarda. La princesse de San-Martino s'éloignait.

« Madame, Madame, s'écria la jeune fille, subitement pâle et pleine d'épouvante, de grâce, apprenez-moi... me suis-je trompée?

— Baggiani est à un millier de lieues d'ici!

— Alors, tout ce que vous m'avez dit était mensonge?... Et c'est lui qui va entrer... lui?...

— Oui, lui-même, l'homme que vous fuyez et qui vous poursuit, l'homme que vous haïssez et qui vous aime.

— Je suis perdue! » dit Eméreilda, jetant un regard interrogateur vers le balcon.

Elle calculait la distance et quelle mort était préférable, celle qui vous broyait d'un coup ou celle qui vous écrasait dans l'ignominie. Mais la princesse de San-Martino avait deviné l'intention d'Eméreilda et s'était placée près de la fenêtre.

« Madame, lui dit celle-ci simplement, qu'est-ce que je vous ai fait?

— Ce que vous m'avez fait?... Vous le demandez encore?... J'aimais mon mari, et vous m'avez volé son amour. Depuis le jour qu'il vous a rencontrée, il me hait; depuis ce moment fatal, il me fuit; il fait

plus, il me renie et en appelle aux tribunaux pour nous séparer !...

— Qu'exigez-vous de moi ?

— J'exige qu'il vous abandonne, qu'il vous déteste autant qu'il vous aime. »

Eméreilda croisa les mains et plia les genoux devant cette femme.

« Soit, dit-elle ; mais pourquoi me livrer à cet homme ? Vous connaissais-je, moi ? savais-je que vous existiez ?

— Si mon cœur, dit cette femme, pouvait parler pour une rivale, s'il pouvait oublier les tortures qu'on lui a fait éprouver, s'il était encore assez faible et assez sensible pour s'émouvoir devant des pleurs et des supplications, le sentiment de sa propre dignité et de sa sécurité lui commanderait de ne pas vous entendre. Pour vous, je n'ai pas le droit de m'émouvoir. Il faut que vous soyez perdue, car alors seulement il ne vous aimera plus, alors seulement il ne songera plus à me répudier pour vous ouvrir les bras. Cette perte, c'est ma sécurité à moi. Entre la femme qui dix ans lui a été fidèle et n'a jamais aimé que lui, et la femme oublieuse, ingrate et perfide, il n'hésitera plus. »

Mais Eméreilda, qui voyait bien qu'elle n'avait plus rien à espérer de cette femme, ne l'écoutait plus ; elle prêtait l'oreille à un léger bruit qui se trahissait dans une pièce attenante, et elle trem-

blait comme une coupable. Tout bas elle s'armait d'énergiques résolutions. « Je me tuerai plutôt que d'être à lui ! » se disait-elle. Par une porte opposée et qui paraissait fermée aux verrous, un homme apparut.

« Monsieur, s'écria Eméreilda, pâle, émue, mais résolue, que voulez-vous de moi ?

— Ce que je veux? dit le duc d'Abelfura, qui s'avança vers la jeune fille, je veux que vous soyez ma maîtresse ! »

Elle s'effaça instinctivement.

— Je croyais, Monsieur, vous avoir déjà suffisamment répondu, dit-elle.

— Eméreilda, reprit le duc, vous êtes libre. Je vous ai offert d'être ma maîtresse, et comme je suis riche et que je vous adore, je vous constitue...

— Monsieur, dit Eméreilda, l'interrompant, prisonnière ici, je suis dans la nécessité d'entendre toutes vos insultes. Elles n'ont sur moi d'autre effet que d'augmenter la haine et la répulsion que je ressens pour vous.

— Madame, s'écria le duc d'Abelfura, pâle de colère et de honte, priez Dieu que personne ne vous entende, et, si vous tenez à la vie, cessez un tel langage et abandonnez vos projets de résistance ! »

Dans une agitation extraordinaire, il s'avança vers elle. Le duc était de ces hommes gâtés par le hasard de la naissance et de la fortune. Il n'admettait pas

qu'on pût lui résister, et ne croyait d'ailleurs ni à l'honnêteté ni à la vertu d'une femme. « Qui m'arrête? » se dit cet homme, dardant sur sa victime des yeux menaçants. D'ailleurs, il ne se connaissait plus; son visage était blême, ses lèvres livides; ses traits se contractaient. Il haletait. Il se jeta sur la pauvre fille, et lui saisissant le poignet :

« Eméreilda! s'écria-t-il, pardonne à mon emportement, mais je t'aime! je t'aime! »

Celle-ci lui échappa; il la poursuivit.

« Ma fortune! s'écria-t-il, ma vie!... »

Elle était dans ses bras, elle se débattait, elle criait. La princesse de San-Martino avait disparu; elle était seule, et l'écho de cette vaste salle restait sourd.

« Perdue! perdue!... » laissa-t-elle entendre, luttant avec un désespoir forcené.

Elle tomba, elle se crut morte et poussa un cri horrible. La porte s'ouvrit avec fracas et un homme parut sur le seuil.

« Vous ici!... » dit le duc, se retournant, et saisi de stupeur et d'effroi.

. . . .

Un instant après, Eméreilda était seule, et la nuit gagnait. Aucun bruit ne s'entendait au dehors. Elle s'approcha de la fenêtre, et à travers les persiennes fermées, elle aperçut la campagne noyée dans une brume épaisse. Elle prêta l'oreille. Rien de ce qui se

passait dans l'intérieur du château ne se trahissait dans la pièce qu'elle occupait. Elle s'inquiéta de cette solitude, et sous le coup d'une profonde émotion, elle chercha à prêter l'oreille aux bruits mystérieux de la nuit silencieuse. Puis, à la fin, épuisée de sommeil, harassée de fatigue, elle pencha la tête et s'assoupit. En ce moment une porte s'ouvrit, et une femme parut sur le seuil. C'était la princesse Angelo de San-Martino. Elle avança sur la pointe du pied, et s'approcha d'Eméreilda. Longtemps elle la regarda avec colère, contenant avec peine la haine qui étincelait dans ses yeux et se reflétait sur tout son visage. Puis, tirant de sa poche un flacon de cristal d'une transparence d'émeraude et à fermoir de vermeil, elle l'ouvrit subitement sous les narines dilatées de la dormeuse. Celle-ci eut un tressaillement, fit un mouvement; ses mains battirent l'air; puis, lourdement, sa tête engourdie retomba sur ses épaules, et une légère pâleur monta à ses joues et à ses lèvres.

« Va, dit cette femme, qui avait juré de mener à bout sa vengeance, l'homme qui vient d'entrer dans cette maison ne te sauvera pas ! »

Deux minutes après, deux hommes armés de flambeaux entraient, et la princesse de San-Martino leur désignant le corps inerte d'Eméreilda :

« Faites ce que je vous ai ordonné ! » leur dit-elle d'une voix qui ne souffrait pas de résistance.

XVI

QU'ON SE SOUVIENNE DE MANCHESTER

Alors se passait une scène étrange dans une des pièces voisines de celle où Eméreilda s'était assoupie. Deux hommes étaient en présence. Ces deux hommes, l'un se nommait le duc d'Abelfura, l'autre le duc de Santa-Médina. Le premier, nos lecteurs le connaissent suffisamment; le second était celui qui venait d'arriver si inopinément et d'intervenir si à propos au milieu de l'entretien du duc d'Abelfura et d'Eméreilda.

C'étaient tous deux, le dernier surtout, deux hommes de fière mine. Mais à considérer le duc de Santa-Médina, il était visible que cet homme avait dû prodigieusement souffrir. Cela se devinait à un mot, à un geste, à un signe. Mais il n'était pas douteux aussi que, malgré les chagrins, les luttes, les désespoirs qui avaient pesé sur sa vie, il était resté jeune de cœur. Toute la fougue de la jeunesse, éteinte sur son front fatigué, respirait dans ses yeux

noirs et étincelants. Il y avait à la fois de la colère et de la bonté, de l'enthousiasme et du mépris dans cette prunelle vive, toujours épanouie.

« Monsieur, dit-il au duc d'Abelfura, vous ne vous attendiez sans doute pas à me revoir et d'une manière si inattendue ?

— Il est étrange, en effet, qu'après quinze années d'absence, vous fassiez votre apparition d'une façon si soudaine.

— Avouez aussi qu'elle n'est pas arrivée sans utilité.

— Sans utilité!... Mais de quel droit, vous qui depuis quinze ans avez déserté votre pays, votre foyer, votre famille, venez-vous dicter des ordres à un inconnu ?

— Vous ne sauriez l'être pour moi, vous, Monsieur ; vous voyez la différence. Il me serait impossible de voir un inconnu dans l'homme qui a vécu vingt ans sous le même toit que moi, et qui, pendant ces vingt années, a reçu les mêmes caresses et s'est réchauffé au même sourire.

— La duchesse est morte, Monsieur, ne remuez pas ses cendres.

— Et qui l'a tuée ?

— Vous !

— Vous mentez, car c'est votre père ! Votre père, qui avait tué le mien ! »

Les deux hommes se regardèrent et semblèrent

se défier du regard. Le duc de Santa-Médina revint le premier à lui-même :

« Je vous demande pardon, dit-il, je ne suis pas venu pour venger la mémoire de mon père.

— Expliquez-moi d'abord comment vous vous trouvez ici ?

— La première raison de ma présence ici est ma présence à Paris, et à ma présence à Paris se rattache tout notre passé.

— Je le connais.

— Et vous n'avez plus besoin de l'entendre retracer, voulez-vous dire ? Soit; alors vous m'en dispenserez, et tout à fait, en me faisant verser chez votre banquier la somme importante que je viens vous réclamer. Il s'agit de trois millions.

— Avez-vous perdu l'esprit dans le Nouveau-Monde ?

— Je crois, moi, que c'est vous qui avez perdu la mémoire dans celui-ci ; et vous voyez bien qu'il est utile que nous revenions sur le passé. Il y a près d'un demi-siècle, fit-il, le duc de Santa-Médina, descendant des rois maures, grand d'Espagne et riche comme un roi des Asturies, épousa en premières noces Arabelle-Louise-Augustine de La Feronnière. De cette union naquit l'homme qui est devant vous.

— Votre père mourut.

— Un instant, il vécut d'abord et entoura de soins

et d'amour la femme qu'il aimait; mais un homme survint, un compatriote, un cousin germain, un grand d'Espagne comme lui, qui aima sa femme, la lui prit et l'épousa.

— Quelle histoire contez-vous là ?

— Celle qui existe, dit le duc de Santa-Médina, modérant l'éclat qui faisait étinceler ses prunelles; les deux hommes s'aperçurent qu'ils étaient rivaux, ils se battirent à l'épée à Anvers, par une matinée d'hiver. Le duc, mon père, fut tué.

— En duel ?

— Ai-je dit autre chose ?

— Du ton dont vous racontez cette histoire, on dirait que vous me reprochez cette mort.

— Vous savez bien que non. Si votre père avait assassiné le mien, vous n'existeriez plus.

— Ma mère veuve était libre d'épouser l'homme qui lui convenait.

— Oui, mais la liberté que j'eusse refusée à votre père, c'était celle d'user de mensonge et d'hypocrisie.

— Monsieur !...

— Avouait-il qu'il était l'auteur de la mort du duc de Santa-Médina ?

— Était-ce à lui à faire cet aveu ?

— Certes !... Il épousait la femme dont il avait tué le mari.

— En lutte égale, poitrine contre poitrine. Il n'y

a pas d'assassin dans le duel; tant pis pour celui qui tombe.

— Il devait la vérité à la duchesse de Santa-Médina, et c'était alors à elle à voir quelle devait être sa conduite.

— Elle épousa mon père et elle l'aima.

— Oui, tant qu'elle ignora ce qu'était le duc d'Abelfura et le moyen qu'il avait employé pour parvenir à se faire aimer.

— Ils n'étaient que très légitimes.

— Ne jugeons pas la conduite de nos pères, j'aurais trop à dire de celle du vôtre; rentrons dans les questions qui ont amené ces souvenirs.

— Vous voulez parler des fameux trois millions... que je vous dois?

— Que vous me devez. Mon père, en épousant ma mère, lui apportait une fortune immense et lui reconnaissait une dot de vingt millions.

— Qui devint alors bien à elle.

— Je n'en disconviens pas; mais, en mourant, il la constitua sa légataire universelle, à la condition qu'elle respecterait ce qui devait revenir à son fils.

— C'était justice.

— Oui, mais ce qui ne le fut pas, ce fut un détournement qui arriva lors du partage par le banquier de votre père, qui porta trois millions de la fortune de mon père sur votre tête.

— La preuve, Monsieur, la preuve?...

— Croyez-vous que je viendrais vous faire de telles histoires, si je n'avais toutes les preuves à votre disposition ?

— Voilà donc ce que vous avez à me réclamer. Soit. Mais ceci n'explique pas votre présence, à cette heure, dans la maison que j'habite.

— En effet ; mais, comme vous le devinez, c'est une toute autre affaire qui m'a amené ici : celle de sauver l'enfant que vous poursuivez.

« En admettant que vous connussiez la présence de cette jeune fille ici, quel intérêt aviez-vous à la protéger ? Vous l'aimez peut-être ?

— Je ne vous dois compte ni de mes actions ni de mes sentiments.

— Soit, je vous comprends, vous l'aimez. Eh bien ! nous sommes deux, Monsieur mon frère... comme jadis nos deux pères. »

Le duc de Santa-Médina pâlit légèrement.

« Je vous avouerai, Monsieur, dit-il, que c'est un autre mobile que l'amour qui me fait agir. Je me suis engagé à veiller sur cette enfant, à la protéger et à la défendre contre n'importe qui l'outragerait.

— Et de qui tenez-vous donc ce droit de défense et de protection que vous faites sonner si haut, Monsieur le duc de Santa-Médina ?

— De son père.

— De son père ! s'écria le duc d'Abelfura. Elle a donc son père ?

— C'est moi qui le représente, » dit le duc de Santa-Médina... »

Il y eut un instant de silence entre ces deux hommes, qui, par une pensée simultanée, résolurent de ne plus dissimuler et de jouer franc jeu l'un devant l'autre.

« Vous accomplissez donc une mission, Monsieur, je veux bien le croire; mais, en échange d'un sacrifice, c'est bien le moins que je réclame de vous quelque franchise.

— Soit. Il y a dix ans environ, reprit le duc de Santa-Médina, permettez-moi de taire le nom de l'homme dont je vais vous parler. Le duc de *** me sauva la vie; puis, par un concours de circonstances extraordinaires, je le perdis de vue et ne le retrouvai que de longues années après. Dans cette entrevue, je lui exprimai toute ma reconnaissance et le suppliai de mettre mon amitié à l'épreuve. Le duc se fit longtemps prier. Un jour que j'insistais encore, il me prit les mains et me dit : « Je me souviendrai, Monsieur, de votre insistance, et veuillez croire que si jamais j'ai besoin d'un homme qui me rende un grand service, c'est à vous que je penserai. » Six semaines après, le duc, mourant, me faisait appeler à son chevet : « Monsieur, me dit-il, la femme que vous me connaissez', celle qui porte mon nom, n'est pas ma femme; elle est ma maîtresse. Il y a vingt ans, quand je rencontrai Amélie,

c'est le nom de celle qu'on appelle la duchesse aujourd'hui, j'étais marié à la plus douce et à la plus sainte des femmes. Mon père avait eu le tort de me marier trop jeune, et ma femme avait eu la faiblesse de me pardonner trop souvent ; j'avais alors dépensé la plus grande partie de mon patrimoine, et détruit l'avenir de mes enfants. C'est alors que je rencontrai la femme dont je vous parlais. Cette femme s'imposa à moi par sa jeunesse luxuriante, sa beauté, son astuce et la reconnaissance qu'elle sut m'inspirer. Me voyant poursuivi, elle fit celle qui arrivait à mon secours. Elle avait quelque fortune qu'elle tenait de la prodigalité de ses amants, elle en disposa pour moi ; pour moi qu'elle aimait, disait-elle. Cette femme avait simplement un sentiment d'intérêt qui la faisait agir. Elle rêvait le placement de ses fonds. Or, où pouvaient-ils mieux être placés que sur la tête d'un libertin, qu'elle tiendrait de cette manière par tous les liens à la fois? Cette femme afficha avec moi une générosité tellement étrange, qu'elle me confondit. Un soir, dans un transport d'amour, elle brûla sous mes yeux, à la flamme d'une bougie, pour plus de dix mille francs de valeurs à mon nom. J'ai su depuis que ces valeurs étaient fausses, et qu'elle tenait les véritables sous clef. Mais j'étais assez aveugle pour ne rien voir, et être dupe de cette malheureuse qui, dans l'espace de quelques mois, consomma

ma ruine. Derrière, toujours elle apparaissait, profitant des excès auxquels elle me condamnait. A mesure que je m'appauvrissais, elle s'enrichissait. Elle l'était presque déjà d'anciennes dépouilles, elle le devint tout à fait des suites des actes odieux qu'elle me fit commettre. Hélas! quelques mois après, on vendait notre hôtel, nos voitures et nos chevaux. Un autre jour, les derniers meubles que nous avions sauvés ne nous appartenaient plus. La duchesse, fille de prince, héritière de têtes couronnées, se trouvait sans ressources avec une enfant dans les bras. Moi, je partis et l'abandonnai. Oh! c'est horrible, n'est-ce pas? mais je ne m'appartenais plus, une femme était maîtresse de ma destinée. Ma fortune, ou plutôt la fortune de ma fille, était passée dans ses mains. Elle tenait suspendus sur ma tête des secrets qui, mis au jour, m'eussent couvert de honte. Mon sort dépendait d'elle. C'était pour elle que j'avais été lâche et misérable, et c'était elle qui me menaçait du châtiment. « Partons, me dit-elle, un soir; allons à l'étranger; là, ton nom nous ouvrira les portes des salons officiels. Tu me feras passer pour ta femme. — La duchesse existe. — On ne la connaît pas. — Si on vient à découvrir! — Comment!... elle est isolée, perdue, puis..... » Ses yeux brillèrent d'un éclat sinistre. « J'ai un pressentiment, dit-elle. C'est que la vraie duchesse de *** ne vivra pas long-

temps. Elle morte, qui t'empêchera de déclarer que la femme que tu aimes est bien la femme qui porte ton nom ? »

La duchesse de *** mourut, en effet, une année après, de misère et de chagrin en Angleterre, où j'étais alors. Elle était venue dans ce pays dans l'espoir d'y rencontrer un vieil ami de son père qui eût peut-être donné asile à son enfant ; mais, cet ami, elle ne le trouva pas. Il y a dans la vie des circonstances atroces qui, s'enchaînant fatalement, font obstacle à toutes les combinaisons. Il lui eût suffi peut-être de rencontrer cet homme ; et, faute d'une adresse, elle erra inconnue et misérable dans les rues sombres du nord de l'Angleterre et mourut comme une Irlandaise, au coin d'une borne, aux portes d'une grande ville. Depuis, dit cet homme, la tête dans les mains et des sanglots dans la poitrine, j'ai vécu, moi, de ma misérable vie, traînant la chaîne de mon infamie, plus pesante que la chaîne des bagnes. Jamais, non, jamais je n'ai donné mon nom à cette femme ; mais elle le porte effrontément, avec audace, et je n'ai pas assez de force aujourd'hui pour la chasser de ma maison et arracher le masque dont elle se couvre.

— Mais votre enfant ? dis-je à cet homme.

— Longtemps je ne sus ce qu'elle était devenue. Je m'en informai. « Elle est morte, » me répondit la femme qui fut la cause de mes malheurs. Morte !...

« Comment le savez-vous ? m'écriai-je. — Je l'ai fait chercher. » Ce n'était que trop la vérité. Cette femme avait fait chercher l'enfant... pour l'assassiner... « Elle est morte, » m'avait-elle dit. Et elle le croyait, en effet. Les meurtriers avaient affirmé *sur l'honneur* que le crime avait été accompli. Eh bien ! moi, continua le duc, dont la voix devenait de plus en plus faible, j'ai appris qu'elle existe. Elle se nomme Eméreilda ; elle doit être au théâtre, et on la désigne aujourd'hui sous le nom de la Griselli. Elle existe ; mais, malheureusement, la mort ne me laissera pas le temps d'accomplir l'œuvre que j'avais rêvée. Je sens que je n'ai plus que quelques jours à vivre. Or, moi mort, voici les deux cas qui vont se présenter pour la fille du duc de *** : ou revendiquer la grande fortune de sa mère, le rang qui est le sien ; ou rester une pauvre fille sans famille, mais l'existence assurée. — Je doute, Monsieur le duc, dis-je, qu'une somme d'argent, si importante qu'elle soit, puisse réparer envers votre fille les torts immenses dont elle a été victime toute sa vie. — Je le crains comme vous, Monsieur, dit le duc, profondément ému ; mais, cependant, croyez-vous que, pour être heureux, il soit besoin d'un grand nom et d'une haute position ? croyez-vous que, pour qui n'a point été classé dès son jeune âge dans les hautes sphères sociales, nos jouissances, nos plaisirs soient bien regrettables ?

Puis, il y a une autre raison, ajouta-t-il, encore une raison bien puissante dans mon esprit et que je n'ose formuler, tant elle peut vous paraître égoïste : j'ai souci de mon nom après ma mort; souci de ma vie, dont on va déchirer le voile. Supposez demain ma fille instruite du nom de son père et de la haute position qu'il a occupée : que fera-t-elle?... — Mais... ne voulez-vous donc point que votre fille fasse valoir ses droits? dis-je. — Oui, fit-il, je voudrais que ma fille fût aussi honorée et considérée qu'elle a été humiliée et persécutée; je voudrais qu'elle fût aussi riche qu'elle a été pauvre, aussi haut placée qu'elle a été maltraitée par le sort. Mais faire valoir ses droits, savez-vous ce que cela veut dire? — Un procès? dis-je. — Justement, un procès. Un procès scandaleux qui jettera sur mon nom et ma mémoire la déconsidération. Le nom brillant qu'elle retrouvera, elle le ramassera dans la fange. Elle ne parviendra à prouver aux juges et au monde qu'elle est fille du duc de*** et que sa place est usurpée par une femme indigne, qu'en prouvant que son père est un misérable. Révéler à ma fille la vérité, c'est lui dire de marcher en avant et de me condamner publiquement. La lui cacher encore, c'est continuer après ma mort l'œuvre infâme de ma vie. — Il n'y a qu'un moyen, dis-je à cet homme. Lui dire toute la vérité, et, en même temps, lui confier aussi toutes

vos craintes, lui montrer sans détour ce que lui coûtera sa réhabilitation. » Le duc me pressa les mains avec une tendresse convulsive. « Oh ! merci, merci, me dit-il, vous m'avez deviné, et c'est vous que je choisis pour cette œuvre délicate. Vous irez trouver un homme dont voici l'adresse sous ce pli, et cet homme vous remettra deux dossiers. Le premier contiendra les titres d'une somme d'argent amassée par moi dans l'ombre, mise de côté pour ma fille, et qui, à elle seule, constitue toute une fortune. Le deuxième contiendra tous les titres, actes, témoignages, pièces justificatives qui lui révéleront ce qu'elle est et lui fourniront les moyens de le prouver. Vous aurez alors, continua-t-il, à expliquer à ma fille ce qu'elle aura à faire pour rentrer dans ses droits et dans sa fortune ; vous lui montrerez tout ce qu'elle aura à y gagner sans lui rien cacher, et tout ce que la mémoire de son père peut avoir à y perdre. Si elle croit devoir se taire pour sauvegarder ma mémoire, je la bénis d'avance. Si elle croit devoir, au contraire, revendiquer ses droits et faire acte de justice, je n'ai aucune volonté à opposer à la sienne, et je m'incline devant sa décision. »

Le vieillard étouffait, il dut s'interrompre, et il ne put continuer ce jour-là.

Je le revis deux fois encore, et la deuxième fois je n'arrivai à temps que pour recueillir son der-

nier soupir. Depuis, Monsieur, j'ai vu aussi l'homme qui avait les titres annoncés dans les mains : ces titres m'ont été remis ; j'ai assemblé un conseil de jurisconsultes, et tous ont été d'accord que le vœu du mourant était respectable, que la loi était pour moi, et que je n'avais plus qu'à m'enquérir de l'héritage du duc de *** et à faire part à sa fille légitime de ses dernières paroles et de sa volonté. C'est ce que j'ai voulu faire, Monsieur ; mais alors Eméreilda venait de disparaître. Des renseignements vagues, puis plus certains, me mirent sur sa trace. Vous savez le reste. »

XVII

LA FEMME AU DOUBLE MASQUE

Le duc d'Abelfura alla à la fenêtre, l'ouvrit, resta quelques minutes sur le balcon, plongeant un œil éperdu sur la campagne; puis, revenant à son frère :

« Monsieur.... dit-il, l'histoire que vous venez de me conter est très édifiante; mais... que prétendez-vous ?

— Je ne prétends rien, mais j'attends beaucoup, je vous l'avoue, de votre loyauté.

— Eh bien! Monsieur, voyez cette jeune fille, emmenez-la; qu'elle oublie l'adresse de cette maison, ce qui s'y est passé, et jusqu'à mon nom.

— Oh ! ce que vous faites là est bien, fit le frère du duc d'Abelfura. Où est-elle? s'écria-t-il, j'ai hâte de lui apprendre votre conduite à son égard...»

Mais on se souvient que la princesse de San-

Martino avait fait enlever Eméreilda ; il fut donc impossible de la retrouver au château.

« Me donnerez-vous l'explication de cette disparition, Monsieur ? dit le duc de Santa-Médina.

— Je ne sais rien plus que vous, dit-il.

— Alors, dit le duc de Santa-Médina, laissez-moi la chercher moi-même. »

Quelques minutes après, pâle, bouleversé, il revenait au duc d'Abelfura, l'entraînait sur le balcon donnant sur les fossés et lui désignait un petit point blanc dissimulé en partie dans le taillis.

« Qu'est-ce ? » s'écria le duc d'Abelfura.

Il faisait nuit noire. Le vent soufflait avec violence. Un rayon de lumière glissant dans l'obscurité de la nuit bordait de sa guipure argentée la lisière de la forêt et le bord des fossés qui se creusaient sur la droite.

« Vous ne voyez pas là, dit le duc de Santa-Médina, quelque chose de noir et de blanc, comme une masse confuse qui se dessine dans le vague ? Eh bien ! il y a là un homme... un homme étendu sans vie... »

Le duc d'Abelfura pâlit.

« Un homme assassiné ! » dit le duc de Santa-Médina.

Et se saisissant du bras de son frère, qu'il serra avec convulsion.

« Cet homme a été envoyé ici par moi, dit-il.

— M'accusez-vous de ce crime? s'écria le duc d'Abelfura.

— Je vous accuse de tous les malheurs qui arrivent ici. Vous êtes le maître; or, rien ne doit arriver sans vos ordres... N'avez-vous pas déjà fait enlever Eméreilda ? »

Le duc se laissa tomber sur une chaise, et prit sa tête dans ses mains.

« Non, dit-il, je n'ai pas fait enlever cette jeune fille ; elle a été attirée ici par une femme, son ennemie jurée. Cette femme connaissait ma passion. Elle m'offrit de la servir. J'ai accepté, voilà tout. »

Le duc de Santa-Médina eut une expression de dégoût qui fut remarquée par d'Abelfura.

« Mais, où est-elle ? s'écria-t-il, et que veut dire ce crime qui s'est accompli là, sous nos yeux ? »

En ce moment, un cri de détresse se fit entendre, un cri terrible, qui frappa de stupeur les deux ducs.

— Une bonne fois, croyez-moi, s'écria le duc d'Abelfura, je suis innocent de tout ce qui arrive.

Un nouveau cri se fit entendre, plus perçant et plus alarmant que le premier.

« C'est de ce côté, s'écria le duc de Santa-Médina, venez, venez vite, duc... »

Ils quittèrent immédiatement l'appartement.

« Je crois à toutes vos paroles, lui dit-il en descendant rapidement l'escalier, à tout ; ne me trom-

pez pas. De plus, si Eméreilda est en danger, vous m'aiderez à la sauver ?

— Je vous le jure. »

Ils étaient dans le vaste jardin qui entourait la maison et s'étendait vers le sud dans un espace immense. Là, ils s'arrêtèrent. Soudain, un faible cri se fit entendre, si faible qu'à peine on l'entendit. Mais, si faible qu'il fût, ce cri était suffisant pour indiquer à une oreille exercée de quel côté il partait. Les deux frères aussitôt coururent ; mais ils n'aperçurent rien. La lune, enveloppée de nuages sombres, n'éclairait plus les allées obscures. La nuit était profonde. Ce n'était plus des cris, mais comme des gémissements qui s'entendaient.

« Oh! exclama le duc d'Abelfura, je sais d'où cela part à présent. »

Et il se précipita dans la direction d'une petite grotte située dans la partie sud-est du jardin. Le duc de Santa-Médina le suivit. Cris, gémissements étaient distincts ; à travers les fentes d'une petite porte plantée dans les broussailles, ils aperçurent Eméreilda. Derrière était la princesse de San-Martino, debout, droite et l'œil menaçant. Le duc de Santa-Médina frissonna de tout son corps. Ses pieds nageaient dans une mare de sang.

« Encore une victime, dit-il.

— Oui, dit le duc d'Abelfura, et ce n'était pas Eméreilda. »

Que s'était-il donc passé? Eméreilda, enlevée pendant son sommeil, avait été transportée au fond du parc, dans la grotte mystérieuse d'où les cris s'étaient entendus. Son sommeil s'était prolongé longtemps encore, et elle n'avait pu voir les trames de l'affreux complot dont les mailles serrées l'enveloppaient. Elle n'avait point assisté à la lutte mortelle qui avait eu lieu entre deux hommes, complices vulgaires de la princesse de San-Martino, et son plus dévoué protecteur. Elle avait bien entendu des cris, des gémissements; mais elle ignorait qu'on se battît et qu'on mourût pour elle.

Le héros et la victime de cette heure nocturne était André, auquel il avait fallu déployer de grands efforts pour parvenir à pénétrer dans l'intérieur de la maison, et qui, pour son malheur, y était enfin parvenu. La princesse de San-Martino avait remarqué le pêcheur à l'auberge où il était entré. Elle s'était gravé ses traits dans la mémoire, et s'était dit : « Cet homme m'est suspect. » Elle l'avait aperçu ensuite de la fenêtre de la pièce où était Eméreilda et n'avait plus douté que cet homme ne fût là pour elle. Il y eut alors méprise, et ce fut un malheureux homme de confiance du duc de Santa-Médina, qui, attaqué à l'improviste, succomba et roula dans les fossés. Pendant ce temps, André parvenait à escalader la muraille et à sauter dans le jardin. Mais, avant que le pauvre garçon

eût eu le temps de se précipiter en avant et d'arracher la victime aux bourreaux, il était renversé d'un coup de pistolet. Blessé, il se releva, se tint debout et lutta. Lutte inégale, qu'il essaya en vain de continuer. Il retomba bientôt, blessé plus grièvement, et un voile glissa devant ses yeux. Seul, au milieu de la nuit, étendu sur le sol humide, il attendit la mort, payant de la vie son dévouement absolu et son amour éternel.

Eméreilda n'avait rien vu et ne savait rien. Quand elle se réveilla, elle était dans la grotte, et la mémoire lui faisait défaut. Puis, peu à peu ses yeux s'habituant à la demi-obscurité, elle vit quelqu'un, un homme, un inconnu, puis un autre... puis la princesse de San-Martino.

« Que voulez-vous encore de moi?... s'écria-t-elle avec stupeur.

— Votre mort ou votre fuite. »

Eméreilda pâlit.

« Si vous êtes réellement la femme légitime de Baggiani, dit-elle, je comprends votre jalousie; mais, en face de mon innocence et de ma résignation, je ne comprends pas votre haine et votre vengeance.

— Je suis réellement la femme légitime de Baggiani, prince Angelo de San-Martino, et, en cette qualité, je vous voue une haine éternelle; mais je suis plus encore, et si je ne vous écrase sous mon

pied, il peut arriver une heure où je tremblerai devant vous. Or, si vous ne consentez à suivre ces deux hommes, vous êtes morte.

— Et où me mèneront-ils, ces hommes ?

— Hors de France ; et alors, vous ne serez plus à craindre, car vous ne serez pas partie d'ici sans avoir apposé votre signature sur ces dossiers, que vous signerez sans lire, sans tourner les feuillets, sans arracher les feuilles blanches qui couvrent les parties écrites.

— Jamais !

— Une voiture vous attend. Dans trois jours vous serez hors de France. Au premier mouvement, je vous le répète, on vous tuera.

— Je refuse de rien signer.

— Alors, mettez-vous à genoux, et faites votre prière, car vous allez mourir. »

Eméreilda jeta un regard autour d'elle, et vit la princesse de San-Martino droite, le visage implacable, et, derrière elle, les deux hommes, un pistolet à la ceinture. Toute petite, elle se souvenait, alors qu'elle avait été entraînée à Londres, dans le quartier de la Cité, d'avoir assisté à des rixes épouvantables. Elle n'eut pas peur, et elle résolut de braver ses assassins.

« Vous m'avez entraînée ici pour me livrer aux mains d'un misérable; et comme vous voyez que votre crime n'a pas réussi, en ce moment vous

méditez quelque autre crime, peut-être plus grand encore, dit-elle.

— C'est que si tu avais été vaincue, Eméreilda, dit cette femme, moi, j'étais vengée et je ne te redoutais plus. Maîtresse du duc d'Abelfura, le prince Angelo de San-Martino t'eût méprisée et t'eût reniée. Maîtresse du duc d'Abelfura, tu n'aurais pu relever la tête, et le jour de la révélation t'eût trouvée trop basse pour que tu eusses l'audace de te hausser.

— Je ne comprends pas la moitié du sens de vos paroles, dit Eméreilda ; mais je me félicite d'avoir échappé à vos machinations.

— Mais, malheureuse, s'écria la princesse de San-Martino, ne vois-tu pas que j'ai tout à gagner à ta mort : fortune, honneur, considération, liberté!... et que ta vie étant entre mes mains, si je ne te tue pas, c'est que j'ai pitié de toi ? »

Elle prit une plume, et la lui présenta.

« Signez, dit-elle, signez vite, et partez. Épargnez-moi un crime, prononça-t-elle comme avec angoisse.

— Jamais je ne signerai ! » dit Eméreilda avec résolution.

La princesse se tourna vers un des hommes et se pencha à son oreille.

L'homme pâlit.

« Tuez, dit-elle, tuez; Dieu m'est témoin que je

voulais épargner ce nouveau sang, et que c'est elle qui l'a voulu. »

L'homme se leva, amorça son pistolet et le dirigea froidement sur la malheureuse enfant.

Celle-ci ne broncha pas; mais, au même instant, les broussailles qui obstruaient la porte s'écartèrent, les planches mal jointes volèrent en éclat, et le duc d'Abelfura et le duc de Santa-Médina parurent sur le seuil. A la vue de ce dernier, Eméreilda poussa un cri et courut se réfugier près de lui. Mais celui-ci regardait la princesse de San-Martino, et reculait comme saisi d'épouvante.

« Cette femme ! cette femme ! s'écria-t-il.

— Eh bien ! dit le duc d'Abelfura, ne connaissez-vous pas la princesse de San-Martino ?

— Oui, oui, c'est bien elle, fit-il ; mais elle porte aussi un autre nom, un nom qu'elle a usurpé, et qui explique son infâme conduite... On vous a connue dans le monde, n'est-ce pas, Madame ? dit-il, se tournant vers elle, sous le nom de la duchesse de Sanzia-d'Aragon ? »

. . . .

. . . .

. . . .

La présence de Santa-Médina avait sauvé Eméreilda d'une mort imminente. Les deux complices de la princesse de San-Martino, se voyant découverts, avaient pris la fuite ; et celle-ci, en présence

du duc de Santa-Médina, n'avait point eu même la dignité du nom qu'elle portait, et avait tremblé comme un coupable devant ses juges.

Le duc de Santa-Médina, agissant au nom du père d'Eméreilda, et, vu la circonstance, s'érigeant en protecteur d'une femme si jeune encore, et que la fatalité avait poursuivie depuis sa naissance, prit Eméreilda sous sa protection et la ramena dans la nuit même à Paris.

Les deux frères, le duc de Santa-Médina et le duc d'Abelfura, avaient eu depuis un long entretien, et ce dernier avait renouvelé ses promesses auprès de son frère.

Le duc de Santa-Médina était donc tranquille de ce côté. Il ne restait plus que la princesse de San-Martino, contre laquelle il était bon de se prémunir. Le duc prit ses dispositions à cet égard, et fit veiller autour de la maison de sa protégée comme autour d'une citadelle qui serait observée par l'ennemi. Mais plusieurs mois s'étaient écoulés, et la princesse de San-Martino n'avait pas donné signe de vie. Le duc de Santa-Médina se croyait donc en toute sécurité et n'avait plus de craintes pour sa protégée. Elle avait repris le théâtre et y avait retrouvé ses anciens succès. Jetée dans cette vie de bruit et de popularité, elle pouvait oublier les alternatives douloureuses des années de sa jeunesse.

Quant au duc de Santa-Médina, il n'avait pu voir

Eméreilda sans être frappé de sa beauté; il n'avait pu l'entendre sans être touché de l'harmonie de sa voix; il n'avait pu la fréquenter sans apprécier sa nature étrange et multiple, et sans envier pour une femme qu'il aimerait les qualités si brillantes qu'il rencontrait dans celle-ci. Bientôt il l'aima, il l'aima sans le lui dire, conservant au fond de son cœur une passion qu'il avait crue d'abord inavouable. A un grand nom, à une grande fortune, le duc de Santa-Médina joignait un physique avantageux et un caractère d'élite. Mais sobre dans l'explosion de ses sentiments, se méfiant de l'enthousiasme de sa nature, il luttait avec énergie contre ses penchants. Eméreilda fut touchée de cet amour délicat et discret. Elle avait dans le cœur une blessure profonde que le temps n'avait pas eu le loisir de cicatriser, mais sur laquelle les émotions nouvelles de la vie mettaient chaque jour un baume adoucissant. Elle aimait toujours Baggiani, et de toutes les forces de son âme ; mais, malgré elle, une arrière-pensée la torturait. Par quelle circonstance avait-il donné son nom à une autre femme? par quel enchaînement d'événements ce nom de Baggiani cachait-il un prince, et ce prince un homme marié? Tout ce qu'elle savait, c'est que Baggiani était mort pour elle. Elle couvrait son amour des cendres du souvenir, elle ne réchauffait plus son cœur qu'à la faible flamme qui s'en échappait. Elle

n'avait cherché à apprendre qu'une chose : c'était si cette femme avait dit vrai; et la réponse avait été affirmative.

Cette femme, qu'on avait connue dans le monde sous le nom de duchesse de Sanzia-d'Aragon, était bien réellement en effet la princesse de San-Martino, épouse d'un homme qui l'avait fuie aussitôt, et s'était consacré au théâtre, où il avait brillé quelque temps, pour disparaître ensuite.

Comme on le voit, cette histoire ne pouvait être que celle de Baggiani. Un soir, qu'elle venait de jouer, Eméreilda en reçut l'aveu le plus formel. Elle rentrait dans sa loge, quand on lui remit une missive dont, au premier coup d'œil, elle reconnut l'écriture. Elle était, en effet, de Baggiani, ou plutôt du prince Angelo de San-Martino. Il tombait aux pieds de celle qu'il aimait toujours, et, lui demandant un pardon suprême, lui faisait un éternel adieu. Puis, troublée par les larmes abondantes qui jaillissaient de ses yeux, Eméreilda avait lu tout un roman. Le voici réduit à sa plus grande simplicité :

Voyageant en Italie, un jour, le prince de San-Martino s'était arrêté à Rome. Séduit par les beautés de la grande ville papale, il avait résolu d'y séjourner quelque temps, et y avait fait d'assez nombreuses relations. Reçu dans un monde aristocratique, il s'était rencontré souvent avec un jeune

prêtre qui portait un nom célèbre, et à qui de hautes fonctions étaient réservées dans les ordres. Frappé par l'intelligence de ce jeune homme, le prince de San-Martino le voyait avec plaisir et lui avait souvent rendu visite dans l'intérieur du couvent où le futur évêque demeurait. Ce couvent était bâti près du mont Aventin, et, ceint de hautes murailles, n'avait aucune communication avec le monde extérieur. Peu, dans cette grande ville, on s'inquiétait du mystère qui enveloppait cette maison monacale. Il y en a deux mille ainsi. Les rues de Rome sont tristes et silencieuses, et le soleil ardent qui darde ses rayons brûlants sur la voie Appienne n'éclaire que quelques groupes de lazzarones endormis ou quelques bandes d'hommes en grande robe égrenant leur chapelet, chantant des litanies, le front blafard et la pensée consumée par de décevantes ambitions. Mais si les rues de Rome sont silencieuses, c'est que la vie est à l'intérieur, derrière ces grands murs, qui laissent à peine pénétrer le soleil et jamais les regards des hommes.

Le couvent où nous entrons était habité par quelques prêtres comme ce dernier et par quelques femmes toutes confites en Dieu et s'isolant du monde pour être plus au ciel. Ces femmes, à la vérité, étaient généralement d'un âge qui ne devait guère laisser de regrets au monde qu'elles avaient si durement abandonné. Mais il en était quelques-

unes d'un âge moins respectable et d'une beauté qui, pour être discrète, n'en était pas moins pleine d'attraits. Au nombre de ces dernières, il s'en trouvait une qu'on ne connaissait au couvent que sous le nom de la princesse Amélie. Celle-ci était, dit-on, une jeune veuve qui toute sa vie s'était dévouée à un mari infirme et d'un âge avancé; qui avait été pour lui un ange de dévouement et de douceur; qui avait prolongé sa vie, condamnée d'avance, d'un nombre incalculable d'années; qui, l'ayant perdu et fermant son cœur à tout amour et à tout plaisir mondain, était venue se réfugier dans cette immense solitude creusée dans la ville éternelle. La princesse Amélie passait pour une sainte. Immensément riche, elle dépensait une partie de ses revenus pour les pauvres. Le couvent lui-même s'enrichissait des libéralités de la jeune veuve. Elle eût donné sa fortune entière, tant il y avait de générosité dans son cœur et tant la piété y avait ouvert ses portes toutes grandes.

Le prince de San-Martino vit cette femme; il fut frappé de sa beauté et de sa simplicité. Peu à peu il lui fut permis de se rapprocher d'elle, et alors ils eurent ensemble de longs entretiens. Elle pouvait paraître jeune encore, et elle s'enterrait vivante. Elle était belle, et elle s'isolait des hommes. Elle était riche, et elle se condamnait à une vie monacale. Au prince de San-Martino comme à tous

ceux qui l'entouraient, cette femme parut une sainte. Nature mystique, toujours porté au merveilleux, le prince de San-Martino était de ces hommes qui aiment plus une femme par le prestige qui l'enveloppe que pour elle-même. Les nuages l'attiraient, et il eût volontiers adressé ses hommages aux anges du ciel, tant il avait horreur du prosaïsme de la terre. Homme d'une bonté inaltérable et d'une tendresse inouïe, il avait aussi la noblesse des natures faibles et ne savait résister à aucune séduction. Il but bientôt goutte à goutte le poison mortel qu'une femme hypocrite distillait à plaisir. Il s'enivra du bruit de ses paroles et du prestige de sa vertu. Il crut à son cœur comme il croyait à sa beauté. L'amour, qui bientôt s'empara de lui, lui cacha même les quelques rides que son visage accusait déjà. Il crut à la première jeunesse quand déjà la seconde était au déclin. Il aima... Mais s'il aima tant, c'est qu'il ne vit pas surtout le piége qui lui fut tendu et dans lequel il tomba. Cette femme riche et séduisante n'avait pu manquer de trouver des complices autour d'elle. Elle était assez adroite pour faire servir à ses projets des femmes éloignées de tout esprit de ruse et d'intrigue. Elle était assez riche pour payer les autres et les intéresser à sa fortune. Le prince de San-Martino fut entouré, ne s'appartint bientôt plus, et, avant même qu'il eût dans sa pensée émis

une volonté, formulé un désir, il était considéré comme celui qui devait enfin faire cesser le veuvage de l'adorable femme.

« Vous êtes bien heureux, lui disait-on, et Dieu vous a protégé ; vous allez épouser la femme la plus vertueuse et la plus sainte de la terre. »

Et s'il se défendait d'un tel honneur, on arrêtait les paroles sur ses lèvres et on lui conseillait plutôt de se préparer dignement, par une retraite de quelques jours, à une confession générale.

Le prince de San-Martino, qui, quoique peu éloigné des choses de la religion, n'était point de nature à se laisser endormir par les pratiques mystérieuses d'une classe intéressée, finit par s'indigner et se révolta. Il eût peut-être accepté le mariage, mais il ne voulait pas qu'on le lui imposât. Il fit d'abord une opposition douce et réservée; mais, par ce premier essai de révolte, il comprit qu'il ne s'appartenait plus et qu'on disposerait de lui, et malgré lui au besoin. Il résolut alors de prendre la fuite, quand une circonstance lui en démontra plus clairement encore la nécessité.

Un matin, un carrosse fermé s'arrêta à la porte de l'hôtel qu'habitait le prince de San-Martino, et une femme vêtue de longs habits de deuil en descendit. Cette femme n'était autre, on l'a deviné, que la princesse Amélie. Elle demanda le prince, se fit introduire dans son salon, et là, quand elle

fut seule avec lui, se jeta à ses pieds, lui parla de l'amour qu'il lui avait inspiré, et mêlant la béatitude céleste aux amours terrestres, jouant la comédie la plus infernale, comédie qui n'avait pu naître et se concevoir que dans l'intérieur d'un couvent et dans une ville comme Rome, elle finit par déclarer qu'elle n'attendait plus que ce mariage ou la mort. Le prince de San-Martino fut d'abord ému ; il ne pouvait croire à une telle hypocrisie, et sa nature droite et franche se révoltait à la pensée qu'on voulait se jouer de lui à ce point. Mais quand cette femme se fut éloignée et qu'il se retrouva dans le calme de ses réflexions, qu'il put peser toutes les circonstances qui s'étaient succédé depuis peu, tous les entretiens qui avaient été provoqués, toutes les paroles qui avaient été jetées, et qu'il en arriva à analyser la démarche que la princesse venait de faire, il se convainquit alors qu'il était le jouet d'une duperie et qu'on en voulait à sa fortune ou à son nom. Le soir même, une chaise de poste l'attendait, et il s'éloignait. Mais si, pour la première fois de sa vie, il agissait de ruse, il n'avait pas compté qu'il avait à lutter contre les disciples de Loyola, et que lui, homme simple et loyal, ne pouvait être de force. Il y avait huit jours que, sans qu'il s'en aperçût, il était suivi, épié, jour et nuit, et jusque dans l'intérieur de sa maison. Aussi, à peine la chaise de poste avait-elle

franchi un kilomètre de distance, qu'on était saisi de la nouvelle de sa fuite et qu'on se mettait à sa poursuite. Ce fait peut paraître étrange à ceux qui ne connaissent pas la police romaine; mais ce qui leur paraîtra plus étrange encore, c'est que ce furent des gendarmes, des gendarmes pontificaux, qui ramenèrent le prince de San-Martino dans la ville qu'il venait de quitter. Il fut jeté dans un cachot comme un malfaiteur. Plus de huit jours se passèrent pour lui dans cet horrible état, et quand il lui fut possible enfin de voir quelqu'un et de se plaindre, on lui répondit qu'il avait compromis une femme d'une haute qualité, et qu'il ne pourrait se retirer du mauvais pas où il s'était mis qu'en rendant l'honneur à cette femme. Rendre l'honneur à la princesse Amélie, c'était l'épouser. Le prince de San-Martino pensa que c'était payer trop cher l'honneur d'une femme qu'il méprisait autant qu'il l'avait estimée, et continua la résistance. On le prévint qu'il ne sortirait pas de la forteresse avant d'avoir demandé pardon à Dieu et aux hommes de l'acte abominable qu'il avait commis. Le prince répondit qu'il se plaindrait aux autorités de son pays, et il se résigna à son sort, espérant bien que lorsqu'il serait prouvé qu'il n'était pas homme à se laisser intimider, on le rendrait à la liberté. Il se trompait... il resta là six mois.

Toutes les lettres qu'il put écrire restèrent sans

réponse, toutes les démarches qu'il fit faire n'amenèrent aucun résultat; seulement plusieurs fois il reçut la visite de grands personnages de l'Église, qui tous lui donnaient le même conseil. Le prince de San-Martino, ne pouvant correspondre avec aucun de ses amis, comprit qu'il ne sortirait de cette affaire qu'en passant par les fourches caudines du mariage. Ce n'était plus une femme qui le poursuivait, mais l'Église tout entière ayant à sa tête ses principaux pontifes, et au nom des principes sacrés de la religion. Le jeune prince, bien convaincu qu'il n'était pas de force à lutter, résolut de se résigner, se réservant, bien entendu, d'en rappeler près des tribunaux civils de cet abus du sentiment et de cette violation du droit des gens. Il écrivit ses dispositions, et on vint alors lui annoncer qu'il eût à se préparer par des prières dans la nuit qui allait suivre, et que le lendemain la cérémonie aurait lieu.

Le lendemain, en effet, dans la chapelle de la prison, les deux fiancés furent réunis; ils entendirent la messe et furent mariés par le cardinal Antoni-Salviati, devant plus de quarante témoins, parmi lesquels on citait des noms illustres et considérables, et qui tous signèrent un acte authentique dans lequel ils déclaraient que le mariage avait eu lieu selon la volonté formelle des deux époux, devant Dieu et devant les hommes, et que nul n'a-

vait le droit de délier ce qui avait été lié au nom du Dieu sauveur.

Le premier acte du prince de San-Martino, après sa sortie de prison, avait été, comme bien on le pense, d'abandonner sa nouvelle épouse et de prendre la fuite. Il remonta vers le nord de l'Italie et en appela aux lois de son pays de l'acte inique et arbitraire qui avait fait de lui un mari malgré lui. Mais cette affaire demandait des explications sans nombre, des preuves à l'appui, des consultations, de longs débats, et promettait, dès son début, de se prolonger au delà d'une année. C'est alors que le prince de San-Martino, qui depuis longtemps avait la passion du théâtre, s'y jeta avec frénésie, et, sous le nom de Baggiani, y remporta un succès immense et remplit de son nom toutes les villes européennes.

La princesse de San-Martino, à la vérité, ne le gênait aucunement. Outre qu'elle avait longtemps ignoré que Baggiani fût le même homme que celui qui lui avait donné son nom, elle avait peu d'intérêt à le poursuivre. Elle était riche, elle avait à elle une grande fortune, elle pouvait donc longtemps se passer de celle du prince de San-Martino. Sous les dehors menteurs et hypocrites de la pruderie, elle cachait des passions qui se trouvaient bien de l'absence d'un homme qui eût eu intérêt à veiller sur elle. Ce qu'il lui avait fallu, c'était un

nom ; celui qu'elle portait, et qui était brillant, n'était pas le sien : c'était un nom d'emprunt, un nom volé. Le mariage la lavait de toutes les souillures de son passé, en lui donnant le droit de se présenter dans le monde et d'y paraître la tête haute ; elle n'en demandait pas davantage, elle n'avait pas regardé au prix que cette fantaisie lui avait coûté.

Quant au prince de San-Martino, sans plus s'inquiéter de sa femme, et en attendant que les magistrats eussent décidé de son sort, il avait continué sa carrière artistique, et était venu à Paris. On se souvient de la rencontre de Baggiani et d'Eméreilda. La discrétion du premier, ses réserves, sa disparition, ses sentiments, qu'il osait à peine exprimer, ses combats, ses luttes, son désespoir. Nos lecteurs ont tout deviné. Baggiani s'était tout de suite senti attiré vers la jeune fille; mais, au moment de lui déclarer l'amour qui s'était emparé de lui, il s'était rappelé le boulet qu'il traînait à ses pieds, la chaîne aux anneaux de fer qui le rivait à une autre femme, et il était parti dans l'espoir de faire casser son mariage et de revenir ensuite se jeter aux pieds d'Eméreilda et l'épouser. Cette situation explique les lettres mystérieuses que souvent il lui écrivit, ces lettres peignant non l'incertitude de son âme, mais l'incertitude de sa position, disant ses espérances et ses déceptions.

Ce fut en effet ainsi que, pour Baggiani, s'écoula

toute une année. Puis, au moment où il crut réussir, ce fut alors qu'il échoua complètement. En France, où la magistrature est si sévère, les lois si rigoureuses, le mariage considéré comme une institution si sérieuse et si indépendante, nous avons vu la justice française consacrer des mariages aussi étranges que celui-ci, des mariages contractés sans libre arbitre, sous l'influence ou la puissance du prêtre omnipotent dans la ville papale. Il n'est donc pas étonnant que, dans une de ces petites principautés de l'Italie, principautés qui ont disparu depuis, mais qui existaient alors, le prêtre ait eu gain de cause. Il devait en être ainsi, et il fallait que le prince de San-Martino fût bien égaré par les idées modernes, pour avoir pu croire un instant qu'il triompherait contre l'Église toute-puissante.

Dans le même moment, la princesse de San-Martino apprenait ce qui s'était passé à Paris entre le prince et Eméreilda. Cette femme, qui n'aimait pas l'homme auquel elle était liée, mais qui eût été flattée de quelque sentiment qui ne fût pas la répulsion qu'il avait montrée pour elle, fut prise soudain d'un accès de jalousie sombre. Elle vint à Paris, épia l'existence de sa rivale, et, rencontrant le duc d'Abelfura et apprenant sa passion pour celle-ci, lui proposa d'agir de complicité et lui offrit de lui amener Eméreilda à ses pieds. Comme

on le sait, le duc était alors sous l'empire d'une passion fatale, et c'est ainsi que fut conclu ce pacte infâme dont nous n'avons vu que trop les terribles conséquences. Mais le pacte conclu, il n'était déjà plus suffisant pour la princesse de San-Martino. Une subite révélation venait de lui être faite. Eméreilda n'était pas seulement sa rivale, mais la femme qu'elle redoutait le plus, la femme dont elle avait tué la mère, la femme qu'elle avait condamnée au malheur, la femme qu'elle avait dépouillée, celle dont elle avait payé le meurtre, la fille du duc de Sanzia-d'Aragon, dont elle avait été vingt ans la concubine.

On sait la suite et comment furent déjoués les projets de cette horrible femme.

Mais ce qu'Eméreilda apprit par la lettre de Baggiani, ce furent les détails les plus circonstanciés de toute cette histoire étrange dont le dénouement appartenait désormais à l'avenir. « Eméreilda, concluait Baggiani, pardonnez-moi si je n'ai pas été assez maître de moi-même pour dissimuler l'amour qui remplissait mon cœur ; si, rencontrant l'idéal de ma vie, je n'ai pas eu la force de vous fuir plus tôt. Marié malgré moi, je ne croyais pas à ce mariage, et j'espérais assez dans la Providence et dans la justice pour croire qu'il serait brisé et qu'il me serait permis de me jeter à vos pieds et de vous crier : « Soyez ma femme ! » Je me suis

trompé ; je ne suis pas libre, je ne m'appartiens plus.

» Eméreilda, oubliez-moi, et, encore une fois, pardonnez-moi. Je vous aime toujours et nous ne nous reverrons jamais. Soyez heureuse, et, au fond de votre cœur, que le souvenir vous parle quelquefois de moi. C'est tout ce que j'implore de vous, de vous que j'aurais tant aimée ! »

ÉPILOGUE

Jamais, depuis, Eméreilda n'avait entendu parler de Baggiani et ne l'avait revu. Elle continuait le théâtre, et en dehors de la scène, où elle apparaissait presque tous les soirs, elle se renfermait chez elle et fuyait le monde comme si elle eût dû rencontrer dans tout homme un duc d'Abelfura et dans toute femme une princesse de San-Martino. Une seule personne faisait exception et avait l'accès de sa maison. Celui-ci était accepté comme un frère; c'était le seul ami qui restât à la pauvre fille, le seul qui lui inspirât de la confiance et une amitié à toute épreuve. C'était le duc de Santa-Médina.

Un jour, ce dernier était venu trouver Eméreilda et lui avait révélé que son véritable nom n'était pas plus Eméreilda que la Griselli, mais qu'elle se nommait bien certainement Marie-Caroline duchesse de Sanzia-d'Aragon. Eméreilda apprit en même temps toute l'histoire douloureuse de sa mère et la vie condamnable du duc son père. Elle

comprit pourquoi on avait voulu l'assassiner dans son enfance, elle qui paraissait si inoffensive, et se rendit compte de la haine et de la conduite infâme de cette malheureuse, qui, après avoir, pendant près de vingt ans, porté impunément le nom de sa mère, se faisait appeler aujourd'hui, avec un autre genre d'impunité, la princesse de San-Martino.

Le premier mouvement d'Eméreilda fut, elle aussi, de respirer le sentiment de la justice et de la haine. Venger sa mère, revendiquer tous ses droits à la face du ciel, poursuivre l'odieuse femme, délivrer du même coup et la société et le prince de San-Martino, qui pour elle était toujours Baggiani. Mais quand le duc de Santa-Médina eut tout raconté, tout expliqué, et qu'Eméreilda eut le loisir de méditer sur tout ce passé et sur l'avenir qui allait s'ouvrir, elle frissonna et répondit : « Non, je ne ferai rien. — Veuillez bien remarquer, lui dit le duc, que vous abandonnez tous vos droits, vos titres et l'immense fortune de votre père ; qu'en épargnant cette femme, vous vous fermez les portes d'un monde qui eût été honoré de vous recevoir ; que vous restez Eméreilda, la fille abandonnée, la Griselli, la cantatrice. Songez encore, insista le duc, que vous avez là, dans ce dossier, tous les titres, tous les papiers qui prouvent votre identité et mettront à néant les protestations de vos ennemis.

— Oui, dit Eméreilda, mais en même temps ces papiers mettent au jour la conduite malheureuse de mon père. J'apprends au monde qu'il est une fille du nom de Sanzia-d'Aragon, mais en même temps je fais le scandale autour de ce nom et je ne peux m'en parer qu'après l'avoir traîné dans la boue. Ma mère est morte de misère. Un procès scandaleux ne lui rendra ni la vie ni le bonheur. Sa mémoire ne peut rien gagner à la publicité de cet abandon, et celle de mon père sera condamnée. Monsieur le duc, je refuse.

— Eh bien! Eméreilda, dit le duc de Santa-Médina, visiblement ému, je suis jeune encore, je suis presque aussi riche que Sanzia-d'Aragon, et le duc lui-même me trouverait d'assez bonne noblesse pour m'appeler son frère. Je vous aime, je vous demande votre main. »

Eméreilda, depuis longtemps, avait deviné les sentiments du duc, mais ne s'attendait pas à une demande aussi instantanée; elle eut un mouvement d'étonnement.

« Eméreilda, dit le duc, votre père m'a confié une somme importante, dans le cas où vous refuseriez de revendiquer devant les tribunaux la fortune qui vous appartient. Vous êtes donc riche, et je ne fais aucun sacrifice du côté de la fortune en vous épousant. Maintenant, s'il faut vous le dire, je vous aime, je vous aime ardemment depuis le

jour où je vous ai vue. Mais faisant taire mon amour, jamais je n'aurais épousé la fille du duc de Sanzia-d'Aragon dont le nom eût reçu une publicité éclatante et eût paru en public, mêlée dans une affaire de cour d'assises. Mais j'épouse Eméreilda avec joie; Eméreilda, l'ouvrière havraise, la petite chanteuse de la place publique, la Griselli, la cantatrice célèbre dont le talent n'a jamais fait tort à la vertu et que la calomnie n'a seulement jamais pu atteindre. J'épouse la fille honnête et pure qui a vécu, qui a souffert, et qui, par l'obscurité de sa vie, sait sauver la mémoire de son père. »

Eméreilda laissa tomber sa main dans celle si franche et si sincère du duc de Santa-Médina.

« Que cela fait du bien! dit-elle, de se rencontrer avec des natures aussi belles, aussi fières et aussi sympathiques que la vôtre! Mais, ajouta-t-elle avec une profonde tristesse qui assombrit l'âme du duc, vous savez bien que la première raison d'un mariage, c'est l'amour... Et j'ai trop aimé pour pouvoir aimer jamais.

— Oh! dit le duc avec un sourire dont il dissimula toute l'amertume, je vous aimerai tant, moi, que vous finirez bien par m'aimer un peu.

— Si vous vous trompiez?

— J'attendrai tout le temps que vous me demanderez.

— Voyons, duc, dit-elle, pas d'enfantillage; les

partis les plus brillants vous sont offerts : ne vous sacrifiez pas à une pauvre fille comme moi, qui ne peux presque plus rien pour vous.

— Je veux espérer... »

Malgré le premier refus d'Eméreilda, il ne se rebuta pas, et, si son amour grandit encore dans l'attente, celui de la jeune fille commença à naître. Elle songeait malheureusement toujours à Baggiani ! mais son amour, en s'éloignant, perdait, sinon de son prestige, au moins de sa force. Elle l'aimait comme on aime un mort, c'était un culte qu'elle lui vouait, des fleurs qu'elle arrosait sur sa tombe, des prières qu'elle adressait pour lui au ciel, et peu à peu cet amour-là s'isolait plus au fond de son cœur, qui, tout doucement, s'entr'ouvrait à une vie nouvelle. Elle devait céder, elle céda. Le mariage eut lieu à l'église Saint-Philippe-du-Roule, au milieu d'un concours immense. Le grand monde accourait pour Santa-Médina. Eméreilda avait derrière elle tout ce que Paris compte de célébrités littéraires et artistiques.

Le lendemain ils partirent pour un long voyage et ne revinrent que deux ans après à Paris. La Griselli avait quitté le théâtre, où elle avait laissé de profonds regrets et où depuis on ne l'a jamais remplacée. Ils vécurent sept ans à Paris. Le duc était fou de sa femme. Il l'aima avec cette folie du premier jour jusqu'à sa dernière heure.

Il mourut, emporté par une phthisie pulmonaire, dont les soins délicats de la duchesse avaient toujours su éloigner les crises violentes et le redoutable dénouement.

Elle le pleura longtemps, et le grand deuil de ses vêtements ne dit jamais au monde tout ce qu'il y avait de douleur dans son âme, et tout ce qu'elle versa de larmes en souvenir de cet homme simple et bon, qui avait été son compagnon de route pendant neuf années de sa vie.

Elle avait un château en Bretagne, elle s'y enferma. Deux ans après, elle commença seulement à sortir et à reparaître dans le monde, où sa beauté, qui s'était transformée, mais avait toujours conservé sa pureté idéale, son esprit, son savoir, son histoire qui avait transpiré, lui avaient fait une nouvelle célébrité. Reine et martyre, elle avait pour elle un prestige que nulle femme n'aurait pu lui disputer. Quand, après ces deux années de veuvage, elle reparut pour la première fois, on fêta sa bienvenue comme si la joie s'était retrempée à des sources vives. Mais là où tout était bonheur, elle n'apportait plus que larmes discrètes et sourire attristé.

C'était alors en 1864. Dans la saison qui suivit, elle alla à Trouville et apparut une fois au brillant Casino. On connaît le dénouement. Une nuit suivit; le lendemain, elle était morte. Son regard s'é-

tait croisé avec le regard d'un homme dont le souvenir était enfoui au profond de son cœur, mais dont le visage sombre et pâle n'avait jamais quitté ses yeux. Le regard de cet homme avait été pour elle comme une lame aiguë qui eût poignardé son cœur. Elle n'avait pu en supporter les rayons ardents, et elle s'était repliée dans la tombe pour mieux retrouver l'ombre des dernières années de sa vie.

Le prince de San-Martino était veuf cependant, lui aussi. La malheureuse que le monde appelait sa femme avait été tuée d'un coup de couteau par un amant jaloux, et il avait appris sa délivrance à l'heure même où il n'attendait plus que la mort.

La soirée du 24 juillet 1864 fut pour lui comme une caresse du soleil dans une journée d'hiver. Il espéra. Ils étaient libres tous deux. Toute la nuit il eut la fièvre et le délire; mais il est des bonheurs que la mort dispute, et Dieu ne permet pas la réalisation d'un rêve trop tardif.

Le lendemain, il suivait la voiture de deuil qui emportait son éternelle fiancée à son éternelle demeure. A lui aussi, six mois après, on rendait les derniers devoirs.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Bordeaux, imprimerie Auguste Lavertujon, 7, rue de Grassi.

